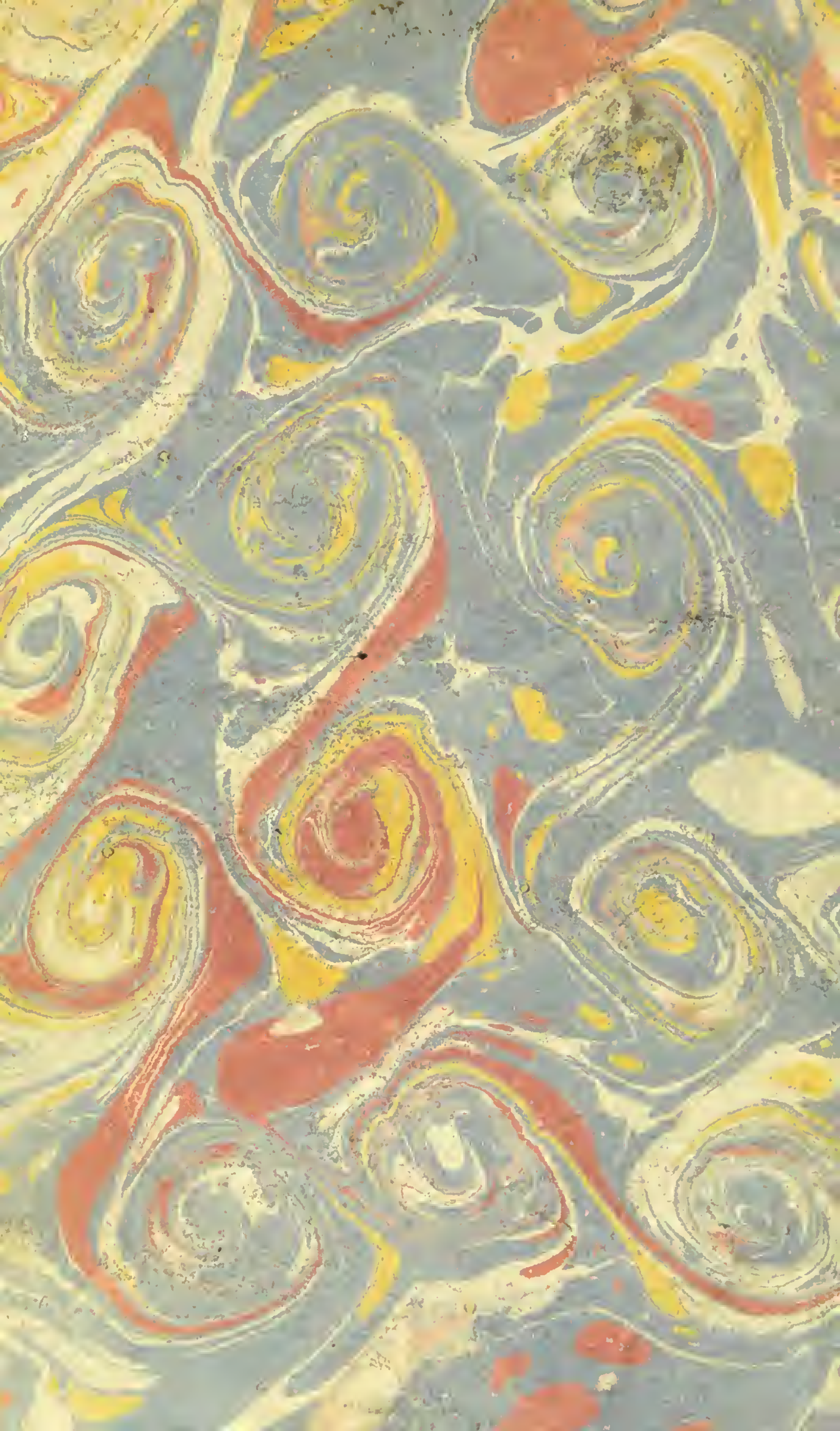








TRAITÉ DE LA PHTHISIE PULMONAIRE,

Avec la Méthode préservative & curative de cette Maladie, fondée sur des Observations.

Par M. RAULIN,

DOCTEUR en Médecine, Agrégé honoraire au Collége Royal des Médecins de Nancy; Pensionnaire, Conseiller, Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, ancien Inspecteur général des Eaux minérales du Royaume & des Maisons de Santé de Paris; de la Société Royale de Londres, des Académies Royales des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Prusse, de Bordeaux, de Rouen, de Châlons-sur-Marne, & de celle de Rome.

Morborum quoque te causas & signa docebo.
VIRGIL.



A PARIS,

De l'Imprimerie de VALADE, rue des Noyers;

Et se trouve

Chez l'AUTEUR, rue de Bourbon-Villeneuve;

M. DCC. LXXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A MONSEIGNEUR

JOLY DE FLEURY,

MINISTRE D'ÉTAT ET DES FINANCES, Commandeur des Ordres du Roi.

MONSEIGNEUR,

LE bien public & l'amour de l'humanité, ſont deux objets puiſſans qui vous dirigent dans l'Adminiſtration immenſe qui vous eſt confiée. C'eſt par de pareils motifs que votre Famille s'eſt

toujours diſtinguée & ſe diſtingue encore, dans celle de la Juſtice. C'eſt ainſi que, ſelon le vœu de la Nation, vous ſervez l'État & le Monarque qui nous gouverne avec tant de ſageſſe. Cet Ouvrage, MONSEIGNEUR, *eſt un tribut qui vous eſt dû à tous ces titres. Vous m'avez donné de l'émulation par votre confiance & par vos conſeils; vos bontés & votre exemple ont ſouvent ranimé mon courage: c'eſt à votre bienfaiſance que je le dois; elle eſt un attribut précieux des ſentimens de votre cœur.*

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-
obéiſſant Serviteur,
RAULIN.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Les maladies de langueur, telles que la Phthisie pulmonaire, ont pris leur principe de la dégénération de l'espece humaine, dont le second âge du monde a commencé le tableau; dès que les passions immodérées se développerent, la façon de vivre prit des modes différens; la différence des intérêts fit naître parmi les hommes, des querelles, des divisions, des besoins, dont les suites furent des guerres qui donnerent lieu à des injustices; celles-ci troublerent de plus en plus l'ordre de la société, le renverserent & partagerent les peuples & les nations; il se forma des Républiques qui étant avides d'étendre leur puissance, ne chercherent entre elles qu'à se détruire, qu'à s'envahir.

Les abus qui concernoient la santé s'établirent parmi ces désordres & firent des progrès au point que vers le tems de la seconde guerre du Péloponnêse, les Philosophes furent obligés de se charger de la connoissance des maladies & de l'art de les guérir.

Hippocrate, près de cinq cents ans avant l'ère chrétienne, recueillit les préceptes & les observations des savans qui l'avoient précédé; il y

joignit les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, par de ſavantes études, il les rédigea en un corps d'ouvrage qui, dans tous les ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis cet Auteur jusqu'à nos jours, a ſervi de modele aux Médecins & a donné à la Médecine des regles qui ont contribué à ſes progrès.

C'eſt dans les ouvrages d'Hippocrate que l'on a pris les premieres notions de la Phthiſie pulmonaire : ce Légiſlateur de la Médecine les a établies & développées avec une telle ſagacité, qu'on ne peut ſe refuſer à la perſuaſion que cette maladie étoit connue des Philoſophes qui l'avoient précédé.

Depuis ce pere de la Médecine juſqu'à nos jours, les racines du luxe ſe ſont fortifiées, ſes branches ſe ſont étendues, ſes fleurs ſéduiſantes & trompeuſes ſe ſont épanouies ſur toute la ſurface du globe; les paſſions déſordonnées en ont pris plus de force, elles ſe ſont multipliées de plus en plus, & des abus en tous genres en ſont devenus les effets inévitables.

C'eſt des abus qu'avoient pris leur principe les maladies de langueur, c'eſt par eux qu'elles ſe ſont multipliées, & c'eſt par eux que nous ſommes menacés de les voir devenir générales. la Phthiſie pulmonaire eſt déja parvenue au point d'alarmer l'humanité; elle s'établit principalement & fait des ravages dans les grandes villes, au centre du luxe & de l'intempérance.

Les maladies endémiques particulieres à différens climats, ſont devenues générales par les guerres qu'ont ſuſcitées en différens tems, l'ambition des Grands & les beſoins des Peuples qui habitoient des contrées ſtériles & ingrates; les invaſions en furent les ſuites : ces guerres, ces invaſions ont confondu les nations les unes avec les autres, & ont rendu communes & générales parmi elles les vertus, les paſſions & les maladies.

La découverte des Grandes Indes a mis le comble à ces calamités; les aromates ou les drogues incendiaires que produit leur climat, & que la nature lui a prodiguées pour lui ſeul, ſont devenues communes à toutes les nations. L'uſage de ces drogues ſalutaires dans cette partie de l'Aſie, eſt d'autant plus dangereux en Europe, qu'il flatte le goût, le ſéduit, l'enchaîne, & couvre la raiſon d'un voile qui l'éclipſe.

On avoit d'abord adopté ces ſubſtances aromatiques comme des remedes utiles, on en a fait des alimens inſidieux qui agacent, irritent, échauffent, enflamment les fibres membraneuſes des organes qui ſervent aux fonctions animales, & cauſent dans la maſſe des liquides de dangereuſes efferveſcences. La digeſtion des alimens en eſt précipitée, le chyle qui en provient ne peut être que mal conditionné, les ſecrétions en deviennent imparfaites & les excrétions ir-

régulieres ; il ne peut en résulter qu'une source de maladies & de langueurs.

Il est d'autres principes destructeurs qui concourent dans ce siecle à faire dégénérer l'espece humaine, à la mutiler, à la pervertir : une irrégularité outrée dans le régime de vie, & des excès en tous genres, ont renchéri sur les vices de nos peres. Les richesses autrefois étoient le seul principe du luxe, comme elles en étoient le soutien ; aujourd'hui il est devenu contagieux dans la médiocrité ; on l'apperçoit même dans l'indigence. Les besoins qui proviennent de telles causes, ne peuvent que former des sources de tristesse & d'envie ; les fonctions animales en sont dérangées, troublées & perverties ; de-là des langueurs inévitables & des Phthisies toujours dangereuses & souvent mortelles.

Heureux les enfans des peres dont les mœurs ont été assez réglées pour ne pas laisser dans leur postérité des germes héréditaires de maladies de langueur, tels que ceux de la Phthisie pulmonaire ; ces germes redoutables se propagent & se multiplient dans les familles pour y porter des coups funestes, & souvent pour les éteindre.

Heureux les peres dont les enfans ne prostituent pas le principe épuré qui leur a donné le jour ; plus heureux encore ceux dont les enfans héritent de leurs vertus & qui n'en souillent

pas la pureté par des taches indélébiles du vice ! On ne voit que trop ſouvent des familles reſpectables languir & s'éteindre, parce que des enfans voluptueux ont abuſé dans leur jeuneſſe, ou pour mieux dire dès leur enfance, de la fougue d'un tempérament effréné, ſouvent altéré par les abus d'une éducation molle & perfide ; quelquefois même, oſerai-je dire, par de dangereux exemples.

Telles ſont les cauſes générales de la Phthiſie pulmonaire ; il en eſt de particulieres que je ferai connoître dans le cours de cet Ouvrage, qui eſt uniquement fondé ſur des obſervations, tant en ce qui concerne la connoiſſance de cette maladie & ſon caractere, que les moyens de la prévenir & de la guérir, d'après des indications priſes de ſes différentes cauſes & de ſa nature.

L'Ouvrage eſt diviſé en deux Parties, chaque Partie en cinq Sections, & chaque Section en pluſieurs Chapitres relatifs aux titres des Sections. Dans la premiere Partie je recherche, je diſcute, j'autoriſe par des obſervations tout ce qui a du rapport à la connoiſſance de la Phthiſie pulmonaire. Dans la ſeconde je donne, en ſuivant l'ordre des Chapitres de la premiere Partie, les moyens que j'ai cru les plus propres à préſerver de cette maladie & à opérer ſa guériſon. J'y ai ajouté l'extrait d'une Diſſertation que j'ai déja publiée ſur l'uſage mal-entendu du lait

dans la Pulmonie. C'eſt une attention que j'ai cru indiſpenſable, par rapport aux abus que l'on commet en prodiguant cette ſubſtance alimentaire & médicamenteuſe, dans tous les degrés d'une maladie à laquelle elle eſt preſque généralement contraire.

Dans la premiere Section de la premiere Partie, je donne la définition, ou la deſcription de la Phthiſie, la deſcription anatomique des poumons; les ſignes diagnoſtiques, les pronoſtics & les phénomenes de cette maladie. Je traite dans la ſeconde Section de la Phthiſie eſſentielle, de l'héréditaire & de la contagieuſe. Dans la troiſieme, je fais connoître celle qui vient à la ſuite de différentes hémoptyſies que je diſtingue les unes des autres. Dans la quatrieme Section, je traite de la Phthiſie tuberculeuſe, de ſes différences, & de celle qui provient des vomiques, d'obſtructions des viſceres du bas ventre & des maladies aiguës. Dans la cinquieme, j'expoſe le danger des Phthiſies qui ſont des ſuites de métaſtaſes à la poitrine, telles que celles du flux hémorrhoïdal, des ſecours périodiques du ſexe, des lochies, du lait, des fleurs blanches, du pus des vieux ulceres; des éruptions cutanées, des dartreuſes, des pſoriques, des croûtes laiteuſes des enfans, &c.

Je reprens dans la ſeconde Partie, comme je viens de l'obſerver, les différentes cauſes de la Phthiſie dans le même ordre qu'elles ſont

diſtribuées dans la premiere Partie; je propoſe en même tems les moyens de prévenir cette maladie, de modérer ſes ſymptômes & d'y remédier; le tout d'après un nombre d'obſervations.

Il ne m'a pas été poſſible de diſcuter ces différens objets, ſans entrer dans des détails conſidérables, & ſans faire des répétitions utiles qui ennuieront ſans doute ceux qui n'aiment à s'inſtruire que dans les Dictionnaires, ou dans les tables des Livres; mais comme je n'écris que pour le bien de l'humanité, j'ai dû n'avoir égard qu'aux devoirs que mon état m'impoſe.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PREMIERE PARTIE.

THÉORIE DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.

SECTION PREMIERE.

De la Phthiſie pulmonaire en général.

Cauſes

Fin de la Table des Matieres.



ERRATA.

PAGE 29 ligne 28, page 10 ligne 12, mucueux, *lisez*, muqueux.
p. *65* lig. 20 hémophthisie, *lisez*, hémoptysie ; cette faute s'est glissée dans plusieurs endroits de cet Ouvrage.
p. 159 au titre du Chapitre, dans le *viscere*, *lisez*, dans les visceres.
p. 170 lig. 10 1738, *lisez*, 1768.
p. 187 lig. 23 1726, *lisez*, 1626.
p. 217 lig. 23 torrifient, *lisez*, torréfient.
p. 220 lig. 20 concourreroient, *lisez*, concourroient.
p. 273 lig. 20 fievres, *lisez*, fibres.
p. 159 lig. 22 looch, *ajoutez* blanc.
p. 297 lig. 14 dépôt, *lisez*, pot.
p. 367 CHAPITRE IV., *lisez*, CHAPITRE III.
p. 398 lig. 20 avec lesquelles, *lisez*, vers lesquelles.
p. 399, du sang de la lymphe, *lisez*, & de la lymphe.
p. 406 racine, *lisez*, racines.
p. 451 lig. 5 sıɐɯ, *lisez*, mais.

TRAITÉ



TRAITÉ DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.



PREMIERE PARTIE.

THÉORIE DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.

SECTION PREMIERE.

De la Phthiſie pulmonaire en général.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Pulmonie : Deſcription ſuccinte des Poumons.

LA PULMONIE ou Phthiſie pulmonaire, eſt un amaigriſſement général de tout le corps, avec fievre lente, provenant de rupture ou d'éroſion des vaiſſeaux des poumons, de tubercules, d'ulceres, & le

plus ſouvent d'une humeur purulente, qui en corrodant inſenſiblement la ſubſtance de ce viſcere, fait dégénérer la maſſe des liquides, la pervertit, détruit le ſyſtême des ſolides, & forme des uns & des autres une ſource meurtriere de ſouffrances & de langueurs.

Les poumons ſont eſſentiels à la vie & à la conſervation de l'homme; ils ſont l'un des principaux organes des fonctions vitales; c'eſt par leur méchaniſme qu'elles ſe font & ſe ſoutiennent. Le libre concours que ce viſcere entretient entre les liquides, les ſolides, & l'air de l'atmoſphere, eſt une condition néceſſaire à la vie: pour peu que ce concours ſoit altéré, l'homme eſt en ſouffrance; s'il eſt ſuſpendu pendant quelques inſtans, ſon exiſtence eſt menacée, elle périclite; s'il ſe ſupprime, le même moment termine ſes jours.

Deſcription des Poumons.

Les poumons ſont deux corps ſpongieux, ſitués dans la poitrine, ſéparés l'un de l'autre par le médiaſtin & par le cœur. Chaque poumon eſt diviſé en lobes; on en obſerve ordinairement trois dans le droit, & deux dans le gauche; ces lobes ſont partagés en d'autres plus petits, qu'on appelle *lobules*.

La ſubſtance des poumons eſt membraneuſe & compoſée, pour ainſi dire, d'une infinité de véſicules qui ſont des expanſions, des membranes, des bronches auxquelles elles ſont ſuſpendues, comme les grappes de raiſin le ſont à leurs pédicules.

Les bronches ſont des diviſions de la trachée-artere ; celle-ci eſt le canal cartilagineux qui commence à la gorge ou au larynx, & s'étend juſqu'aux poumons. Lorſqu'il eſt parvenu vers la troiſieme vertebre du dos, il ſe diviſe en deux branches, dont la droite s'inſere dans le poumon droit, & la gauche dans le poumon gauche ; ces branches s'y diviſent en une infinité de canaux qui ſe diſtribuent dans toute la ſubſtance des poumons & forment les bronches, ou les vaiſſeaux de l'air qui ſervent à l'inſpiration & à l'expiration. Les véſicules qui proviennent des bronches & qui forment les lobules, ſont entaſſées par paquets ; elles ont une exacte communication entre elles, ſans en avoir d'immédiate avec les paquets voiſins. Si l'on ſouffle un poumon bien *nétoyé* & blanchi par l'écoulement du ſang, on apperçoit dans tout ſon tiſſu deſſéché, cette immenſe quantité de cellules qui ſervent à l'action méchanique de l'air de l'atmoſphere, d'où dépendent l'exiſtence & la conſervation de l'eſpece humaine. Des Calculateurs ont prétendu qu'une inſpiration ordinaire qu'on n'apperçoit que lorſqu'on regarde attentivement la poitrine, attire dans les poumons neuf ou dix pouces cubiques d'air ; ce qui prouve ſenſiblement que les véſicules bronchiques doivent être extrêmement multipliées.

Les lobules des poumons ſont environnés d'une ſubſtance cellulaire qui en fait la ſéparation ; entre tous ces lobules, ſerpentent les nerfs, les ramifications de l'artere & de la veine pulmonaires, de

même que celles de l'artere & de la veine bronchiques qui ſervent à nourrir les poumons. Les ramifications de ces nerfs & de ces vaiſſeaux, qui ſe diſtribuent de même que les bronches, les ſuivent dans toutes leurs diviſions, & forment par leurs ramifications autour des cellules le réſeau admirable dont Malpigi a fait la découverte. Ces nerfs & ces vaiſſeaux ſont encore entourés d'un tiſſu cellulaire qu'on apperçoit diſtinctement. Il eſt ſenſible que dans les poumons, les arteres forment un réſeau avec les veines; *Bergerus* en a conclu que les veines ſont une continuation des arteres : on ne ſauroit prouver par le témoignage des ſens qu'il y ait un intervalle qui ne ſoit pas vaſculeux entre les arteres & les veines.

Les poumons ont encore des vaiſſeaux lymphatiques, ils ſont ſenſibles à la ſurface de ce viſcere; on y découvre auſſi une infinité de points glanduleux & de glandes, ſur-tout à chaque diviſion des bronches. Depuis la premiere de ces diviſions, juſqu'à celles qui ſont les plus éloignées, on les nomme *Bronchiques*. Il eſt de ces glandes qui ſont conſidérables; le diametre des plus groſſes approche de celui d'une noiſette, les autres ne ſont guere plus groſſes que des pois.

Les poumons ſont recouverts d'une membrane que l'on regarde comme une production de la plevre, & que l'on peut partager en deux lames, l'une externe qui eſt mince, liſſe & nerveuſe; l'autre interne, qui eſt épaiſſe & plus inégale. La plupart

des Anatomistes prétendent, avec raison, que cette membrane a une infinité de pores tellement disposés, qu'ils absorbent aisément les humeurs qui se répandent dans la cavité de la poitrine. Les pores absorbans sont sans doute des tuyaux qui communiquent immédiatement avec les veines ; ce qui paroît démontré, en ce que quelquefois ils reçoivent, par l'absorption, l'eau qui, dans l'hydropisie, est épanchée dans la capacité de la poitrine. Lorsque, dans la vraie pleurésie, la plevre seule est affectée dans des parties qui ne sont pas adhérentes aux poumons, on crache le sang & le pus. D'ailleurs, il est des Phthisies pulmonaires qui proviennent d'ulceres à la membrane qui recouvre intérieurement les côtes, & dont les malades rendent le pus par l'expectoration. On en a souvent des exemples dans nos provinces méridionales, où les vraies pleurésies ne sont pas moins fréquentes que les fluxions de poitrine le sont dans les septentrionales. Aretée a observé que le pus qui se forme dans quelque partie que ce soit de l'intérieur de la poitrine, s'évacue aisément par les poumons ; cet Auteur ajoute qu'il s'en forme souvent une si grande quantité dans la membrane qui recouvre intérieurement les côtes, qu'on doit regarder comme un miracle, qu'étant aussi mince qu'elle l'est, elle puisse le contenir. Alexandre de Trales a également observé que le pus qui se forme entre les côtes & les poumons, s'évacue par l'expectoration. J'ai vu cracher du pus provenant d'ulceres dans les organes de la génération, sans que les poumons en

fussent affectés ; je rapporterai dans cet Ouvrage des observations qui le confirment.

Il conste, par les expériences d'Haller, que les liqueurs qu'on injecte par la trachée-artere, passent aisément dans les veines ; que celles qu'on injecte dans les veines des poumons, pénetrent dans la trachée-artere, dans les bronches, dans les vésicules, & qu'elles suintent à la superficie de ce viscere : cet Auteur conclut, d'après des expériences multipliées, que les pores absorbans s'abouchent avec les veines.

La délicatesse des poumons, provient de leur admirable structure ; mais ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est que, quoiqu'ils soient parsemés de filets nerveux provenant de la huitieme paire, ils n'ont presque pas de sensibilité. Il s'y forme des abcès considérables, & parmi les phthisiques, il en est qui crachent le pus sans éprouver dans la poitrine le moindre sentiment de douleur : ce n'est que lorsque les menbranes extérieures de ce viscere sont affectées, qu'ils se plaignent d'une sensation d'erraillement, sous le sternum ou dans quelqu'autre partie membraneuse, de la capacité du thorax, ce qui provient presque autant des concussions de la toux, que d'un vice dans les poumons.

L'inspiration & l'expiration sont des effets alternatifs & continuels de l'entrée de l'air de l'atmosphere dans la substance des poumons par la trachée-artere : ce fluide, dans l'inspiration, pénetre

avec force dans ce viſcere par ſon propre poids, s'échauffe & ſe dilate dans les bronches & dans les véſicules, par l'effet de la chaleur animale qu'il y contracte. Sa denſité étant ainſi diminuée, il eſt chaſſé des poumons par le poids de l'air extérieur; celui-ci en eſt chaſſé à ſon tour, par le poids de l'air qui lui ſuccede. D'ailleurs les membranes des vaiſſeaux de l'air étant dilatées, ſe reſſerrent par leur propre reſſort & concourent à chaſſer celui qui gêne leur élaſticité. L'air raréfié reflue par la trachée-artere & donne la liberté à celui de l'atmoſphere de pénétrer dans les bronches. C'eſt ainſi que ſe perpétue ce flux & reflux alternatif de l'air dans la ſubſtance des poumons: L'élévation des côtes, leur abaiſſement & l'action alternative des muſcles torachiques contribuent également à cet admirable méchaniſme, d'où dépend la vie de tous les êtres vivans qui exiſtent ſur la ſurface du Globe.

Le ſang eſt porté par un mouvement rapide du ventricule droit du cœur dans l'artere pulmonaire; il ſe diſtribue par les diviſions infinies de cette artere, dans toute la ſubſtance des poumons; il eſt repris par la veine pulmonaire dont les diviſions ſont également très-nombreuſes, & conduit au ventricule gauche, d'où il paſſe dans l'aorte pour ſe diſtribuer dans toutes les parties du corps, & dans tous les viſceres. Tout le ſang qui aboutit au cœur par les veines paſſe par les poumons avant de ſe diſtribuer dans le reſte du corps.

Le ſang qui circule dans les diviſions de l'artere & de la veine pulmonaires doit, dans l'ordre de la nature, donner au chyle ſon premier degré de perfection, pour être aſſimilé à la maſſe générale des liquides, & pour former un ſuc nourricier propre à réparer leurs pertes & celles des ſolides.

L'artere & la veine bronchiales diſtribuent dans les poumons un ſang perfectionné, propre à les nourrir ; c'eſt une circulation différente de celle de l'air & du ſang de l'artere & de la veine pulmonaires. Les poumons ſont donc l'organe de trois directions de mouvemens particuliers, oppoſés pour ainſi dire les uns aux autres, qui cependant doivent former un concours reſpectif, pour favoriſer les fonctions de ce viſcere dans l'ordre de la nature. Pour peu que ces fonctions deviennent irrégulieres par le dérangement de quelqu'une de ces cauſes, ou par toute autre, il en jaillit une ſource féconde d'incommodités ou de langueurs qui le plus ſouvent ſont des principes de Phthiſie pulmonaire.

CHAPITRE II.

Cauſes de la Phthiſie pulmonaire.

LA délicateſſe de l'organiſation des poumons, les différentes tendances des mouvemens généraux qui ont lieu dans ce viſcere ; leurs directions concou-

rantes les unes avec les autres ; la molleſſe de ſa ſubſtance, l'extrême irritabilité de ſon tiſſu membraneux, peuvent être conſidérées comme autant de cauſes éloignées de toutes les maladies dont il eſt ſuſceptible, & principalement de la Phthiſie pulmonaire. L'abondance du ſang qui, comme un torrent, ſe répand dans ſa ſubſtance, dans des tems ſur-tout, où il eſt ſurchargé d'un chyle crû, y dépoſe une matiere tranſpirable très-abondante, dont l'air ſe charge dans l'expiration. C'eſt un excrément dont le ſéjour dans les poumons ne ſauroit être que pernicieux ; il y eſt retenu par les paſſions de l'ame, ſur-tout par celles qui portent à la triſteſſe, par les veilles, par les excès en tous genres, par un régime de vie mal entendu, & ſur-tout par un air froid, par les variations de l'atmoſphere, principalement quand on s'y expoſe mal-à-propos ; il en ſurvient des fluxions, des toux, des rhumes, des catharres, qui ſont autant de ſources fécondes de Phthiſies pulmonaires, qu'on doit regarder, en grande partie, comme eſſentielles, ou comme dépendantes de la conſtitution du ſujet qui les contracte.

Il eſt confirmé par un nombre d'obſervations que cette maladie eſt ſouvent héréditaire, parce que les enfans tiennent preſque toujours du tempérament de leurs peres, ce qui fait qu'ils conſervent une telle diſpoſition à la Phthiſie pulmonaire, qu'à la moindre occaſion, ils contractent cette maladie que les anciens Médecins ont regardée comme inévitable, & toujours mortelle, mais mal-à-propos ;

je rapporterai des obſervations convaincantes qu'on s'en préſerve & qu'on en guérit.

Une diſpoſition du corps contre l'ordre de la nature, telle que celle des Boſſus, eſt une cauſe de pulmonie, lorſqu'ils ſont conformés de façon que les poumons ſoient gênés dans la capacité du thorax au point que les fonctions de ce viſcere ne puiſſent pas ſe faire avec une liberté conſtante. Il ſe forme alors dans leur ſubſtance des congeſtions d'humeurs qui produiſent des ruptures des vaiſſeaux, ſource ordinaire d'hémorragies, de tubercules, d'ulceres, de ſuppurations, &c.

Les vaiſſeaux capillaires qui ſe répandent dans les poumons, par des diviſions infinies, ne ſont pas en état de ſupporter la violence ; de vives paſſions, des exercices immodérés, précipitent le mouvement ſyſtaltique du cœur & des arteres ; le ſang alors paſſe dans ce viſcere comme un torrent, il engorge les vaiſſeaux & les dilate, force leurs calibres ; les veines perdent leur peu de reſſort, le ſang ne s'y introduit que par une force irréguliere, tout s'oppoſe à ſon exacte diſtribution, il force les bouts capillaires de ſes vaiſſeaux, ils s'entrouvrent à leurs anaſtomoſes, ou il en rompt les membranes ; ce ſont autant de cauſes d'hémorragies dont les ſuites ſont des Phthiſies pulmonaires.

Les abus dans l'uſage des alimens échauffans, des boiſſons fortes & des liqueurs ſpiritueuſes, cauſent des hémorragies, ordinairement ſuivies d'ulceres & de ſuppurations, qui conduiſent ſouvent

à des Phthifies pulmonaires; ces accidens font fréquents chez les jeunes gens, chez ceux fur-tout qui font d'un tempérament *fanguineo-bilieux*, & qui s'abandonnent au dangereux penchant où les entraînent les paffions ordinaires dans l'adolefcence.

Des humeurs âcres, catharreufes, fcorbutiques, fcrophuleufes, dartreufes, pforiques éréfypellateufes, ou vénériennes, qui féjournent dans les poumons, foit par répercuffion ou par toute autre caufe, irritent les membranes de ce vifcere, caufent des toux violentes, y forment des érofions, des ulceres & de mortelles fuppurations.

Une lymphe trop denfe qui a dégéneré de fon caractere, engorge les glandes & les points glanduleux qui font très-multipliés dans les poumons; il en réfulte des abcès, des tubercules qui s'enflamment fucceffivement, forment des ulceres dont le pus réforbé en partie dans la maffe des liquides la met dans le défordre, la pervertit & produit un marafme général qui bientôt débilite toutes les fonctions & les éteint.

Lorfqu'une lymphe moins mal conditionnée s'arrête dans les vaiffeaux, & féjourne dans les véficules bronchiques, elle s'y durcit & forme des tubercules crus, qui, lorfqu'on les rend par l'expectoration, reffemblent quelquefois à des portions d'arteres & de veines. On ne doit pas s'y tromper; ce ne font, felon Ruifch, que des concrétions polypeufes; cet Auteur a obfervé qu'elles n'ont point de cavité, & que leur fubftance n'eft qu'une lymphe

épaiſſe, durcie par ſon ſéjoúr dans les véſicules, & par la chaleur animale. Ces concrétions polypeuſes, lorſqu'elles ſont très-multipliées, conduiſent à la Phthiſie pulmonaire, par les obſtacles qu'elles oppoſent à la liberté des fonctions des poumons, à l'égalité de la diſtribution des liquides, à ce que le chyle ſe perfectionne, &c. Ceux qui ont le malheur d'en être affligés, s'éteignent ſans éprouver de fievre ni de ſuppuration. J'ai vu des concrétions polypeuſes de cette nature, former des corps durs conſidérables, expulſés par l'expectoration.

La ſuppreſſion de l'écoulement d'un ſang hémorroïdal, des regles, des fleurs blanches, des lochies, donne ſouvent lieu à des métaſtaſes qui portent le déſordre dans la ſubſtance des poumons, y cauſent des inflammations, des ſuppurations qui, lorſqu'elles ne ſont pas mortelles dans les premiers tems, dégénerent en des Phthiſies pulmonaires, ordinainairement fatales.

Les pâles couleurs ſont auſſi quelquefois des cauſes de Phthiſies pulmonaires, occaſionnées par le relâchement des fibres, des vaiſſeaux & des glandes des poumons, qui dans cet état ſont très-propres à favoriſer des congeſtions, des obſtructions & des ſuppurations.

Il n'eſt pas rare qu'il ſurvienne des Phthiſies pulmonaires à la ſuite de petites véroles & des rougeoles négligées ou mal-traitées ; il s'enſuit des toux ſeches d'une aſſez longue durée, des impreſſions douloureuſes à la poitrine, des difficultés de

respirer, suivies d'abcès, de fievre, d'ulceres, de phthisie, &c. Ce sont des effets d'humeurs âcres, provenant de ces maladies qui n'ont pas été jugées.

On éprouve de pareils accidens & aussi meurtriers, après la suppression des suppurations habituelles à la peau, & après la répercution des aphtes, ou des ulceres à la bouche, à la gorge, & des éruptions cutanées, principalement lorsqu'ils dépendent d'un vice quelconque de la masse des liquides.

Des aphtes invétérées à la bouche, qui proviennent de quelque vice scorbutique, scrophuleux, vénérien, ou de toute autre nature, se propagent jusqu'au larynx & au pharynx; elles ulcerent la trachée-artere & l'ésophage; les malades crachent un pus fétide, dans lequel on distingue souvent de petits pelotons durcis. Ces aphtes donnent toujours du dégoût pour les alimens & des inappétences; elles causent une maigreur générale qui ne differe pas de celles des Phthisies pulmonaires.

Les suppurations qui s'établissent dans les poumons à la suite des esquinancies, des fluxions de poitrine, des fievres putrides ou malignes, dégénerent en Phthisie pulmonaire lorsqu'elles ne sont pas terminées en quarante jours : il n'en est pas exactement de même de tous les abcès & des vomiques, j'en ai vu suppurer pendant bien plus long-tems, & guérir radicalement. Je rapporterai des observations qui le confirment.

Les abondantes expectorations pituiteuses, habituelles & anciennes deviennent quelquefois purulen-

tes, & dégénerent en Phthiſies pulmonaires, ſur-tout après des abus commis dans le régime de vie, ou lorſque la maſſe des liquides a contracté quelque vice qui en ait fait dégénérer le caractere.

On voit cependant tous les jours des aſthmatiques & d'autres gens à un âge très-avancé, qui crachent abondamment depuis pluſieurs années, ſans que leur ſanté en ſoit altérée; une expectoration de cette nature, eſt plutôt ſalutaire que nuiſible; ſa diminution à un certain point deviendroit dangereuſe, & ſa ſuppreſſion ſeroit mortelle.

Une atmoſphere froide & humide relâche les fibres & débilite les vaiſſeaux des poumons; lorſque cette qualité de l'air eſt de durée, il en ſurvient des phthiſies, ſur-tout chez les hommes d'un tempérament pituiteux, dont la fibre eſt lâche; c'eſt à une telle conſtitution de l'atmoſphere qu'on doit attribuer la cauſe des fréquentes phthiſies des habitans des pays marécageux, tels que la Hollande, &c.

La contagion eſt la cauſe la plus redoutable de la Phthiſie pulmonaire; il eſt cruel que des émanations des entrailles des hommes infectent celles de leurs ſemblables, & y faſſent des impreſſions mortelles. La vapeur fétide qui s'exhale des poumons des Phthiſiques, par la reſpiration, eſt tellement diviſée, multipliée & infectée par les matieres méphitiques qui croupiſſent dans ce bourbier de corruption, qu'elle s'inſinue, par une eſpece d'analogie animale, dans les poumons ſains de ceux qui ſéjournent dans l'atmoſphere des malades, & y forment

des plaies fatales. Toutes les communications avec les Phthisiques sont également dangereuses ; une Servante, dit Riviere, devint phthisique pour avoir servi sa Maîtresse morte de cette maladie ; une femme la devint aussi, selon les observations de cet Auteur, pour avoir donné le sein à un enfant phthisique. Un Médecin, selon *Skenkius*, contracta cette maladie pour avoir flairé les crachats d'un phthisique. J'ai vu un Prêtre très-robuste, qui cracha du pus peu de tems après la mort d'une Dame pulmonique, âgée de soixante quelques années. Il avoit contracté cette contagion, en faisant tous les jours une partie de jeu avec cette malade, sur une petite table, où ils étoient placés vis-à-vis l'un de l'autre ; ce malade guérit : j'en rapporterai l'observation.

Il n'y a pas apparence qu'on contracte la contagion de la pulmonie, lorsqu'elle n'est qu'au premier degré ; au second elle est à craindre ; elle est redoutable au troisieme.

CHAPITRE III.

Signes diagnostiques de la Pulmonie.

LA SEULE VUE d'un pulmonique suffit aux gens de l'Art pour porter un jugement non-équivoque sur cette maladie : la toux, les crachats, la débilité des membres, la pâleur du teint, la maigreur qui fait des progrès sensibles, sont des signes qui la caractérisent.

La plupart des pulmoniques crachent du pus, mais il en eſt qui n'en chrachent point ; ce ſont ceux dont les poumons ſont farcis de tubercules crus qui ſont de nature à ne pas ſuppurer : ceux qui ſont affligés de cette maladie éprouvent une toux ſeche, fréquente, quelquefois violente, mais qui n'eſt pas ſuivie d'expectoration ; ils deviennent également maigres & exténués ; les fonctions de leurs poumons dégénerent inſenſiblement, ſe dépravent, ſe pervertiſſent & enfin ſe détruiſent totalement. La fievre, de même que dans les phthiſies nerveuſes, ne ſe manifeſte ſenſiblement, dans cette eſpece de phthiſie, que dans ſon dernier degré, lorſque les malades approchent d'une extinction totale.

Le ſigne principal qui caractériſe une phthiſie pulmonaire, purulente au premier degré, eſt, quand elle provient de tubercules propres à ſuppurer, une toux ſeche différente des toux catharreuſes, en ce qu'il n'y a pas comme dans celle-ci d'écoulement d'humeurs âcres & ſéreuſes par les narines & à la gorge ; car la toux catharreuſe qui devient phthiſique, eſt ordinairement humide dès le commencement

Chaque degré de Phthiſie pulmonaire eſt marqué par des différences dans le pouls ; au premier degré, il eſt petit, mou, languiſſant, un peu fréquent ; au ſecond degré, il eſt petit, dur, obſcur & fréquent ; au troiſieme degré, il eſt embarraſſé, dur, fréquent, inégal & quelquefois intermittent,

intermittent, ſur-tout dans les exacerbations de la fievre, les malades ſont alors accablés d'une chaleur âcre & mordante, principalement dans la capacité du thorax, au viſage & aux extrémités inférieures.

La toux phthiſique purulente, provient de tubercules glanduleux, qui ſe forment inſenſiblement dans les poumons & à la tunique glanduleuſe de la trachée-artere, & qui viennent en ſuppuration en approchant du ſecond degré : quand cette toux eſt catharreuſe, elle eſt l'effet d'humeurs âcres & séreuſes qui ſe portent dans la trachée-artere, dans les bronches, ſur les membranes, & les glandes pulmonaires.

Dans ces deux états de la phthiſie pulmonaire, les malades reſſentent dans la poitrine une douleur ſourde & une peſanteur qui gênent la reſpiration ; ces ſymptômes ſont plus ſenſibles, lorſqu'ils ſont occaſionnés par des éroſions catharreuſes, que quand ils proviennent de tubercules.

La durée du premier degré de pulmonie eſt plus ou moins longue, ſelon le caractere des tubercules & des humeurs qui donnent lieu à la ſuppuration ; quelquefois elle eſt de pluſieurs mois, d'autres fois elle eſt de plus d'une année ; il eſt rare qu'elle le ſoit de deux. La ſuppuration ſe forme aſſez promptement lorſqu'elle provient d'humeurs âcres, catharreuſes, de fievres putrides, de fievres malignes, ou d'autres maladies aiguës qui affectent la poitrine, telles que les péripneumonies, les petites véroles, les rougeoles, &c.

Les vomiques crevent ſouvent ſans qu'on ait fait attention aux ſignes qui les annoncent, cependant ceux qui en ſont affligés, ont ordinairement des toux incommodes, leur corps eſt lourd & peſant, leur haleine eſt forte, & quelquefois, pluſieurs jours avant qu'elles ne percent, il leur vient du ſang à la bouche. Lorſqu'elles crevent, l'abondance du pus obſtrue quelquefois tellement les bronches, que les malades étouffent en peu de momens; ſi l'on expectore le pus, il reſte une ſuppuration, dont on guérit ordinairement par le ſecours de l'Art: j'en rapporterai des obſervations.

La toux ſeche dans le premier degré de pulmonie devient humide, quelque tems avant que le ſecond degré ne s'établiſſe; les malades crachent alors des humeurs pituiteuſes qui ſont des annonces certaines de crachats purulens.

Lorſque la pulmonie eſt occaſionnée par la rupture des vaiſſeaux, elle eſt précédée par l'hémorragie, alors l'inflammation & la fievre en font le premier degré; la fievre eſt aſſez forte dans les premiers jours, elle diminue avec l'inflammation, bientôt elle ſe modere, l'ulcere ſe forme, & commence le ſecond degré de pulmonie.

Les hémorragies par anaſtomoſe ne ſont pas d'abord ſuivies de pulmonies, on peut cracher le ſang par cette voie, pendant pluſieurs années, ſans devenir Phthiſique; je l'ai déja obſervé. Si cependant le crachement de ſang provenant de cette cauſe étoit trop fréquent ou trop abondant,

il pourroit se faire, & il se fait souvent, des déchirures dans les bouts des vaisseaux *anastomosés*, suivis de phlogose, d'inflammation, d'ulceres & de phthisie annoncée déja par ce symptôme.

Les pulmonies qui prennent naissance de maladies chroniques, sont décidées plus ou moins promptement, vers leur second degré, selon la différence de la cause & du caractere de ces maladies.

Toutes ces especes de Phthisies, quand elles sont parvenues au second degré, sont caractérisées à-peu-près par les mêmes signes & par les mêmes symptômes. On a cependant remarqué que la fievre dans la Phthisie scorbutique & dans celle des pituiteux, paroît plus modérée que celles qui proviennent de toute autre cause. En général les signes de la Phthisie, vers la fin du premier, & dans tous les tems du second degré, sont une fievre lente, avec des exacerbations, tous les jours ou de deux jours l'un. Ces exacerbations sont marquées par de légers frissons qui sont le prélude d'exacerbations, & non pas de fievres intermittentes, comme on l'a cru mal-à-propos; car dès qu'une fievre lente phthisique est établie dans le premier degré, elle fait des progrès, jusqu'à la convalescence des malades, lorsqu'elle a lieu: sa cause subsistant toujours, ses effets doivent toujours être les mêmes. Les exacerbations des fievres des Pulmoniques, commencent ordinairement dans le tems de la digestion, lorsque le chyle encore cru & mal conditionné par l'effet de la maladie, passe en abondance dans les dernieres

divisions de l'artere pulmonaire. Ces signes de la Phthisie pulmonaire continuent à se manifester par des toux plus fréquentes, par des crachats plus purulens & plus variés; par des anxiétés & des amaigrissemens de plus en plus sensibles.

La suppuration des ulceres formés par l'érosion devient bientôt contagieuse dans le viscere où elle est établie, car les ulceres s'y multiplient à l'infini; on en a une preuve bien sensible à l'ouverture des corps morts de cette maladie; leurs poumons sont parsemés de points en suppuration & d'ulceres suppurans, qui ont été formés par la contagion du premier ulcere qui a établi l'état de Phthisie. Ces ulceres se trouvent quelquefois bornés dans le poumon qui a été le premier affecté, sans que dans l'autre, il paroisse d'altération; souvent ils le sont tous les deux; mais celui dans lequel la maladie s'est déclarée est toujours plus maltraité que l'autre.

On remarque souvent, en faisant l'ouverture des corps des pulmoniques, que l'un des poumons est farci d'une matiere purulente, sans qu'il y ait dans sa substance la moindre marque de suppuration, alors cette matiere purulente provient de la suppuration du poumon ulcéré. Comme vers la fin du dernier degré de pulmonie, les malades ne crachent que très-difficilement, leurs crachats étant parvenus à la trachée-artere, les forces manquent pour en accomplir l'expectoration; ils tombent par leur propre poids indifféremment dans les deux branches de la trachée-artere, pénetrent dans les bronches

de l'un & de l'autre lobe, & en rempliſſent les véſicules.

Les tubercules ſont également contagieux, principalement dans le poumon qu'ils affectent le premier, ils ſe multiplient à l'infini : comme ils ne ſe forment qu'en différens tems, ils n'entrent en ſuppuration que les uns après les autres ; la ſuppuration de chaque tubercule eſt précédée d'une phlogoſe & d'une inflammation péripneumonique, cela fait que la fievre dans les pulmonies de cette eſpece & les autres ſymptômes ont plus de variations que dans les pulmonies qui ont commencé par des ulceres.

Lorſque la ſuppuration eſt multipliée dans la ſubſtance des poumons, il ſe fait des adhérences de ce viſcere, avec la plevre, avec les côtes ; les fonctions en ſont de plus en plus gênées, de plus en plus détruites. Dans ce déſordre, les ſymptômes de la pulmonie deviennent plus graves, & ſe multiplient ; la ſanguification ſe déprave de plus en plus, toute la maſſe des liquides dégénere par une contagion ſuceſſive du pus des ulceres qui paſſe dans les vaiſſeaux du ſang & de la lymphe par les voies de la réſorbtion.

C'eſt là où commence le dernier degré de la Phthiſie pulmonaire ; la fievre devient plus conſidérable, la toux plus fréquente, l'expectoration plus abondante, le pus plus fétide ; la voix eſt rauque, il eſt des momens où elle paroît s'éteindre ; il ſurvient ordinairement une inappétence générale, la maſſe du ſang ſe décompoſe totalement, la

lymphe & le suc nourricier s'échapent par les pores de la peau & par toutes les voies des excrétions ; il s'établit des sueurs nocturnes colliquatives, ou des diarrhées du même caractere. De-là une exténuation totale, un marasme général : les os ne sont plus recouverts que par une peau desséchée, les ongles se courbent & deviennent crochus, parce que les chairs qui les soutenoient sont détruites ; la respiration devient de plus en plus difficile & pénible, parce que les bronches ont perdu leur ressort, & qu'elles sont engorgées d'une humeur purulente & putride qui détruit ce qui leur reste d'élasticité, & forme des obstacles à l'introduction de l'air de l'atmosphere : les joues deviennent livides & décharnées, elles paroissent collées aux dents. Les cheveux tombent, les pieds sont œdémateux, il s'engendre des poux, & la force de la vie est éteinte par une entiere corruption. Il seroit superflu d'ajouter d'autres signes à ce triste état des pulmoniques, le tableau en est assez frappant pour pouvoir me dispenser d'en augmenter l'expression.

Il est des Phthisiques qui mangent avec un appétit décidé, & qui digerent en apparence, on doit regarder cet appétit comme un symptôme extraordinaire de la maladie, puisqu'ils maigrissent de plus en plus, perdent leurs forces, & tombent dans un marasme absolu, qui, à ce degré, est suivi d'une mort certaine. Alors le chyle déja corrompu dans les premieres voies, ne recevant aucun degré de perfection dans les poumons, doit participer à leur corruption, par les

émanations du pus & des ulceres qui lui ſont contagieuſes.

Il eſt eſſentiel de ſavoir que dans certaines maladies de poitrine, il ſe manifeſte quelquefois des ſymptômes que l'on prend mal-à-propos pour des ſignes de pulmonie. Riviere a obſervé qu'un catharre long & violent dépoſe dans les glandes du larynx, dans celles de la trachée-artere & dans les bronches, une humeur âcre qui produit des ſymptômes ſemblables à ceux des Phthiſiques; c'eſt l'effet d'une pituite purulente qu'on prendroit pour du vrai pus, & avec d'autant plus de vraiſemblance, que les crachats de ces malades paroiſſent ſemblables à ceux des Pulmoniques; cependant ils ſurnagent totalement à l'eau, ce qui eſt une preuve non équivoque qu'ils ne contiennent pas du pus.

J'ai vu des malades affectés, en apparence, après des fievres de longue durée, de tous les ſymptômes d'une pulmonie au ſecond degré, ſans qu'ils fuſſent pulmoniques. Leur toux étoit vive & fréquente, & leurs crachats purulens, tantôt de couleur de cendre, tantôt verdâtres, & toujours moins blancs que des crachats ſimplement pituiteux; quand je les mettois à l'épreuve de l'eau, ils tomboient en partie au fond des vaſes, & une autre partie ſurnageoit. Ces fauſſes pulmonies ſont fréquentes chez les enfans, elles le ſont moins à un âge plus avancé; cependant on y eſt ſujet à tous les âges, comme il paroît par l'obſervation ſuivante; mais on les guérit par les ſecours de l'Art placés à propos.

Un Officier ſexagénaire avoit eſſuyé pendant l'hiver dernier une fievre putride ; à la ſuite de cette fievre, il lui reſta une toux ſeche très-importune ; il fut pris environ un mois après de quelques accès de fievre tierce, la toux devint humide, & il parut bientôt des crachats purulens dont une partie tomboit au fond d'un vaſe à demi plein d'eau tiede, comme dans l'obſervation précédente. Le malade maigriſſoit à vue, & ſes forces diminuoient ſenſiblement. Toute ſa maiſon étoit dans des ſollicitudes continuelles ſur cette fauſſe convaleſcence, & je n'étois pas tranquille ſur l'état de la poitrine. J'avois déja ſoupçonné, depuis environ un mois qu'il étoit arrivé à Paris, quelque tems avant ſa derniere fievre, que ſa premiere maladie n'avoit pas été parfaitement jugée, puiſque la toux avoit toujours continué avec une eſpece d'embarras à la tête, principalement au front & vers les ſinus frontaux, & que d'ailleurs il paroiſſoit une eſpece de relâchement phlogoſé au fond du voile du palais, à la luette & aux amigdales. Je regardai enfin cette maladie comme un reſte de *bronchus* ; j'en inférai qu'elle provenoit d'engorgemens purulens de différens ſinus de la tête & des différentes glandes, principalement de celles de la gorge. Je m'occupai uniquement de cet objet; je traitai la maladie en conſéquence, tous ces ſymptômes ſe diſſiperent, & la ſanté du malade ſe rétablit parfaitement : il en éprouve aujourd'hui les avantages dans le ſein de ſa famille.

CHAPITRE IV.

Phénomenes relatifs à la Phthiſie pulmonaire.

LA PHTHISIE pulmonaire eſt de tous les âges, elle n'épargne ni les enfans ni les vieillards; ceux-ci en reviennent rarement, mais ſouvent les autres en guériſſent.

Les jeunes gens ſont très-expoſés à cette fâcheuſe maladie, depuis la dix-huitieme année de leur âge, juſqu'à la trente-ſixieme. Lorſque la puberté ſe développe, le ton organique des ſolides ſe rehauſſe, le ſang entre aiſément en effervefcence; une ſeve féconde accomplit, en l'homme, l'ordre de la nature. Cet ordre établi pour faire le principe & le ſoutien de ſon exiſtence eſt ſouvent altéré par des abus, par des excès qui le renverſent, qui le détruiſent.

J'ai déja obſervé que le ſang pénetre dans les poumons comme un torrent; il y parcourt d'abord par les vaiſſeaux artériels, des labyrinthes dont les détours ſont infinis; il ſe perd & ſe décompoſe pour ainſi dire dans les diviſions qui le conduiſent aux orifices des veines qui ſe refuſent à nos ſens.

Cette admirable organiſation des poumons ralentit la force & l'activité de la circulation du ſang, dans leur ſubſtance, elle le met au niveau de l'élaſticité des ſolides; les uns & les autres, par un concours réciproque de force & de réſiſtance,

forment un équilibre, absolument essentiel à l'importance de leurs fonctions.

Les passions de l'ame, presque toujours immodérées dans la jeunesse, les abus, les excès, de quelque nature qu'ils soient, augmentent la force du mouvement systaltique du cœur & des arteres, le sang est porté dans les poumons avec une abondante rapidité, les arteres de ce viscere en sont engorgées, & leurs calibres en sont excessivement dilatés.

Dans cet état des vaisseaux artériels & veineux, le sang ne peut pénétrer dans ceux-ci, qu'avec une dangereuse lenteur; les membranes des calibres des autres sont forcées par la quantité du sang qui y aboutit continuellement; elles se rompent, ou les arteres capillaires s'anastomosent; il en résulte des hémorragies plus ou moins considérables, selon les calibres des vaisseaux ouverts ou trop dilatés. De-là des inflammations, des suppurations, & des phthisies, lorsqu'on n'a pas le bonheur de les prévenir.

Les abus & les excès dans l'usage des six choses non naturelles, sont très-propres à causer les mêmes accidens; s'ils ne sont pas suivis d'hémorragies, ils alterent les principes des humeurs récrémentitielles elles en acquierent trop de densité, ou en contractent de l'âcreté & forment dans les glandes ou dans les vaisseaux des poumons, des tubercules, des érosions, des suppurations, &c.

Il est rare qu'après un crachement de sang considérable provenant de la rupture des vaisseaux, la plaie se cicatrise sans suppuration; il en est comme

des plaies des parties extérieures, dont les bords ſe réuniſſent à la faveur d'un bon pus, d'une ſuppuration louable; une telle ſuppuration des poumons doit être terminée en peu de tems, le plus tard au quarantieme jour; autrement la plaie augmente, la fievre devient hectique & le malade tombe dans le maraſme: il en eſt de même de toutes les ſuppurations des poumons, quelle qu'en ſoit la cauſe: cependant cette loi générale n'eſt pas ſans exception; je l'ai déja obſervé.

Le bon pus doit être ſans odeur, léger, égal & uniforme. Le mauvais pus dégénere totalement de ces qualités; on doit regarder comme de très-bon augure, ſi ce dernier reprend inſenſiblement les qualités de l'autre; c'eſt une marque que l'ulcere eſt ſuſceptible de guériſon.

Plus le pus ſéjourne dans les poumons, plus ſon âcreté augmente & cauſe des éroſions; les ulceres alors font des progrès rapides, & tous les ſymptômes de la pulmonie deviennent de plus en plus graves.

Le pus qui ſéjourne dans les poumons devient denſe & ſe durcit par la chaleur de ce viſcere; il forme des engorgemens, des tubercules crus, ou des concrétions polipeuſes, qu'il eſt eſſentiel de prévenir en provoquant l'expectoration. Hippocrate a obſervé que la ſuppreſſion des crachats précede preſque toujours la mort des Phthiſiques.

Le pus ne ſe forme pas dans les vaiſſeaux; le ſang ſe durcit dans ceux qui lui ſont propres; ſa

partie rouge ne paroît pas ſe changer en pus, ſelon l'obſervation de *Wan Swieten ;* ce ne ſont que les parties des humeurs les plus fines & les plus diviſées, qui, en ſe ſéparant du ſang par les pores qui aboutiſſent aux ulceres dont les embouchures ſont corrodées & détruites, ſe corrompent par la contagion du pus qui y ſéjourne. Tandis qu'une plaie eſt ſanguinolente, il n'y paroît pas de pus ; mais lorſqu'elle ceſſe de l'être, on apperçoit l'humeur ſereuſe qui s'y putréfie. Cette humeur doit être très-abondante dans les poumons ulcérés par rapport à la grande quantité de ſang & de chyle encore cru & mal conditionné, qui ſe diſtribue irréguliérement dans leur ſubſtance.

Lorſque le pus des pulmoniques paſſe aiſément dans les bronches & qu'on le crache en totalité, on vit long-tems dans un état de pulmonie. Il en eſt de même lorſque les ulceres ſont calleux, & lorſqu'ils forment des adhérences ; alors le pus n'eſt pas réſorbé par les pores des vaiſſeaux ſanguins. Willis a obſervé que les ulceres calleux faiſoient dans les poumons l'effet d'un cautere, & préſervoient le ſang de la corruption, en le garantiſſant d'une communication dangereuſe avec le pus des ulceres. Wan Swieten ſuivit pendant quatre années un homme qui crachoit tous les jours quelques onces de pus ; ce malade lui proteſtoit que depuis trente ans il en crachoit de même & en même quantité. Skenkius & d'autres Obſervateurs rapportent des cas ſemblables ; j'en ai vu de pareils, & j'en vois encore tous les jours.

Le pus qui n'a pas contracté de mauvaiſes qualités eſt infiniment moins dangereux, & menace moins les jours de ceux qui ſont affligés d'ulceres aux poumons, que celui qui eſt d'un mauvais caractere.

Plus le pus dégénere de la qualité d'un bon pus, moins on doit concevoir d'eſpérance de guériſon; il dégénere lorſqu'il eſt retenu trop long-tems dans la cavité des ulceres, & lorſqu'on ne le crache pas avec aiſance, à meſure qu'il ſe forme : il eſt à craindre pour ſes effets lorſqu'il prend des couleurs différentes de la couleur blanche qui caractériſe un bon pus : il eſt redoutable lorſqu'il paroît avoir pris la qualité d'une humeur ichoreuſe qui eſt toujours âcre, corroſive & propre à détruire de plus en plus la ſubſtance des poumons.

En général le pus eſt toujours de mauvaiſe nature, lorſque les ulceres proviennent de quelque vice dans la maſſe des liquides ; cependant il peut prendre la qualité d'un bon pus, s'il eſt poſſible de remédier à la cauſe qui l'a fait dégénérer ; on peut alors concevoir des eſpérances de guériſon.

Hippocrate eſt le premier des Médecins qui ait ſoumis le pus à l'expérience de l'eau : cet auteur faiſoit cracher les pulmoniques dans un vaſe à demi plein d'eau de la mer ; ſi les crachats ſurnageoient, il les regardoit comme mucueux ; s'ils tomboient au fond du vaſe, ils étoient du vrai pus : quelquefois une partie des crachats ſurnageoit, & l'autre

tomboit au fond du vaſe : la partie ſurnagente étoit une mucoſité & l'autre une purulence.

Cette ingénieuſe expérience s'eſt ſoutenue jusqu'à nos jours. Dans les pays éloignés de la mer, on ſe ſervoit d'eau ſalée qui produiſoit à-peu-près le même effet ; on ſe ſert aujourd'hui indifféremment d'eau commune ſimple, tantôt froide, tantôt tiede, ſelon l'idée de ceux qui font l'expérience : c'eſt ainſi que des connoiſſances utiles dégénerent, lorſqu'elles ſont dans les mains du public.

L'eau de la mer eſt plus denſe que l'eau commune, elle retient mieux que celle-ci ſur la ſurface de l'eau les crachats qui ne ſont que mucueux. La membrane intérieure de la trachée - artere eſt toujours enduite d'une mucoſité écumeuſe, qui contient une quantité conſidérable de bulles d'air qui la rendent plus légere que l'eau, & la font ſurnager, au lieu que le pus n'en contient que bien peu, ou n'en contient pas ; ce qui fait qu'il tombe au fond de l'eau.

Le pus des crachats eſt quelquefois tellement mêlé avec le mucus qu'il ne s'en ſépare pas d'abord dans l'eau ; dans ce cas on laiſſe les crachats dans l'eau pendant quelques heures, le pus ſe diſſoud inſenſiblement, ſe ſépare de la mucoſité avec laquelle il étoit confondu & tombe au fond du vaſe. Ne doit-on pas inférer de cette obſervation, que l'eau ſalée eſt plus propre pour cette expérience que l'eau commune ? Le ſel dont la premiere eſt imbue la rend très-réſolutive, au lieu que l'eau

commune n'eſt que délayante, qualité qu'elle conſerve également lorſqu'elle eſt ſalée.

Les premiers crachats que les pulmoniques expectorent le matin, après le ſommeil, à la faveur d'une toux très-légere, ſont ordinairement du vrai pus, ſans mélange avec le mucus de la trachée-artere; c'eſt là le moment de les ſoumettre à l'expérience, & le moyen de la rendre plus lumineuſe.

La meilleure qualité du pus èſt, ſelon Hippocrate, d'être ſans odeur; celui qui a de l'odeur, eſt ſenſé dégénérer de la qualité d'un pus louable. Les différents degrés de fétidité qu'il acquiert, ſont autant de ſignes qu'il dégénere de plus en plus au préjudice de la maſſe du ſang, & du ſyſtême des ſolides. Cependant on a vu des pulmoniques cracher du pus *fétide* & vivre pluſieurs années, ce qui eſt très-extraordinaire; une loi générale eſt toujours ſuſceptible de quelqu'exception; les opinions des hommes ne preſcrivent pas des bornes aux reſſources de la nature.

On eſt dans l'uſage de répandre ſur des charbons ardens, ou ſur une pele rougie au feu, les crachats purulens des pulmoniques, pour juger de leur qualité par l'odeur qu'ils rendent; plus l'odeur en paroît mauvaiſe, dans cette expérience, plus on déſeſpere des malades, parce qu'on fait marcher la corruption des liquides d'un pas égal avec la fétidité du pus. Il eſt bon d'obſerver que tous les crachats que l'on brûle exhalent une mauvaiſe odeur; il eſt cependant très-vraiſemblable que la fétidité de ceux

des pulmoniques doit être de plus en plus rehauſſée ſelon les différens degrés de la maladie. Hippocrate la place parmi les ſignes de mort, ſur-tout lorqu'elle eſt jointe à la chûte des cheveux.

Wan Swieten obſerve que le pus de toutes les parties du corps peut être porté dans les poumons, par métaſtaſe, & y occaſionner des vomiques; on voit ſouvent des obſervations ſemblables, il ſeroit ſuperflu de chercher à étayer celle de cet auteur par d'autres autorités.

On peut auſſi cracher du pus provenant d'ulceres en d'autres parties du corps que des poumons, ſans que ce viſcere en ſouffre de léſion ſenſible. Un Seigneur, en montant à cheval, ſe bleſſa au *ſcrotum*, il y ſurvint un abcès, il en réſulta une ulcere dont la ſuppuration devint très-abondante & générale dans toute cette partie; il arrivoit de tems en tems que la quantité du pus diminuoit dans l'ulcere; dès le premier moment de la diminution de cet écoulement, il ſurvenoit une toux fréquente & importune, avec des crachats abondans, d'un pus très-caractériſé. L'écoulement de pus étant rétabli dans la partie malade, par les ſecours de l'art, la toux ceſſoit & les crachats n'avoient plus lieu : cette alternative dura environ deux mois, la gangrene ſurvint à la plaie, le malade mourut, malgré les ſecours de l'art dirigés par les plus grands maîtres. J'avois ſuivi exactement cette maladie en qualité de médecin ordinaire; je fus préſent à l'ouverture du corps, les poumons étoient ſains & ſans aucune tâche qui pût

pût indiquer des marques de ſuppuration. Il ſe fait auſſi des métaſtaſes des poumons en d'autres parties, comme il conſte par l'obſervation ſuivante.

Un jeune homme de qualité ſouffroit d'un rhume conſidérable, au commencement du printems de l'année 1780 ; malgré la violence de ce rhume, il ſe livra à des excès avec des femmes, il y perſiſta pendant deux mois. Il entreprit enſuite un voyage de deux jours, dans un tems extrêmement chaud. Etant arrivé au lieu de ſa deſtination, il ſe trouva ſans toux, il ſe crut guéri. Le lendemain de ſon arrivée, il prit un bain & il fut ſaiſi tout-à-coup d'une douleur violente à la poitrine, avec une groſſe fievre. Comme les ſecours ordinaires ne lui procuroient pas de ſoulagement, on lui appliqua ſur la partie douloureuſe un emplâtre véſicatoire. A peine cet emplâtre avoit-il irrité la peau que la douleur de poitrine ſe diſſipa totalement & ſe porta ſur le bras droit, où dans quelques heures il ſe forma un abſcès dont la ſuppuration fut ſi prompte & ſi abondante, qu'on fut obligé de l'ouvrir dès le commencement du troiſieme jour ; on fut très-ſurpris de ce qu'il en ſortit près de deux livres de pus de mauvaiſe qualité. Depuis ce moment, de nouveaux abſcès ſe ſont ſuccédés aux extrémités tant ſupérieures qu'inférieures ; il a toujours des plaies ouvertes & des ſuppurations abondantes.

CHAPITRE V.

Signes pronoſtics de la Phthiſie pulmonaire.

UNE maladie auſſi grave que la Phthiſie pulmonaire, porte, avec le nom qui la déſigne, un pronoſtic alarmant ; dès qu'elle commence elle eſt regardée comme dangereuſe, lorſqu'elle a fait des progrès elle l'eſt plus encore, & en général elle doit être conſidérée comme incurable lorſqu'elle eſt au troiſieme degré. Cependant on eſt parvenu, par une longue ſuite de recherches, à la rendre moins généralement mortelle : on s'en convaincra d'après les obſervations répandues dans le cours de cet Ouvrage.

Lorſque la cauſe de la pulmonie eſt de nature à être ſuſceptible de guériſon, la pulmonie l'eſt auſſi, pourvu qu'on la prenne dans ſes commencemens.

Si dans la Phthiſie les viſceres du bas ventre ne ſont point affectés, ſi l'abdomen n'eſt pas météoriſé, ſi les malades n'ont pas le teint jaune, s'ils n'éprouvent pas des battemens extraordinaires des arteres de la région épygaſtrique, on a lieu de concevoir des eſpérances de guériſon.

On peut ſe flatter de pareilles eſpérances, lorſque les malades ſont d'un tempérament robuſte, ſurtout lorſque le pus qu'ils expectorent eſt inodore, blanc, égal, d'une ſeule couleur, pourvu qu'ils le crachent avec facilité en même tems qu'il ſe forme dans les ulceres.

Lorſque le pus a contracté un caractere ſuſpect & qu'il reprend enſuite les qualités d'un bon pus, on peut eſpérer, que, ſi les malades ne commettent pas d'imprudence, la maladie ſe terminera heureuſement. Si dans cet état les malades n'ont pas des diſpoſitions héréditaires à la pulmonie qui aient été trop négligées; ſi leur poitrine eſt large & robuſte, ſi l'appétit & les forces ſe ſoutiennent, ſi les digeſtions ſont bonnes, ſi l'altération n'eſt pas conſidérable, ſi la chaleur du corps ne differe pas ou ne differe que peu de la chaleur naturelle, ſi les excrétions répondent à la quantité des alimens, & ſi la reſpiration n'eſt pas gênée, on peut s'attendre à une entiere guériſon, pourvu qu'on ne néglige pas de ſeconder la nature par les ſecours de l'art.

Arétée a obſervé dans les pulmonies des ſignes de convaleſcence qui ſont avoués des gens de l'art. Ces ſignes ſont une toux plus développée & plus rare, des crachats ſanieux & plus humides, des garderobes plus naturelles & des urines abondantes; une voix plus forte & plus claire, un ſommeil plus long, des entrailles ſouples, la diminution de la douleur entre les omoplates, une reſpiration plus aiſée ſans âpreté de la voix.

La pulmonie parvenue au dernier degré, je l'ai déja obſervé, a toujours été regardée comme incurable, on la conſidére encore de même; je rapporterai cependant des obſervations qui conſtatent qu'on a guéri des pulmoniques qu'on regardoit comme déſeſpérés. Ce ſont, il eſt vrai, des

cas rares qui ne peuvent tout au plus que donner des espérances.

On est toujours en danger dans la Phthisie pulmonaire, lorsque la chaleur & la fiévre étique font des progrès, lorsque la maigreur augmente à mesure que les forces déclinent. La cause essentielle de ces symptômes provient ordinairement de ce que l'expectoration n'est pas suffisante pour évacuer tout le pus qui se forme dans les poumons ; ce pus, par son séjour dans les ulceres, devient de plus en plus âcre & fétide ; il augmente la corrosion des ulceres, & les rend enfin inaccessibles aux ressources de la nature & aux secours de l'art.

Les pustules semblables à des brûlures qui quelquefois s'élevent à la peau des pulmoniques, sont des signes que la maladie est consommée. Les ulceres à la bouche & à la gorge qui font des progrès dans la trachée-artere, rendent la pulmonie incurable ; des fluxions aux gencives avec une fievre considérable, produisent le même effet.

Les filles & les femmes qui deviennent phthisiques à la suite de la suppression de leurs secours périodiques, peuvent guérir si ces évacuations se rétablissent au gré de la nature ; celles au contraire qui perdent leurs regles lorsque la Phthisie est confirmée sont dans le plus grand danger.

Les phthisiques qui ont contracté cette maladie par des obstructions au foie, ne guérissent pas pendant que ces obstructions subsistent.

Le météorisme de l'abdomen qui survient dans la

Phthiſie eſt un ſigne mortel. Les démangeaiſons à la peau, après la ſuppreſſion des cours de ventre ſont un ſymptôme plein de danger : ſi les cours de ventre ont été ſupprimés par des remedes donnés mal à propos, les démangeaiſons deviennent générales & incurables.

Le danger eſt imminent s'il ſurvient des oppreſſions, des foibleſſes, des ſyncopes ; ſi l'haleine eſt fétide, ſi les gros excrémens & les urines ont une odeur cadavéreuſe ; ſi la voix eſt rauque & comme éteinte ; ſi avec des ſueurs, ou des dyarrhées colliquatives, il ſurvient des engorgemens aux extrémités inférieures, ſi les cheveux tombent, ſi les crachats ſe ſuppriment, &c.

Les ſymptômes de la Phthiſie pulmonaire ſont toujours plus graves en automne qu'en toute autre ſaiſon : Hyppocrate l'avoit déja remarqué ; c'eſt l'effet des viciſſitudes de l'atmoſphere. Il n'eſt pas ſurprenant que le corps humain ſupporte plus difficilement cette ſaiſon que toute autre, puiſque les plantes & les arbres perdent leurs feuilles, ſe déſechent, pour ainſi dire, faute d'un ſuc nourricier & d'une qualité de l'air propres à entretenir leur ſeve & leur verdure.

Ces ſignes pronoſtics de la Phthiſie pulmonaire ſont établis d'après des obſervations générales, mais ces obſervations ne ſont pas des loix abſolues : on a vu la nature & on la voit ſouvent guérir des Phthiſies au dernier degré. Ceux qui ont le malheur d'être affligés de cette maladie, ne doivent pas déſeſpérer

d'obtenir les mêmes avantages, ſur-tout ſi la nature eſt ſecondée à propos par les ſecours de l'art ; c'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'Hyppocrate & d'autres grands Médecins ont dit qu'il ſeroit cruel d'abandonner des phthiſiques déſeſpérés.

SECTION SECONDE.

De la Phthiſie pulmonaire eſſentielle, de l'héréditaire & de la contagieuſe.

CHAPITRE PREMIER.

De la Phthiſie eſſentielle.

LA PHTHISIE pulmonaire eſſentielle eſt celle qui provient d'une mauvaiſe diſpoſition, ou de vices particuliers qui n'ont pas été précédés de maladies qui aient pu les occaſionner.

Les enfans ne naiſſent pas tous avec des tempéramens aſſez robuſtes pour les garantir des incommodités & des maladies auxquelles ils ſont expoſés. Ces maladies ſont des effets ordinaires de leur éducation phyſique, principalement de leur premiere nourriture, quand elle eſt mal conditionnée, excédente, ou mal dirigée ; elle eſt alors plus propre à altérer les fonctions animales qu'à les rendre fermes & conſtantes. Si les enfans réſiſtent d'abord aux

accidens qui menacent leurs jours, ou la sérénité de leur jeunesse, il leur en reste ordinairement dans les organes & sur-tout dans les visceres une délicatesse qui les rend susceptibles des moindres abus, des moindres excès. Ces dispositions prises dans l'enfance, se conservent chez les adultes & passent souvent à tous les âges, sur-tout quand elles ont eu pour principale cause une vie déréglée de ceux qui leur ont donné le jour.

On est également exposé à tous les âges à de pareilles maladies, lorsqu'on abuse de son tempérament, que l'on se livre à des abus dans le régime de vie & à des excès qui font violence à la nature & à ses fonctions; ce qu'il y a encore de plus malheureux, c'est que ces maladies deviennent héréditaires & se perpétuent pendant plusieurs générations.

Les bossus, ceux qui ont la poitrine étroite, enfoncée, les omoplates saillantes comme des aîles, les côtes élevées, le cou long; les personnes fluettes, délicates, d'une haute stature, sont sujettes à des hémophthisies, à des catharres, à des congestions sanguines, lymphatiques, bilieuses à la poitrine, à la gorge & à la trachée-artere; ce sont des difformités des accidens qui menacent de Phthisie pulmonaire.

La Phthisie qui provient de quelqu'une de ces causes est annoncée par une toux seche, par une petite fievre, par des frissonnemens au dos, suivis d'une chaleur plus forte que la chaleur animale, d'une rougeur aux joues & aux levres qui augmente pendant la digestion, lorsque le chyle passe par les poumons; par

des ſueurs nocturnes, par une débilité des membres, par une difficulté de reſpirer, qui augmente au moindre exercice, quelque modéré qu'il ſoit.

J'ai déja donné une idée de la ſtructure des poumons, de leur ſenſibilité, de leur irritabilité ; de la rapidité & de l'abondance du ſang que leur fournit dans tous les inſtans l'oreillette droite du cœur, quantité ſenſiblement plus grande dans un tems égal que celle qui paſſe dans toute autre partie, dans toute autre viſcere. On a vu auſſi que les poumons ſont les principaux organes de la ſanguification, & qu'en cette qualité le chyle doit acquérir dans leur ſubſtance ſon premier degré de perfection, & le ſang preſque tous ceux dont il eſt ſuſceptible.

D'après ces connoiſſances on ne doit pas être ſurpris qu'il ſurvienne de hémorragies lorſque le ſang trouve dans les poumons des obſtacles qui ralentiſſent & qui retardent le libre cours de ſa circulation, ou qui lui oppoſent de trop grandes réſiſtances ; que des humeurs âcres qui engorgent les membranes & les glandes de ce viſcere y forment des tubercules ſuppurans, des abſcès, des vomiques ; y entretiennent des éroſions, y cauſent des inflammations & des ulceres ; qu'une lymphe déja trop denſe ſe durciſſe par ſon ſéjour dans les veſicules & y forme des tubercules crus, des concrétions polypeuſes, des corps durs, &c.

Ces accidens ou ces vices locaux établis en partie dans la ſubſtance des poumons, ſont très-propres à renverſer l'ordre des fonctions, à faire dégénérer &

pervertir la maſſe des liquides, & à détruire inſenſiblement le ſyſtême des ſolides. Combien ne doit-on pas être attentif à prévenir ces déſordres & à y remédier ? On verra par les obſervations ſuivantes qu'il n'eſt pas toujours impoſſible de remplir ces objets importans.

Parmi les jeunes gens qui ont des diſpoſitions à la Phthiſie pulmonaire, il en eſt ordinairement qui ont un eſprit vif & précoce ; il ſemble que la nature veuille les dédommager par cet avantage du danger qui les menace. Cicéron étoit dans ce cas alarmant, lorſqu'il ſe diſpoſoit à rendre Rome de plus en plus célebre par ſon éloquence ; il nous apprend lui-même qu'il étoit alors très-maigre & très-débile, que ſon cou étoit mince & allongé, & qu'il étoit en danger de perdre la vie s'il ſe livroit aux travaux du cabinet & aux exercices pénibles du barreau ; cependant il étoit ſéduit par ſon émulation, elle étouffoit ſes craintes légitimes. Les médecins & ſes amis ne ceſſoient de l'exhorter à préférer ſa conſervation à ſon penchant. Il céda enfin, il partit pour l'Aſie, il voyagea pendant deux ans dans cette belle partie du monde, & il revint à Rome rétabli de ſa maigreur & de toutes les infirmités qui, avant ſon départ, le menaçoient d'une Phthiſie inévitable s'il n'avoit pas eu le courage de la prévenir. Cicéron, de retour dans ſa patrie, commença bientôt à établir les fondemens de ſa gloire par la force de ſon éloquence & par l'étendue de ſes talens pour le gouvernement ; elle étoit portée à ſon comble lorſque l'envie, l'inté-

rêt, l'injuſtice & la cruauté éguiſerent le glaive qui trancha ſes jours.

M. de la Sourd... fut pris d'un rhume, ou d'une toux fréquente pendant le mois de Septembre de l'année 1767; il étoit alors âgé de cinquante-quatre ans; il regardoit cette incommodité comme étant ſans conſéquence, il la négligea : cependant la toux augmentoit de plus en plus, & ſes crachats devenoient de jour en jour plus abondans; on en prit des alarmes, on m'appella à ſon ſecours le vingt-ſix de Novembre de la même année, je le trouvai avec une fievre lente très-caractériſée; les crachats étoient du vrai pus d'aſſez mauvaiſe qualité, de couleur griſâtre & ſanguinolens; ces deux ſymptômes annonçoient ſans équivoque une Phthiſie pulmonaire au ſecond degré. Le malade avoit perdu pendant les deux années précédentes, de pareilles maladies, deux de ſes freres qui étoient ſes aînés, ce qui ne me raſſuroit pas ſur les conſéquences que j'avois à tirer de ſon état. Je demandai une conſultation qui confirma mon ſentiment ſur cette maladie, & on déſeſpéra de ſa guériſon. Malgré les raiſons très-vraiſemblables de ce pronoſtic, j'employai les remedes que je crus les plus indiqués; M. de la Sourd... en continua l'uſage pendant quatre mois avec la plus ſcrupuleuſe exactitude; il en obtint une guériſon ſi parfaite, qu'il jouit encore aujourd'hui (1781) de la ſanté la plus heureuſe & la plus conſtante.

Cette maladie ne peut pas être regardée comme héréditaire, malgré le ſoupçon que pourroit en donner la mort de ſes deux freres ; l'âge auquel ils en ont été atteints ſeroit ſuffiſant pour lever ce doute ; d'ailleurs leur pere étoit mort âgé de quatre-vingt-quatre ans, & leur mere ſuccomba à une fluxion de poitrine après la ſoixante-dixieme année de ſon âge : pas un de ſes ayeux n'avoit été affligé de Phthiſie pulmonaire.

On avoit fait l'ouverture du corps du dernier mort des freres de M. de la Sourd... ; on avoit trouvé, ſelon la relation qui m'en a été remiſe, le poumon droit particuliérement affecté ; ſes deux lobes fortement adhérans les uns aux autres ; leur extrémité ſupérieure couverte de tubercules ſuppurés ; *il y* avoit encore des tubercules en d'autres parties de ce viſcere. Quand à l'intérieur des poumons, ils étoient pénétrés à des diſtances inégales de pluſieurs ſinuoſités de divers diametres & profondeurs, remplies d'un pus fétide.

Harderus a donné l'obſervation ſuivante. Un Gentilhomme avoit trois enfans d'un légitime mariage, l'aîné étoit âgé de plus de trente ans, le ſecond de vingt-huit, & le troiſieme de vingt-quatre, qui moururent phthiſiques dans la même année. Ce qui rend cette fatalité d'autant plus ſurprenante, dit l'Auteur, c'eſt qu'aucun des parens ne pouvoit être ſoupçonné de pulmonie ; d'ailleurs ces trois freres étoient d'une conſtitution différente ; l'aîné étoit mélancolique & naturellement maigre ; le

ſecond étoit gras & d'un tempérament ſanguin & phlegmatique ; le dernier étoit robuſte & bien conſtitué. *Harderus* témoigne ſon extrême ſurpriſe, à la fin de ſon obſervation, de ce que les trois freres de différens tempéramens & d'une façon de vivre différente étoient morts en même tems de la même maladie, ſans qu'on pût la ſoupçonner héréditaire.

Un Apothicaire du Roi, âgé de cinquante-cinq ans, d'un très-bon tempérament, qui n'étoit ſujet à aucune incommodité habituelle, fut pris au mois d'Août de l'année 1771 d'une toux ſeche qui devint plus forte & plus fréquente ; au mois d'Avril elle étoit convulſive ſans crachats, elle augmenta au mois de Mai ; il ſurvint quelques crachats viſqueux un peu ſanguinolens, & des friſſonnemens au dos ; la toux & l'expectoration continuerent de même. Au mois de Juin il rendit deux crachats ſanguinolens ; les friſſonnemens devinrent généraux dans tout le corps. Quinze jours après, crachement de ſang qui dura toute la journée, la fievre ſe déclara, elle ſe modéra au quatrieme jour & dégénéra en fievre lente. Huit jours après, nouveau crachement de ſang qui dura quatre jours ; les crachats étoient rouillés ; il ſurvint des hémorroïdes qui, quoiqu'elles fluaſſent, la toux en devint convulſive, les crachats étoient d'un roux ſale ; les ſangſues appliquées au fondement ſoulagerent les douleurs, mais les crachats reſterent les mêmes, & de tems en tems ſanguinolens : après le quinze d'Août ils ne parurent plus que ſous la forme d'un pus fétide ; la fievre

avoit tous les ſoirs des exacerbations très-marquées; la maigreur faiſoit des progrès, & tous les ſymptômes de la maladie empiroient ſenſiblement.

Ce fut vers le quinze du mois d'Août que je vis le malade pour la premiere fois ; ſa maladie étoit regardée comme déſeſpérée ; je lui donnai des ſoins auſſi aſſidus que mes affaires & l'éloignement de Paris à Verſailles purent me le permettre. J'eus le bonheur de diminuer en peu de tems la violence des ſymptômes, inſenſiblement ils ſe diſſiperent ; la poitrine ſe rétablit dans ſon état naturel, & au point que le malade s'eſt porté juſqu'aujourd'hui & ſe porte encore mieux qu'avant ſa maladie, dans ſa meilleure ſanté. La toux, par où commença cette maladie, étoit une vraie toux phthiſique, & la phthiſie ne pouvoit être qu'eſſentielle ; jamais dans la famille du malade il n'avoit été queſtion d'aucune maladie de ce caractere.

Madame la Comteſſe de B... âgée de vingt-deux ans fut priſe d'une toux conſidérable vers le milieu de l'année 1762; il ſurvint un crachement de ſang qui dura vingt-quatre heures, & une expectoration lymphatique, ſouvent ſanguinolente. A la moindre agitation elle étoit oppreſſée. Elle éprouvoit la nuit & le jour des inquiétudes dans tous ſes membres ; elles étoient plus inſupportables la nuit qu'elles ne l'étoient pendant le jour. La violence de la toux diminua, mais ſon caractere reſta le même. Les crachats étoient de temps en temps ſanguinolens, & on jugeoit à la ſeule vue, qu'ils étoient

purulens. Dès sa premiere jeunesse Madame souffroit assez fréquemment de douleurs à la poitrine vers la partie inférieure du sternum qui se faisoient ressentir entre les omoplates. Outre ce symptôme dont la source étoit dans la poitrine, il existoit vraisemblablement des embarras dans les visceres du bas ventre ; ils étoient indiqués par des gonflemens fréquens de la région épygastrique & par un météorisme sensible de tout l'abdomen. Madame éprouvoit encore tous ces accidens lorsqu'elle me consulta, le onze du mois de Juillet de l'année 1763.

Comme la maladie étoit alarmante par la nature & par la durée de ses symptômes, & que la malade avoit d'autant plus de raison d'en craindre les suites, que depuis peu de tems il étoit mort une de ses sœurs d'une Phthisie pulmonaire, elle vint à Paris avec M. son époux, pour commencer sous mes yeux les remedes que je lui avois conseillé dans ma consultation.

Après quelque tems de séjour à Paris, Madame la Comtesse de B... fut obligée de retourner dans sa patrie, où son mari étoit rappellé pour des affaires de conséquence ; avant son départ les symptômes de la maladie étoient tellement mitigés, qu'elle avoit conçu avec raison des espérances d'une prompte & entiere guérison. Elle continua exactement ses remedes, & M. le Comte de B... m'écrivit le 24 du mois de Décembre de la même année, pour m'annoncer le parfait rétablissement d'une épouse dont la santé feroit le bonheur de ses jours. L'année

après Madame accoucha heureusement d'un garçon très-sain & très-robuste ; elle n'avoit pas eu d'enfant avant sa Maladie. La malade & madame sa sœur qui étoit morte pulmonique avoient été élevées en même tems dans le sein d'une famille riche, avec une délicatesse surprenante ; on ne doit pas attribuer à d'autre cause leur disposition à la Phthisie pulmonaire.

Je fus appelé le 5 du mois de Juillet de l'année 1771 pour Madame de M... rue Boucherat au Marais, âgée d'environ vingt-six ans ; je la trouvai affectée d'une Phthisie pulmonaire au second degré. Je la priai de me donner quelque instruction sur le commencement & les progrès de sa maladie ; elle me dit que depuis huit ans, elle étoit très-sujette à des rhumes fréquens & à des douleurs de poitrine ; que dans plusieurs de ces rhumes elle avoit eu de la fievre, des douleurs de poitrine & des crachemens de sang, que ses regles étoient irrégulieres & que depuis un an elles avoient diminué en quantité ; que depuis ce tems-là il lui survenoit souvent des éruptions cutanées. Elle m'avoua qu'elle s'étoit toujours très-mal ménagée, & qu'elle n'avoit jamais voulu qu'on lui fît de saignée : que ses rhumes avoient eu des intervalles considérables, mais qu'ils avoient toujours repris avec violence, & qu'alors les douleurs de poitrine se renouvelloient & se faisoient sentir jusqu'aux omoplates ; que dans ces attaques elle avoit toujours de la fievre & des crachats sanguinolens ; que depuis un mois elle avoit craché du

ſang ; qu'enfin elle crachoit du pus, que la fievre ne la quittoit pas, & qu'elle étoit d'une foibleſſe extrême : qu'étant enfin réduite à ce triſte état, elle s'étoit déterminée à m'appeler à ſon ſecours, & à faire uſage des remedes que je croirois lui être néceſſaires.

Madame de M... tint ſa parole pour quelque tems, elle obſerva un régime de vie convenable, & fit uſage avec aſſez d'exactitude des remedes que je lui preſcrivis, ils la délivrerent totalement des ſymptômes de la poitrine. Elle jouit enſuite pendant cinq à ſix ans d'une bonne ſanté ; mais ayant repris ſon premier régime de vie & lui étant ſurvenu des chagrins propres à affecter une ame ſenſible, elle tomba dans une langueur à la ſuite de laquelle elle perdit la vie ſans qu'il ſe manifeſtât aucune affection particuliere à la poitrine. Madame de M... m'avoua pluſieurs fois pendant ſa maladie qu'elle avoit mérité depuis ſon adoleſcence de tomber dans le triſte état où elle étoit réduite.

Un Officier de la Cour, âgé d'environ trente-ſix ans, vint à Paris vers la fin du mois de Mars de l'année 1776 ; il m'appela, je le trouvai dans ſon lit avec une douleur de poitrine inquiétante, accablé d'une fievre lente & fatigué d'une toux fréquente avec des crachats dans leſquels on diſtinguoit ſenſiblement un pus blanc qui heureuſement n'étoit pas fétide. Dans deux mois de tems, il fut en état d'aller à Verſailles reprendre ſes fonctions. Il a joui d'une ſanté parfaite depuis la guériſon de cette maladie.

Au

Au commencement de l'année 1766 je fus appellé pour un Domestique de Mademoiselle Quin... du Louvre, âgé d'environ tente-deux ans ; je le trouvai accablé d'une langueur singuliere, avec une toux fréquente, une fievre lente très-caractérisée & un crachement de pus abondant & fétide. Il y avoit déja du tems que la toux avoit commencé ; il l'avoit toujours négligée, selon la pernicieuse habitude où l'on est presque généralement de négliger les toux de cette espece. Il maigrissoit à vue, la Phthisie étoit si avancée, que je prévins sa respectable Maîtresse du danger où il étoit. Cependant ce malade fut si docile & suivit mes conseils avec tant d'exactitude, qu'il fut guéri radicalement, en moins de trois mois. Il se maria quelque tems après hors de Paris ; il vint me voir six ans après son mariage ; il jouissoit d'une santé parfaite ; j'ai appris depuis peu de jours qu'il est encore dans cette heureuse situation.

Un Domestique de Madame Den..., rue neuve St. Eustache, toussoit, crachoit & languissoit depuis bien du tems ; on m'appella dans l'automne de l'année 1779 ; je le trouvai avec la fievre & tous les autres symptômes d'une pulmonie confirmée à la fin du second degré. Il crachoit chaque jour au moins six ou sept onces d'un pus fétide & souvent sanguinolent ; il étoit si mal qu'on désespéroit de sa guérison ; cependant il l'obtint après trois mois d'un usage constant de régime & de remedes : il est aujourd'hui gras, frais & il se porte pour le moins aussi bien qu'il se portoit dans sa premiere jeunesse.

Il feroit fuperflu de multiplier ces obfervations ; j'en ai déja donné plufieurs dans mon livre d'obfervations de médecine, & j'en répandrai d'autres dans le cours de cet Ouvrage, en traitant des pulmonies qui proviennent de différentes caufes.

CHAPITRE II.

De la Phthifie pulmonaire héréditaire.

LA Phthifie pulmonaire eft regardée comme héréditaire lorfqu'elle provient de pareille maladie dont les parens ou les nourrices ont été affligés. C'eft une doctrine que nous tenons d'Hyppocrate ; elle a été confirmée par des obfervations multipliées pendant le nombre des fiecles qui fe font écoulés depuis cet auteur jufqu'à nos jours. C'eft d'après cette certitude que les anciens médecins ont confidéré la pulmonie héréditaire comme incurable, & que fouvent ils ont abandonné à leur fort des malades qui avoient le malheur d'en être affligés. Depuis que la fcience de la médecine a fait des progrès pour le bonheur de l'humanité, les reffources de l'art mettent quelquefois la nature à portée de prévenir les effets de cette trifte portion de l'héritage de nos peres, & il n'eft pas rare qu'elle guériffe les maladies qui en proviennent.

On ne peut fe diffimuler que la pulmonie héréditaire ne foit une maladie des plus cruelles & des plus funeftes ; elle fait la défolation des familles, &

quelquefois on l'a vue les détruire fucceffivement. Peut-être que les anciens médecins étoient trop attachés au préjugé fur le danger de cette maladie, & qu'ils ne s'oppofoient pas affez efficacement à fes ravages, faute, fans doute, d'en connoître les véritables caufes.

Un autre préjugé fur la Phthifie héréditaire peut avoir retardé les progrès de l'art, dans les moyens de la guérir. Quelques obfervateurs ont établi trop généralement que cette fucceffion héréditaire dépend de la difpofition des parties organiques, qui manquent d'un ton & d'une élafticité fuffifans pour accomplir le fyftême de la circulation des liquides dans les labyrinthes infinis que forment les vaiffeaux des poumons. On pourroit inférer de ces principes que la pulmonie *héréditaire* dépend uniquement de la difpofition des organes à contracter cette maladie. Elle provient fouvent de la difpofition des organes, il eft vrai, mais les vices des liquides en font une des principales caufes.

La femence & le lait font les vrais principes, ou les premieres caufes des maladies héréditaires, felon Hyppocrate; la femence & le lait font des fluides : on doit donc leur donner quelque part dans le principe de ces maladies. Les parties folides de nos corps font formées de la femence, du lait, du fuc nourricier; peut-on avec quelque vraifemblance dépouiller ces liquides des propriétés que les folides n'ont acquifes que parce qu'ils font formés & accrus de leur propre fubftance?

Le ſyſtême des œufs dans la génération, qui eſt le ſeul que la raiſon adopte, ne ſauroit donner la moindre apparence d'excluſion à cette vérité. Les œufs dans les ovaires ſont formés d'un fluide ; c'eſt de ce fluide que proviennent les parties membraneuſes qui en font la forme. Ces parties membraneuſes ne ſont elles-mêmes qu'un fluide qui ſe condenſe. Si l'on comprime légérement entre deux doigts un œuf de femme qui ne ſoit pas fécondé, il n'en réſulte qu'une ſimple humeur aqueuſe, dans laquelle on ne diſtingue pas même des linéamens de parties ſolides.

On ſait que les œufs ne ſont fécondés que par la partie la plus volatile de la ſemence qui eſt le ſeul agent de la fécondation. Si c'eſt par cette partie volatile que ſe communiquent les maladies héréditaires, comment pourroit-on attribuer les effets de cette communication à la ſimple diſpoſition des parties ſolides ? Ce qui provient d'un principe en retient toujours le caractere.

Les fluides qui concourent au développement & à la croiſſance des viſceres & des autres parties du corps, ne changent pas les qualités de la ſemence, au contraire ils les contractent eux-mêmes, comme il eſt démontré par la propagation des maladies héréditaires.

Les difformités du corps quand elles ſont héréditaires, donnent occaſion à des Phthiſies pulmonaires lorſqu'elles gênent les fonctions des poumons au point de donner lieu à ces maladies ; dans ce cas

elles dépendent de ces infirmités & ne peuvent être considérées comme Phthisies héréditaires.

J'ai observé, dans mon traité d'observations de médecine, que les maladies héréditaires qui dépendent des liquides, ne se manifestent ordinairement qu'après la diminution de la seve primordiale qui fait l'accroissement des visceres & des parties de nos corps. Dans l'enfance tout est pénétré de cette seve : c'est un suc mucilagineux confondu avec les principes les plus fins, les plus divisés de la masse des liquides, qui enduit les linéamens les plus insensibles des solides, les nourrit, les accroit & les conduit à leur perfection.

Lorsque toutes les parties du corps & les visceres sont parvenus à leur croissance naturelle, que leurs vaisseaux sont développés, que les solides ont pris un ton affermi, l'ouvrage de la nature est parfait; il faut alors moins de nourriture, moins de substance mucilagineuse pour les entretenir, qu'il n'en falloit pour les accroître & les nourrir.

C'est principalement à cette époque, à l'âge de dix-huit ans, à la fleur de la jeunesse que le vice héréditaire commence à se développer & que par une espece de contagion qui lui est propre, il accomplit insensiblement le développement de sa qualité primitive dans la masse des liquides & dans le systême des solides. Ce sont autant de sources de goutte chez les uns, de calcul ou d'écrouelles chez les autres ; de scorbut ou de vérole chez ceux-ci, chez ceux-là de Phthisies pulmonaires, &c.

On ne doit prendre ce que je viens d'obſerver que comme une regle générale ſuſceptible d'exceptions ; il eſt des enfans au berceau qui périſſent par une ſuite des vices de leurs peres ; on en voit dans l'adoleſcence qui ſubiſſent le même ſort, & d'autres qui en éludent les effets dans tous les âges.

On doit encore obſerver que les vices héréditaires ſe portent ſelon leur nature ſur les mêmes parties, ſur les mêmes viſceres, ou qu'ils affectent généralement tout le corps ; la goutte, par exemple, ſe fixe principalement aux articulations ; la pulmonie aux poumons ; les écrouelles, le ſcorbut, la vérole intéreſſent généralement la maſſe des liquides & le ſyſtême des ſolides : ces maladies, chacune dans ſon genre, ſont toujours chez les enfans qui en ſont affligés, telles qu'elles étoient chez leurs peres. Cependant les vices héréditaires s'éteignent avec l'âge, ou ils dégénerent. Je connois une contrée qui étoit habitée par une cour galante, il y a près de deux ſiecles. La plupart des deſcendans des familles qui exiſtoient alors dans cette contrée, ſont encore aujourd'hui affectés de vices ſcrophuleux qui ont ſuccédé à des vices vénériens. On a vu au contraire, les pulmonies s'éteindre totalement dans les familles, & ordinairement parmi les enfans des mêmes peres, il en eſt qui n'en ſont point affectés.

Lorſque les pulmonies ſont primitivement accidentelles, elles ne peuvent pas établir des ſources

héréditaires pour les enfans qui ſont nés avant l'accident qui les a occaſionnées ; ceux qui viennent pendant la maladie en courent le danger.

Les pulmonies héréditaires ne ſont pas toujours incurables ; il en eſt que l'on peut prévenir, & d'autres qui ſont ſuſceptibles de guériſon. Boerrahaave conſerva un héritier unique d'une famille noble dans laquelle cette maladie étoit héréditaire. Wan Swieten a eu ſous ſes yeux un pareil exemple. Une mere de quatre enfans, dont les freres & les ſœurs étoient morts pulmoniques, en perdit trois de la même maladie ; le quatrieme évita le ſort funeſte par les précautions qu'il prit ; il épouſa une femme très-robuſte ; il en eut pluſieurs enfans, il en mourut quelques-uns de maladies ordinaires dans l'enfance, & une fille à la ſuite de couches après la trentieme année de ſon âge. Il en reſtoit encore deux très-robuſtes qui avoient plus de quarante ans lorſque Swieten écrivoit cette obſervation.

Mlle. de L. S. âgée de 18 ans, dont la mere étoit morte pulmonique, fut priſe dans le mois de Juin de l'année 1764 d'une toux ſeche avec une ſenſation d'éraillement à la poitrine, vers les parties moyenne & ſupérieure du *ſternum* ; la toux devint humide vers la fin du mois d'Août de la même année. Peu de tems après on s'apperçut que les crachats étoient purullens. La malade vint à Paris, elle m'appella, je la trouvai avec la fievre, & avec des ſignes eſſentiels d'une Phthiſie pulmonaire. Elle commença de faire des re-

medes utiles qui bornerent dans un mois le progrès de la maladie ; tous les ſymptômes diminuerent & ſe diſſiperent inſenſiblement. Mlle. de L. S. jouit depuis ce tems-là d'une ſanté auſſi parfaite que peut le permettre la délicateſſe de ſon tempérament.

Burnet a donné, d'après Cardan, l'obſervation ſuivante.

Une jeune fille dont le pere étoit mort d'une Phthiſie pulmonaire, fut priſe d'un crachement de ſang ſi conſidérable qu'on déſeſpéroit de ſa guériſon ; elle avoit une fievre violente, une grande toux, elle crachoit beaucoup de pus ; cependant elle guérit par les ſecours de Cardan, qui dit en avoir guéri d'autres par les mêmes moyens.

Un étudiant en médecine d'un tempérament ſanguineo-bilieux, naturellement impatient & colere, né d'un pere phthiſique, étoit ſujet à des toux & des enrouemens, ſur-tout pendant les printems & les automnes ; de tems en tems il rendoit par l'expectoration du pus ſanguinolent. Il ſe maria, les ſymptômes de ſes incommodités devinrent plus graves & l'expectoration du pus plus fréquente & plus abondante ; il maigriſſoit à vue ; cependant il guérit, ou du moins il fut conſervé très-heureuſement ; ce ſont les termes d'Hoffman qui a donné cette obſervation.

Hoffman a vu pluſieurs exemples de jeunes gens qui étoient nés de parens phthiſiques & d'autres qui ne l'étoient point, & qui avec les mêmes diſpoſitions vivoient très-long-tems. Un Médecin

de Siléſie, phthiſique, ſe conſerva pendant pluſieurs années par le moyen d'un régime de vie exact & des remedes propres à ſon état. Un Théologien avoit aſſuré cet auteur que depuis près de trente ans il crachoit tous les jours du pus blanc & fétide, ſans que la reſpiration en fût gênée ; qu'il s'étoit garanti de tout autre accident en obſervant des précautions néceſſaires pour le prévenir.

Une Demoiſelle, âgée de 22 ans, dont la ſœur étoit morte pulmonique, fut priſe, dans l'année 1747, d'une toux ſeche, avec une douleur fixe ſous le *ſternum* vers le cartillage xiphoïde ; la toux augmenta, elle devint humide, dans deux mois, & la douleur de poitrine portoit entre les omoplates, la fievre ſe déclara, les ſecours périodiques diminuerent conſidérablement ; la couleur en étoit changée; la malade craignoit déja de ſubir le ſort de ſa ſœur qui n'étoit pas la ſeule de ſa famille qui eût été atteinte de cette maladie. Elle m'appella à ſon ſecours, & elle guérit radicalement ; elle ſe maria & fit des enfans ; je la vis huit ans après, elle jouiſſoit d'une ſanté parfaite. J'ai rapporté cette maladie dans mon traité d'obſervations ; j'ai donné dans le même ouvrage l'obſervation de la parfaite guériſon D'une dame âgée de 22 ans affligée d'une pulmonie vénérienne très-caractériſée ; j'ai appris depuis l'impreſſion de cet ouvrage que ſon pere étoit mort avec tous les ſymptômes d'une Phthiſie pulmonaire du même caractere. La dame eut des enfans après ſa guériſon, elle ſe porta parfaitement

pendant plusieurs années. Elle mourut d'une fluxion de poitrine occasionnée par une transpiration interceptée à la suite d'un bal où elle avoit passé la nuit : ses enfans occupent aujourd'hui des places distinguées dans le service militaire.

Thomas Maoore anglois eut trois enfans qui moururent de la même maladie, la premiere année de leur âge ; ils paroissoient d'abord robustes & bien constitués. Ils commençoient à languir dès le premier tems de la dentition ; il leur survenoit une toux & une difficulté de respirer qui faisoient des progrès de jour en jour, leurs têtes grossissoient, leurs extrémités devenoient molles & flasques, les épiphyses des mains & des pieds grossissoient & s'élévoient ; il se formoit des nœuds dans les cartilages des côtes, le ventre se météorisoit, la poitrine, devenoit maigre, & tout le corps tomboit dans l'atrophie : c'étoit un vrai *rachitis.*

Les parens de ces enfans, au désespoir de ne pouvoir pas les conserver, firent ouvrir le dernier mort ; Lassius fut chargé de cette opération.

Cet Auteur trouva le foie & d'autres visceres de l'abdomen plus volumineux qu'ils ne le sont dans l'état naturel. Cependant ils n'étoient pas mal colorés. Les intestins étoient très-dilatés & pleins de vents. Les poumons étoient livides & flétris ; la membrane qui les couvre étoit rude, inégale & parsemée presque dans toute son étendue de tubercules semblables à des verrues. Ces tubercules étoient formés d'une espece de tartre plâtreux,

friable comme de la chaux & répandu dans toute la ſubſtance des poumons : le cerveau paroiſſoit infiltré de ſérofités.

Ces connoiſſances des cauſes de la maladie des trois enfans furent heureuſes pour les parens ; ils en eurent pluſieurs autres qu'ils préſerverent d'accident funeſte ; ils jouirent d'une ſanté ferme & conſtante.

C'eſt ſans doute après de pareilles obſervations qu'un Auteur célebre a dit, que la pulmonie étoit la compagne fidelle du rachitis ; de ſorte que, ſelon lui, la pulmonie des enfans de peres rachitiques peut être regardée comme héréditaire.

Trois enfans de *Gadius* étoient morts de la même maladie ; Cardan fit l'ouverture du troiſieme ; il trouva des puſtules, dans le foie, blanches & rondes ſemblables à des pois chiches ; il en trouva auſſi dans les poumons qui en partie étoient oblongues, livides & noirâtres. Avec ces connoiſſances, on conſerva les enfans qui reſtoient à *Gadius*, par le moyen des remedes adouciſſans & humectans. Cardan rapporte cette obſervation.

CHAPITRE III.

De la Pulmonie contagieuſe.

LES maladies contagieuſes ſont d'une nature propre à ſe communiquer d'un ſujet malade à un ſujet ſain : cette communication ſe fait par le moyen des exhalaiſons excrémentitielles qui, du corps du

premier, paſſent dans le corps de l'autre. Ce ſont des miaſmes qui s'exhalent des malades, par la tranſpiration, qui ſe diſperſent dans l'atmoſphere, s'introduiſent par les pores de la peau, ou par l'inſpiration de l'air qui en eſt imbu. Les maladies de cette eſpece ſont la lepre, la gale, la pétite vérole, la rougeole, les maladies vénériennes, les ulceres anciens & ſordides, la peſte, les charbons, la dyſſenterie, la Phthiſie pulmonaire, &c.

Ariſtote & Galien ſont les premiers qui ont placé la Phthiſie dans la claſſe des maladies contagieuſes. La Phthiſie pulmonaire, dit Hoffman, eſt de nature à ſe multiplier par contagion, comme étant formée par une matiere *ulcéreuſe* & corrompue. Galien regardoit comme très-dangereux d'habiter avec les Phthiſiques, parce que leur reſpiration putride eſt inſpirée avec l'air & portée dans les poumons des perſonnes ſaines qui en contractent la maladie. On prend auſſi cette contagion par les chemiſes, par les habits, par les linges, par les lits qui ont ſervi aux malades; mille exemples le confirment. Manget a donné l'obſervation ſuivante.

La femme d'un Sénateur mourut d'une Phthiſie pulmonaire; le mari, qui étoit un homme ſavant, ordonna que l'on mît à part, ſes habits, ſes linges, ſes lits, & tout ce qui lui avoit ſervi dans ſa maladie. Ce Sénateur paſſa à un ſecond mariage; il défendit expreſſément que ſa nouvelle épouſe ſe ſervît de quelque choſe que ce fût qui eût appartenu à la premiere. Malgré cette ſage prévoyance, la nouvelle

mariée fut tentée par une eſpece particuliere de gants qui étoient couverts d'une peau très-riche; elle s'en para ſans faire attention aux inconvéniens qui pourroient en réſulter, parce que la choſe lui plaiſoit; le Sénateur fut du même avis, ſans doute par complaiſance. Peu de tems après, la Dame commença à touſſer, & il s'établit bientôt une Phthiſie pulmonaire qui la conduiſit au tombeau malgré tous les ſecours de l'Art.

Il eſt peu de contrées où la contagion de la pulmonie ſoit autant redoutée qu'elle l'eſt en Provence. Dès qu'un Pulmonique eſt reconnu pour tel, on lui marque ſon lit, ſes draps, le linge de table, le couvert, & tout ce qui eſt d'un ſervice habituel, dont tout autre que lui ne ſe ſert jamais. Dès qu'il eſt mort, on demeuble ſa chambre, on en gratte les murs & les cloiſons, on les crépit à neuf, on lave les pavés & les parquets; on ne ſe ſert plus de ſes lits & de ſes linges: ſouvent on les brûle, ou on les vend après les avoir leſſivés pluſieurs fois. Si la chambre étoit meublée de tapiſſeries, on les expoſe au grand air pendant une année entiere. En général on ne ſe ſert de ce qui a ſervi à l'uſage d'un Pulmonique, quelque précaution que l'on ait priſe, qu'avec la plus grande répugnance.

Schenkius rapporte l'obſervation d'un Médecin qui devint phthiſique pour avoir flairé les crachats d'un Phthiſique. Riviere a donné les deux ſuivantes.

La femme d'un Conſeiller à la Cour des Aides mourut phthiſique dans le mois de Mai de l'année

1635. Une Garde-malade qui ne la quittoit pas, se trouva incommodée quelque-tems après sa mort, elle tomba dans une fievre lente, avec une toux seche qui ne lui permettoit pas de repos; elle étoit déja très-maigre.

On voit par ces symptômes que cette femme étoit au second degré de pulmonie; cependant elle eut le bonheur de guérir par les secours de l'Art.

Une nourrice, âgée de vingt-deux ans, très-bien constituée, donna le sein à un Abbé phthisique qui mourut de cette maladie; elle devint phthisique & subit le même sort. Une de ses sœurs, âgée de quinze ans, contracta avec elle cette funeste maladie, dont elle eut le bonheur de guérir par les soins de son Médecin.

Chesneau fut appellé par un Gentilhomme âgé de vingt-cinq ans, dont la femme étoit morte pulmonique. Il avoit déja craché du sang quelque-tems auparavant; cette hémorragie avoit cédé à une saignée; elle n'avoit pas eu des suites sensibles. Cependant, à la premiere visite du Médecin, il toussoit, il avoit maigri & son visage étoit pâle. C'étoit une Phthisie au commencement du second degré, prise par contagion, que Chesneau guérit radicalement.

J'étois le Médecin, il y a environ quinze ans, d'une Dame du premier rang, parmi la Noblesse, âgée d'environ soixante ans, qui mourut pulmonique à la suite d'un rhume catharreux, long & rebelle. Un Abbé, âgé d'environ 40 ans, faisoit

tous les jours avec elle quelque partie de piquet, ſur une petite table très-étroite, où ils étoient vis-à-vis l'un de l'autre. Peu de tems après la mort de la Dame, l'Abbé fut pris d'une toux ſeche qui, dans peu de tems, devint humide & purulente; la fievre ſe déclara avec le caractere de fievre étique; la maigreur faiſoit des progrès à vue. Je fus appelé, le malade guérit en moins de trois mois.

Malgré la guériſon de cette maladie dont il n'exiſtoit plus de ſymptômes, la poitrine reſta toujours délicate; elle l'étoit naturellement dès ſa jeuneſſe; tous les hivers il eſſuyoit quelque rhume conſidérable. Sept à huit ans après la guériſon de la Phthiſie pulmonaire, il devint aſthmatique; je le perdis alors de vue; il ſe retira en Province, où il eſt mort depuis quelque-tems: je n'ai pas eu occaſion de m'informer de la maladie qui a terminé ſes jours.

Je publiai un livre d'obſervations de Médecine, l'année 1771; il y en a principalement ſur les Phthiſies contagieuſes qui ont été guéries, & ſur d'autres qui ont éludé les ſecours de l'Art; il ſeroit inutile de groſſir cet Ouvrage de répétitions, & ſuperflu de les multiplier.

SECTION TROISIEME.

Phthiſie pulmonaire provenant d'Hémoptyſie ou Crachement de ſang, ou bien d'Éroſion de la ſubſtance des poumons, ou de la dilatation des vaiſſeaux de ce viſcere.

CHAPIRE PREMIER.

Hémoptyſie.

L'HÉMOPTYSIE eſt un crachement de ſang qui vient des poumons ou de la trachée-artere; elle a trois cauſes ou trois ſources différentes : l'une eſt la rupture des vaiſſeaux ſanguins, l'autre l'éroſion de ces vaiſſeaux, la troiſieme leur dilatation ou anaſtomoſe.

La rupture des vaiſſeaux a toujours quelque cauſe violente, comme la pléthore ſanguine ou quelque accident. L'éroſion provient des matieres âcres ou cauſtiques qui détruiſent inſenſiblement les membranes des vaiſſeaux, les percent & donnent lieu à l'hémorragie. La troiſieme eſt occaſionnée par la dilatation des vaiſſeaux lymphatiques dans leurs anaſtomoſes avec les vaiſſeaux ſanguins : ceux-ci étant dilatés par la quantité ou par la raréfaction du ſang, ce liquide force le calibre des autres, s'y introduit

introduit & les parcourt jusqu'à ce qu'étant parvenu à leurs extrémités qui aboutissent aux bronches ou à leurs vésicules, il s'y répand & en est rejetté par l'expectoration. Je reprens dans les chapitres suivans ces différens crachemens de sang & leurs effets concernant la Phthisie pulmonaire.

CHAPITRE II.

Crachement de sang provenant de la rupture des vaisseaux: Cause de Pulmonie.

J'AI déja fait connoître le danger auquel les poumons sont exposés par la grande quantité de sang qu'ils reçoivent de l'oreillette droite du cœur & par l'action alternative & perpétuelle de l'air sur leur substance délicate & susceptible des moindres impressions. D'après ces connoissances, on ne sera pas surpris que ce viscere soit souvent affecté d'incommodités & de maladies toujours dangereuses & souvent mortelles.

L'hémophthisie qui provient de la rupture des vaisseaux menace toujours de Phthisie pulmonaire : on connoît combien cette maladie est fréquente & redoutable. Une pléthore sanguine, une raréfaction considérable du sang, des coups reçus sur la poitrine, des chûtes, des fardeaux trop pesans, des courses rapides, des toux violentes, des ris immodérés, des excès dans l'exercice de la voix, dans la déclamation, dans le chant, des cris forts, le jeu

des inſtrumens à vent par le moyen du ſouffle, des engorgemens dans les viſceres du bas ventre, des ſuppreſſions d'évacuations naturelles ou habituelles, telles que celles des hémorrhoïdes, des ſecours périodiques des femmes, des vuidanges, des vieux ulceres, des obſtacles de quelque nature qu'ils ſoient, qui gênent, qui retardent ou qui ſuſpendent la circulation du ſang dans quelqu'un des vaiſſeaux de poumons, donnent lieu à l'hémophthiſie. C'eſt-là le commencement d'une Phthiſie pulmonaire, ſi l'on n'emploie à propos des moyens efficaces pour la prévenir.

L'hémophthiſie eſt preſque toujours précédée de ſignes qui l'annoncent ; ce ſont une gêne dans la reſpiration, un ſentiment d'ardeur & d'éraillement dans quelque partie de la poitrine, une toux plus ou moins forte, ſelon la conſéquence de l'engorgement des vaiſſeaux pulmonaires.

Si le crachement de ſang eſt produit par la rupture de quelque vaiſſeau conſidérable, il peut ſe répandre une ſi grande quantité de ce liquide dans les bronches & dans leurs cellules, que l'air ne pouvant plus y pénétrer, le jeu de la reſpiration diminue ou s'éteint ; le malade eſt en danger ou il meurt ſubitement. S'il a le bonheur de ſurvivre à cet accident, il court le riſque d'une pulmonie ſouvent incurable. Si le ſang provient du déchirement de quelques vaiſſeaux capillaires, il y a lieu de craindre que leurs plaies ne dégénerent en de petits ulceres & qu'il ne s'enſuive une Phthiſie pulmonaire, toujours dangereuſe & ſouvent mortelle.

Le ſang dans l'hémophthiſie, provient de la trachée-artere, des poumons ou de l'intérieur du thorax ; il eſt toujours précédé de la toux. Lorſqu'il vient de la trachée-artere, il eſt clair, un peu écumeux, la toux eſt très-légere ; on reſſent dans ce canal une douleur ſourde, peu incommode. Celui qui vient des véſicules orbiculaires des poumons eſt diviſé, plus écumeux & d'une couleur vermeille ; on l'expectore tout de ſuite & ſans douleur : celui de l'intérieur des poumons eſt plus abondant, moins écumeux & moins coloré que celui qui part des véſicules : la toux qui précede l'expectoration eſt aſſez forte, quelquefois violente, & les malades reſſentent une impreſſion qui n'eſt point douloureuſe, vers la partie d'où partent les crachats. Si le ſang provient de l'intérieur du thorax, il eſt livide, noirâtre & très-altéré : la toux eſt fréquente & très-forte, on reſſent alors une douleur dans l'intérieur de la poitrine.

La rupture des arteres fournit un ſang plus abondant, plus vif & plus clair que ne l'eſt celui des veines, qui eſt toujours plus denſe & d'une couleur plus foncée que celui des arteres.

Le crachement de ſang qui provient de la rupture des vaiſſeaux, laiſſe toujours une plaie après lui. Cette plaie s'enflamme ordinairement, l'inflammation donne la fievre, la plaie ſuppure enfin & forme un ulcere qui s'accroît inſenſiblement & devient la ſource des ſymptômes d'une Phthiſie pulmonaire qui parcourt tous ſes degrés & devient funeſte, plutôt ou plus tard, ſelon ſes progrès. C'eſt la

marche ordinaire de cette maladie, principalement lorsqu'elle provient d'une hémophthisie considérable. Cependant si par les secours de l'art on est assez heureux de prévenir ou de modérer l'inflammation des vaisseaux déchirés, la plaie guérit, sans qu'il s'y forme d'ulcere. S'il s'y en forme, il faut observer la qualité du pus, s'il est louable & en petite quantité, l'ulcere se cicatrise ordinairement, pourvu qu'on seconde la nature à propos & qu'on ne commette pas d'imprudence avant une entiere guérison. Si au contraire le pus est de mauvaise qualité, on est autorisé à soupçonner un vice étranger dans la masse des liquides, auquel il est essentiel de remédier en même temps que l'on s'occupe de la guérison de l'ulcere, sans quoi l'on ne sauroit déterger celui-ci, ni par conséquent le cicatriser.

Lorsque l'hémorrhagie provient de la déchirure de petits vaisseaux, elle est moins considérable, les symptômes en sont moins alarmans, & l'on trouve moins de difficulté à y remédier. Si l'on ne peut éviter que la plaie dégénere en ulcere, il restera toujours des espérances de guérison, pourvu que le sang ne soit pas altéré de quelque vice étranger. C'est un cas, je l'avoue toujours alarmant; cependant si ce vice est susceptible de guérison, on peut tout espérer des ressources de la nature & de celles de l'art; celles-ci y sont toujours essentielles; car dans de telles circonstances, celles de la nature ne sont jamais assez énergiques pour y remédier efficacement.

Il arrive quelquefois qu'à la fin d'une hémophthi-

ſie, il reſte du ſang grumelé entre les levres de la plaie ; il s'y corrompt, y fait des erroſions, des inflammations, y forme des ulceres & décide la Phthiſie. Un ſang grumelé retenu dans les bronches, peut être ſuivi des mêmes accidens ; ce fluide ſe corrompt aiſément quand il eſt extravaſé dans un lieu chaud & humide, ſur-tout ſi l'air de l'atmoſphere peut y pénétrer.

La fievre diminue ou ceſſe à meſure que la phlogoſe ou l'inflammation ſe diſſipent ; le malade ſe croit guéri ; dans cette confiance, il reprend ſa façon de vivre ordinaire ; quelquefois il commet des abus ou ſe livre à des excès dont ſouvent il eſt la victime. Il ſurvient une petite toux, qui d'abord ne paroît pas de conſéquence ; elle fait cependant des progrès, les malades reſſentent une impreſſion douloureuſe vers l'endroit de la poitrine où eſt le vice local : La toux devient plus fréquente & plus forte, on apperçoit du pus mêlé avec les crachats, il s'établit une fievre étique, avec tous les ſymptômes qui caractériſent une Phthiſie pulmonaire.

Les hémophthiſies qui proviennent d'accidens extérieurs, de coups, de chûtes, d'efforts, &c. ſont moins à craindre que celles qui dépendent de cauſes internes ; il eſt aſſez ordinaire que les premieres n'aient pas de ſuites fâcheuſes, quand on a l'attention d'en prévenir le danger, par des ſecours donnés à propos.

Ingraſſias guérit une femme qui étoit devenue phthiſique à la ſuite d'un crachement de ſang conſi-

dérable ; elle avoit déja maigri, elle crachoit du pus fétide & en expectoroit de ſuite tous les quinze jours, environ quatre livres. Cette obſervation eſt rapportée par Burnet.

Une femme âgée de vingt-deux ans fut priſe d'un crachement de ſang, à la ſuite d'une fatigue exceſſive ; on fit ceſſer, ſans doute, cette hémophthiſie, dit Hoffman, avec des remedes aſtringens. Il ſuccéda au crachement de ſang une grande oppreſſion, & un extrême abattement des forces. La malade étoit accablée d'ailleurs d'une toux continuelle ſuivie de crachats purulens, mucueux & ſanguinolens. Elle avoit un dégoût général pour les alimens ; la chaleur fébrile faiſoit des progrès, & la fréquence du pouls augmentoit aux heures de la digeſtion. La malade étoit dans cet état déplorable, lorſqu'elle eut recours à Hoffman, qui a donné cette obſervation ; ce médecin lui preſcrivit des remedes ſi à propos, que quelque tems après elle lui écrivit pour le remercier du ſuccès heureux qu'elle en avoit obtenu.

Un jeune homme fut pris tout à coup d'un crachement de ſang, on mit en uſage les remedes convenables à ſa guériſon ; il n'étoit plus queſtion de cet accident, le malade ſe croyoit lui-même à l'abri de rechûte, lorſqu'il ſe trouva pris d'une Phthiſie pulmonaire qui le conduiſit au tombeau.

Une femme-de-chambre, âgée d'environ vingt-cinq ans, eſſuya une hémorrhagie conſidérable dans le mois de Décembre de l'année 1767 ; il lui en reſta une toux humide pendant l'hiver ; ſes crachats,

difoit-elle, n'étoient purulens que de loin en loin. Je la vis pour la premiere fois dans le mois de Mars de l'année 1768. Elle rendoit tous les matins des crachats mucueux, mêlés d'un pus fétide ; de tems en tems, ils étoient fanguinolens. Elle avoit tous les fymptômes d'une fievre lente, elle maigriffoit & fe plaignoit d'une fenfation d'éraillement dans la poitrine vers la partie moyenne du fternum. Elle n'avoit encore ni diarrhée, ni fueurs colliquatives. Je lui donnai, pour la tranquillifer, des efpérances fur fon état, qui furent confirmées par une guérifon parfaite. Elle fe maria trois ans après qu'elle fut rétablie de fa maladie ; elle jouit encore aujourd'hui des avantages d'une fanté conftante.

Mademoifelle de L... âgée d'environ quarante ans, d'un tempérament robufte, & qui avoit toujours joui d'une bonne fanté, fut prife tout à coup, dans le mois de Décembre de l'année 1780, d'un crachement de fang très-confidérable, qui fut fuivi d'une fievre continue qui ne céda que vers le quinzieme jour de la maladie. A l'hémorrhagie fuccéda une toux vive & fréquente qui ne diminua pas, même avec la fievre ; les crachats étoient rouillés & purulens ; la malade avoit perdu le fommeil.

Ces fymptômes fe modérerent dans le mois de Janvier fuivant ; cependant la toux continuoit toujours & les crachats étoient rouillés, pour ne pas dire purulens ; il lui furvenoit de tems en tems des hémophthifies qui lui donnoient de vives alarmes. Je fus appelé le fix du mois de Février de l'année 1781.

Je la trouvai avec une fievre lente, une toux fréquente & importune, une voix rauque & caſſée, elle rendoit du vrai pus dans ſes crachats, & ſa maigreur augmentoit de plus en plus. Je la raſſurai, elle devint moins alarmée ſur ſon état ; elle ſuivit ſcrupuleuſement le régime de vie que je lui preſcrivis, & fit uſage avec exactitude des remedes que je lui conſeillai ; elle parvint enfin à ne plus touſſer & à ne plus cracher du pus ; il ne fut plus queſtion de fievre lente, & ſa voix ſe rétablit telle qu'elle étoit dans ſa meilleure ſanté.

Un homme de confiance de la maiſon de M. de Mar..., d'un tempérament très-délicat, me conſulta dans le mois de Septembre de l'année 1779, il avoit déja craché du ſang deux ou trois fois en différens tems ; la derniere fois il y avoit près de trois ſemaines, la fievre avoit ſuccédé à l'hémorrhagie ; depuis ce moment, ſes crachats étoient toujours rouillés & il maigriſſoit à vue : c'eſt le narré que le malade me fit de ſa maladie. Je lui trouvai de la fievre, la toux n'étoit point vive, mais fréquente, les crachats étoient purulens ſur-tout ceux de la nuit & du matin. Je ſuivis cette maladie avec exactitude : après deux mois d'uſage de remedes, tous les ſymptômes ſe modérerent ; ils ſe diſſiperent enfin, & ſa ſanté ſe rétablit totalement au commencement de l'annèe 1780 ; il en a joui juſques aujourd'hui ſans interruption.

Madame S... de Grenoble, âgée de trente-quatre ans, qui avoit joui juſqu'à cette époque des avan-

tages d'un excellent tempérament, fut affectée d'un grand chagrin dans le mois de Janvier de l'année 1762, auquel succéda une toux seche & une fievre avec un point au côté droit de la poitrine, qui l'empêcha pendant six semaines de se coucher sur pas un des côtés. La fievre ne céda que vers le trente-sixieme jour de sa maladie ; il lui succéda un dépôt à l'avant bras du même côté, qui ne s'ouvrit que long-tems après ; il suppuroit encore lorsqu'on me consulta au mois de Mai 1764. Les regles n'avoient pas paru dans leur tems ; elles ne parurent pas le mois ensuite ; il survint un crachement de sang abondant qui dura quatre jours, durée ordinaire des regles ; le crachement de sang suppléa à celles-ci pendant cinq mois. Ce sang provenoit vraisemblablement de la partie supérieure droite de la poitrine, vers la troisieme des vraies côtes près du sternum, où la malade ressentoit une douleur ou un point qu'on auroit couvert avec un liard & que le tact sembloit augmenter. La toux subsistoit toujours, mais elle étoit plus fréquente & plus forte dans les intervalles des hémophthisies.

Après cinq mois d'une suspension totale, les regles reparurent, mais peu abondantes ; le crachement de sang diminuoit dans les tems périodiques à proportion que l'écoulement des regles se rapprochoit de la quantité ordinaire. La toux devint plus fréquente & plus forte dans les intervalles des périodes, les crachats étoient purulens, la maigreur étoit déja considérable & faisoit des progrès. La

douleur de la poitrine avoit diminué, mais à la diminution près, elle reſtoit toujours la même; la malade avoit peu de ſommeil & reſſentoit des douleurs ſourdes dans tous ſes membres.

Tel étoit l'état de la malade lorſqu'elle me conſulta par écrit, pour la premiere fois. Elle fit exactement uſage des remedes que je lui propoſaï dans ma conſultation, que le médecin ordinaire dirigea avec prudence; ils eurent tout le ſuccès que raiſonnablement on pouvoit en déſirer. Mde. de S. fut en état de faire le voyage de Paris vers la fin du printems de l'année 1765; elle crachoit encore du pus; elle continua l'uſage des remedes; il s'établit un flux hémorroïdal très-modéré, qui eut lieu deux fois pendant ſon ſéjour dans la capitale; cet écoulement diminua tout ce qu'il reſtoit des ſymptômes de la maladie, au point que la malade ſe retira dans ſa patrie, très-ſatisfaite de la ſituation où elle ſe trouvoit, qui lui donnoit des eſpérances non équivoques d'un parfait rétabliſſement, qu'elle obtint peu de temps après ſelon ſon attente.

La qualité du ſang rendu par les voies de l'expectoration, dont la couleur étoit d'un rouge brun foncé, d'une conſiſtance plus denſe que la conſiſtance ordinaire de ce fluide; la douleur circonſcrite, vers la troiſieme des vraies côtes; la ſenſation que Mde. de S. y éprouvoit par le tact, &c. m'autoriſerent à ſoupçonner & même à établir que le vice local exiſtoit dans la membrane intérieure des côtes. De telles maladies ſont très-rares; ſur plus de quatre-

vingt-dix ouvertures de corps de pulmoniques que Burnet a faites, il avoue qu'il n'en a trouvé qu'une ſeule de cette eſpece, c'eſt-à-dire, qui provînt d'ulceres à la membrane intérieure des côtes.

CHAPITRE III.

Crachement de ſang & Ulceres provenant d'Éroſions des vaiſſeaux des poumons : Cauſe de pulmonie

Les éroſions des poumons d'où vient l'hémophthiſie ſont de légeres ſolutions de continuité des parties de ce viſcere, formées par des humeurs âcres & corroſives; la ſuppuration de ces éroſions, établit des ulceres, commence & accomplit la Phthiſie pulmonaire. Le crachement de ſang qui en provient, eſt moins abondant, & ſe fait plus lentement, que celui des vaiſſeaux rompus; c'eſt par cette différence que l'on connoît ſi l'hémophthiſie eſt l'effet de la rupture ou de l'éroſion des vaiſſeaux.

Les ulceres des poumons ſont précédés par la toux; cette toux differe de la catharreuſe, en ce qu'elle eſt ſeche dans ſon premier tems & que quelquefois elle reſte telle pendant des années, avant qu'il ſe manifeſte d'autres ſymptômes de pulmonie.

La toux phthiſique eſt l'effet d'une humeur lymphatique, ou d'une lymphe mal ſaine, âcre, irritante, fournie par la maſſe du ſang aux parties glanduleuſes des poumons, où elle fait des éroſions

qui irritent les bronches & provoquent la toux par des titillations continuelles. Les ulceres ſe forment à la ſuite de la corroſion des glandes & des vaiſſeaux, le ſang s'échape & paſſe dans les bronches, il eſt rejetté par l'expectoration ; les ulceres s'accroiſſent inſenſiblement & la Phthiſie s'accomplit.

La toux catharreuſe eſt humide dès le commencement de la maladie ; elle eſt terminée dans quelques jours, ou dans quelques ſemaines : elle commence ſouvent par des chatouillemens à la gorge, des ſiflemens & par une gêne à la reſpiration. Il s'écoule par les narines une lymphe âcre, & enſuite, par la toux des crachats qui, par leur couleur, leur conſiſtance & par d'autres ſignes, reſſemblent à du pus. Malgré ces ſymptômes, ſi les malades ne maigriſſent point, ils ne peuvent être regardés comme Phthiſiques. Cependant ſi l'humeur eſt toujours âcre, ſi elle dure long-tems ; ſi la toux eſt forte & fréquente, les poumons en ſont fatigués, il s'y fait des éroſions, il s'y forme des ulceres & il en ſurvient des hémophthiſies ; de ſorte que, cette toux, de catharreuſe qu'elle étoit, devient enfin pulmonaire & phthiſique.

On a toujours regardé les catharres comme très-propres à cauſer la phthiſie, lorſqu'ils intéreſſent la ſubſtance des poumons ; les humeurs âcres qui dans le rhume, ſe portent dans ce viſcere & y ſéjournent, le corrodent inſenſiblement, d'autant mieux que ſes glandes & ſes membranes délicates, ſont très-ſuſceptibles d'éroſions.

En général, on crache du ſang au commencement de la Phthiſie qui provient d'éroſions des vaiſſeaux; cependant Galien a obſervé qu'il meurt quelquefois des Phthiſiques ſans en avoir craché. Cette obſervation de Galien eſt confirmée par l'expérience de tous les jours : ces malades, ajoute Galien, crachent d'abord des matieres jaunâtres qui ne ſont point âcres, enſuite du pus & des *particules* des poumons. Galien s'eſt trompé dans cette particularité, de même que ceux de ſes ſectateurs qui ont cru que ces prétendues particules étoient des portions de vaiſſeaux. Ruiſch a démontré que ce ne ſont au contraire que des concrétions polypeuſes, & non pas des portions de vaiſſeaux, ce qui ne ſauroit être, puiſqu'on n'y découvre ni calibres, ni cavités. Ces concrétions polipeuſes en ſe multipliant, gênent, retardent ou ſuſpendent la diſtribution de la lymphe, déchirent ſes vaiſſeaux, ſans intéreſſer aſſez particuliérement ceux du ſang pour cauſer des hémoptyſies. Ruiſch conſervoit dans ſon cabinet une portion de poumon, où il y avoit un gros calcul & d'autres plus petits. Il n'y a de différence entre les concrétions polypeuſes & ces calculs, qu'en leur dureté, qui eſt un effet du plus ou du moins de ſéjour de ces concrétions dans la ſubſtance pulmonaire : j'en donnerai d'autres exemples en traitant des tubercules.

Quelquefois dans l'hémoptyſie, il s'épanche du ſang dans la membrane cellulaire des poumons qui eſt intermédiaire entre les véſicules bronchiques.

Ce ſang extravaſé dans un lieu chaud & humide ſe corrompt promptement & ſe convertit en une ſanie âcre qui corrode les parties voiſines, les enflamme, forme des ulceres & établit la ſuppuration. C'eſt une nouvelle cauſe de Phthiſie pulmonaire qui peut avoir également lieu à la ſuite de la rupture des vaiſſeaux & de leur éroſion. Dans ce cas on peut mourir Phthiſique ſans avoir craché du ſang ni du pus, parce que des humeurs extravaſées dans la membrane cellulaire ne ſauroient pénétrer dans le calibre des bronches que par l'éroſion de leurs membranes qui ſouvent n'a pas lieu dans cette eſpece de ſuppuration.

On voit quelquefois, en différens ſujets, des expectorations longues & copieuſes de matieres ſéreuſes & bilieuſes, qui finiſſent par des Phthiſies pulmonaires ; on n'eſt expoſé à ces accidens, pour l'ordinaire, que lorſqu'il s'y joint des rhumes catharreux, ou que l'expectoration habituelle diminue ou ſe ſupprime ; dans les deux premiers cas, la maladie eſt dangereuſe ; dans le troiſieme, elle eſt mortelle.

J'ai vu des malades d'un âge avancé qui étoient ſujets à des expectorations abondantes & habituelles, cracher, ſur-tout pendant la fievre, du chyle que l'on prenoit mal-à-propos pour du pus. Le chyle paſſe dans les poumons ſans être décompoſé ou purifié : ce viſcere, après de longues & abondantes expectorations, ne peut être que dans une eſpece d'épuiſement; ſes pores, ou les extrémités de ſes vaiſſeaux capil-

laires lymphatiques, en ſont relâchés ; il n'eſt pas ſurprenant que le chyle pénetre dans les bronches avec les crachats, & qu'il donne l'idée d'une fauſſe ſuppuration : il eſt permis au peuple de prendre pour du pus cette prétendue ſuppuration ; mais les Médecins ne doivent pas s'y tromper.

Il eſt des Phthiſies qui proviennent de différentes maladies dont elles ne ſont que des ſymptômes ; telles ſont celles qui ſurviennent à des ſujets atteints de vices vénériens, ſcorbutiques, ſcrophuleux, &c. Il en eſt d'autres qui prennent leur origine de ces cauſes compliquées : ces Phthiſies ſont ſuſceptibles de guériſon, ſi l'on remédie à propos aux maladies principales deſquelles elles dérivent.

Hippocrate a obſervé que toutes les ulcérations peuvent devenir nuiſibles aux poumons, ſur-tout les aphthes qui ſurviennent à la bouche & à la trachée-artere. Ces aphthes ont chacune au milieu une tache blanche ou jaunâtre ; la circonférence en eſt enflammée, avec rougeur & douleur. Lorſqu'elles ſont ſimples & qu'elles ne proviennent pas d'un vice des liquides, elles guériſſent aiſément ; ſi au contraire elles en dépendent, elles dégénerent en ulceres rongeans, qui rendent une odeur fétide & ſe communiquent à la ſubſtance des poumons. Dans cet état, il ſurvient une fievre lente ; on reſſent une douleur au milieu de la poitrine, & des démangeaiſons à la peau : on rend des crachats liquides, diviſés & de mauvaiſe odeur ; on maigrit, ſur-tout de la poitrine, des extrémités ſupérieures,

& ſucceſſivement de tout le corps ; on éprouve enfin tous les ſymptômes du dernier degré de Phthiſie.

Lorſque des aphthes de cette nature infectent la bouche, elle eſt toujours pleine de ſalive ; la voix devient rauque & la déglutition difficile. Celle-ci ſe ſupprime & l'autre s'éteint par degrés, à meſure que les ulceres font des progrès, dans les muſcles de la gorge, dans le canal de la trachée-artere & vers la ſubſtance des poumons.

Je fus appelé, il y a environ douze ans, par une Dame reſpectable, d'une famille diſtinguée, âgée de ſoixante ans ; je la trouvai avec une fievre lente, & des aphthes à la bouche qui me parurent d'abord d'une mauvaiſe nature. Comme elles éludoient les ſecours de l'Art, je lui demandai quelques jours après, s'il n'y auroit pas quelque cauſe étrangere qui pût concourir à leur progrès, & à augmenter leur fétidité ? La malade m'avoua que depuis huit ans elle portoit un cancer à l'un des ſeins, qui s'étoit ouvert depuis environ trois mois. J'examinai ce cancer, il avoit déja rongé le ſein juſqu'aux côtes ; il y avoit d'ailleurs ſur le même côté de la poitrine un nombre de petites glandes cancéreuſes qui s'étendoient juſques aux maxillaires. Il en auroit fallu bien moins pour déſeſpérer de la guériſon des ulceres de la bouche ; auſſi firent-ils des progrès ſi rapides que, dans quinze jours, la malade perdit la parole & la poſſibilité de la déglutition.

Un Officier des Troupes du Roi, âgé de 55 ans, me conſulta dans le mois de Mai de l'année 1780, pour

pour un ulcere à la partie latérale gauche de la langue, de la longueur d'environ un pouce, & de la largeur de cinq à ſix lignes. Après avoir reconnu cet ulcere, j'examinai le voile du palais, les amigdales, la luette & l'arriere-gorge ; toutes ces parties étoient parſemées d'aphthes qui rendoient la voix rauque & gênoient la déglutition. Les gencives étoient pâles, gonflées & preſque toujours ſaignantes; le ſang qui en ſortoit étoit noirâtre & fétide ; le pouls étoit miſérable, & la foibleſſe extrême.

Selon le narré que le malade m'avoit fait de ſa maladie & de ce qui l'avoit précédée, je n'appercevois qu'une affection ſcorbutique, ou un véritable ſcorbut, d'autant mieux qu'il avoit beaucoup voyagé ſur mer, & ſéjourné pendant quelques années en Amérique dans un climat mal-ſain.

Quelque-tems après, il m'avoua qu'il avoit eſſuyé depuis quinze ans, pluſieurs maladies vénériennes, dont il avoit été mal traité, ſur-tout lorſqu'il avoit été obligé de faire uſage de mercure. Que depuis ce tems-là il avoit toujours eu quelque incommodité, & ſur-tout des dartres & d'autres éruptions à la peau. Je ſoupçonnai alors une double cauſe de ces ulceres; je fis allier les remedes antivénériens avec les antiſcorbutiques, dont, depuis quelques jours, il avoit commencé l'uſage. Il étoit trop tard, peu de tems après, la voix s'éteignit totalement & la déglutition ſe ſupprima. Ce malade reſpectable par ſes connoiſſances & ſes vertus militaires, ſuccomba à une maladie compliquée, dont il auroit

obtenu la guériſon, s'il s'étoit procuré à tems des ſecours utiles.

Galien, *Aétius* & d'autres obſervateurs parmi les anciens Médecins, ont guéri des aphthes & des ulceres à la bouche, au larynx & à la trachée-artere ; il en eſt auſſi parmi les modernes qui ont eu les mêmes ſuccès. J'en ai guéri un nombre de malades, quand les aphthes & les ulceres ont été ſimples, mais moins quand ils ont été compliqués, parce que la plupart ne m'ont appelé que dans un état déſeſpéré.

Avicene & *Sennert* obſervent que les ulceres extérieurs de la trachée-artere guériſſent, ſur-tout quand ils ſont placés entre les anneaux cartilagineux de ce canal, & qu'ils ſont très-difficiles à guérir lorſqu'ils ſont dans l'intérieur. Les remedes alors coulent dans le canal ſans s'arrêter ſur les ulceres, & on ne peut expectorer le pus qu'ils rendent qu'à la faveur de la toux qui les déchire de plus en plus & met par-là des obſtacles à ce qu'ils ſe cicatriſent. La guériſon de ces ulceres intérieurs eſt au-deſſus des reſſources de l'art, lorſqu'ils ſont profonds & qu'ils dépendent de cauſes compliquées.

L'hémophthiſie qui eſt un effet de l'éroſion des vaiſſeaux eſt plus dangereuſe & plus difficile à guérir que celle qui provient de leur rupture ; dans celle-ci les levres de la plaie ſe touchent, leur réunion n'eſt pas difficile lorſqu'il n'y a pas d'obſtacle qui s'y oppoſe ; dans l'autre au contraire il y a une ſolution de continuité, à laquelle la ſeule nature peut remédier par la régénération des chairs qui ſont détruites.

D'ailleurs de tels ulceres sont presque toujours des effets d'un vice de la masse des liquides, auquel il faut remédier avant qu'il soit permis d'espérer qu'ils puissent se cicatriser.

On doit porter un même jugement sur les ulceres des poumons : quand ils ne proviennent pas d'un vice de la masse des liquides on les guérit ; quand ils en proviennent, on les guérit souvent, pourvu que ce vice soit susceptible de guérison & qu'on s'y prenne assez à tems pour y remédier, autrement on ne les guérit pas.

Une femme souffroit depuis quelques années d'une espece d'humeur catharreuse, qui fatiguoit sa poitrine ; des Médecins de réputation lui firent des remedes sans succès : elle s'adressa à des empiriques qui échouerent également dans la cure de cette maladie, qu'on regarda enfin comme désespérée. La malade rendoit par les voies de l'expectoration beaucoup de pus & de sang ; elle étoit exténuée, étique & d'une foiblesse extrême. *Hildan* fut appelé à son secours ; il la guérit à la grande surprise de ceux qui la connoissoient. Elle se rétablit si parfaitement de sa maladie, qu'elle fit ensuite plusieurs enfans ; elle n'en avoit pas eu auparavant. Burnet rapporte cette observation.

Riviere a guéri des phthisies désespérées ; il fait mention de plusieurs Médecins célebres qui en ont guéri avant lui, *Montanus*, par exemple, *Valericla*, *Forestus*, *Tralian*, *Cardan*, *Arcæus*, *Ingrassias*, *Fracastor*, *Erastus*, *Avensoar*, *Valescus de Tarente*, &c.

Une Demoiſelle âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament bilieux, ſouffroit depuis quelques mois d'un rhume conſidérable qui provenoit d'une humeur qui ſe portoit ſur les poumons; elle touſſoit nuit & jour, au point de lui cauſer des douleurs de poitrine & des inſomnies preſque continuelles; elle étoit d'une maigreur générale entretenue par une fievre lente, &c. Cette maladie étoit regardée comme incurable, on croyoit même que la fin en étoit prochaine; cependant Riviere la guérit.

Un célebre Marchand de Londres éprouvoit tous les ſymptômes d'un ulcere au poumon gauche; cet ulcere étoit une ſuite d'éroſions de la partie de la trachée-artere qui s'inſere dans ce lobe; ces vices du poumon & de la trachée-artere provenoient d'humeurs âcres qui avoient fait des éroſions dans ces parties délicates; ils faiſoient tous les jours des progrès ſenſibles : le malade en guérit par le moyen de vapeurs qu'on lui fit inſpirer.

Lorſque ce Marchand fut aſſuré de ſa guériſon, il partit pour l'Eſpagne; ſa ſanté s'y ſoutint pendant ſix ans. Comme il revenoit en Angleterre pendant l'automne, il ſe forma un abſcès dans la poitrine dont le pus ſe répandit dans tout le lobe qui étoit adhérent aux côtes; les bronches en furent engorgées au point que l'air ne pouvant plus y pénétrer, le malade expira.

On fit l'ouverture du corps; on trouva une cicatrice variqueuſe à la partie de la trachée-artere, qui avoit été corrodée; la partie qui étoit adhérente au

lobe étoit calleuſe & le reſte du poumon corrompu. Bonnet a donné cette obſervation.

Une femme âgée de quarante-ſix ans, d'un tempérament robuſte, fut priſe d'un gros rhume pendant l'hiver de l'année 1745 ; un mois après elle perdit le ſommeil, les crachats devinrent jaunâtres, la toux augmenta, il ſurvint une douleur à la poitrine, elle cracha du ſang, la fievre ſe mit de la partie ; les crachats devinrent purulens, il s'établiſſoit déja des ſueurs nocturnes. Outre ces ſymptômes, la malade ſouffroit tous les matins d'un poids conſidérable à la poitrine, qui ne ceſſoit qu'après avoir expectoré beaucoup de pus & environ une livre de lymphe écumeuſe. J'inférai de ces ſymptômes qu'il s'étoit fait dans les poumons une perte de ſubſtance, cauſée par des ulceres qui en détruiſant les cellules bronchiques, avoient formé une eſpece de lac ; que le pus & cette grande quantité de ſéroſités provenoient des bouts ouverts des vaiſſeaux lymphatiques qui aboutiſſoient à cette cavité extraordinaire. Malgré le danger que préſentoient tous ces ſymptômes, la malade guérit parfaitement. J'ai rapporté cette maladie & pluſieurs autres de la même claſſe dans mon livre d'obſervations ſur la phthiſie, & principalement ſur la pulmonaire.

Un jeune homme, d'une maiſon diſtinguée, âgé de ſeize ans, d'un tempérament précoce, vif & emporté, s'étoit livré depuis deux ans à des abus ſi exceſſifs qu'il lui en ſurvint une toux phthiſique qu'on regarda d'abord comme un ſimple rhume.

La toux fit des progrès ; ſix ſemaines après la date de ce prétendu rhume, le malade commença à cracher du pus ; tous les ſymptômes ordinaires d'une Phthiſie pulmonaire, ſe déclarerent très-rapidement. Le Médecin de la maiſon ſuivit cette maladie pendant environ ſix mois, il devint malade lui-même & le jeune homme me fut confié.

A la premiere viſite, dans le mois de Mai 1773, je le trouvai d'une grande maigreur, ſes crachats étoient du vrai pus & ſanguinolens ; la fievre lente étoit très-caractériſée, avec des exacerbations tous les jours dans l'après-midi. La peau étoit ſeche & brûlante pendant le jour & humide pendant la nuit ; le malade dépériſſoit à vue, & l'on déſeſpéroit de ſa guériſon. Je changeai ſa façon de vivre, je fis ceſſer l'uſage du lait auquel on donnoit une entiere confiance, & que j'ai toujours regardé comme pernicieux dans la pulmonie, avec fievre & ſuppuration. Ce malade guérit enfin ſi parfaitement, qu'il jouit encore aujourd'hui d'une ſanté parfaite.

CHAPITRE IV.

Crachement de Sang par la dilatation des vaiſſeaux : Cauſe de Pulmonie.

Il eſt rare qu'il ſurvienne de pulmonie à la ſuite d'une hémophthiſie occaſionnée par une ſimple dilatation des vaiſſeaux ; cependant comme un crachement de ſang de cette nature peut y donner lieu, &

que d'ailleurs il eſt quelquefois l'effet de phénomenes particuliers, très-intéreſſans, il eſt eſſentiel de le faire connoître.

Les vaiſſeaux qui ſervent à la circulation de la maſſe des liquides tant dans les poumons que dans les autres viſceres & dans toutes les parties du corps ſe diviſent & ſe ſoudiviſent en une infinité de ramifications. Les calibres des arteres diminuent à meſure que leurs branches ſe multiplient ; le ſang rouge coule dans celles-ci, autant que leurs calibres peuvent l'admettre ; comme il eſt denſe de ſa nature il ne peut s'inſinuer naturellement dans les calibres dont le diamêtre eſt trop étroit pour le recevoir ; à peine ſont-ils alors ſenſibles au microſcope. La lymphe qui eſt la partie la plus ſéreuſe, la plus diviſée de ce liquide, ſe ſépare de ſa maſſe pour établir une circulation particuliere, par des vaiſſeaux qui lui ſont propres ; ce ſont les lymphatiques. Ce genre de vaiſſeaux étoit inconnu aux anciens : trois médecins fameux en firent en même tems la découverte, en trois royaumes différens, vers l'année 1652, Bartolin en Danemarc, Rudbec en Suede & Joliffe en Angleterre. Vers la fin du même ſiecle, Ruiſch obſerva des valvules dans ces vaiſſeaux ; bientôt après il s'apperçut, à la faveur des injections, qu'ils étoient artériels & veineux, il le démontra en public & en particulier, au microſcope & ſans microſcope ; ce qui fut enſuite confirmé par Vieuſſens : Je l'ai déja obſervé dans le traité des fleurs blanches.

La découverte des arteres lymphatiques ne ſemble-t-elle pas démontrer qu'elles ſont une continuation des dernieres diviſions des arteres ſanguines, & que c'eſt de celles-ci qu'elles tiennent leur foible reſſort & leurs qualités artérielles ? On ne ſauroit ailleurs en trouver le principe. Si l'on injecte des liquides dans l'artere pulmonaire, on apperçoit aiſément que la liqueur injectée dilate les petits vaiſſeaux de tous genres qui ſe diſtribuent à la ſuperficie des véſicules bronchiques : il en eſt de même dans toute la ſubſtance pulmonaire. J'ai déja obſervé que les liqueurs qu'on injecte par la trachée-artere, paſſent aiſément dans les vaiſſeaux des poumons, que celles qu'on injecte dans les vaiſſeaux de ce viſcere pénetrent dans la trachée-artere, dans les bronches, dans leurs véſicules, & qu'elles ſuintent à la ſuperficie.

Haller conclut, d'après ces expériences, que les pores abſorbans s'abouchent avec les veines ; ne peut-on pas auſſi en inférer que les pores exhalans ſont une continuation des vaiſſeaux lymphatiques, & que ceux-ci le ſont des vaiſſeaux ſanguins ? Il n'eſt pas poſſible de découvrir ce qui pourroit faire la ſéparation des uns d'avec les autres, au contraire, tout prouve leurs communications. La tranſpiration inſenſible, tant celle qui eſt particuliere à la peau, que celle qui ſe fait dans toute la ſurface intérieure des véſicules des poumons, des bronches, de la trachée-artere, de la bouche & du nez, ne le démontre-t-elle pas ?

Cette évacuation eſt ſi conſidérable que, ſelon Sanctorius, de huit livres d'alimens il s'en diſſipe cinq par ces voies ; peut-elle être autre choſe qu'une dépuration générale de la maſſe des liquides ? Il faut donc que les pores qui la fourniſſent ſoient des continuations des vaiſſeaux ſanguins & des lymphatiques qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps, même dans les points les plus inſenſibles de leurs diviſions, pour les accroître dans la jeuneſſe & pour les nourrir dans tous les âges.

Ces connoiſſances ne ſemblent-elles pas mettre dans tout ſon jour la communication des vaiſſeaux ſanguins avec les lymphatiques ? Ne font-elles pas appercevoir ſenſiblement que les pores exhalans, ne ſont autre choſe que des extrémités de ces derniers ? Le ſang peut donc ſe répandre aiſément par les iſſues des pores de ces vaiſſeaux, lorſqu'ils ſont dilatés par quelque cauſe que ce ſoit qui faſſe violence aux calibres des vaiſſeaux dont ils ſont la continuation. L'obſervation ſuivante que Wan Swieten a faite ſur lui-même ne laiſſe pas de doute ſur cette vérité.

Cet auteur fut pris d'une petite toux irritante, à la ſuite de laquelle il rendit des crachats teints de ſang ; il regarda dans ſa bouche à la faveur d'un miroir, un jour où le ſoleil étoit rayonnant ; il s'apperçut que le ſang qui teignoit ſes crachats, provenoit d'un petit vaiſſeau, du diamêtre d'un cheveu, dont le bout s'étoit ouvert, au voile du palais, à côté de la partie latérale droite de la luette. Ce vaiſ-

ſeau rendoit une petite goutte de ſang toutes les ſecondes ; cet écoulement dura une demi-heure, & l'embouchure du petit vaiſſeau dilaté fut totalement effacée dans trois heures. Ce vaiſſeau étoit ſi petit, ajoute Wan Swieten, que dans ſon état naturel il ne pouvoit pas admettre le ſang rouge : il eut enſuite occaſion de faire de pareilles obſervations ſur trois différens ſujets. Galien, Arétée, Celſe en avoient déja fait de ſemblables.

J'ai vu une fille âgée de dix-huit ans, qui rendoit du ſang goutte à goutte par un mamelon ; cet écoulement de peu de conſéquence, revenoit ordinairement une fois ou deux par mois. On diſtinguoit aiſément que ce ſang provenoit de la dilatation d'un vaiſſeau laiteux ; il ne cauſoit d'autre incommodité que le déſagrément d'un écoulement qui n'étoit pas dans l'ordre de la nature. Cette fille ſe maria, elle eut un enfant, & l'écoulement qui ſe faiſoit par le mamelon ceſſa pour toujours.

Une femme rendoit du ſang par les pores de la tête, principalement par ceux de la partie occipitale, elle étoit obligée de changer de bonnet quelquefois deux fois par jour ; ſes regles avoient alors diminué, elles ſe rétablirent dans l'ordre naturel, & le ſang ne coula plus par cette voie extraordinaire.

J'ai rapporté dans mon livre d'obſervations, deux cas remarquables, d'après les tranſactions philoſophiques. Un jeune homme conſervoit depuis l'enfance une hémorrhagie par le pouce de la main droite, qui ſe renouvelloit périodiquement tous les mois : elle

ne cessa qu'à l'âge de vingt-quatre ans ; il rendoit chaque fois quatre onces de sang ; cette quantité augmenta à l'âge de dix-sept ans jusqu'à une demi-livre. Il se brûla le pouce avec un fer chaud à l'endroit qui fournissoit le sang, dans la vue de faire cesser l'écoulement ; il lui survint une hémophthisie dont il eut peine à guérir par les secours de l'art.

Un Cabaretier éprouva depuis l'âge de quarante-trois ans jusqu'à celui de cinquante-cinq, un écoulement de sang, par le doigt index de la main droite, qui survenoit presque tous les mois ; il en rendoit jusqu'à quatre livres. Il appliquoit quelquefois des astringens sur le vaisseau d'où venoit l'hémorrhagie, dans l'espérance de la faire cesser, il lui en survenoit des douleurs cruelles au bras.

N'est-ce pas par un méchanisme à-peu-près semblable que se fait l'écoulement périodique des femmes ? Jusqu'à l'âge de puberté, les vaisseaux qui le fournissent sont lymphatiques, ils deviennent sanguins pendant leurs époques, ils cessent de l'être quand l'écoulement cesse ; ils restent lymphatiques pendant leurs intervalles, & ils le sont pour toujours après la cessation naturelle des regles. Combien de fois n'a-t-on pas vu des femmes dont les regles étoient diminuées ou supprimées, les rendre périodiquement par d'autres parties & principalement par l'expectoration, sans qu'il leur en arrivât d'inconvénient ?

Un Gentil-homme, d'un tempérament robuste, âgé de soixante ans, me consulta dans l'année 1738

ſur un crachement de ſang périodique qu'il conſervoit depuis l'âge de quinze ans ; il n'étoit pas de mois qu'il n'en rendît une livre au moins : quatre ans après le crachement de ſang ceſſa, il n'y ſurvécut que de peu de jours.

Je fus appelé dans l'année 1750 pour un malade âgé de cinquante-cinq ans, qui avoit un mal de gorge gangreneux ; il crachoit beaucoup de ſang, ce ſymptôme me donnoit de l'inquiétude, mais le malade me raſſura en me diſant que toutes les ſemaines, depuis ſon enfance, il avoit craché du ſang, & que lorſqu'il avoit la fievre, il en crachoit avec plus d'abondance. Je ne fis plus attention à ce ſymptôme, & le malade guérit. J'ai rapporté ailleurs ces deux obſervations.

Ces eſpeces d'hémophthiſies ſe font par la dilatation des vaiſſeaux ſans déchirure ni éroſion ; elles ſont moins dangereuſes qu'effrayantes ; ſouvent elles ſont néceſſaires, ſur-tout lorſqu'elles ſuppléent à quelque évacuation naturelle, diminuée ou ſupprimée, comme celle des femmes ; ou habituelle comme celle des hémorrhoïdes, chez l'un & l'autre ſexe.

A meſure que les vaiſſeaux ſe déchargent de l'abondance du ſang qui a dilaté leurs calibres & forcé leurs embouchures, ils ſe reſſerrent ordinairement par leur propre reſſort, & l'hémorrhagie ceſſe. Si cependant le relâchement des vaiſſeaux étoit exceſſif, l'hémorrhagie ſeroit trop abondante ; elle pourroit faire tomber le malade dans l'épuiſement ; ce ſeroit alors une maladie qui exige-

roit les fecours de l'art. J'ai donné mes foins, au commencement de cette année, à une femme âgée de trente-huit ans, qui crachoit le fang depuis un mois ; je la trouvai dans un tel épuifement, que je craignis pour fes jours : mais comme elle n'avoit ni fievre ni fignes de fuppuration à la poitrine, je jugeai que c'étoit une hémophthifie qui provenoit d'une dilatation des vaiffeaux, entretenue par une toux violente ; je calmai la toux, & l'hémophthifie ceffa. Le crachement de fang & la toux reprirent la malade fix femaines après ; les mêmes fecours la rétablirent en peu de jours.

Lorfque des hémorrhagies de cette nature fuppléent aux fecours périodiques des femmes, quelquefois elles fe foutiennent encore après que les évacuations naturelles font rétablies ; il eft effentiel alors d'y remédier, en obfervant les ménagemens qu'exige la conféquence de la chofe. Les hémorrhagies par anaftomofe, font fréquentes chez les fcorbutiques & fouvent très-dangereufes par l'épuifement qui en eft la fuite. La partie rouge du fang eft en diffolution dans cette maladie, & le relâchement des vaiffeaux eft prefque général, lorfque la diffolution eft parvenue à fon dernier période. Le fang des fcorbutiques tranfude par les pores de la peau, fans que fouvent il y paroiffe de dilatation fenfible ; il coule auffi par les levres, par la bouche, par la trachée-artere, par l'œfophage, par l'eftomac, &c.

Les hémorrhagies, fur-tout les hémophthifies, de quelque efpece qu'elles foient, ne font jamais

dans l'ordre de la nature ; les vaiſſeaux de l'air ne ſont pas faits pour recevoir le ſang, ils n'admettent naturellement qu'une humeur mucueuſe très-diviſée, qui ſe ſépare de ce fluide pour humecter & lubrifier la membrane intérieure des bronches, & rendre l'expectoration plus prompte & plus aiſée, ſecours eſſentiel de la nature, dans tous les cas d'incommodité ou de maladie où cette évacuation eſt néceſſaire.

Le renverſement de l'ordre de la nature, dans l'hémophthiſie doit toujours en faire craindre les ſuites qui peuvent devenir dangereuſes, ſelon les circonſtances. Les mêmes accidens auxquels on eſt expoſé par la rupture des vaiſſeaux ou par leur éroſion, peuvent avoir lieu dans leur dilatation. J'ai vu des crachemens de ſang habituels & ſans danger en apparence, amener après eux des ulceres, des ſuppurations, la phthiſie & la mort. Ces funeſtes événemens ne ſont pas moins fréquens qu'ils ſont à craindre, lorſque les poumons ſont flétris ou épuiſés par l'abondance & la durée des crachats, des gens pituiteux & des aſthmatiques, lorſque la maſſe du ſang eſt altérée par quelque vice étranger, comme chez les ſcorbutiques, ou par des abus dans le régime de vie, par des excès, par des paſſions, &c.

SECTION QUATRIEME.

Des Tubercules des Poumons.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tubercules en géneral.

ON entend par tubercules des poumons, des concrétions dures qui ſe forment dans ce viſcere : ces concrétions ſont différentes entr'elles ; les unes ſe font par congeſtion dans les vaiſſeaux de l'air, les autres ſont des engorgemens glanduleux qui s'établiſſent dans ſa propre ſubſtance. Ceux-ci ſuppurent ou ſont propres à ſuppurer, à moins qu'ils ne dégenerent en des ſubſtances pierreuſes ; les autres ne ſuppurent jamais. Les tubercules ſuppurans proviennent d'une lymphe, ou d'humeurs récrémentitielles dégénérées : ceux qui ne ſuppurent jamais ſont formés par des humeurs excrémenteuſes retenues dans les bronches ou dans leurs cellules, qui s'y condenſent, s'y durciſſent & forment des concrétions tuberculeuſes, polypeuſes, graveleuſes, pierreuſes, &c.

CHAPITRE II.

Des Tubercules qui ne ſuppurent jamais.

ON a déja vu que les vaiſſeaux ſanguins & les lymphatiques des poumons ont des communications avec les bronches & avec leurs véſicules ; c'eſt par ces communications que ſe font les évacuations des humeurs étrangeres qui ſe ſéparent de la maſſe du ſang, par les corps glanduleux de ce viſcere. On ſait que c'eſt dans les poumons que ſe fait la premiere préparation du chyle, quand il eſt parvenu dans les vaiſſeaux du ſang ; il doit réſulter de la dépuration de cette ſubſtance alimentaire, des humeurs qui, dès ce moment, deviennent étrangeres à la maſſe des liquides, & qui doivent être évacuées par quelque voie. D'ailleurs les poumons concourent puiſſament à la dépuration du ſang en général, & comme ce fluide y circule plus précipitament & avec plus d'abondance que dans les autres viſceres, les excrétions des humeurs ſuperflues y doivent être plus abondantes. Les pores exhalans qui fourniſſent la tranſpiration pulmonaire, ſont les organes naturels de cette excrétion, auſſi ſe fait-elle avec aiſance, lorſque tout répond à l'ordre général de la nature, dans l'état d'une ſanté parfaite.

Si ces humeurs étrangeres ſont propres à ſe condenſer dans les vaiſſeaux de l'air par le contact de

cet élément, ou si elles sont trop denses de leur nature, elles ne sont expulsées qu'imparfaitement, ou en partie, par les voies de l'expectoration ; ce qui en reste inhérent dans les bronches, ou dans les vésicules bronchiques, s'y épaissit de plus en plus, se durcit, forme des corps tuberculeux, polypeux ou des concrétions pierreuses : ces accidens surviennent aussi à la suite des rhumes longs & rebelles.

Sennert a observé que des tubercules de cette espece, se forment de matieres qui ne suppurent jamais : ces matieres, dit cet auteur, sont des humeurs grossieres, ou une lymphe trop dense, retenues dans les bronches ou dans les vésicules bronchiques ; il ajoute que quelquefois c'est un sang dur & mêlé avec d'autres humeurs qui s'épaississent insensiblement jusqu'à la dureté. Fernel a vu de ces tubercules durs & d'autres qui le devenoient qui avoient déja pris la consistance de fromage. Hippocrate, Galien, Paul *d'Égine* & d'autres auteurs anciens & modernes ont vu expectorer de pareils corps durs, des polypes, des concrétions pierreuses, qui ne pouvoient s'être formés que dans les bronches.

Wan Swieten rapporte, d'après Boerrhaave, l'observation suivante. Un soldat, âgé de 25 ans, avoit une fievre lente avec une toux seche, une oppression, &c. Le visage étoit pâle & le corps très-maigre ; ses poumons étoient parsemés d'un grand nombre de tubercules durs, aussi gros que des pois ; ils étoient formés d'une matiere plâtreuse, mais un peu moins dure que le plâtre.

Heurnius, en ouvrant le corps de David Jarvis, âgé de 28 ans, le 6 de Janvier de l'année 1693, reconnut que la cause de sa mort provenoit des poumons, qui étoient remplis de petits tubercules crus. Toutes les bronches & les vésicules bronchiques étoient obstruées de pareils tubercules, de façon que la respiration étoit devenue impraticable. Le poumon du côté droit étoit étroitement adhérent au diaphragme & à la plevre; les autres visceres paroissoient dans l'état naturel.

Tralian a donné l'observation d'un homme qui rendit par l'expectoration, une pierre bien figurée. Ce n'étoit pas, dit cet auteur, une humeur grossiere & visqueuse, mais une véritable pierre très-polie, & dure au point que jettée à terre elle donnoit du son. Cet homme toussoit depuis long-temps, & il cessa de tousser lorsqu'il eut rendu ce corps étranger.

Un prêtre, d'une maison distinguée, expectora en 1748, à la suite d'une fievre lente qui avoit duré près de trois mois, une concrétion dure comme de la corne, couverte de pus, de la longueur de près d'un pouce, sur huit lignes ou environ de circonférence. Ses crachats, avant qu'il eût rendu ce corps étranger, n'étoient que lymphatiques, excepté sur la fin qu'ils parurent teints d'un peu de sang.

Après cette expectoration, la toux devint plus fréquente, il s'y joignit une douleur de poitrine, le malade crachoit le matin des sérosités rougeâtres qui devinrent blanches & cesserent en peu de jours. Ces symptômes se soutinrent les mêmes pendant environ

deux mois, époque à laquelle le malade rendit encore par les voies de l'expectoration, un autre corps étranger de la même nature & de la même grosseur que le premier ; les crachats devinrent purulens. Le malade vint me consulter, il me porta les deux concrétions *corniformes* qu'il avoit rendues, & il me fit le narré dont je ne donne que l'extrait : je lui ai donné plus détendue dans mon livre d'observations.

Il est très-vraisemblable que ces corps étrangers s'étoient formés dans les bronches, puisqu'ils furent expectorés sans aucun délabrement dans la substance des poumons ; s'il y en avoit eu, il auroit été suivi d'une hémorragie considérable & d'une suppuration abondante, l'une ni l'autre n'eurent lieu. Le pus dont ces corps étrangers étoient couverts provenoit d'une simple érosion de la membrane intérieure des bronches. Les humeurs rougeâtres que le malade rendoit le matin dans l'intervalle de l'expulsion des deux corps étrangers, ne pouvoient pas être considérées comme du pus ; elles étoient le produit de l'irritation des membranes occasionnée par ces corps énormes, respectivement au calibre des bronches où ils s'étoient formés.

D'après ces considérations, je regardai cette pulmonie comme très-simple ; je la traitai en conséquence, & le malade guérit en très-peu de tems. Je quittai la Province dans le mois d'Avril de l'année 1755, pour me retirer à Paris ; M. l'Abbé jouissoit d'une santé parfaite ; il avoit le même bonheur dix

ans après ; je l'ai perdu de vue depuis ce tems-là.

Les exemples qui précedent cette derniere obſervation, & les autorités que j'ai déja citées, démontrent qu'on peut mourir de Phthiſie pulmonaire ſans avoir craché du pus ; la raiſon en eſt que, non-ſeulement les poumons obſtrués & farcis de tubercules crus ne peuvent pas donner au chyle le degré de perfection qu'il devroit acquérir dans ce viſcere, mais encore, parce que ces tubercules, ces matieres crétacées, &c. qui engorgent les bronches & les véſicules bronchiques, gênent les fonctions de ce viſcere, les troublent, les pervertiſſent, ce qui ne peut être qu'au préjudice des autres fonctions animales, avec leſquelles elles concourent ; celles-ci étant ainſi affectées, dégénerent & ſe pervertiſſent.

Des malades affligés de tubercules de cette eſpece, ſont débilités par la longueur du mal, fatigués par des toux importunes, & épuiſés par l'inanition. La nature perd toutes ſes reſſources dans ces malheureuſes circonſtances, & celles de l'Art ſont ſouvent impuiſſantes.

On préviendroit ces funeſtes accidens, ſi l'on prenoit la maladie dans ſon principe, lorſque la nature ne ſe ſuffit pas à elle-même pour s'en garantir.

Dès la naiſſance des tubercules crus, la reſpiration devient plus fréquente qu'elle ne l'eſt dans l'état naturel ; ſa gêne & ſa fréquence augmentent à meſure que les tubercules groſſiſſent, ſe propagent & ſe mtiplient. Il s'y joint une petite toux & ſouvent le pouls devient inégal : on reſſent ordinairement dans cet état, une légere douleur à la poitrine,

principalement quand on fait quelque exercice immodéré, ou que l'on se livre aux passions de l'ame.

Cette maladie est perfide, elle se présente sous des symptômes légers & supportables : on croit se bien porter, on continue, sans gêne, des exercices ordinaires ; on se néglige d'abord & le plus souvent on ne demande des secours que lorsque le mal est incurable ; j'en rapporterai encore un exemple bien extraordinaire & bien frappant.

M. B... âgé de 45 ans, d'un tempérament délicat, mais faisant bien d'ailleurs toutes ses fonctions, fut pris le 12 du mois de Septembre de l'année 1773, d'une fievre intermittente dont il fut guéri dans peu de jours, sans prendre d'autres remedes que quelque léger purgatif. Au commencement du mois d'Octobre, il se sentit oppressé ; l'oppression devint considérable ; il s'ensuivit un mouvement fébrile, les urines devinrent rares, & il souffroit d'inquiétudes dans tout le corps. Tous ces symptômes firent des progrès rapides, l'étouffement devint extrême & le malade mourut le 31 du même mois dans la détresse de la suffocation.

On procéda le lendemain à l'ouverture du corps, le foie étoit d'une couleur livide & plus volumineux que dans l'état naturel ; la rate étoit flétrie & de mauvaise couleur. On trouva dans la cavité de la poitrine environ deux livres d'une sérosité roussâtre : le poumon droit étoit flétri, le gauche étoit adhérent à la plevre dans toute son étendue, cartilagineux dans toute sa substance, & rempli de masses

crétacées, de la grosseur de noix & de noisettes; la plevre étoit également cartilagineuse dans toute son adhérence.

On n'a pu attribuer la cause de cette maladie singuliere qu'à des chagrins cuisans & à des tristesses légitimes, auxquelles M. B. . . avoit été exposé pendant deux ou trois mois avant sa mort.

Quelque-tems avant l'ouverture du corps de M. B. . . j'avois trouvé le fond de la matrice d'une Dame morte cachectique, totalement cartilagineux & tendant à l'ossification. De pareilles observations ne sont pas rares; on en trouve dans les ouvrages de plusieurs Auteurs célebres

CHAPITRE III.

Des Tubercules qui suppurent, ou qui sont propres à suppurer : Cause de Pulmonie.

LES tubercules qui suppurent, ou qui sont propres à suppurer, proviennent d'une lymphe dégénérée qui a acquis plus de densité qu'elle n'en avoit dans son état naturel. Cette lymphe engorge les glandes des poumons, s'y condense de plus en plus, s'y durcit, y acquiert une âcreté phthisique, détruit leur ton & les réduit en tubercules. Ces tubercules sont plus ou moins nombreux, plus ou moins considérables, selon la qualité de la cause qui leur a servi de principe & qui favorise leur progrès. Ils entrent en suppuration les uns plutôt,

les autres plus tard ; le pus qui s'y forme corrode, ronge, détruit les membranes des glandes engorgées & celles des bronches qui les avoisinent : ce sont des ulceres établis, dont le pus s'évacue par les voies de l'expectoration.

Si le pus des ulceres ne se fait pas jour par ces voies, il s'y établit une suppuration sourde ; le pus se répand dans la substance des poumons, & y fait des ravages qui éludent les ressources de la nature & celles de l'art, pour les prévenir & pour y remédier. De pareils accidens ont également lieu, lorsqu'on n'expectore pas le pus des ulceres en totalité ; c'est ce qui rend les Phthysies pulmonaires si dangereuses & si souvent funestes.

Les rhumes catharreux longs & rebelles, occasionnent souvent des accidens semblables ; ils prennent le caractere des toux phthisiques & sont suivis des mêmes effets.

Des Observateurs en médecine ont remarqué qu'il se forme très-aisément des tubercules aux poumons & quelquefois en si grand nombre, que plusieurs d'entre eux ont dit, qu'il étoit surprenant que tous les hommes ne périssent pas de cette maladie. Ces observations sont justes, cependant on voit tous les jours que la nature se suffit souvent à elle-même pour dissiper & guérir des tubercules nombreux, lorsqu'ils ne proviennent pas de vices particuliers qui exigent les secours de l'Art. Il ne résulte ordinairement de ces especes de tubercules qu'un léger mal-aise & de petites toux qui, en réhaussant le ton

des fibres des solides secondent les ressources de la nature en donnant plus d'activité, plus d'énergie au mouvement systaltique du cœur & des arteres pulmonaires.

Lorsque les poumons sont parsemés de petits tubercules qui ne sont pas de la nature des précédens, ils viennent ordinairement en suppuration, les uns après les autres, à mesure qu'ils mûrissent : ce sont autant d'ulceres qui se multiplient & font la maladie plus grave que ne l'en rendent de gros tubercules ou des vomiques dont on crache le pus avec aisance & en totalité.

La suppuration des tubercules se fait plus ou moins promptement, elle est même plus ou moins lente, selon la qualité de la lymphe qui les produit. Si la lymphe a pris un caractere scorbutique, *psorique*, dartreux, érésypellateux, les tubercules ne tardent pas à se former & à suppurer; si au contraire la lymphe a pris un caractere scrophuleux, vénérien, gouteux, la suppuration des tubercules ne se fait que très-tard & très-lentement, souvent même elle est précédée de la Phthisie & de la mort. Les tubercules qui proviennent d'accidens, de compressions extérieures, de contractions spasmodiques de durée, sans être compliqués de vices intérieurs, sont les moins dangereux & les moins difficiles à guérir, pourvu qu'on ne les laisse pas invétérer.

Les tubercules héréditaires & ceux qui dépendent du caractere des humeurs, sont aussi différens entre eux, que le sont entre elles les humeurs qui les

forment : cela paroît démontré par la matiere même des tubercules, tantôt elle eſt blanche, tantôt griſe, jaune, ou de toute autre couleur. La conſiſtance de cette matiere eſt rarement la même : on en voit de ſemblable à du ſuif, d'autre à du fromage ; il en eſt de fongueuſe, de crétacée, de dure, de pierreuſe, &c. Wan Swieten le confirme par les obſervations ſuivantes qu'il a priſes de Boerrhaave.

On a trouvé dans un jeune homme aſthmatique, mort de pulmonie, les poumons en partie ulcérés & en partie farcis de tubercules qui contenoient une matiere crétacée ; la partie concave du foie, la rate, le méſentere, étoient parſemés de tubercules ſemblables à ceux des poumons.

Un enfant de quatre ans qui paroiſſoit guéri d'une phthiſie au premier degré, mourut de convulſions ; on fit l'ouverture du corps, les poumons étoient farcis de tubercules, les uns étoient purulens, les autres pleins d'une matiere ſemblable à du fromage mou.

Les tubercules qui ſont parvenus par degrés à la dureté, ſuppurent enfin ſi la ſuppuration n'eſt pas prévenue par la mort.

Un ſoldat âgé de vingt-huit ans, extrêmement maigre & débile, étoit affecté depuis huit mois d'une toux fréquente, avec une fievre lente ; ſes crachats étoient blancs ſans être purulens ; il ne pouvoit pas ſe coucher ſur le côté gauche, la déglutition devint difficile, la voix s'éteignit, il mourut.

Les pumons étoient adhérens à la plevre, & parsemés dans toute leur substance de tubercules très-petits, comme des semences de millet ; lorsqu'on comprimoit ce viscere avec la main, on distinguoit par le tact des tubercules durs, de la grosseur d'une noix ; on en ouvrit quelques-uns, ils contenoient une matiere blanche comme du plâtre mou ; on n'en trouva qu'un plein de pus. La partie supérieure du lobe droit étoit dure comme une pierre. Sans doute que tous les autres tubercules avoient suppuré avec le tems, de même que celui qui étoit en suppuration.

Une femme mariée en secondes noces, dont le premier mari étoit mort pulmonique, nourrissoit un enfant depuis dix-huit mois, elle étoit bien avancée dans le dernier degré de pulmonie, lorsqu'elle me consulta dans le mois de Janvier de l'année 1752, elle mourut peu de jours après. Elle se plaignoit principalement d'un poids au côté gauche de la poitrine, qui diminuoit tous les matins après avoir rendu beaucoup de crachats. A l'ouverture du corps, les poumons me parurent boursoufflés, je n'apperçus pas d'ulcere sur leur surface. En ouvrant le gauche, on mit à découvert une espece de lac plein de pus qui s'étoit formé dans son centre. La substance interne, tant de ce poumon que de l'autre, étoit parsemée de tubercules suppurés, qui formoient autant de petits ulceres ; il étoit des endroits où il n'y avoit pas plus de distance des uns aux autres, qu'il n'en falloit pour pouvoir

en diſtinguer la ſéparation. Les autres viſceres étoient tels qu'ils ſont ordinairement dans les Phthiſies pulmonaires au dernier degré. Cette hiſtoire & la ſuivante ſont priſes dans mon livre d'obſervations.

Un jeune homme, âgé de vingt-cinq ans, s'expoſa à un air froid dans un moment où il étoit en ſueur, c'étoit pendant l'hiver de l'année 1747 : il lui ſurvint une douleur à la nuque, qui s'étendit ſur toute la tête, elle ſe porta à la poitrine, il s'enſuivit une toux ſeche, une fievre lente & une oppreſſion conſidérable. On m'appela quelque tems après au ſecours de ce malade, je le trouvai avec les ſymptômes précédens, & tremblotant généralement de tous ſes membres, au point qu'il falloit qu'il fît pluſieurs eſſais pour porter la main directement à la bouche : il étoit d'ailleurs preſque toujours en ſueur, & il avoit un dégoût général pour toutes ſortes d'alimens. La toux devenoit de jour en jour plus fréquente, elle commençoit à être humide, & la maigreur faiſoit des progrès : tout indiquoit déja le ſecond degré d'une Phthiſie pulmonaire tuberculeuſe, malgré les ſymptômes extraordinaires qui, de leur nature, n'y avoient point de rapport. Après un long uſage de remedes, la ſueur ſe modéra, la peau reſta ſeulement douce & humide d'ardente qu'elle étoit auparavant : tous les autres ſymptômes ſe mitigerent & ſe diſſiperent inſenſiblement, après quatre mois de maladie.

Une Dame de Normandie, âgée de trente ans, femme d'un capitaine de vaiſſeau, m'adreſſa un

mémoire à consulter dans le mois d'Octobre de l'année 1762. Cette Dame, d'un tempérament délicat, avoit conservé une toux seche depuis sa premiere couche, qui datoit déja de près de trois ans. Elle avoit craché trois fois du sang en différens tems, sans qu'il s'en fût suivi des symptômes qui pussent faire soupçonner d'ulcere à la poitrine. Cependant son état lui donnoit des sollicitudes; d'autant mieux que quelque tems après sa premiere grossesse, il lui étoit survenu des croûtes au visage qui s'étoient dissipées, ce qui ne diminua pas sa toux, au contraire elle étoit devenue plus fréquente. Il lui survint pendant le mois d'Août de l'année 1762 une pesanteur de poitrine & des inquiétudes dans le corps, presque continuelles; il s'y joignit une chaleur fébrile, la toux devint plus forte, elle décida l'expectoration d'environ six onces d'une matiere purulente & fétide qui avoit sans doute commencé de se former, dans le mois d'Août précédent. L'expectoration de ce pus fut suivie d'une suppuration & de tous les symptômes qui caractérisent une Phthisie pulmonaire tuberculeuse.

Il paroît sensible que tous ces symptômes étoient des effets d'un tubercule considérable, qui s'étoit établi insensiblement depuis la premiere couche, ou depuis la guérison masquée des croûtes qui étoient survenues au visage. Les crachemens de sang avoient été causés par la compression de ce tubercule sur les calibres des vaisseaux sanguins qui l'environnoient. La malade fit exactement usage

des remedes que je lui proposai dans ma consultation ; on m'apprit plusieurs mois après qu'elle étoit totalement guérie de son mal de poitrine, & qu'il ne lui restoit d'autre incommodité qu'une délicatesse qui provenoit de son tempérament

Un homme âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament robuste, habitué à des exercices pénibles, fut pris pendant l'été de l'année 1751 d'une toux avec expectoration de crachats lymphatiques. La toux augmenta au commencement de l'automne, elle devint violente & enfin convulsive. Ce malade ne fut soulagé que par l'expectoration de quelques gorgées de pus. Il souffroit depuis quelque tems d'une légere douleur de poitrine. Il succéda à cette expectoration une fievre lente, la douleur de poitrine devint plus marquée, & il commençoit de s'établir des sueurs nocturnes. Il m'appela, & il fit usage des remedes dont je rendrai compte ; il guérit parfaitement. J'ai donné l'histoire de cette maladie dans mon livre d'observations.

J'ai vu un nombre de guérisons de tubercules en suppuration & avant de suppurer : les vrais médecins sont souvent en occasion de faire de pareilles observations ; ils en feroient de bien plus fréquentes s'ils étoient appelés à tems pour prévenir les suites funestes de cette maladie. De vingt malades de pulmonie qui les consultent, à peine s'en trouve-t-il deux qui soient dans le cas de pouvoir espérer de guérir. Les uns n'ont pas prévu le danger de leur maladie, ils se sont négligés ; les autres se sont livrés à des

charlatans, ou bien ils ont donné une confiance aveugle à des gens hors d'état de connoître leurs maladies, d'en diſtinguer le caractere & d'en appercevoir les cauſes. C'eſt ainſi que de malheureux citoyens, que des peres de famille, des épouſes tendres & des enfans chéris deviennent les victimes de l'ignorance & de la cupidité.

Il n'eſt pas aiſé de connoître quand il ſe forme des tubercules aux poumons, cependant on s'apperçoit ordinairement que le teint de ces malades change à leur déſavantage, que la couleur du viſage pâlit & devient comme livide, que leur langue eſt ordinairement limoneuſe, principalement après la digeſtion. Ces malades ont une petite toux qui fait des progrès à proportion de ceux des tubercules, & qui enfin devient étique ſi l'on n'en prévient pas le ſecond degré par les ſecours de l'art. Ils reſſentent un mal-aiſe dans tout le corps, les urines ſont rougeâtres, le pouls eſt fréquent : ils rendent des crachats épais & viſqueux. Lorſqu'on s'apperçoit de quelqu'un de ces ſymptômes, on a lieu de craindre la pulmonie tuberculeuſe : ſi deux ou trois concourent à la même indication, ils en font un ſigne eſſentiel. Pour ce qui concerne les tubercules qui ne ſuppurent pas, on ne les connoît que par la toux & par la gêne de la reſpiration.

Lorſque les tubercules viennent en ſuppuration, il s'établit une fievre lente, à moins qu'ils ne ſoient renfermés dans un kiſte : tous les ſymptômes augmentent, alors la toux devient humide, plus fré-

quente, les crachats de plus en plus fétides, & l'on ressent ordinairement des frissons principalement au dos une douleur à la partie antérieure de la poitrine selon l'endroit des poumons où sont situés les tubercules suppurés, &c.

CHAPITRE IV.

Vomique des Poumons ; Suppuration à la suite des Fluxions de poitrine ; d'autres Maladies aiguës & chroniques ; Causes de Phthisies Pulmonaires.

On entend par vomique des poumons, un abscès plus ou moins considérable, qui se forme dans ce viscere & qui est ordinairement renfermé dans un kiste ou membrane qui fait une espece de poche.

La suppuration des poumons qui survient à la suite des maladies aiguës qui n'ont pas été parfaitement jugées, doit aussi être considérée comme une espece de vomique : il n'est pas rare de voir de pareils exemples à la suite des fluxions de poitrine, des péripneumonies, des fievres putrides, &c.

La vomique véritable se forme insensiblement, fait des progrès & prend enfin un volume considérable, sans qu'elle donne ordinairement de signe de son existence, jusqu'à ce qu'elle se rompt tout à coup. Alors la grande quantité de pus qui s'en répand dans les bronches, les obstrue & les engorge au point que l'air ne pouvant plus se distribuer dans leurs calibres, le méchanisme de la respi-

ration eſt ſuſpendu, arrêté, & l'on expire dans quelques inſtans.

Si l'on eſt aſſez heureux d'expectorer la plus grande partie du pus des grandes vomiques, on n'étouffe pas & l'on vit encore : il ſurvient alors une fievre lente & une ſuppuration ſuivies du même danger que les Phthiſies pulmonaires les plus à craindre. Lorſque les vomiques ſont peu conſidérables, la quantité du pus eſt moins grande, on riſque moins pour la vie quand elles ſe rompent, & on a moins à craindre des ſuites de la ſuppuration, pourvu qu'il n'y ait pas de cauſe étrangere qui la rende ſuſpecte.

Les vomiques ſe forment le plus ſouvent chez les gens maigres & chez ceux qui ont eu des vaiſſeaux rompus dans les poumons. Il s'en forme auſſi ſans qu'on puiſſe en entrevoir la cauſe, chez des ſujets qui n'ont point d'incommodités, & qui vaquent à leurs affaires comme dans la ſanté la plus parfaite : cependant dans ces circonſtances malheureuſes, ils ſont comme en équilibre, dans le pas gliſſant, entre la vie & la mort.

Fernel prétend que quelquefois les vomiques donnent des ſignes qui les indiquent avant qu'elles ne ſe rompent : ce ſont des toux, des ſputations ſanguinolentes, des gênes dans la reſpiration, des oppreſſions, une haleine forte & fétide. J'ai apperçu, mais rarement, quelqu'un de ces ſignes avant la rupture des vomiques, ils ne pouvoient que

les

les faire ſoupçonner, mais non pas les indiquer aſſez pour en porter un jugement ſolide.

Hyppocrate a obſervé que l'on meurt de cette maladie, de même que de toute autre ſuppuration aux poumons, ſi elle n'eſt pas terminée en quarante jours.

J'ai pour les aphoriſmes d'Hyppocrate & pour leur auteur la vénération qu'ils méritent, mais ce pronoſtic eſt trop général pour n'être pas ſujet à des exceptions.

Un Marchand Boutonnier, logé rue neuve St. Martin, retiré de ſon commerce pour jouir d'une aiſance honnête, m'appela dans l'année 1770 : il avoit vomi la veille, ou rendu par l'expectoration une pleine jatte de pus : peu s'en fallut qu'il n'en fût étouffé : la fétidité en étoit ſi inſupportable, qu'à peine on pouvoit en ſoutenir l'odeur. La toux étoit fréquente & quinteuſe, & la fievre aſſez forte. Ces deux ſymptômes & le crachement de pus durerent plus de trois mois, preſque de la même force. La quantité du pus & de la ſéroſité glaireuſe qu'il expectoroit étoit au moins de deux livres par jour. Ce malade qui d'ailleurs étoit d'un bon tempérament, tomba dans le maraſme & s'affoiblit enfin au point qu'il ne pouvoit quitter ſon lit. On avoit déſeſpéré de ſa guériſon, lorſqu'il ſurvint une toux violente avec un déchirement de poitrine qui le menaçoient de ſon dernier moment : il rendit enfin avec les crachats une peau membraneuſe, confondue avec une eſpece de peloton de pus ſanguinolent.

Peu de jours après la toux se modéra, la quantité de pus diminua, la fievre tomba, il en fut de même de tous les autres symptômes qui se dissiperent insensiblement. Le malade guérit parfaitement, il reprit son embonpoint ordinaire, il jouit encore aujourd'hui de la santé la plus parfaite.

Jacob Walier, ouvrier en laine, mourut à Leyde le 5 de Septembre de l'année 1641 ; il avoit essuyé au commencement de la même année une maladie aiguë de poitrine, pour laquelle il n'avoit point fait de remede. Il succéda à cette maladie une toux & un crachement de pus, si considérables qu'il mourut dans le marasme. Le poumon droit étoit adhérent à la plevre qui étoit très-épaisse; la cavité de la poitrine étoit remplie d'une sanie très-fétide. Le poumon gauche étoit corrompu & imbibé d'une sérosité écumeuse ; il contenoit aussi quelques vomiques. Le cœur étoit flétri & adhérent au péricarde, de façon qu'il ne restoit pas une seule goutte d'eau dans la cavité de ce dernier. Les autres visceres étoient pâles, lâches & épuisés de sang ; l'épyploon en grande partie conservé : tout le corps étoit tellement atrophié, qu'à la place des chairs, on n'appercevoit que des filamens. Cette observation est de Hurnius.

Jean de Néef, Flamand, prit une pleurésie le 21 de Novembre 1636 ; on négligea de le saigner, il en resta une Phthisie pulmonaire de laquelle il mourut dans le marasme le 20 de Décembre de la même année, sans donner de marque d'agonie. Son corps étoit desséché ; la plevre du côté gauche étoit dans

l'état naturel, le poumon droit adhérent à la plevre, aux côtes & au péricarde. La membrane qui recouvre les poumons n'étoit point déchirée. Dès qu'on l'eût ouverte, on s'apperçut d'une cavité comme une espece de cloaque qui tenoit toute cette partie des poumons qui paroissoit tombée en colliquation ; de sorte que la substance de ce lobe représentoit une espece de filet auquel tenoit une matiere gluante & purulente, mêlée avec une pituite épaisse. Cette matiere paroissoit semblable à la boue qui reste dans les filets des pêcheurs quand ils les levent des marais. Le poumon droit étoit très-libre & n'avoit pas contracté d'adhérence. Cependant en le disséquant, on trouva vers le milieu une vomique assez considérable qui rendit une matiere purulente. Tous les visceres étoient desséchés sans qu'il y eût rien de skirreux. Cette observation est rapportée par Fernel.

On m'appela dans l'année 1750 pour un gentilhomme âgé d'environ trente ans, qui avoit rendu depuis environ trois ans deux vomiques considérables ; j'avois suivi ces deux maladies, il en étoit parfaitement guéri. Je le trouvai qu'il venoit d'en rendre une troisieme dont les suites lui furent funestes. La toux, la fievre, la suppuration & tous les autres symptômes ordinaires de cette maladie, ne firent qu'empirer ; ils le conduisirent à une hydropisie qui termina ses jours.

Les suppurations des poumons qui surviennent dans les maladies aiguës où à leur suite, doivent

être considérées comme des crises imparfaites, à moins que toute la matiere qui les forme ne soit évacuée par l'expectoration, ou par toute autre voie conforme aux vues de la nature. Si le pus s'épanche dans la cavité de la poitrine, c'est un empyeme, maladie toujours dangereuse, parce que le pus qui croupit sur le diaphragme & entre la plevre & les poumons y acquiert une acreté corrosive, détruit insensiblement ce viscere & accomplit les symptômes & les pronostics les plus funestes d'une Phthisie pulmonaire.

Un homme âgé de vingt-cinq ans, étoit guéri en apparence, dans l'année 1765, d'une fluxion de poitrine; je passai chez lui quelques jours après, uniquement pour le voir dans sa convalescence; il avoit repris toutes ses fonctions, & il se réjouissoit de son entier rétablissement. Cependant je lui trouvai une petite toux seche, & je m'apperçus que sa respiration étoit gênée; le lendemain on m'annonça sa mort; il en avoit été frapé tout-à-coup. C'étoit, sans doute, l'effet d'un abscès aux poumons dont le pus avoit flué rapidement sur le diaphragme, ou dans les bronches; il n'en falloit pas davantage pour supprimer la respiration & pour abattre du même coup toutes les fonctions vitales

Un jeune homme étoit fatigué d'une toux qui ne lui donnoit point de relâche; elle étoit survenue à la suite d'un exercice immodéré; il rendit avec beaucoup d'efforts une vomique entiere, de la grosseur d'un œuf de pigeon; on l'ouvrit, il en

ſortit un pus blanc & égal ; il lui en reſta un crachement ſanguinolent qui dura deux jours avec fievre & agitation. Ces ſymptômes ſe mitigerent, & le malade guérit par le ſecours de Fernel qui a donné cette obſervation.

Un magiſtrat d'un ſiége préſidial d'une grande Province, étoit venu à Paris vers l'année 1770, il fut pris d'une fievre putride qui dura dans toute ſa force, au moins vingt-deux jours. Alors la fievre tomba & tous les ſymptômes ſe diſſiperent ; il ſe croyoit déja en convaleſcence. Cependant il ne ſe rétabliſſoit pas, au contraire, il n'avoit pas ſes nuits tranquilles, ſon ſommeil étoit interrompu par une toux ſeche très-importune. Cette toux devint humide, les crachats furent d'abord rares, mais bientôt ils devinrent fréquens ; tous ces ſymptômes étoient regardés comme les effets d'un rhume, on m'appela pour en juger.

Je trouvai le malade accablé ; il avoit un peu de fievre, la peau étoit ſeche, la toux fréquente & les crachats purulens. Il n'en falloit pas davantage pour pouvoir affirmer que ce prétendu rhume provenoit d'une ſuppuration aux poumons. Les crachats devinrent de plus en plus abondans, & dans peu de jours je m'apperçus qu'il rendoit du pus non-ſeulement par les voies de l'expectoration, mais encore par les urines & par les garderobes. Je fus ſurpris, je l'avoue, de ces reſſources de la nature. Je fis appeler les deux Médecins de Paris qui jouiſſoient de la réputation la mieux méritée. Ils furent tellement

étonnés de la quantité du pus que le malade évacuoit par ces trois voies & de sa fétidité, qu'ils désespérerent de sa guérison ; ils ne continuerent pas de le voir, parce qu'ils croyoient que les secours de l'art lui seroient inutiles.

La nature avoit déja prononcé un jugement bien différent ; le malade continua de rendre du pus par les trois voies ; je fis une suite de remedes propres à favoriser ces évacuations, il s'ensuivit une guérison si parfaite que ce magistrat reprit bientôt après les fonctions de son état ; il les remplit encore aujourd'hui avec une distinction méritée.

M. de Just... jeune homme distingué par ses talens, se trouva incommodé dans le mois de Septembre de l'année 1768, peu de jours après il se déclara une fievre maligne, avec des symptômes violens qui se soutinrent près d'un mois. La fievre diminua & tous les symptômes de la maladie se mitigerent. On concevoit des espérances d'une guérison prochaine, lorsqu'il survint une toux violente qui fut suivie de crachats purulens, & ensuite d'un pus fétide & si abondant qu'il en rendoit au moins deux livres par jour. Le malade étoit dans le marasme, il avoit d'ailleurs tous les symptômes d'une Phthisie pulmonaire : il guérit après environ deux mois de suppuration, & il jouit encore des avantages d'une bonne santé.

Un enfant âgé de dix ans, fils d'un traiteur de la rue St. Honoré, fut accablé d'une fievre putride des plus alarmantes pendant l'automne de l'année

1780. Cette fievre diminua vers le vingtiéme jour de la maladie. Il ſurvint alors une toux, il cracha du pus, la fievre prit un caractere de fievre lente, & la maigreur étoit extrême. Le petit malade continua de touſſer & de cracher avec la même abondance pendant environ ſix ſemaines. La toux enfin ſe modéra, les crachats diminuerent en quantité; leur qualité s'améliora inſenſiblement, & peu de tems après j'eus la ſatisfaction de le voir entiérement rétabli.

Un des principaux officiers des gardes du corps du roi, eſſuya à Verſailles pendant le mois de Février de l'année 1781 une fievre continue, avec douleur de poitrine; il ſe rétablit de cette maladie, & il vint à Paris dans le mois d'Avril ſuivant. Cet officier avoit toujours conſervé depuis ſa maladie une petite toux ſuivie d'une expectoration glaireuſe. Il lui ſurvint dans le mois de Mai quelques accès de fievre tierce, la toux augmenta, & les crachats devinrent purulens. La fievre n'avoit pas entiérement ceſſé, elle prit un caractere de fievre lente & dura environ ſix ſemaines. Pendant tout ce tems les crachats étoient un vrai pus mêlé avec une lymphe glaireuſe; la fievre & les autres ſymptômes cederent à l'uſage des remedes, le malade ſe rétablit au point qu'il fut bientôt en état de partir pour ſes terres, où il jouit aujourd'hui de tous les avantages d'une guériſon parfaite.

Une femme âgée de quarante-deux ans, affoiblie par une expectoration de pituite glaireuſe très-abon-

dante, à laquelle elle eſt habituée depuis environ ſept ans, ſe plaignit dans le mois d'Avril dernier d'une oppreſſion de poitrine douloureuſe ; ſa toux devint plus forte & plus fréquente ; elle éprouvoit de tems en tems des friſſonnemens, elle cracha du pus & il ſe déclara une fievre étique, avec tous les ſymptômes qui la caractériſent. Cette femme étoit dans un état déplorable au commencement du mois de Juillet ; je ne l'abandonnai pas, la nature fit en ſa faveur des efforts ſalutaires, je la ſecondai par les ſecours de l'art, & la malade ſe rétablit dans le même état où elle étoit avant ce dernier accident.

On peut inférer de ces obſervations que les Phthiſies ne ſont pas toujours auſſi dangereuſes qu'elles ſont alarmantes, ſur-tout dans leurs commencemens, pourvu qu'on ait la ſcrupuleuſe attention de remplir les indications curatives, d'après la dictée de la nature.

CHAPITRE V.

Obſtructions des viſceres du bas ventre : Cauſe des Phthiſies pulmonaires.

LES obſtructions des viſceres du bas ventre ſont quelquefois la principale cauſe des Phthiſies pulmonaires, & il n'eſt pas rare que celles-ci provenant de tout autre principe donnent lieu aux engorgemens, aux obſtructions de ces viſceres & à d'autres

accidens souvent incurables. Tous les visceres en général ont des communications les uns avec les autres ; on voit tous les jours des phénomenes qui l'insinuent, & des observations qui le confirment. Lindan a reconnu que dans la Phthisie on peut cracher du pus sans qu'il vienne directement des poumons ; il a vu des phthisiques dont le pus provenoit de l'orifice supérieur du ventricule, & en d'autres il a trouvé que le ton & l'énergie des poumons avoient déterminé vers le bas ventre une matiere purulente qui s'étoit formée dans leur substance. Pison rapporte l'histoire d'un asthmatique dont l'asthme provenoit d'une collection de pus qui s'étoit faite entre les membranes du ventricule. Bonnet qui rapporte ces observations en a fait lui-même de semblables, qui ont été confirmées par d'autres observateurs. J'ai déja donné l'histoire d'un homme qui crachoit du pus provenant d'un ulcere considérable qu'il portoit au *scrotum*, sans que les poumons en eussent contracté la moindre altération dans leur substance.

Bonnet a donné l'observation d'une fille de six ans, morte de Phthisie pulmonaire, avec des douleurs aux hypocondres & une inappétence absolue. A l'ouverture du corps on trouva le foie si gros qu'il remplissoit presque tout l'abdomen ; il avoit allongé le ventricule de façon que celui-ci paroissoit séparé de l'œsophage ; le poumon gauche étoit totalement consumé.

Une fille de quatorze ans, phthisique depuis sa

dixieme année, ſoutint ſa maladie pendant quatre ans; elle étoit dans le maraſme, cependant ſon appétit n'avoit jamais diminué; elle mangeoit & buvoit comme ſi elle eût été parfaitement ſaine: elle conſerva même le goût des jeux de l'enfance juſqu'à un mois avant ſa mort.

A l'ouverture du corps on trouva le méſentere parſemé de tubercules, formés par une matiere ſemblable à du ſuif, & des tumeurs dures & ſcirreuſes principalement vers les vaiſſeaux qui ſont aux environs de la veine porte. Il y en avoit de la groſſeur d'œufs de poule, & d'autres de celle de châtaignes. On trouva une pierre dans les reins; le foie, le ventricule & la rate étoient dans l'état naturel. Le lobe droit des poumons contenoit un abſcès qui rendit une livre & demie d'un pus fétide enfermé dans un kiſte. On diſtinguoit un nombre de tumeurs dans la ſubſtance de ce viſcere, les unes étoient ſcirreuſes, & les autres ſebacées. C'eſt une obſervation de Lindan.

Il eſt ordinaire que les phthiſiques perdent l'appétit, cependant la malade de l'obſervation précédente le conſerva preſque juſqu'à ſa mort; n'étoit-ce pas un ſymptôme de la maladie, ou bien les organes de la digeſtion ne participoient-ils qu'indirectement aux vices des autres? J'ai vu un nombre de cas ſemblables, ils ſont même aſſez fréquens dans nos Provinces méridionales.

Horſtius ouvrit le corps de Liſter, mort de Phthiſie pulmonaire, il trouva l'épiploon & le méſentere

presque entiérement consumés ; une partie de la rate étoit noire & ressembloit à du sang gelé ; le foie étoit extrêmement gros & presque desséché ; sa couleur étoit plombée du côté droit, & noire du côté gauche : la véficule du fiel contenoit une matiere noire grumelée & quelques pierres grosses comme des lentilles ; les poumons étoient ulcérés & corrompus.

Une fille, à la suite d'une peur, fut prise d'une fievre lente avec douleur à la poitrine ; les parotides & presque toutes les glandes du cou s'engorgerent, elle mourut phthisique. On trouva dans le bas ventre des sérosités limpides, l'épiploon étoit attaché au mésentere & au péritoine par quelques ligamens. Ces trois parties, & d'ailleurs les intestins, l'*uterus*, la véficule du fiel étoient parsemés à leur superficie de tumeurs inégales de différentes grosseurs, & de différentes figures. Ces tumeurs étoient plus petites vers la partie supérieure de l'épiploon, que vers la moyenne où elles étoient beaucoup plus grosses ; elles étoient très-rapprochées dans la partie inférieure, à peine pouvoit-on les y distinguer les unes des autres. Il y avoit dans le poumon gauche un ulcere ichoreux & sanieux, & on y distinguoit des tumeurs semblables à celles du mésentere & des autres parties du bas ventre, dont quelques-unes étoient en suppuration. Plusieurs de ces tumeurs étoient formées d'une matiere semblable à la bouillie, d'autres d'une matiere plus épaisse, elles ressembloient, pour ainsi dire, à des glandes conglobées.

M. l'Abbé Guer... fut pris, à l'âge de quarante-cinq ans, d'un ferrement de poitrine & d'une toux feche, qui durerent près d'un an dans le même état; la toux devint humide, il cracha un peu de fang & enfuite du pus. Ces fymptômes firent des progrès, il fe déclara une fievre lente, la maigreur commença à s'établir, les crachats devinrent fétides & plus abondans; le marafme s'accomplit infenfiblement, il furvint des aphtes à la bouche, principalement vers le larynx où étoient des ulceres qui gênoient extrêmement la déglutition. Le malade étant réduit à une foibleffe extrême eut recours en différens tems aux maîtres de l'art les plus en état de lui donner des fecours; ils défefpérerent tous de fa guérifon, ils ne pouvoient, felon toute apparence, porter d'autre pronoftic.

Je fus appelé, après trois ans de fouffrances, pendant le printems de l'année 1765; je trouvai le malade dans un dépériffement total; les crachats étoient du vrai pus mêlé avec des mucofités d'une odeur fétide & rebutante; il fuoit toutes les nuits. Le palais, les amigdales étoient parfemés d'aphtes & d'ulceres chancreux; la fievre avoit tous les après midi des exacerbations conftantes & confidérables

Beaucoup moins de fymptômes alarmans auroient fuffi pour défefpérer des jours de M. l'Abbé, j'en défefpérois auffi tout comme en avoient défefpéré les Médecins qui l'avoient vu avant moi. Cependant M. le premier Chirurgien du roi m'engagea à fuivre cette maladie, pour en modérer les fymptômes s'il

n'étoit pas possible de donner au malade des secours plus utiles.

J'examinai scrupuleusement l'état des visceres du bas ventre, je trouvai l'hypocondre droit plus élevé que le gauche, & le foie me paroissoit plus volumineux qu'il ne l'est ordinairement dans l'état naturel. Comme j'avois la main sur la vésicule du fiel, le malade se plaignit d'une sensation douloureuse qui augmentoit par une plus forte compression.

Je soupçonnai un engorgement dans la vésicule, & je fis des remedes en conséquence. Peu de tems après, le malade rendit en huit jours plus de soixante pierres biliaires, sans compter celles qui se perdirent dans les garderobes. Ces pierres étoient grosses, les unes comme de petits pois, les autres comme des grains de vesse; celles-ci étoient angulaires, d'autres rondes & raboteuses; il y en avoit plusieurs de plattes.

A cette époque la fievre diminua, les crachats devinrent moins fétides, ils prirent une meilleure qualité; tous les symptômes se mitigerent insensiblement, le malade entra en convalescence & il se rétablit parfaitement dans l'espace d'environ trois mois.

Après cette heureuse convalescence M. l'Abbé Guer... jouit pendant plusieurs années d'une santé parfaite; cependant il prenoit assez aisément des rhumes qui se terminoient en peu de jours : deux ou trois ans avant sa mort, dont il fut frapé vers la fin de l'année 1781, il étoit incommodé d'un

asthme humide qui le tenoit dans une espece de langueur qui n'avoit cependant rien de semblable à celle qu'il éprouvoit lorsqu'il étoit affligé de Phthisie pulmonaire. Il fut saisi enfin tout à coup d'un chagrin violent qui fut suivi dans peu de momens d'un vomissement de sang si considérable qu'il expira sans qu'on eût le tems de lui donner du secours.

Horstius a donné l'observation d'un homme mort de phthisie, auquel il avoit trouvé plus de deux cents petites pierres dans la vésicule du fiel ; la substance du foie en étoit déchirée.

SECTION CINQUIEME.

Métastases : Cause de Phthisies pulmonaires.

CHAPITRE PREMIER.

Métastases en général.

ON entend par métastase, le transport de la matiere qui fait une maladie, d'une partie, ou d'un viscere à un autre. Ce transport se fait du dedans au dehors, ou du dehors au dedans du corps ; on peut le considérer comme une crise parfaite ou imparfaite ; dans le premier cas elle est salutaire, parce qu'elle détruit ou dissipe la cause de la maladie ; dans l'autre, elle

laiſſe après elle la plus grande partie de cette cauſe, & la maladie continue avec les mêmes ſymptômes. Lorſque le transport de la matiere morbifique ſe fait du dehors au dedans du corps, il ne mérite plus le nom de criſe, parce qu'il n'eſt jamais ſalutaire, & qu'il eſt toujours ſuivi d'un plus grand danger.

Les criſes ſe font ordinairement par les voies de la tranſpiration, des ſueurs, des urines, des garderobes, par des hémorrhagies, par des engorgemens de glandes ou des abſcès extérieurs. Les criſes ne ſont regardées comme ſalutaires que lorſque les ſymptômes de la maladie diminuent ſenſiblement & que la guériſon s'enſuit; autrement elles ſont imparfaites & laiſſent après elles un danger imminent.

Les métaſtaſes qui ſe font dans les poumons ſont toujours pleines de danger; elles proviennent de l'intérieur du corps, ou de l'extérieur; de la diminution ou de la ſuppreſſion, par exemple, de l'écoulement des hémorrhoïdes, des regles, des vuidanges, du lait, des fleurs blanches, d'éruptions cutanées repercutées; des ſuites de la petite vérole, de la rougeole mal jugées; d'humeurs dartreuſes, pſoriques, éréſipellateuſes; de vieux ulceres cicatriſés, mal-à-propos, &c. Les humeurs propres à ces maladies étant portées dans les poumons, y cauſent des oppreſſions, des aſthmes ſuffoquans, des phthiſies pulmonaires, &c.

Lorſque les métaſtaſes ſe font du dedans au dehors, les ſymptômes de la maladie primitive ceſſent, les fonctions des viſceres affectés ſe réta-

bliſſent, & l'on apperçoit à l'extérieur des écoulemens relatifs à la cauſe de la maladie, ou bien des tumeurs, des abſcès, des ulceres, des éruptions cutanées, &c.

Les métaſtaſes ſont ordinairement précédées de quelque trouble dans l'économie animale ; ce ſont des friſſonnemens de dérangemens dans l'ordre des pulſations des arteres, d'inquiétudes dans les membres, & d'autres ſymptômes propres à la nature des évacuations ſupprimées des matieres dont ſe font les déplacemens, & enfin, par le plus ou le moins de délicateſſe des viſceres, ou des parties où ſe forment les dépôts.

Les voies par où ſe font les métaſtaſes n'ont pas été parfaitement développées; elles tiennent encore du problême. Il paroît vraiſemblable que celles du ſang ſe font par ſes propres vaiſſeaux ; celles de la lymphe, par les vaiſſeaux lymphatiques, celles des autres humeurs, par le tiſſu cellulaire. Les métaſtaſes violentes, qui ſont des effets de la fievre & de l'inflammation, ſe font indiſtinctement par toutes ſortes de voies. Comme le genre nerveux eſt généralement répandu dans toutes les parties du corps, dans tous les viſceres, dans les membranes des vaiſſeaux du ſang, de ceux de la lymphe & du tiſſu cellulaire, il participe à toutes les métaſtaſes en favoriſant leurs directions par les mouvemens ſpaſmodiques que lui occaſionnent les humeurs qui ſe déplacent pour faire la métaſtaſe.

Le ſang qui engorge les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, celui

celui que fourniſſent les ſecours périodiques des femmes ſe déplace-t-il pour former dans la poitrine des aſthmes, des abſcès, des ulceres, ou bien ces abſcès, ces ulceres ſont-ils l'effet d'une pléthore générale, ou particuliere aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux & à la matrice ?

La queſtion eſt difficile à réſoudre ; le ſang qui circule dans les poumons eſt différent du ſang hémorrhoïdal ; celui-ci a acquis un mauvais caractere par ſon ſéjour dans des vaiſſeaux où il a formé des engorgemens phlogiſtiques ou inflammatoires. La maſſe générale des liquides ne participe pas à ce vice, ou n'y participe pas aſſez pour former dans les poumons des plaies ſemblables à celles que pourroit y faire un ſang hémorrhoïdal déja dégénéré. D'ailleurs une pléthore particuliere aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux & aux utérins ne ſauroit d'abord accomplir une pléthore générale dans tout le corps, ni particuliere dans les poumons, ſur-tout chez des hommes délicats, foibles & débiles, dont le ſang eſt lâche & apauvri, qui cependant ſont les plus ſujets à de pareilles métaſtaſes. Il paroît donc vaiſemblable que c'eſt le ſang des hémorrhoïdes & celui des regles qui ſe porte aux poumons dans les métaſtaſes pour y former des engorgemens, d'autant mieux que les tumeurs hémorrhoïdales diminuent, & que les vaiſſeaux qui les forment, ſe dégorgent, en même-tems que l'engorgement des poumons s'établit.

Dans les apoplexies ſanguines par métaſtaſe, on

trouve les vaiſſeaux du cerveau, ſes ſinus, ſes ventricules engorgés de ſang, & ſa ſubſtance quelquefois inondée de ce fluide extravaſé; il en eſt de même des autres viſceres après des métaſtaſes ſanguines.

Il eſt difficile de comprendre comment le ſang peut prendre un courant rétrograde, oppoſé à celui de ſa circulation, pour ſe porter du bourlet hémorrhoïdal & de la matrice, dans les poumons, dans la tête; cependant l'obſervation ſuivante donne une idée de la poſſibilité du renverſement de ce méchaniſme, & la célébrité de *Baillou*, qui en eſt l'Auteur, lui mérite de la confiance.

Un jeune homme âgé de 20 ans crachoit ſouvent du ſang; on s'attachoit aux poumons pour le guérir de ce phénomene; le médecin en paſſant légérement la main ſur le bas ventre, diſtingua ſenſiblement par le pouls que le ſang couloit des hypocondres, vers les parties ſupérieures, comme ſi on l'y eût conduit avec la main. Il reconnut par une ſuite de ſon obſervation, qu'en même-tems que ce fluide ſe portoit vers les poumons, il excitoit un léger friſſonnement à la ſuite duquel le malade crachoit du ſang; ce crachement imitoit celui de l'hémoptyſie ordinaire : inſtruit par cette heureuſe découverte, le ſavant médecin tourna ſes vues curatives du côté des hypocondres qui étoient engorgés d'humeurs; il les évacua, & par ce moyen l'hémorragie ceſſa.

Benet a vu des cas ſemblables, & Hippocrate a obſervé que ceux qui crachent un ſang écumeux, & qui reſſentent une douleur au-deſſus du diaphragme, le crachent du foie.

Aretée a auſſi reconnu que l'on peut cracher du ſang provenant de la rate & du foie; il avoue que cette eſpece d'expectoration, ne ſe fait pas aiſément, & qu'il eſt bien plus aiſé que ces viſceres ſe dégorgent par le ventricule & par les inteſtins, que par le poumon; il n'eſt pas cependant impoſſible, ni incroyable, ajoute cet auteur, que cette évacuation ſe faſſe par les poumons, & par la trachée-artere, puiſque dans les fievres dont la cauſe eſt dans la rate ou dans le foie, il ſurvient des hémorragies par le nez, dont le ſang coule toujours par la narine qui répond au côté du viſcere affecté.

On voit ſouvent dans les hydropiſies, l'engorgement lymphatique d'un membre ſe porter dans un autre, quitter celui-ci & revenir dans le premier, ſans qu'il ſe faſſe de changement dans la couleur, ni dans la qualité du fluide qui les forme. Si ces humeurs qui font l'engorgement œdémateux, avoient paſſé dans le ſang, elles conſerveroient quelque teinte de ſa couleur, mais elles reſtent les mêmes qu'elles étoient dans leurs vaiſſeaux. Ne paroît-il pas ſenſible que le tranſport de ces humeurs ſe fait par les vaiſſeaux qui leur ſont propres? Je rapporterai plus bas l'obſervation faite ſur une femme morte ſubitement, d'une métaſtaſe laiteuſe dans les poumons: à l'ouverture du corps, le lait ruiſſeloit de ce viſcere, à chaque taillade qu'on y faiſoit avec le biſtouri.

L'obſervation curieuſe que j'ai déja donnée concernant un magiſtrat qui rendit, en même tems,

un abſcès critique de la poitrine, par l'expectoration, par les garderobes & par les urines, ne démontre-t-elle pas que les pores reſorbans qui prenoient cette matiere dans ſon foyer pour la dépoſer dans des vaiſſeaux excrétoires de ces différentes parties, étoient des continuations de vaiſſeaux lymphatiques ?

Le pus que rendoit, par l'expectoration, le malade qui avoit une ſuppuration au *ſcrotum*, ſans qu'il en reſtât d'altération dans la ſubſtance des poumons, pouvoit-il provenir d'ailleurs que des vaiſſeaux lymphatiques ou du tiſſu cellulaire ?

Pour ce qui concerne les métaſtaſes promptes & ſubites des éruptions cutanées inflammatoires, telles que les pourprées, celles de la petite vérole, de la rougeole, des éréſypelles, elles doivent ſe faire par toutes les voies, par les vaiſſeaux ſanguins, les lymphatiques & le tiſſu cellulaire. Les fonctions vitales, les animales ſont alors dans un fatal déſordre ; la nature eſt ſurpriſe, violentée, elle s'égare dans ce trouble général, tout tombe dans la confuſion, tout s'anéantit, juſqu'à une extinction totale, ſi elle n'eſt prévenue par les ſecours de l'art.

Les métaſtaſes des éruptions cutanées de tout autre caractere, telles que les dartreuſes, les pſoriques, les ſuppurations habituelles paroiſſent ſe faire par le tiſſu cellulaire ; elles ſont lentes, & les accidens qui s'enſuivent, pourroient être conſidérés comme des dépôts particuliers qui ſe forment dans les viſceres, ou en d'autres parties, ſi l'on

n'étoit pas prévenu qu'ils ſont les effets de métaſtaſes.

Quoi qu'il en ſoit, le méchaniſme de la métaſtaſe reſtera toujours problématique ; c'eſt un myſtere que la nature s'eſt réſervé pour elle ſeule.

CHAPITRE II.

Sang hémorrhoïdal porté à la poitrine par métaſtaſe : Cauſe de Pulmonie.

LE flux hémorrhoïdal eſt ſalutaire lorſqu'il eſt modéré & qu'il vient périodiquement ; il préſerve les viſceres du bas ventre, ceux de la poitrine & de la tête, de phlogoſes, d'inflammations, d'obſtructions propres à donner lieu à des maladies aiguës & à des chroniques de la nature de celles qui font paſſer la vie dans la langueur, & qui ſe terminent ſouvent par une mort précedée de cruelles ſouffrances. C'eſt d'après des obſervations multipliées qu'Hippocrate a établi que ceux qui ſont ſujets aux hémorrhoïdes, ne ſont expoſés à preſque aucune maladie. Galien ſon ſage commentateur, ajoute que ce n'eſt pas ſeulement par l'écoulement du ſang que les hémorrhoïdes préſervent & guériſſent de pluſieurs maladies, mais par l'évacuation d'humeurs étrangeres répandues dans la maſſe de ce liquide, qui, ſi elles étoient retenues dans les vaiſſeaux, cauſeroient des accidens dangereux & funeſtes.

C'eſt par les hémorrhoïdes que ſe diſſipe l'engorgement ſanguin & l'humoral de tout le corps, & principalement celui des lombes & des viſceres du bas ventre. L'écoulement hémorrhoïdal, lorſqu'il ne contrarie pas l'ordre de la nature, garantit de fievres intermittentes, de maladies cutanées, d'obſtructions des viſceres, de maladies de poitrine, de douleurs de tête, &c. S'il ſurvient de ces maladies par quelque accident, l'écoulement des hémorrhoïdes les modere & ſouvent les guérit.

L'évacuation du ſang hémorrhoïdal ne ſe fait pas toujours dans un ordre auſſi ſalutaire, & ne ſe contient pas dans de juſtes bornes ; tantôt il ne vient pas dans le tems ordinaire, il ne rend pas aſſez ou il ſe ſupprime, & tantôt il eſt trop abondant ou exceſſif. Ce ſont autant de ſources de maladies qui menacent du plus grand danger ; il en réſulte plus d'inconvéniens que l'écoulement ne procure d'avantages lorſqu'il eſt régulier & conſtant dans ſa régularité. Ce ſont des engorgemens des vaiſſeaux hémorrhoïdaux ſuivis de phlogoſes & d'inflammations douloureuſes ſouvent inſupportables, quelquefois des ulceres fiſtuleux qui mettent dans la néceſſité d'avoir recours à des opérations chirurgicales, ſouvent pleines de danger, ſur-tout ſi l'on ne laiſſe pas quelque vaiſſeau de ceux qui fourniſſent l'écoulement, pour en faciliter le retour, s'il eſt encore néceſſaire, pour ſeconder les vues de la nature. Il en ſurvient auſſi des métaſtaſes à la tête, dans les viſceres de la poitrine & du bas ventre, qui

caufent ; à la tête des étourdiffemens, des convulfions épyleptiques, des démences, des paralyfies, des apoplexies, &c ; à la poitrine des toux couvulfives, des afthmes, des étouffemens, des inflammations, des hémoptyfies, par rupture des vaiffeaux ou par anaftomofe, des Phthifies pulmonaires, &c. au bas ventre des engorgemens inflammatoires, ou des obftructions au foie ; à la rate & aux autres vifceres de cette capacité, des affections mélancoliques, des hydropifies, des dyffenteries, des tenefmes & d'autres accidens toujours dangereux, toujours à craindre fi l'on n'en prévient le danger par les reffources de l'art.

Si le flux hémorrhoïdal eft trop abondant, ce font des pertes qui apauvriffent la maffe du fang, qui menent après elles des relâchemens, des atonies des fibres organiques des vifceres ; les fecrétions en font troublées, & les excrétions ne fe font qu'irréguliérement. Il furvient de ce défordre des embarras, des obftructions dans les vifceres, principalement dans ceux du bas ventre & dans la fubftance des poumons, il s'enfuit un apauvriffement général de la maffe des liquides, des Phthifies nerveufes, des Phthifies pulmonaires ou des hydropifies incurables, &c. Je me bornerai, pour ne pas m'écarter de mon fujet, à donner des exemples des effets du flux hémorrhoïdal irrégulier qui donne lieu à la Phthifie pulmonaire.

Wan Swieten a donné l'hiftoire d'un de fes malades, qui avoit deux ou trois fois dans l'année un

écoulement de ſang très-abondant par les hémorrhoïdes ; on ſupprima cette évacuation. Peu de tems après il s'apperçut d'une vaſcillation dans le pouls, enſuite d'une tenſion à l'hypocondre gauche, qui s'étendoit vers la poitrine : il s'enſuivit une hémoptyſie. On fit des tentatives pour rétablir l'évacuation hémorrhoïdale, elles furent inutiles, l'hémoptyſie ſe renouvella pluſieurs fois avec les mêmes ſymptômes ; le malade mourut enfin phthiſique.

Un honnête Bourgeois de campagne, âgé de trente ans, ſouffroit depuis quelques années en 1739, d'un engorgement conſidérable aux hémorrhoïdes avec un ſuintement de ſang preſque continuel. De tems en tems le ſang en couloit abondamment; alors il paroiſſoit pur. Le ſuintement devint enfin ſanieux ; le ſphincter de l'anus étoit bouché au point que les garderobes ne pouvoient paſſer ſans cauſer de vives douleurs. Ce malade étoit fatigué depuis quelque tems par une petite toux ſeche, elle devenoit violente & quelquefois convulſive, lorſque le ſang ne couloit pas aiſément. Il y avoit déja un mois à ma premiere viſite que la toux étoit humide, & je trouvai les crachats purulens ; la maigreur commençoit à s'établir ; tout indiquoit une Phthiſie pulmonaire.

Les ſecours de l'art étoient devenus impuiſſans pour le ſoulagement du malade ; tout impoſoit la néceſſité d'en venir à l'opération : on la fit avec ſuccès. On eut l'attention de ſuivre le précepte d'Hippocrate, on laiſſa un bouton hémorrhoïdal,

celui qui paroiſſoit le moins diſpoſé à devenir fiſtuleux. Le malade guérit en peu de tems de l'opération, l'écoulement hémorrhoïdal continua par l'hémorrhoïde qu'on avoit ménagée, mais il ne fut plus que très-modéré. Un régime de vie doux & d'autres ſecours donnés à propos remédierent aux ſymptômes alarmans de la poitrine, qui reſta enfin ſans altération ; le malade jouiſſoit quinze ans après d'une ſanté parfaite ; je l'ai perdu de vue depuis ce tems-là.

Ne paroît-il pas ſenſible que l'engorgement inflammatoire des vaiſſeaux hémorrhoïdaux étoit la principale cauſe de la métaſtaſe & des ſymptômes qui menaçoient la poitrine, puiſqu'ils ſe diſſiperent totalement après l'opération ?

Un Chirurgien de Paris, diſtingué par ſes talens, ſouffroit depuis quelques années d'engorgemens aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux ; il s'y forma un ulcere fiſtuleux qui l'obligea d'en faire l'opération en l'année 1768, à l'âge de trente-trois ans. Il ſe croyoit parfaitement guéri, lorſque deux ans après il fut pris d'une toux convulſive qui ſe ſoutint pendant pluſieurs mois, malgré tous les moyens qu'on mit en uſage pour y remédier. Il ſurvint un crachement de ſang très-abondant, avec de vives douleurs à la poitrine. On calma les douleurs, mais la toux ſe ſoutint & la fievre s'établit ; les crachats devinrent purulens, l'amaigriſſement, la proſtration des forces étoient extrêmes & la fievre ſi conſidérable qu'on étoit dans les plus juſtes alarmes ; on déſeſpéroit de ſes jours.

La maladie étoit dans cet état alarmant, lorſqu'on m'appela au ſecours du malade qui eut le bonheur de guérir radicalement ; il jouit encore aujourd'hui de la ſanté la plus parfaite.

Un Officier de diſtinction ſouffre depuis pluſieurs années d'hémorrhoïdes internes & externes ; elles fluent de tems en tems abondamment, & juſqu'à l'affoiblir. Peu de tems après qu'elles ont ceſſé de fluer, il lui ſurvient des toux importunes ſuivies d'hémoptyſie avec douleur à la poitrine & oppreſſion. Il modere la toux & la douleur par une diéte exacte & des boiſſons adouciſſantes, le crachement de ſang diminue & il ceſſe enfin ſans qu'il en arrive d'inconvénient. Il n'eſt pas rare de voir des cas ſemblables, lorſque le ſang qui ſe porte à la poitrine par métaſtaſe, s'y infiltre ou s'y fait des iſſues par anaſtomoſe. On n'a rien à craindre de ces eſpeces d'hémoptyſies, pourvu que l'on évite toutes ſortes d'excès, & que l'on prenne des précautions convenables pour modérer les ſymptômes dont elles ſont les ſuites.

CHAPITRE III.

Métaſtaſes des ſecours périodiques des femmes : Cauſe de Pulmonie.

LES ſecours périodiques des femmes ne ſont pas eſſentiels à leur exiſtence ; on en a vu de très-robuſtes à l'âge de ſoixante ans, qui jamais n'avoient

été réglées. Les regles ſont des écoulemens d'un ſang préparé par la nature pour la propagation de l'eſpece humaine, & ſans doute pour ſa plus grande perfection, puiſque les femelles des animaux brutes ne ſont pas ſujettes à de pareilles évacuations. Ces ſecours commencent à l'âge de puberté, époque où les femmes ſont fécondes ; ils ceſſent lorſqu'à un âge avancé, vers la quarante-cinquieme année, elles ne font plus d'enfans. Pendant la groſſeſſe l'écoulement des regles eſt ſuſpendu, il ſe rétablit après l'accouchement ; c'eſt une preuve non-équivoque que cette ſurabondance de ſang eſt deſtinée pour favoriſer la génération & pour ſervir à l'accroiſſement du fœtus, juſqu'à l'accouchement. Les filles, quoiqu'elles ne ſoient pas réglées, jouiſſent juſqu'à l'âge de puberté de toute la perfection de leur eſpece ; les femmes après avoir perdu leurs regles dans l'ordre général, n'en ſont point incommodées ; elles reprennent alors, pour ainſi dire, l'exiſtence de leur premiere jeuneſſe. Cet ordre régulier de la nature ne démontre-t-il pas qu'il n'a été établi que pour la propagation & la perfection de l'eſpece humaine ?

Comme l'établiſſement des regles chez les filles opere ſur elles un changement conſidérable, il doit ſe faire, ſelon les vues de la nature, ſans obſtacle & dans des tems déterminés par les différens tempéramens ; autrement la ſurabondance du ſang retenu, qui dégénere bientôt de ſa qualité, devient une ſource de langueurs, de pâles couleurs, de jauniſſes,

de fievres lentes, de mouvemens ſpaſmodiques, de convulſions, &c. Si pendant ces détreſſes le ſang ſe porte à la poitrine, il en réſulte des oppreſſions, des douleurs, des toux, des hémoptyſies, des Phthiſies pulmonaires, &c.

La ceſſation des regles dans le tems critique cauſe auſſi quelquefois des dérangemens conſidérables chez les femmes pléthoriques, chez celles qui ſe livrent aux paſſions de l'ame, qui commettent des abus dans le régime de vie, & chez celles ſur-tout qui ſont cacochymes & dont les viſceres du bas ventre ſont obſtrués. Le ſang dont la quantité n'eſt pas aſſez diminuée pour ne pas former de pléthore, doit ſe frayer de nouvelles routes ou forcer les calibres de ſes propres vaiſſeaux, ce qui donne lieu à des engorgemens, à des obſtructions, à des tumeurs, des ſuppurations à la matrice, des pertes en rouge ou en blanc; des cancers, ou bien des toux, des aſthmes, des hémoptyſies, des Phthiſies pulmonaires, &c.

Les ſecours périodiques des femmes, lorſqu'ils ſont établis dans l'ordre général de la nature, ſont quelquefois retardés, diminués ou ſupprimés, par des obſtacles qui s'oppoſent à leur excrétion. Ces dérangemens donnent occaſion à des ſouffrances qui ne ceſſent que lorſque tout eſt rétabli par les voies ordinaires, ou par d'autres qui les ſuppléent. Ce ſont des friſſonemens, des fievres, des palpitations de cœur, des douleurs de tête violentes; la couleur du viſage pâlit, les urines ſont chargées, les ſeins deviennent douloureux & quelquefois ils

ſont engorgés de lait; j'ai vu ce phénomene chez des filles très-chaſtes dont on ne pouvoit pas ſoupçonner la vertu. Hippocrate a obſervé que des femmes dans cet état, reſſentent des péſanteurs dans tout le corps, des douleurs aux lombes & aux cuiſſes, & ſouvent en d'autres parties.

Lorſque le ſang des regles ſe porte par métaſtaſe dans les viſceres du bas ventre, il cauſe des jauniſſes, des œdématies aux pieds & aux jambes, des hydropiſies, des coliques, &c.

Si le ſang ſe porte à la tête, ce ſont des migraines, des vertiges, des mélancolies, des manies, des apoplexies; s'il ſe porte dans les parois du ventricule, ou dans les membranes du diaphragme, il en réſulte des engorgemens douloureux, des éréthiſmes flatueux & ſpaſtiques, des cardialgies, des vomiſſemens de ſang, des ſpaſmes, des convulſions qui accompliſſent un déſordre général dans le ſyſtême des nerfs. Si le ſang eſt déterminé vers l'extérieur du corps, on voit bientôt s'y éléver des tumeurs, des éruptions, s'y former des ulceres; ſi la métaſtaſe ſe fixe à la poitrine, le ſang engorge le cœur & les vaiſſeaux des poumons, il s'enſuit des palpitations, des ſyncopes, des oppreſſions, des aſthmes, des ſuffocations, des hydropiſies, des hémoptyſies, des Phthyſies pulmonaires.

Comme la cauſe principale de ces ſymptômes conſiſte en une pléthore générale ou particuliere des viſceres du bas ventre, les malades ne peuvent être ſoulagées efficacement que par une hémorrhagie. La

nature y pourvoit, par d'heureuſes tentatives & le ſang ſe fraie des iſſues par la dilatation des vaiſſeaux de quelque partie de quelque viſcere. Souvent ces hémorrhagies ſuppléent aux regles diminuées ou ſupprimées, elles ont des retours périodiques, comme ſi elles étoient exactement dans l'ordre des ſecours ordinaires. D'après ces obſervations, Hippocrate a reconnu que ſi, dans la ſuppreſſion des regles, il ſurvient une hémorrhagie par le nez, elle eſt ordinairement ſalutaire. Celles de cette nature qui ſe font par d'autres parties, & même par les poumons & par l'expectoration le ſont également lorſqu'elles ſe font par anaſtomoſe.

Hoffinan rapporte l'exemple d'une femme de condition dont les regles s'étoient ſupprimées tout-à-coup, par une grande peur dont elle fut priſe, dans le tems où cette évacuation étoit abondante; il s'enſuivit une peſanteur à la poitrine, des inquiétudes dans les entrailles, des palpitations violentes. La période enſuite, les regles furent très-médiocres, il ſurvint un crachement de ſang qui dura quatre jours. Cette hémoptyſie ſuppléa pendant neuf ans à l'écoulement des regles qui ne parurent plus; elle ceſſoit pendant les groſſeſſes, & pendant que cette tendre mere allaitoit ſes enfans; elle revenoit enſuite dans l'ordre ordinaire, comme auparavant.

Skenkius a vu dans les ſupreſſions des regles, le ſang couler par les oreilles, Hollier par les gencives & les alvéoles; d'autres par le vomiſſement; je l'ai vu couler par un mamelon : il arrive bien

plus fréquemment qu'il ſe fraie des iſſues par les poumons & qu'il eſt rejeté par l'expectoration.

Malgré de tels exemples qui ſont très-fréquens & ſouvent ſalutaires, tout écoulement de ſang qui ſupplée aux regles, peut devenir dangereux, ſur-tout lorſque les viſceres ou toute autre partie eſſentielle à la vie, ſont le ſiége de cette évacuation extraordinaire.

Les femmes dont les regles ſe ſuppriment, ne ſont pas toutes également heureuſes; le ſang forcé dans ſes voies ne ſe porte pas extraordinairement dans les poumons ſang danger; il s'arrête dans ce viſcere, il s'y dévoie, il y croupit & s'enflamme; il s'enſuit des hémoptyſies, des ulceres, des Phthiſies pulmonaires qui menacent du plus grand danger.

Les filles avant d'être réglées, ſont expoſées à de pareils accidens, de même que les femmes après que les regles ont ceſſé dans leur tems critique.

Ces hémorrhagies ſont ſuivies le plus ſouvent, de fievres, de phlogoſes, d'inflammations, de douleurs à la poitrine, de toux, d'ulceres, de ſuppurations contagieuſes, d'amaigriſſement général & d'une extinction totale, toujours inévitable, à moins que les reſſources de la nature & les ſecours de l'art ne préviennent ſes funeſtes progrès. L'obſervation ſuivante eſt de *Heurnius*.

Une fille âgée de 38 ans prit beaucoup de lait froid, étant dans ſes regles qui étoient abondantes; ce lait reſſerra les vaiſſeaux de la matrice au point que l'écoulement ceſſa. Le ſang ſe porta par mé-

taſtaſe, dans les poumons & dans les viſceres de l'abdomen. Il s'enſuivit un crachement de pus, une fievre hectique & la mort. On trouva à l'ouverture du corps, le foie & le pancréas très-pâles, la rate plus petite que dans l'état naturel; l'ovaire gauche plein de ſéroſité, le droit comme ſquirreux, le corps de la matrice contracté & deſſéché.

Heurnius ne parle pas dans ſon obſervation de l'état des viſceres de la poitrine, cependant la malade avoit une fievre hectique, elle crachoit le pus & il n'exiſtoit pas dans le bas ventre des marques de ſuppuration; ce pus ne pouvoit donc venir que de la ſubſtance des poumons.

Une fille âgée de dix-huit ans, mourut à Geneve d'une Phthiſie pulmonaire, qui étoit ſurvenue d'une ſuppreſſion des regles; on ouvrit le corps, l'épiploon étoit pourri & déchiré, les inteſtins remplis de vents & tranſparens, le foie blanchâtre & plus volumineux que dans l'état naturel; la rate ne paroiſſoit pas altérée; le méſentere étoit très-maigre & couvert de glandes engorgées. La face externe des poumons paroiſſoit dans l'état naturel, mais le lobe droit étoit dans l'intérieur totalement pourri, il reſſembloit à un ſac rempli de pus. A tous ces déſordres s'étoit jointe une hydropiſie de poitrine & de bas ventre; cependant la capacité de l'abdomen n'étoit pas plus volumineuſe que dans l'état naturel: le péricarde contenoit auſſi beaucoup d'eau. Cette obſervation eſt de Bonet, & la ſuivante de Hoffman.

Une

Une femme âgée de vingt ans, souffroit d'une douleur à l'hypocondre gauche ; elle avoit depuis long-tems une toux humide, il lui survint une hémoptysie : on se servit sans doute d'astringens pour l'arrêter. L'hémorrhagie cessa, & les regles qui auparavant étoient abondantes se supprimerent pour toujours. La respiration devint difficile, il s'ensuivit une oppression & une prostration de forces considérable ; la toux devint plus forte & plus fréquente, elle fit des progrès pendant plus d'un an. La malade rendit ensuite des crachats purulens mêlés de sang & d'une mucosité gluante ; elle tomba dans une inappétence considérable, & elle maigrissoit à vue : la chaleur fébrile augmentoit tous les jours, & le pouls devenoit plus fréquent sur-tout après avoir pris de la nourriture. La malade étant dans ce triste état, appela Hoffman qui la guérit.

La Phthisie pulmonaire qui provient de la suppression des regles, est susceptible de guérison ; principalement si les regles se rétablissent par les voies ordinaires ou par d'autres qui les suppléent. Cette maladie est beaucoup plus dangereuse lorsqu'elle est la cause de la suppression, elle est même alors regardée comme incurable. Cependant on trouve chez différens auteurs des observations sur des Phthisies désespérées guéries par les secours de l'art ; j'en ai vu moi-même pendant le cours d'une pratique d'un demi siecle. On est bien plus heureux lorsqu'on prévient de telles suppressions, en prenant

la maladie dans ses commencemens, avec connoissance de son caractere & de ses causes.

CHAPITRE IV.

Métastase des lochies à la poitrine : Cause de Pulmonie.

ON entend par lochies l'écoulement de sang & d'humeurs qui se fait immédiatement après l'accouchement, par les voies de la génération. Les vaisseaux de la matrice se dilatent extrêmement chez les femmes grosses ; la substance cellulaire de ce viscere favorise leur dilatation. Ces vaisseaux reçoivent dans leurs calibres une quantité considérable de sang & d'humeurs ; leur circulation s'y fait très-lentement & souvent avec une extrême difficulté. Ce sang & ces humeurs sont destinés pour la nourriture du fœtus, & comme ils ne sont jamais consumés en totalité, ce qui en reste y acquiert de la densité & dégénere de sa pureté.

Le sang des lochies paroît d'abord naturel ; son écoulement dans l'ordre ordinaire ne cause point de douleur ; il diminue en quantité quelques heures après l'accouchement, il coule plus lentement & se forme en caillots. Vers le quatrieme ou cinquieme jour, les lochies cessent ordinairement d'être rouges ; à mesure que la couleur rouge diminue elles deviennent séreuses ; elles diminuent encore lorsque la fievre de lait commence, & lorsqu'elle a cessé elles reprennent leur cours ordinaire. Alors elles deviennent

laiteuſes & comme purulentes ; quelquefois elles ſont verdâtres ſans que pour cela elles aient de mauvais caractere ; on le connoît en ce que les femmes ſe portent bien d'ailleurs & qu'elles n'ont point d'incommodité qui puiſſe donner lieu à cette couleur extraordinaire.

Il eſt des femmes en couche chez leſquellesla couleur rouge des lochies n'a preſque point lieu ; chez d'autres elles reſtent plus ou moins colorées, & quelquefois ſanguinolentes pendant des mois. On en a vu qui ont duré pendant un an ; elles ſont ſuivies alors de fleurs blanches dont la guériſon eſt très-difficile & très-incertaine. Il eſt des femmes, c'eſt un cas rare, qui n'en ont que très-peu ſans en être incommodées : la nature les ſupplée alors par de copieuſes ſueurs, ou par des cours de ventre, ſans quoi on auroit à craindre pour les ſuites de cette ſuppreſſion.

Le ſang des lochies retenu après l'accouchement, devient étranger à la nature des liquides animaux ; il eſt de néceſſité qu'il ſoit évacué ; s'il ne l'eſt pas en totalité, il en réſulte des maux infinis ; ce ſont des inquiétudes générales dans tout le corps, des érétiſmes douloureux de l'abdomen ; des douleurs, des peſanteurs de tête, aux reins & aux lombes ; il s'enſuit des oppreſſions, des palpitations de cœur, des ſpaſmes, des convulſions, des délires, des manies, des tranchées violentes, des vomiſſemens, des inflammations, des fievres aiguës & ſouvent éruptives de mauvaiſe nature. Lorſque ces maladies ne ſont pas bien jugées, il en reſte ſouvent à la oitrine des

impreſſions qui menent à des Phthiſies pulmonaires d'autant plus dangereuſes que leur cauſe a été alarmante.

Les lochies trop diminuées ou ſupprimées ſe portent ordinairement par métaſtaſe dans quelque autre viſcere ; alors la matrice eſt moins douloureuſe qu'elle ne l'étoit auparavant, les douleurs ſe font reſſentir dans le viſcere où s'eſt faite la métaſtaſe. Si c'eſt dans le bas ventre, l'abdomen ſe météoriſe; ſi c'eſt dans les poumons, le bas ventre reſte tendu s'il l'étoit auparavant; mais la tenſion ne fait pas de progrès. La métaſtáſe des lochies à la poitrine ſe manifeſte dans l'inſtant par une toux violente, par une oppreſſion & une ſuffocation cruelles : la fievre s'allume rapidement, l'inflammation & de vives douleurs précedent la gangrene qui ſe manifeſte en peu de tems ; lorſqu'il n'eſt pas poſſible de la prévenir par les ſecours de l'art, la mort en eſt une ſuite inévitable.

Les ſymptômes de ces métaſtaſes ne ſont pas toujours portés à un point auſſi extrême, mais ils ſont ſouvent dans les viſceres des impreſſions qui laiſſent après elles des ſources de maladie chroniques, dont les effets pour être lents n'en ſontpas moins dangereux, principalement lorſque les lochies ſont de mauvaiſe qualité. Ce ſont des dérangemens dans l'ordre des digeſtions, des cacochymies, des cachexies, des tumeurs à la matrice, des ulceres, des cancers, des obſtructions au foie, au méſentere : ſi les métaſtaſes ſe font dans les poumons, il s'enſuit des toux violentes, des varcies, des hémoptyſies, des

tubercules, des abſcès, des ulceres, des ſuppurations, des fievres lentes étiques, des ſueurs colliquatives, &c.

L'évacuation des lochies eſt dérangée, ſuſpendue, arrêtée ou ſupprimée par la contraction des vaiſſeaux de la matrice ; tout le ſyſtême des nerfs dans le premier tems des couches eſt d'une irritabilité la plus exquiſe ; tout excès l'agace, toute ſurpriſe le met dans l'irrégularité, dans le déſordre. Les paſſions de l'ame, les contrariétés, un froid léger, des odeurs fortes ; tout eſt en état de reſſerrer, de contracter les pores excrétoires de ce viſcere, qui après l'accouchement ſont ſenſibles, entr'ouverts & béants. Il n'en faut pas davantage pour arrêter l'écoulement des lochies & pour donner lieu à tous les ſymptômes qui proviennent de leur ſuppreſſion.

Ces cauſes de ſuppreſſion des lochies, quoiqu'elles ſoient pleines de danger, ſont ſouvent moins redoutables & moins funeſtes que le régime de vie mal entendu des femmes en couche, qui ſe gouvernent par des préjugés & par leur propre penchant, pour ne pas dire par leurs paſſions. Une nourriture trop recherchée, des alimens pris mal à propos, ou qui flattent le goût par des préparations incendiaires ; des boiſſons fortes, des liqueurs ſpiritueuſes propres à roidir les fibres des ſolides & à détruire l'élaſticité du ſyſtême membraneux des vaiſſeaux de la matrice, ne ſauroient que mettre dans le déſordre des évacuations néceſſaires, & cauſer de mortelles ſuppreſſions.

Pourroit-on voir ſans plaindre l'humanité des

gens de l'un & de l'autre sexe, sans lumieres, sans connoissances, oser gouverner des femmes en couche, même dans leurs incommodités & dans leurs maladies ? Cette dangereuse témérité fait un des malheurs de ce siecle ; elle est funeste à l'espece humaine, elle concourt à la dépopulation. Les lochies mal gouvernées font périr les femmes en couche, les plongent dans la langueur, ou bien les rendent stériles ou les disposent à des avortemens.

Une femme âgée de trente ans, d'un tempérament sanguin, avoit accouché heureusement, il ne s'écouloit de la matrice qu'une sérosité limpide. On eut d'abord recours à des remedes toniques & apéritifs, la fievre s'alluma, elle étoit violente ; le bas ventre se météorisa & devint douloureux. Ces remedes donnés imprudemment avoient mis la malade dans le plus grand danger. Hoffman fut appelé, il eut recours à la saignée, aux remedes émolliens, aux rafraîchissans, aux calmans ; il survint le septieme jour une sueur abondante qui dura deux fois vingt-quatre heures, & la malade guérit.

Une jeune femme colérique, accoutumée à boire de la biere & du vin, accoucha heureusement, mais les lochies s'arrêterent d'abord après l'accouchement ; les forces s'abattirent, les entrailles devinrent douloureuses & ardentes ; ces symptômes amenoient après eux des anxiétés, des oppressions, &c.

On donnoit à cette malheureuse femme, dans la vue de rétablir l'évacuation supprimée, de la poudre

de myrrhe, de l'écorce d'orange, des yeux d'écréviſſe, de l'ambre jaune, de l'huile de canelle, du ſel volatil de corne de cerf dans l'eau de canelle.

Ces drogues ſupprimerent les urines, procurerent une conſtipation obſtinée, & augmenterent ſans doute les obſtacles qui s'oppoſoient à l'écoulement des lochies. Après ſix jours d'inſomnie, les yeux devinrent vifs, hagards, & le viſage rouge & animé. C'étoient les préludes d'un délire ſi furieux que la malade ſe leva de ſon lit, s'échapa dans la rue où elle couroit dans un tems des plus rigoureux ſans ſentir la moindre impreſſion de froid; elle avoit au contraire les extrémités brûlantes. On appela un Médecin dans cet état déplorable, il la fit ſaigner du pied, lui fit prendre des émulſions & lui procura du ſommeil. Il ſurvint une ſueur abondante qui dura huit jours. La violence de la maladie ſe modéra par ces ſecours, mais la malade n'en guérit point, il lui en reſta une fievre lente qui dégénéra en étique & termina, vers l'équinoxe d'automne, des jours rendus malheureux par des remedes incendiaires donnés mal à propos.

J'ai déja obſervé que les ſueurs & les diarrhées ſont les criſes les plus ſalutaires dans la ſuppreſſion des lochies; les deux obſervations précédentes démontrent les bons effets des ſueurs; Bartholin confirme dans la ſuivante, que ceux des diarrhées ne ſont pas moins heureux.

La femme de ce ſavant Médecin avoit accouché très-heureuſement, les lochies furent très-médiocres

dans cette couche, elles avoient été abondantes dans celles qui l'avoient précédée. Il survint une diarrhée qui dura quelques jours sans que les forces en fussent diminuées ; cette diarrhée suppléa à l'évacuation utérine, sans qu'il en arrivât d'inconvénient.

Un nombre d'Auteurs ont donné des observations semblables, j'en ai fait moi-même plusieurs qui les confirment. J'ai vu sur-tout des femmes dont l'esprit étoit égaré, à la suite de maladies occasionnées par la suppression des lochies. Elles restoient dans cet état de démence pendant une année & quelquefois plus long-tems ; elles recouvroient ensuite leur esprit & leur raison. J'en ai vu mourir de Phthisie pulmonaire à la suite de la diminution & de la suppression des lochies ; j'en ai vu guérir, mais plus rarement qu'on ne guérit des pulmonies provenant de toute autre cause. Ne sont-ce pas des raisons bien essentielles pour mettre scrupuleusement en usage les moyens propres à les prévenir, lorsque les femmes en couche sont menacées ou affligées de métastases de cette nature.

CHAPITRE V.

Métastase du lait, ou Dépôt laiteux à la poitrine : Cause de Pulmonie.

ON entend par dépôts laiteux, des engorgemens formés par le lait accumulé ou condensé dans ses propres vaisseaux, dans des vaisseaux de différens genres, ou extravasé dans le tissu cellulaire.

Il se fait des dépôts laiteux par métastase dans les différens visceres & en différentes parties du corps ; j'en ai traité assez au long dans le livre sur les maladies des femmes en couche, je ne ferai mention dans ce chapitre que de ceux qui affectent les visceres de la poitrine & qui causent des Phthisies pulmonaires.

Les métastases du lait dans la poitrine, sur-tout au commencement des couches, lorsqu'il est abondant, causent des phlogoses, des inflammations dans la partie où s'est formé le dépôt ; si c'est à la plevre, au médiostin, à la membrane qui recouvre les poumons, ce sont des pleurésies ; si c'est dans la substance de ce viscere, ce sont des péripneumonies. Ces maladies, si elles ne sont pas parfaitement jugées, peuvent occasionner, & occasionnent souvent, des Phthisies pulmonaires. Le danger est imminent dans les maladies aiguës de ce caractere, elles sont terminées en peu de tems ; quand on a le bonheur d'en guérir, elles laissent souvent après elles dans les glandes des poumons des embarras, des engorgemens propres à occasionner des Phthisies.

Les métastases qui se font par le tissu cellulaire ne sont pas d'abord inflammatoires, elles se manifestent par de petites toux seches, qui ensuite deviennent humides & enfin purulentes, avec tous les symptômes qui caractérisent la Phthisie pulmonaire. Il en est de même des engorgemens glanduleux qui restent après les maladies aiguës de la poitrine, ils grossissent peu à peu, y forment des tubercules, des

érosions, des ulceres; de-là, des toux, des phlogoses, des crachemens de sang, de pus, &c.

Tout ce qui est propre à occasionner les métastases des secours périodiques & des lochies, peut en causer de laiteuses & de dépôts de lait. Les métastases laiteuses reconnoissent une cause particuliere que la nature n'adopta jamais, parce qu'elle est opposée à sa prévoyance & à la sagesse de ses loix. C'est le pernicieux usage où sont les femmes d'étouffer leur lait quand elles ne nourrissent pas leurs enfans. Toutes les sources de cette substance alimentaire sont ouvertes après l'accouchement; les mammelles en sont le réservoir précieux, préparé par la nature pour continuer la nourriture d'un être formé dans les entrailles d'une mere tendre. Ce lait est fourni aux seins en abondance, on l'arrête dans ses réservoirs délicats, ils en sont engorgés & douloureux; ses issues lui sont fermées, il est forcé de prendre un cours rétrograde & des routes opposées à ses directions naturelles. Il pénetre indifféremment dans les vaisseaux de tout genre, dans le tissu cellulaire, & il est par-tout étranger, onéreux & opposé aux loix de la nature.

Le lait qui séjourne dans les vaisseaux qui lui sont propres, s'y condense, s'y alkalise, s'y corrompt & devient contagieux aux autres liquides animaux; quels effets ne doit-il pas faire sur ces liquides lorsqu'il est dévoyé dans des vaisseaux qui lui sont étrangers? Il ne peut qu'en altérer la qualité & fournir autant de principes de maladies que ces

liquides ſont propres à contracter des vices de différens caracteres. Le lait ainſi dévoyé, dégénere ; il ne ſauroit franchir des routes oppoſées à ſes directions naturelles, il s'arrête, tantôt dans le tiſſu cellulaire où il forme de gros dépôts, tantôt dans les glandes qu'il engorge, & ſouvent dans les vaiſſeaux capillaires membraneux, où il fournit des ſources intariſſables de douleurs & de ſouffrances.

La nature après avoir été ainſi contrariée, tarit enfin les ſources laiteuſes ; mais il eſt rare qu'elle remédie aux dangereuſes impreſſions qu'un lait dégénéré a déja faites ſur des liquides qu'il a altérés, & ſur des ſolides qu'il a rendus délicats, ſenſibles & ſuſceptibles des plus légeres irritations.

C'eſt de là que proviennent les regles irrégulieres ou leur ſuppreſſion ; c'eſt de là que prennent leur ſource les pertes blanches, les dérangemens des digeſtions, les jauniſſes, les obſtructions, les tumeurs des viſceres, les excroiſſances polypeuſes, les ſchirres de la matrice, les douleurs vagues dans tout le corps, ou particulieres à quelque partie, à quelque viſcere.

Les métaſtaſes laiteuſes peuvent avoir lieu juſqu'à ce que les ſources du lait ſoient taries ; ce fluide ſe porte & ſe répand juſqu'alors par-tout où l'entraînent des directions contre nature. Ce n'eſt plus enſuite le lait qui forme des dépôts, qui cauſe des douleurs & d'autres accidens que des vendeurs de ſecrets attribuent toujours au lait répandu ; ce ſont au contraire des effets des vices que les liquides & les ſolides

ont contractés de la dépravation de ce ſuc alimentaire qui n'exiſte plus, mais qui a laiſſé après lui des principes de maladies ou de langueurs.

Les Phthiſies pulmonaires peuvent provenir de ces deux cauſes, du lait répandu & de ſes effets, qui ſubſiſtent après lui ; il ſeroit dangereux de ne pas les diſtinguer en prenant de leurs ſymptômes de juſtes indications curatives. On tomberoit, en manquant à cette attention, dans les écueils dangereux où entraînent le charlataniſme & la cupidité qui ne peuvent qu'avilir & rendre mépriſables ceux qui ont le malheur d'en être ſuſceptibles.

Les promptes métaſtaſes du lait dans le tiſſu cellulaire ou dans les vaiſſeaux de la poitrine, étouffent tout-à-coup les malades, ou donnent d'abord des friſſons généraux dans tout le corps, la fievre, une toux violente, des oppreſſions, des crachats ſanguinolens & purulens. Les urines deviennent ardentes & dépoſent un ſédiment conſidérable : il ſurvient des anxiétés & des inquiétudes générales; les yeux ſe gonflent, s'enflamment & deviennent ſaillans ; les mammelles ſe flétriſſent. Ce ſont les ſymptômes ordinaires des dépôts laiteux inflammatoires dans les viſceres de la poitrine.

Si à la ſuite de ces maladies il reſte une petite toux qui ſe ſoutienne pendant quelque-tems dans cet état, ſi enſuite elle devient plus fréquente, & ſi la malade ne reprend pas de l'embonpoint, on doit craindre une Phthiſie pulmonaire ; la toux devient humide & les crachats purulens, la pul-

monie eſt décidée, il s'enſuit des ulceres, des ſuppurations, une fievre lente, le maraſme, &c.

Si la toux avoit commencé avant la maladie aiguë, ou ſi elle ne s'établit que quelque tems après qu'elle a été parfaitement jugée, on doit l'attribuer à des éroſions qui dégénerent en ulceres, ou à des tubercules dans la ſubſtance des poumons, qui, en faiſant des progrès, parcourent tous les tems des Phthiſies pulmonaires.

Madame..... accoucha dans le mois de Mai de l'année 1769, ſon accouchement fut naturel & ſes couches très-heureuſes, quoiqu'elle eût étouffé ſon lait & que les évacuations ordinaires euſſent été médiocres. Elle ſe croyoit ſi parfaitement rétablie qu'elle voulut faire ſes relevailles le vingt-unieme jour après ſon accouchement. En deſcendant l'eſcalier de ſa chambre pour aller à l'égliſe, elle fut ſaiſie tout-à-coup d'un étouffement ſi violent qu'elle en mourut dans quelques minutes.

Le lendemain on fit en ma préſence l'ouverture du corps; les viſceres du bas ventre étoient très-ſains & ſans la moindre flétriſſure; ceux de la poitrine l'étoient de même, à l'exception des poumons dont toute la ſuperficie étoit livide & parſemée de taches violettes. On fit un nombre de taillades ſur les lobes de ce viſcere, à chacune il découloit une ſource de lait qui ne paroiſſoit point altéré; il en couloit auſſi abondament des bronches & des véſicules bronchiques, ſur-tout quand on les comprimoit avec la main; de ſorte que ce viſcere étoit totalement infiltré & engorgé de ce fluide.

Je fus appelé le quinze du mois de Juillet de l'année 1760, pour une Dame qui avoit accouché six semaines auparavant, & qui avoit étouffé son lait; son accouchement & ses couches avoient été très-heureux. Elle avoit été prise comme subitement, la veille de ma premiere visite, d'un serrement douloureux de poitrine, d'une toux violente, d'un frisson & d'une fievre alarmante, par la détresse & les inquiétudes dont elle souffroit dans tout le corps.

La fievre étoit la même à mon arrivée auprès de la malade, les intervalles de la toux n'étoient jamais de trois secondes, & l'oppression étoit étouffante. Je modérai ces symptômes par les saignées, les délayans, les calmans, &c. La malade n'étoit pas à Paris, on l'y conduisit avec beaucoup de peine, je lui donnai des soins assidus pendant environ six semaines, & sa santé se rétablit totalement. Il n'est pas douteux que cette maladie des poumons ne fût l'effet d'une métastase laiteuse inflammatoire.

Madame S... accoucha dans le mois d'Avril de l'année 1780, elle étouffa son lait, cependant ses couches furent heureuses; elle jouissoit en apparence d'une bonne santé, lorsque dans le mois de Juin elle fut prise d'un gros rhume qui dans quelques jours fut suivi d'un crachement de sang, le pus vint ensuite; elle continua d'en cracher abondament. La malade étoit alarmée de son état avec d'autant plus de raison qu'elle dépérissoit à vue.

Je fus appelé le 20 de Décembre pour M. son frere qui avoit la petite vérole, je vis la malade

par occaſion, elle me conſulta ſur ſon état, dont on diſoit qu'elle n'avoit rien à craindre. Je lui trouvai de la fievre, ſes crachats étoient du vrai pus, quelquefois mêlé avec du ſang ; ſa maigreur étoit déja conſidérable, elle avoit une ſenſation d'éraillement vers la partie intérieure moyenne du ſternum, & d'ailleurs tous les ſymptômes d'une Phthiſie pulmonaire au troiſieme degré. Je ne pus me diſpenſer de dire ſa ſituation à ſes parens ; ils en furent alarmés & me prierent de ſuivre exactement cette maladie ; c'étoit dans les premiers jours du mois de Décembre ; la malade guérit radicalement dans l'eſpace de quatre mois : elle jouit depuis ce tems-là d'une ſanté parfaite.

CHAPITRE VI.

Métaſtaſes des fleurs blanches dans le viſcere de la poitrine.

ON entend par fleurs blanches des ſuintemens ou des écoulemens par les parties naturelles des femmes, d'humeurs aqueuſes, ſéreuſes, lymphatiques, mucueuſes, bilieuſes ou laiteuſes qui prennent différens caracteres, différentes couleurs, différentes odeurs ou différens degrés de fétidité ſelon la différence des cauſes qui les produiſent, ou ſelon qu'elles ſont plus ou moins invétérées.

Ces écoulemens ne ſont pas dans l'ordre de la nature ; on doit les conſidérer comme des pertes

qui dérangent les fonctions animales, qui débilitent ou épuisent plus ou moins selon leurs qualités & selon les différens degrés de leur abondance & de leur durée. Elles conduisent quand elles sont excessives à un état de langueur, souvent alarmant & quelquefois funeste. Lorsque l'écoulement des fleurs blanches est diminué ou supprimé par quelque accident ou par quelque drogue donnée mal à propos, il s'en fait des métastases dans quelque viscere & ordinairement dans ceux de la poitrine où elles causent des tubercules, des érosions, des suppurations des Phthisies pulmonaires que l'on reconnoît par les mêmes symptômes qui caractérisent celles qui sont occasionnées par la suppression des regles. Hippocrate, & après lui les Médecins observateurs, ont toujours regardé les fleurs blanches invétérées comme un commencement de cachexie, sur-tout lorsqu'elles sont purulentes : il seroit dangereux alors de les faire cesser ou de les tarir sans en avoir dissipé la cause.

J'ai traité dans le plus grand détail des fleurs blanches, de leurs causes, de leurs différences, de leurs différens caracteres, des accidens qu'elles occasionnent & des moyens d'y remédier. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit dans cet ouvrage, je me bornerai aux observations suivantes sur des Phthisies pulmonaires qui dépendent du dérangement ou de la suppression de cet écoulement.

Une Dame âgée de vingt-cinq ans étoit fatiguée depuis quatre ans de fleurs blanches abondantes & irritantes,

irritantes, au point de cauſer des douleurs & des élancemens au bas ventre & aux cuiſſes, qui l'empêchoient de ſe tenir aſſiſe ; ces pertes rendoient ſes digeſtions lentes & pénibles, elle vomiſſoit beaucoup de ſéroſités. On lui conſeilla l'uſage de certaines pilules où l'on diſoit qu'il entroit de l'ipécacuanha ; ce remede pernicieux ſupprima les fleurs blanches. A peine l'écoulement avoit ceſſé qu'il ſurvint une toux importune qui bientôt fut violente ; les crachats étoient d'abord lymphatiques, ils devinrent ſanguinolens ; il s'établit aſſez promptement un crachement de pus, une fievre lente : la Phthiſie fit des progrès rapides & fut terminée par la mort.

On fit l'ouverture du corps ; on trouva les inteſtins grêles extrêmement bourſoufflés & dilatés, les gros étoient très-reſtreints & le méſentere parſemé de glandes obſtruées. La plevre étoit adhérente aux poumons dans toute leur étendue. On découvrit d'abord dans le poumon gauche deux glandes de la groſſeur d'une noix ; la ſubſtance qu'elles contenoient étoit ſemblable à du ſuif. Après avoir détruit l'adhérence de ce poumon, il en ſortit environ une cuillerée de matiere fétide & purulente, provenant d'un kiſte qui répondoit à l'une des glandes engorgées. Ce kiſte formoit un ſinus très-conſidérable, qui s'étendoit depuis la partie ſupérieure du lobe, juſqu'à l'inférieure ; ſa cavité avoit aſſez de diamêtre pour y introduire quatre doigts. Ce poumon étoit parſemé d'ulceres & de tubercules dans toute ſa ſubſtance, qui étoit engorgée d'une ſanie

ſemblable à la lie de vin. L'extrémité inférieure étoit adhérente au diaphragme, elle paroiſſoit cartilagineuſe. Les lobules du poumon droit étoient confondus les uns avec les autres, adhérens au diaphragme & parſemés de tubercules crus & purulens.

Une Dame fut priſe de fleurs blanches, dans l'année 1761, elles devinrent abondantes & très-âcres ; vers la fin de l'année 1765 elle fut ſaiſie d'une frayeur ſoudaine, c'étoit vers la fin de ſes regles ; tout à coup les fleurs blanches ceſſerent, elles reparurent après la période ſuivante des regles, & continuerent avec la même abondance qu'auparavant.

Dès le moment que cet écoulement fut ſuſpendu la malade reſſentit des douleurs au dos & à la poitrine, vers le cartilage xiphoïde ; il ſurvint peu de tems après une petite toux ſeche, des crachats teints de ſang & d'autres ſymptômes d'une Phthiſie pulmonaire, la toux & la douleur de poitrine diminuerent & ceſſerent enfin par le moyen d'un régime de vie très-exact & de remedes donnés à propos. Quelque tems après les fleurs blanches diminuerent & changerent de caractere ; il n'en reſta qu'un léger ſuintement qui ne fut plus incommode, & qui au contraire lui a été très-ſalutaire dans ſon tems critique, qu'elle a paſſé ſans inconvénient.

Une femme d'une famille diſtinguée, âgée de vingt-cinq ans, s'étoit livrée pendant ſa premiere jeuneſſe à un régime de vie très-mal entendu ; elle

mangeoit par jour jusqu'à quatre gros melons, elle buvoit par-dessus de l'eau de fontaine froide, & pendant la nuit elle prenoit des bains froids. Elle se maria, changea d'air & de régime de vie. Il se forma un abscès sous l'aisselle du côté gauche, que l'on guérit ; il survint ensuite une galle seche & des fleurs blanches. La malade ennuyée de ces incommodités demanda conseil à une femme qui se mêloit de donner des remedes ; cette femme lui fit prendre des bains astringens où entroient du vitriol & de l'alun ; elle donna d'autres drogues, sans doute, de la même nature qui arrêterent l'écoulement.

Trois jours après que cette évacuation fut arrêtée il se forma aux deux côtés du cou de grosses & de petites tumeurs scrophuleuses ; il s'ensuivit une toux violente, des ulceres aux poumons & une fievre étique : le pus qu'elle expectoroit étoit sanguinolent. Cette Phthisie étant déja établie, il se manifesta une hydropisie qui fut suivie d'une dyarrhée séreuse & bilieuse, & de la chute des cheveux. Six mois se passerent dans les perplexités & les alarmes sur le compte de cette malade ; tous les jours on s'attendoit à son dernier moment ; cependant elle guérit par l'usage des remedes fortifians.

Cette observation est rapportée dans la seconde année des Éphémérides des Curieux, & dans le quatrieme volume de la Biliotheque pratique de Manget.

Il est fâcheux que l'auteur de cette observation n'ait pas donné la méthode curative qu'il employa

pour obtenir une guérison aussi heureuse qu'elle paroissoit être désespérée. Il a dû en être surpris lui-même, puisqu'elle ne s'accorde pas avec l'aphorisme d'Hippocrate qui dit que la diarrhée & la chûte des cheveux dans une Phthisie confirmée, sont des signes certains d'une mort prochaine. De telles diarrhées quand elles sont critiques & qu'elles tiennent lieu de crises parfaites, sortent des regles générales ; ce sont des phénomenes qui tiennent uniquement aux ressources de la nature, & dont elle seule peut donner raison.

CHAPITRE VII.

Métastase dans les poumons; du pus des ulceres & de la matiere des tumeurs : Cause de pulmonie.

Les ulceres sont des solutions de continuité dans les parties molles, avec écoulement de pus.

Les tumeurs sont des élévations contre nature, qui surviennent dans quelque partie du corps.

Les tumeurs & les ulceres spontanés viennent d'une cause interne étrangere à la nature, qui la détermine vers la superficie du corps pour qu'elle ne devienne pas nuisible à la régularité de ses fonctions. Les ulceres & les tumeurs de cette nature, proviennent d'humeurs scorbutiques, vénériennes, scrophuleuses, cachectiques, &c. toujours étrangeres à la masse des liquides & propres à altérer le systême des solides. Le pus que rendent ces ulceres, & les ma-

tieres qui ont formé ces tumeurs, ſont plus ou moins irritans, rongeans, ou cauſtiques, ſelon leurs différens caracteres. Les uns & les autres, ou ſuppurent ouvertement, ou forment inſenſiblement des ſuppurations qui ne ſe manifeſtent que lorſqu'elles ont acquis un degré de maturité propre à percer & à ſe répandre au-dehors. La matiere que rendent ces ulceres & celle de ces tumeurs, étant ſuſpendue, arrêtée ou répercutée, & ne pouvant franchir les obſtacles qui s'oppoſent à ſon écoulement, ſe porte par métaſtaſe dans quelque autre partie, le plus ſouvent dans quelque viſcere, & principalement dans ceux de la poitrine, où elle forme des engorgemens, des tubercules ou des éroſions qui dégénerent en ulceres, en ſuppurations, & qui établiſſent ſucceſſivement tous les ſymptômes des Phthiſies pulmonaires.

Les métaſtaſes de la matiere des tumeurs accidentelles & du pus des ulceres, qui ſont des effets de cauſes extérieures, ſont moins à craindre que celles dont la matiere & le pus tiennent leurs principes de cauſes internes; cependant elles ſont toujours dangereuſes, ſur-tout après de longues ſuppurations; j'en rapporte des exemples.

Un Chirurgien ſexagénaire portoit depuis vingt ans une fiſtule à l'anus, qu'il conſervoit avec ſoin pour lui ſervir de cautere, d'autant mieux qu'elle ne l'incommodoit pas : cet ulcere ſe cicatriſa de lui-même. Le malade fut pris tout-à-coup d'une toux ſeche très-importune; il négligea ce ſymptôme

pendant plusieurs mois, jusqu'à ce qu'il s'apperçût qu'il avoit une fievre étique & qu'il maigrissoit considérablement. Peu de temps après il fut accablé de tous les symptômes d'une Phthisie pulmonaire confirmée. Dans ce triste état, le malade appella Manget, qui a donné cette observation, mais trop tard pour que les secours de l'Art pussent lui être de quelque utilité. Il avoit déja des marques d'une colliquation générale, & il étoit dans le dernier degré de marasme; il mourut quelques mois après.

Un homme âgé de quarante-quatre ans, d'un tempérament sanguin & colérique, souffroit depuis quelque-tems des hémorroïdes qui, s'étant extrêmement engorgées, lui causoient des douleurs insupportables. Il appella un Chirurgien qui lui appliqua des caustiques extérieurement; il y détermina un ulcere fistuleux de mauvais caractere, qui le fit souffrir cruellement pendant plus d'un an.

On appela enfin les Médecins & les Chirurgiens qui avoient la meilleure réputation; ils se déterminerent à faire couper le bourlet hémorroïdal; ils mirent en usage les remedes intérieurs, les plus propres à consolider l'ulcere. A peine un mois s'étoit-il passé depuis l'opération, que le malade fut pris d'une toux fréquente avec expectoration de matieres viscueuses & purulentes; d'ailleurs les visceres du bas ventre étoient tellement irrités, qu'il vomissoit presque tous ses alimens, & il avoit une grande difficulté de respirer : il étoit menacé de marasme, ses forces diminuoient, l'appétit étoit tombé & les garderobes devenoient liquides.

Comme les remedes n'avoient point le succès qu'on en attendoit, on appela Hoffman qui eut le bonheur de guérir le malade dans l'eſpace de ſix ſemaines.

Un homme de Geneve, âgé de trente-ſix ans, Capitaine dans les troupes Françoiſes, fit une chûte ſur la glace dans l'année 1736; elle occaſionna une hémorragie par le nez, ſi conſidérable, qu'il paroiſſoit dans un état de mort. Il s'enſuivit une ſi grande foibleſſe dans la tête, & une ophtalmie qui avoit rendu les paupieres ſi difformes, qu'on fut obligé d'appliquer un ſeton à la nuque. Ce ſeton inquiétoit le malade; il le ſupprima, & reprit un régime de vie déſordonné, tel que celui où il s'étoit livré avant ſon accident; il lui ſurvint une toux, une hémoptyſie, un crachement de pus, une Phthiſie confirmée qui le conduiſit à ſon dernier moment.

On trouva dans la capacité du thorax une séroſité très-âcre, un abcès conſidérable dans les poumons, qui d'ailleurs étoient durcis, ſecs & pourris dans toute leur ſubſtance. Cette obſervation eſt de Bonnet.

Une femme de la campagne avoit une tumeur à la partie interne du talon, du côté droit, qui étoit venue de la groſſeur de la tête d'un homme de taille médiocre. Cette tumeur devenoit cancéreuſe, on l'extirpa, elle ſe régénéra; nonobſtant ſa régénération il ſurvint une douleur à la partie latérale gauche de la poitrine, avec difficulté de reſpirer. Vers le quarantieme jour la difficulté de reſpirer augmenta,

il s'y joignit un ſerrement de poitrine & une ſuffocation ſi conſidérables, que la malade ne pouvoit reſpirer qu'étant aſſiſe ſur ſon lit. Dans ce triſte état elle ne reſſentoit pas de douleur, elle ne touſſoit, ne crachoit & n'avoit point de fievre, excepté dans les derniers jours de ſa vie, qu'il ſe manifeſta un mouvement fébrile. La difficulté de reſpirer faiſoit tous les jours des progrès, principalement dans la nuit. Cette femme étant dans un maraſme abſolu, & ne pouvant prononcer que par un petit filet de voix par rapport à des éroſions qu'elle avoit à la gorge, mourut dans de vives ſouffrances.

En ouvrant la poitrine, il ſortit de ſa cavité du côté gauche, une féroſité ſanguinolente qui n'avoit point d'odeur, cependant elle étoit purulente; le poumon étoit corrompu juſques vers le milieu de ſa partie antérieure: on découvrit en même tems une eſpece de lac, qui contenoit ſans doute une humeur purulente. Ayant porté plus avant la diſſection de ce viſcere, il ſe préſentoit en différens endroits une ſubſtance ſemblable à du ſuif, cependant quand on ôtoit le biſtouri cette matiere reſſembloit plutôt à du pus qu'à toute autre choſe. Le reſte du poumon n'étoit point dur, il étoit d'une couleur rouge qui paroiſſoit dépendre d'un vice du ſang.

Un Officier de maiſon portoit depuis quelques années une loupe entre les omoplates; elle devint d'une groſſeur ſi énorme qu'il ne pût plus la ſupporter, d'autant mieux que depuis quelque tems elle étoit douloureuſe. Il la fit extirper; la plaie ſe

cicatrisa ; le malade se croyoit parfaitement guéri. Dès que la suppuration cessa il se manifesta une toux seche qui fit des progrès rapides ; elle devint humide, & enfin on s'appeçut qu'il avoit une fievre lente & qu'il crachoit du pus. La Phthisie pulmonaire parcourut tous ses degrés, & le malade expira avec un grand regret de n'avoir pas gardé sa loupe, malgré les incommodités auxquelles elle l'assujettissoit.

Une jeune Demoiselle de dix ans étoit affligée depuis l'enfance, de tumeurs scrophuleuses en différentes parties du corps ; déja plusieurs s'étoient dissipées, lorsqu'il en survint quelques-unes aux jambes avec des signes d'une suppuration sourde. Des *Médicastres*, gens ordinairement très-officieux, promirent aux parens de la malade une guérison très-prochaine ; ils lui appliquerent des onguens, des emplâtres & lui firent prendre intérieurement des drogues dont je n'eus pas connoissance. Ces remedes diminuerent le volume des tumeurs & dissiperent les signes qui indiquoient une suppuration éloignée. La malade fut bientôt prise d'une toux seche, d'un serrement de poitrine, d'inquiétudes dans tout le corps, &c. Elle étoit dans cet état lorsqu'on m'appela à son secours, au commencement de l'année 1750. Je la trouvai avec tous les symptômes d'une Phthisie pulmonaire ; cependant elle ne crachoit pas encore du pus, mais la toux étoit humide & les crachats visqueux. J'employai d'abord les secours indiqués par le caractere & par les symptômes de la maladie, & tous les moyens possibles

pour établir une ſuppuration aux jambes ; je ne pus y parvenir qu'imparfaitement, la malade n'en fut point ſoulagée. Le coup avoit été porté trop vivement à la poitrine par la métaſtaſe qu'avoient décidée les remedes des charlatans ; la phthiſie parcourut tous ſes degrés, & la malade mourut dans le maraſme.

Un homme d'une famille honnête, âgé de trente ans, m'appela au commencement du printems de l'année 1738, pour des tumeurs ſcrophuleuſes qu'il avoit depuis long-tems à une jambe. Il avoit été affligé de cette maladie dans ſa premiere jeuneſſe; il lui en reſtoit encore des cicatrices au cou & aux mains; il en avoit perdu un doigt de la main droite & deux du pied du même côté. Je découvris dans une des tumeurs de la jambe une fluctuation ſourde; peu de jours après elle s'ouvrit. Le pus en étoit épais & ſemblable à du ſuif. Je remarquai que le malade avoit une légere oppreſſion, des friſſonnemens au dos, & qu'il touſſoit très-fréquemment ; c'en étoit aſſez pour appercevoir dans ces ſymptômes les avant-coureurs d'une Phthiſie pulmonaire. Je fis appeler un Chirurgien ; nous employâmes tous les ſecours propres à provoquer la ſuppuration de la tumeur de la jambe. Peu de tems après une autre tumeur vint à ſuppurer d'elle-même, & enfin elles ſuppurerent toutes ; de ſorte que la ſuppuration de ces tumeurs ſe fit des communications des unes avec les autres & formoit une eſpece de clapier, qui exigea que l'on fît un nombre d'inciſions qui établirent, pour ainſi dire dans cette partie, une ſuppuration générale.

L'abondance de la ſuppuration & les remedes faits à propos diſſiperent les ſymptômes de Phthiſie pulmonaire ; le malade après quatre mois de ces uſages, ſe rétablit ſi heureuſement qu'il jouit encore aujourd'hui, 1781, d'une aſſez bonne ſanté.

Il eſt des momens heureux dans les maladies, principalement dans celles de la poitrine où la nature démontre toute ſa puiſſance ; ces momens ſont ceux où il ſurvient des métaſtaſes qui la dégagent des humeurs qui ſe ſont portées dans ſes viſceres, où elles feroient par leur ſéjour des plaies incurables & mortelles : je n'en citerai qu'un ſeul exemple.

Un jeune homme âgé de vingt-ſix ans, fut pris d'un gros rhume, dans les premiers jours du mois d'Avril de l'année 1780 ; malgré ce rhume il ſe livra à des excès qui le rendirent très-grave : il reſta près de trois mois dans cet état de ſouffrance & d'abus. Il entreprit un voyage au commencement du mois de Juin, il faiſoit une chaleur exceſſive, & il fit dans deux journées une route forcée qui en auroit exigé quatre s'il l'eût entrepriſe avec prudence.

Le ſoir de ſon arrivée au lieu de ſa deſtination il ſe trouva ſans toux, ſans rhume & ſans la moindre incommodité ; il ſoupa, ſe coucha & dormit très-tranquillement. Il fut éveillé à cinq heures du matin par une douleur au côté gauche de la poitrine ; dans peu de momens elle fut violente & inſupportable. Il ſe mit dans un bain, il en ſouffroit davantage ; l'oppreſſion augmentoit, on le ſaigna cinq fois dans les vingt-quatre heures ; la douleur ne faiſoit qu'em-

pirer, le malade étouffoit. On appliqua enfin un emplâtre vescicatoire, sur la partie de la poitrine, où la douleur se faisoit le plus ressentir; dès qu'il commença d'irriter la peau la douleur diminua, & dans peu de momens elle cessa totalement.

Pendant la nuit du quatrieme au cinquieme jour de la maladie, il survint une douleur au bras droit, il s'y forma dans l'instant un abscès si considérable qu'on fut obligé de l'ouvrir le lendemain; il en sortit deux livres de pus très-caractérisé. Après l'ouverture de ce dépôt, dans l'intervalle de quinze jours, il s'éleva successivement sur les jambes & sur le bras gauche huit petites tumeurs qui à peine élevoient la peau, elles n'en altéroient pas même la couleur; elles ne tarderent pas à devenir molles, on en fit l'ouverture; il en sortit un pus séreux. Depuis ce tems-là, les abscès, les suppurations se sont toujours succédés jusques aujourd'hui dans les extrémités supérieures & dans les inférieures; il y a dix-huit mois qu'ils ont commencé, & il n'y a pas apparence qu'ils approchent de leur fin, quoique d'ailleurs ce jeune homme paroisse jouir d'une bonne santé.

CHAPITRE VIII.

Métastase des éruptions cutanées dans les poumons: Cause de Phthisie pulmonaire.

LA matiere des éruptions cutanées qui se font par les voies de la transpiration, est le produit de la

dépuration de la maſſe des liquides. Tandis que cette matiere n'a pas contracté de vice particulier & qu'elle a toutes ſes iſſues libres par les pores exhalans de la peau & par ceux qui fourniſſent la tranſpiration pulmonaire, elle répond au vœu de la nature ; ſon excrétion eſt néceſſaire & ſalutaire, elle concourt à conſerver la ſanté & à préſerver de maladies.

Comme la matiere tranſpirable eſt l'excrément des dernieres digeſtions, elle eſt étrangere aux liquides animaux dès le moment qu'elle eſt ſéparée de leur maſſe, & nuiſible au ſyſtême des ſolides, dès qu'elle eſt retenue dans les pores de la peau & dans les iſſues de la tranſpiration pulmonaire par des obſtacles qui s'oppoſent à ſon excrétion. Ces obſtacles proviennent ou de la qualité de la matiere tranſpirable retenue, ou d'accidens qui donnent lieu à ſon interception. Les vices de cette matiere dépendent en général de ceux du ſang, ou de la lymphe, & les obſtacles qui ferment ſes iſſues ſont des effets de tout ce qui peut reſſerrer les calibres des pores exhalans, les obſtruer, ou les oblitérer.

La matiere tranſpirable retenue à la ſuperficie, forme des éruptions cutanées de différente nature, ſelon la qualité qui lui eſt propre, ou ſelon les vices qu'elle a contractés de la maſſe des liquides. La qualité de cette matiere dégénere dès qu'elle eſt retenue ; elle ſe pervertit pour peu qu'elle ſoit altérée par des vices qui lui ſoient étrangers : bien plus, elle reſte ſouvent imbue de la qualité de ces

vices, elle en contracte le caractere & devient contagieuse à la matiere transpirable qui lui succede.

La matiere qui forme les éruptions cutanées reste ordinairement mobile & très-aisée à repercuter ; un air froid, des excès de quelque nature qu'ils soient ; les passions de l'ame, des abus dans le régime de vie, des topiques appliqués imprudemment la déplacent & la déterminent par métastase vers d'autres parties, & principalement vers les visceres de la poitrine où elle se fixe pour y causer des plaies dangereuses & souvent mortelles.

On observe en général trois différentes especes d'éruptions, de taches, ou efflorescences ; les unes sont purement dépuratoires ou critiques ; elles ne s'élevent pas au-dessus du niveau de la peau ; leur couleur est ordinairement la même que celle des tégumens, quelquefois elle en differe en quelque chose, ou bien de petites pustules imperceptibles qui disparoissent en peu de tems. Ces efflorescences & ces pustules ne sont précédées, accompagnées ni suivies de mouvemens fébriles, ni de lésion sensible des fonctions, excepté de démangeaisons très-incommodes ; telles sont celles qui surviennent après de grandes chaleurs, après des exercices immodérés, des passions de l'ame, &c.

La seconde espece consiste en des exenthemes fébriles, souvent formés d'un dépôt de matiere critique encore crue, que la fievre détermine par violence vers les extrémités capillaires des arteres sanguines & lymphatiques. Ces exenthemes sont différens,

ſelon la nature de la maladie & ſelon la différence de la matiere morbifique qui en fait le caractere. C'eſt de ces différences que les fievres exenthémateuſes prennent leurs différentes dénominations; telles ſont les ſcarlatines, les pétéchiales, les pourprées, les miliaires, les éréſipellateuſes, les varioliques, celles de la rougeole, &c.

La troiſieme eſpece conſiſte en des éruptions de matieres âcres que la nature détermine vers les orifices des pores de la peau, qu'elles irritent, reſſerrent, rongent, & y forment des croûtes, des taches, des puſtules, tantôt générales, tantôt particulieres, ſelon la diſpoſition des pores exhalans & des parties ſur leſquelles elles ſe répandent : ce ſont des croûtes laiteuſes, des teignes, des galles, des dartres, &c.

La premiere eſpece de ces exanthemes peut être conſidérée comme critique ; la matiere qui les produit s'épuiſe en ſe diſſipant, pourvu qu'on laiſſe agir la nature, qu'on la ſeconde à propos & qu'on ne commette pas d'imprudence qui puiſſe faire obſtacle à la réſolution de cette matiere & à ſon excrétion. Si l'on en commettoit on auroit à craindre que cette matiere déja pervertie ne ſe portât par métaſtaſe dans les viſceres de la poitrine & n'y occaſionnât de fâcheux accidens & principalement des Phthiſies pulmonaires.

La ſeconde eſpece d'éruptions eſt toujours aiguë, inflammatoire & menace d'un danger prochain. Si ces différentes maladies dont les éruptions indiquent

le caractere ne sont pas parfaitement jugées, lorsque la fievre a cessé & que tous les symptômes se sont dissipés, on court le danger des métastases dans la poitrine, suivies de Phthisies pulmonaires, toujours annoncées par de petites toux qui font des progrès rapides qui conduisent par degrés à une extinction totale. On est principalement exposé à ces accidens, à la suite de la petite vérole, de la rougeole, des éresypelles, &c.

Les éruptions de la troisieme espece sont chroniques & dangereuses dans tous leurs tems & dans leurs différences; les humeurs qui les causent, toujours disposées à se dissiper par métastase, menacent les principaux visceres, & semblent se porter par préférence dans les poumons, qui en sont toujours dangereusement affectés.

CHAPITRE IX.

Métastase de l'humeur qui forme les croutes laiteuses & la teigne des enfans : Cause de Phthisies pulmonaires.

LES croûtes laiteuses des enfans, proviennent d'ulceres qui se répandent d'abord à la tête, au visage & quelquefois en différentes parties de la superficie du corps. Ces ulceres commencent par de petites vésicules blanches, qui deviennent jaunes, dont la suppuration s'épaissit par le contact de l'air & forme des croûtes. La matiere de cette suppuration ne s'épaissit pas totalement en croûtes, il en coule une

une humeur ichoreuſe qui cauſe des démangeaiſons cuiſantes, ſur-tout lorſque les croûtes ont pris une étendue conſidérable.

La principale cauſe des croûtes laiteuſes, eſt une lymphe viciée, trop viſqueuſe, trop âcre pour ſe diſtribuer dans les glandes cutanées, ſans y cauſer des engorgemens, des éroſions, des ulceres.

Les cauſes éloignées des croûtes laiteuſes dépendent du tempérament du pere & de la mere, de celui de la nourrice, des maladies auxquelles ils ſont ſujets; de la qualité du lait, de la trop grande quantité dont on a la pernicieuſe coutume d'engorger les enfans, & des autres alimens qu'il eſt très-ordinaire qu'on leur donne mal à propos, ſur-tout dans les premiers ſix ou ſept mois de leur nourriture.

Les croûtes laiteuſes dégénerent en teigne d'un mauvais caractere, lorſqu'on néglige d'en prendre ſoin, de les tenir propres & lorſqu'elles durent trop long-tems. Les enfans ſont expoſés au même accident & ſouvent à de plus graves, lorſque les nourrices commettent des abus dans le régime de vie, tant en ce qui concerne la nourriture, que les paſſions de l'ame. J'ai vu des croûtes laiteuſes, par la ſeule cauſe que les nourrices avoient des fleurs blanches, ou d'anciens écoulemens gonorrhoïques, quoiqu'ils ne puſſent être ſuſpectés d'être vénériens; il ſeroit donc eſſentiel qu'on n'adoptât jamais pour nourrices des femmes qui auroient des écoulemens, de quelque nature qu'ils fuſſent.

On diſtingue la teigne des croûtes laiteuſes, par des ulceres couverts de croûtes vertes, jaunes, blanches, qui rendent une ichoroſité fétide, peu abondante, qui cauſe des démangeaiſons inſupportables. Lorſqu'on gratte les croûtes des teigneux, ou qu'on les frotte un peu fortement, il en ſort des écailles ſemblables à du ſon. La teigne ſe borne ordinairement à la tête, elle couvre toute l'étendue du cuir chevelu ; il eſt rare qu'elle paſſe au viſage & qu'elle ſe répande ſur d'autres parties.

Les croûtes laiteuſes bénignes, celles qui proviennent d'une nourriture trop abondante, doivent être conſidérées comme une dépuration de la maſſe des liquides ; on y remédie ſans danger, pourvu qu'on n'emploie pas d'abord des applications de remedes repercuſſifs ou aſtringens : quelque bénignes que fuſſent les croûtes, elles cauſeroient des métaſtaſes mortelles.

Hoffman a obſervé qu'à la ſuite de tels abus il ſurvenoit des tintemens d'oreille & des vertiges. Cet Auteur ajoute que la ſeule impreſſion du froid repercute les croûtes laiteuſes, donne la fievre qui ne cede que lorſque les croûtes reparoiſſent. Il a vu que des linimens deſſicatifs appliqués inconſidérément ſur des croûtes laiteuſes, avoient occaſionné des métaſtaſes dans les poumons qui avoient donné lieu à des aſthmes convulſifs. On a ſouvent obſervé que des enfans dépériſſoient, tomboient dans le maraſme & devenoient phthiſiques pour avoir appliqué des onguens ſur des croûtes laiteuſes qui paroiſ-

ſoient bénignes. Les applications de topiques ſur des croûtes laiteuſes dont la cauſe eſt compliquée, menacent toujours du plus grand danger, ſur-tout lorſque cette cauſe eſt héréditaire, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle provient des vices du pere, du ſein de la mere, ou du lait de la nourrice.

De pareilles applications ſont encore plus dangereuſes lorſqu'on les emploie pour guérir de la teigne ſans les avoir faites précéder par des remedes intérieurs. Hoffman a obſervé qu'un ſimple liniment aſtringent employé mal à propos ſur la teigne d'un enfant de dix ans, avoit occaſionné une inflammation à un œil, qu'il étoit venu en ſuppuration, & qu'enfin il s'étoit perdu totalement.

Quels ravages ne feroient pas de telles métaſtaſes en ſe portant dans les poumons ? combien n'a-t-on pas vu d'enfans mourir phthiſiques, à la ſuite & par l'effet de pareilles imprudences ?

CHAPITRE X.

Métaſtaſes d'humeurs dartreuſes dans la poitrine : Cauſe de phthiſies Pulmonaires.

LES dartres ſont des puſtules de différentes eſpeces, ſouvent éréſypellateuſes qui ſe répandent ſur la peau, où elles prennent des dénominations différentes, ſelon leur caractere.

Lorſque les puſtules dartreuſes ſont ſéparées les unes des autres, comme le ſont ordinairement celles

qui viennent au visage, on les appelle discretes. Celles-ci s'élevent en pointe avec une base enflammée dont la rougeur disparoît après qu'elles ont jetté un peu de matiere séreuse ; elles se dessèchent ensuite d'elles-mêmes & tombent en petites écailles semblables à du son de farine de froment.

Les pustules qui forment les dartres confluentes sont petites, ramassées ; leurs pointes se remplissent d'une matiere blanchâtre d'où se forme une petite croûte ronde semblable à un grain de millet ; on appele ces dartres miliaires.

On reconnoît sous le nom de dartres rongeantes, celles dont les pustules sont si âcres, si corrosives qu'elles pénetrent dans la peau, la rongent & la détruisent.

Ces différentes especes de dartres proviennent d'une lymphe plus ou moins épaisse, plus ou moins âcre retenue dans les glandes de la peau ; elles prennent souvent leur principe d'un vice de la masse des liquides, soit héréditaire, soit acquis, ou accidentel. Ce vice peut être compliqué avec différens virus, comme le vérolique, le scorbutique, le cancereux, le scrophuleux, &c.

On jugera aisément, en réfléchissant sur le caractere des dartres, qu'on doit les considérer comme une maladie que la nature a suscitée, pour garantir les visceres des dangereuses impressions que pourroit faire sur eux un principe dartreux retenu dans le systême des vaisseaux. L'humeur dartreuse lorsqu'elle est à la peau, se déplace aisément, sur-tout lorsqu'elle

eſt repercutée par des topiques appliqués mal-à-propos. Elle ſe porte ordinairement dans la poitrine par de dangereuſes métaſtaſes & ſe fixe dans les poumons qu'elle ſemble choiſir de préférence à tous les autres viſceres, où elle s'annonce bientôt par tous les ſymptômes des Phthiſies pulmonaires.

Dès que l'humeur dartreuſe eſt fixée dans la ſubſtance des poumons, il ſurvient une toux qui amene après elle une ſéroſité claire & abondante. On éprouve tous les jours un froid aſſez conſidérable, ſuivi de chaleur & d'altération. Il ſurvient à la gorge des douleurs qui gênent la voix & la déglutition. L'appétit tombe, & dès que la Phthiſie pulmonaire eſt confirmée, les crachats ſont copieux, épais, jaunes & quelquefois roux. Cette Phthiſie eſt pleine de danger dans ſes commencemens, & ordinairement incurable, lorſqu'elle eſt parvenue au troiſieme degré.

Bonnet rapporte l'hiſtoire d'un homme qui, ayant eu l'imprudence de repercuter des dartres par des topiques, fut pris d'une colique violente, dont la cauſe ſe porta à la poitrine, & le rendit phthiſique.

Un homme âgé de vingt-quatre ans avoit une dartre au front, vers la racine du nez, entre les ſinus frontaux ; c'étoit un négociant robuſte & bien fait, qui voyageoit tous les ans dans les villes principales du royaume, pour donner de l'étendue à ſon commerce. Cette eſpece de difformité l'inquiétoit ; il y appliqua des topiques aſtringens ; la tache dartreuſe diſparut en peu de tems. L'humeur qui la formoit,

étant repercutée par ce remede pernicieux, se porta dans la substance des poumons où elle accomplit une Phthisie pulmonaire qui parcourut tous ses degrés jusqu'à une entiere extinction. Cette pulmonie se communiqua successivement à deux gardes qui avoient donné au malade des soins assidus pendant tout le cours de sa maladie.

On ouvrit le corps du négociant, on le trouva atrophié à la superficie ; les poumons étoient farcis d'ulceres & de tubercules crus & suppurés ; les visceres du bas ventre étoient parsemés d'obstructions & couverts de taches gangréneuses.

Un jeune homme âgé de douze ans, fils unique d'une maison distinguée, étoit affligé dès son enfance de croûtes dartreuses aux jambes ; M. son pere éprouvoit la même maladie, même avant son mariage & n'en étoit point guéri. On regardoit avec raison, dans la famille, les dartres du jeune homme comme héréditaires, & par conséquent, disoit-on, elles étoient incurables. Pendant toutes ces considérations, il survint une toux importune & une légere douleur de poitrine, effets sans doute des topiques qu'on appliquoit sur les croûtes dartreuses : on craignit les suites de ces nouveaux accidens, on m'appela au secours du malade ; c'étoit au commencement de l'année 1758.

Je trouvai les deux jambes couvertes de croûtes dartreuses & furfureuses depuis les rotules jusques aux pieds ; je ramolis les croûtes pour modérer les démangeaisons qu'elles causoient & pour favoriser

la ſuppuration ; j'empêchai enſuite qu'elles ne durciſſent, je fis des remedes intérieurs pendant plus de deux ans ; la toux, les douleurs de poitrine ſe diſſiperent inſenſiblement ; le malade guérit, ſans qu'il en ſoit réſulté d'inconvénient : il jouit encore aujourd'hui d'une ſanté parfaite.

Madame de la G... ſouffroit dès l'âge de vingt-deux ans, principalement de coliques & d'une toux nerveuſe très-incommode ; quelque tems après il lui ſurvint des boutons éréſypellateux, tantôt aux extrémités ſupérieures, tantôt aux inférieures ; ces boutons dégénererent en dartres vives qui ſe fixerent enfin ſur les jambes & y formerent des ulceres profonds qui rendoient un pus jaunâtre. Ce pus étoit tellement âcre, que la partie latérale interne de la jambe droite étoit preſque couverte d'ulceres & de croûtes dartreuſes ; la toux ſpaſmodique ſe ſoutenoit toujours la même depuis quatre ans, & on ne ceſſoit pas d'employer des topiques ſur les ulceres dartreux. On parvint enfin à diminuer la ſuppuration ; la toux devint bientôt humide, la poitrine commençoit d'être douloureuſe, il s'établiſſoit un mal-aiſe général dans tout le corps, & le pouls dégénéroit de l'état naturel.

Ces ſymptômes donnerent de juſtes alarmes à la malade, elle vint à Paris pour me conſulter ſur ſa ſituation, elle y fit un aſſez long ſéjour, elle employa tout ce tems à faire des remedes utiles ; je donnerai cette méthode curative dans le dixieme chapitre de la cinquieme ſection de la ſeconde partie de cet ouvrage.

CHAPITRE XI.

Métastase de la Gale dans les visceres de la poitrine : Cause de Phthisie pulmonaire.

LA gale est une éruption de pustules phlegmoneuses qui se répandent sur la peau & y causent des démangeaisons très-incommodes.

On reconnoît en général deux especes de gale, l'une est seche & l'autre humide. La seche est formée de petites pustules qui ne rendent presque point d'ichorosité ; il en sort des écailles semblables à du son, qui se renouvellent successivement. Dans l'humide, les pustules sont plus apparentes, elles rendent une matiere purulente, moins prurigineuse que la seche ; ces pustules se couvrent d'une croûte formée d'un pus très-âcre, qui ronge la peau & pénetre jusqu'au tissu cellulaire.

La cause de la gale est la matiere de la transpiration devenue trop dense & irritante ; elle obstrue & ronge les orifices des pores exhalans, se communique aux glandes cutanées, les engorge, les irrite & les détruit, sur-tout lorsqu'elle est compliquée avec quelque vice étranger, tel que le scorbutique, le dartreux, l'éréfipellateux, le vénérien scrophuleux, &c.

La gale est une des maladies de la peau, la plus contagieuse ; elle se communique par la transpiration insensible, par le contact, par le pus que

rendent les puſtules, s'il touche à des parties ſaines & même par des chemiſes & des habits, dont les galeux ont été couverts, quand on n'a pas eu l'attention de les laver & de les nétoyer exactement avant de s'en ſervir ; il ſeroit encore plus prudent de n'en faire aucun uſage.

On conçoit par ces propriétés de la gale, dont l'humeur eſt extrêmement mobile, combien elle eſt propre à être répercutée, & à ſe porter par métaſtaſe dans les viſceres, & principalement dans les poumons. Dès que l'humeur *pſorique* eſt fixée dans ce viſcere, elle l'irrite, le ronge, y forme des ulceres, des tubercules, des hémoptyſies, qui dégénerent en Phthiſies pulmonaires. Ces Phthiſies ſont preſque toujours mortelles, à moins qu'on n'en arrête le progrès, dès qu'on s'apperçoit de quelque ſymptôme qui annonce que les poumons ſont en ſouffrance.

Un moine de Padoue avoit la gale ; il la fit paſſer par le moyen de frictions, ſans les avoir faites précéder par les remedes généraux ; il lui en ſurvint un écoulement d'humeurs ſalées, qui ſe porterent dans les poumons, il en cracha pluſieurs fois du ſang, & il mourut d'une fievre étique. On trouva à l'ouverture du corps, les poumons entiérement corrompus, & en grande partie ſquirrheux. Obſervation de Wiſſangius, rapportée par Bonnet.

Le fils unique d'un fameux marchand de Londres étoit ſujet à une eſpece de gale ſcrophuleuſe ; étant parvenu à l'âge de puberté, il ſe laſſa de ſes fréquens

retours ; il chercha à s'en guérir par des topiques & des répercuſſifs. Il fut pris bientôt après d'une toux ſeche, qui provenoit de tubercules aux poumons. Il ſe négligea juſqu'à ce que ces tubercules s'enflammerent, s'ulcérerent & qu'ils déterminerent une fievre lente, & les autres ſymptômes d'une Phthiſie pulmonaire.

Le malade étant dans ce triſte état, on appella un Médecin, qui l'envoya à la campagne, où il fit des remedes, qui paroiſſoient avoir guéri la toux & la fievre. Le malade ennuyé de la longueur du mal & de l'aſſujettiſſement qu'exigeoit l'uſage des remedes propres à ſa ſituation, ſe refuſa à tout ſecours. La toux & la fievre étiques ſe renouvellerent, il s'y joignit une diarrhée & d'autres ſymptomes de colliquation qui le conduiſirent à ſon dernier moment.

A l'ouverture du corps, on trouva tous les lobes des poumons farcis de tubercules de différentes groſſeurs ; il y en avoit de crus, d'enflammés & d'ulcérés: ils contenoient tous une matiere purulente de conſiſtance de miel. Cette obſervation eſt de Manget.

Une fille de Boulogne, âgée de 22 ans, avoit la gale qu'on repercuta avec des onguents ; elle fut bientôt priſe d'une vive oppreſſion ſans fievre ; cette maladie ne céda à aucun ſecours, les ſaignées ne faiſoient que rendre plus violente la difficulté de reſpirer ; elle mourut à la ſuite de ce ſupplice.

On ouvrit le corps, où l'on ne découvrit aucune marque de gale ; le foie étoit plus livide & plus

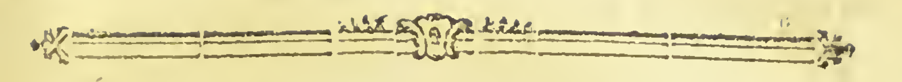
dur que dans l'état naturel ; la rate étoit, pour ainſi dire, ſéparée en deux parties qui ne tenoient l'une à l'autre, que par un petit endroit dans l'un des côtés, ſans quoi, on auroit pu prendre ces deux parties pour deux rates.

Avant d'ouvrir la poitrine, on diſſéqua les mamelles ; à chaque coup de biſtouri, il en jailliſſoit du lait ; toute leur ſubſtance en étoit imbibée. Ce qu'il y avoit en cela de ſurprenant, c'eſt que Morgagny, qui a donné cette hiſtoire, avoit obſervé en faiſant la diſſection des viſceres du bas ventre, des marques non équivoques, que cette fille étoit vierge. Dès qu'on eut porté le biſtouri dans l'intérieur de la poitrine, il en ſortit une eau preſque bleue, qui rempliſſoit toute ſa capacité : les poumons étoient en totalité adhérens à la plevre : le pericarde contenoit tant d'eau de la même nature, qu'il en étoit dur au tact : le cœur étoit de la groſſeur ordinaire ; on ne trouva pas dans ſes vaiſſeaux une ſeule goutte de ſang, mais ſes deux ventricules étoient farcis de concrétions polypeuſes, dont la ſubſtance étoit ſemblable à une graiſſe jaunâtre.

Sennert fut appellé dans l'année 1726 par un homme d'un tempérament mélancolique, qui avoit une fievre continue & une groſſe toux, avec difficulté de reſpirer ; il rendoit des crachats copieux, & de tems en tems beaucoup de ſang : tout donnoit lieu de craindre que ce malade ne tombât dans une Phthiſie confirmée. Sennert voyant que les remedes qu'il avoit mis en uſage pendant huit jours, n'avoient pas procuré de ſoulagement, ſoupçonna

que cette maladie provenoit de quelque cause particuliere. Il fit en conséquence des perquisitions exactes sur la façon de vivre du malade, & sur les incommodités auxquelles il avoit été sujet. Il apprit enfin qu'il avoit eu la gale, & que dès le moment qu'elle avoit disparu, il avoit été pris de la toux & de la fievre qu'il avoit alors. Le médecin n'hésita pas à prononcer que la gale repercutée s'étoit portée par métastase dans les poumons, & que la fievre & les autres symptômes provenoient de cette cause. Il prescrivit des remedes propres à rappeler la gale à la peau, il y réussit, la fievre, la toux & les autres symptômes disparurent. Le médecin s'occupa ensuite de la guérison de la gale & la santé de son malade se rétablit totalement, sans aucune crainte de la Phthisie, dont il avoit été menacé.

Il se fait aussi des métastases d'autres éruptions cutanées, celle de la suppuration des vieux ulceres ne sont pas moins dangereuses que celle de la gale; j'en ai déja rapporté des exemples. Il arrive aussi quelquefois, que des humeurs vagues, gouteuses, rhumatismales, scorbutiques, vénériennes, &c., se fixent à la poitrine par métastase, & causent des Phthisies pulmonaires. La connoissance des métastases, dont je viens de traiter, instruit assez sur celles de ces humeurs, pour me dispenser d'entrer dans un plus long détail sur les effets qu'elles produiroient dans la substance des poumons, principalement si l'on ne les prévenoit pas, par préjugé, par négligence, par trop de sécurité, ou faute d'en connoître le danger.



SECONDE PARTIE.

MÉTHODE PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.

SECTION PREMIERE.

Généralités concernant la méthode préservative & curative de la Phthisie pulmonaire.

CHAPITRE PREMIER.

État des poumons après la mort des Phthisiques.

J'AI fait connoître dans la premiere section de la premiere partie de cet ouvrage, l'état naturel des poumons; j'y ai donné une idée de leur délicatesse, & des dangers auxquels ils sont exposés au moindre accident qui trouble, ou qui dérange leurs fonctions. J'expose dans ce chapitre l'état de ce viscere, tel qu'il paroît par les dissections anatomiques des sujets morts de Phthisies pulmonaires.

Les poumons des phthisiques sont ordinairement adhérens, en tout ou en partie, à la plevre, aux côtes, & même aux vertebres du dos, dont il est difficile de les détacher. Il se forme souvent dans

leurs adhérences, une sérosité ichoreuse, putride; tantôt un des lobules est détruit par la corrosion que fait la pourriture, tantôt deux & quelquefois toute la substance du lobe l'est également; on trouve presque toujours dans l'un & l'autre lobe des ulceres salis d'une humeur sanieuse & infecte; ces ulceres sont quelquefois si multipliés qu'ils labourent, pour ainsi dire, la plus grande partie de la substance pulmonaire. La plupart sont formés en vomiques, ils rendent un pus, tantôt épais, tantôt ichoreux & toujours fétide. En ouvrant les poumons vers leur partie supérieure, on y découvre souvent des cavités qui représentent des especes de lacs, ou de cloaques qui contiennent un pus semblable à celui que rendoient les malades par l'expectoration.

Lorsque la pulmonie n'est pas causée immédiatement par des ulceres, elle l'est par des tubercules suppurans, par d'autres qui ne suppurent pas, ou par des concrétions polypeuses, graveleuses, pierreuses, cartilagineuses, &c. Les tubercules qui suppurent, rongent les parties qui leur sont adhérentes, & forment des ulceres qui ne different pas de ceux qui établissent la cause immédiate de la Phthisie pulmonaire. Les tubercules de cette espece se multiplient de même que les ulceres qui en proviennent, c'est l'effet d'une espece de contagion propre à tous ceux qui dépendent d'une source corrompue. Les progrès de ces ulceres ne sont bornés que par une extinction totale, lorsqu'on n'a pas eu

le bonheur ou l'intelligence d'en détruire la cauſe, avant que la maladie ne ſoit parvenue à un période qui la rende incurable.

Le pus des ulceres dans la Phthiſie étant réſorbé dans la maſſe des liquides, lui communique ſon caractere, déprave inſenſiblement le ſuc nourricier, & détruit ſes propriétés : tous les viſceres en éprouvent des atteintes mortelles. On a ſouvent trouvé après la mort des phthiſiques, le cœur flétri, ſes vaiſſeaux vuides de ſang, & ſes ventricules pleins de concrétions polypeuſes ; il eſt très-ordinaire que dans leurs derniers momens, il s'épanche une ſéroſité purulente & fétide, dans la cavité de leur poitrine.

Cette maladie affecte également les viſceres du bas-ventre ; le foie eſt preſque toujours pâle & plus volumineux que dans l'état naturel ; quelquefois il eſt farci d'engorgemens. Les glandes du méſentere ſont très-ſouvent obſtruées, l'épyploon & les graiſſes ſont conſumées, & les chairs ſont détruites ; tout tombe dans cette cruelle maladie, dans un dépériſſement, qui fait des progrès juſqu'à une deſtruction totale.

CHAPITRE II.

On guérit ſouvent de la Phthiſie pulmonaire, on la prévient même malgré le préjugé preſque général que cette maladie eſt incurable.

DES obſtacles ſans nombre s'oppoſent à la guériſon de la Phthiſie pulmonaire ; on en voit tous les jours

des exemples funestes qui ne peuvent qu'alarmer l'humanité. Cette cruelle maladie n'épargne ni l'un ni l'autre sexe, elle est fatale à tous les âges, à tous les états ; elle moissonne les hommes, principalement dans la jeunesse, dans l'adolescence, & il n'est point de vieillard qui puisse se flatter d'en être exempt. Le public frappé de la seule idée de cette calamité, n'a pas tort d'en redouter les effets. Ceux qui parmi les gens riches ont le bonheur de s'en garantir, ou qui n'y sont pas exposés doivent ce précieux avantage à la pureté de leurs mœurs, à celle de leurs peres, à l'exercice & à la sobriété ; à quelles calamités ne doivent pas s'attendre des enfans, dont les peres ont détruit leur tempérament par des abus, par des excès & par les vices auxquels entraînent toujours les passions inconsidérées ; ils ne peuvent être que les malheureuses victimes de leur intempérance. A quels malheurs ne sont pas exposés les enfans des meres, qui ont pris dans le luxe & dans l'oisiveté, un penchant inévitable pour les passions, qui sacrifient à leurs sens & à des convenances imaginaires, une santé précieuse, des devoirs sacrés, suggérés par la raison, imposés par leur état, essentiels à leur conservation & nécessaires à leur postérité.

Ces abus, ces excès, ces passions, sont autant de sources fécondes de maladies de langueur, & sur-tout de Phthisies pulmonaires héréditaires qui, si elles ne détruisent pas les familles, parmi lesquelles elles ont commencé de germer, s'y étendent

&

& s'y multiplient, pendant un nombre de générations.

On ne guérit pas de la Phthisie pulmonaire, selon l'opinion des hommes qui sacrifient au préjugé ; ils se trompent, mais peut-être, n'est-ce que d'après des gens de l'art, qu'ils ont adopté cette erreur ; il en est, qui ont prétendu que les pulmoniques ne guérissoient point ; il est surprenant qu'ils n'aient pas opposé l'expérience aux foibles raisons qu'ils alleguent pour autoriser leur opinion, ils ont cru que le mouvement continuel des poumons empêchoit les ulceres de se cicatriser ; s'ils avoient consulté Galien, ils auroient appris de cet observateur, que le mouvement naturel de la respiration, n'agite pas assez les poumons, pour rendre impraticable la cicatrice des ulceres de ce viscere.

Il faut avouer, cependant, comme je viens de l'observer, qu'il est bien des obstacles qui s'opposent à la guérison des pulmoniques ; que ces obstacles sont redoutables, & qu'ils exigent des secours de l'art les plus éclairés, puisque dès son premier degré, la Phthisie pulmonaire élude souvent les puissantes ressources de la nature.

Il n'est point de pulmonique qui ne tousse ; la toux est plus ou moins violente, selon le plus ou le moins de l'irritation qui la provoque. Sans la toux, l'expectoration du pus des ulceres n'auroit pas lieu, & les fibres des ulceres sont inquiétées ou déchirées par les concussions, qui sont les effets d'une toux

trop forte. C'eſt l'un des principaux ſymptômes qui ſont obſtacle à la réunion des levres des plaies, à la cicatrice des ulceres, & à la guériſon de la pulmonie. D'ailleurs le pus ne ſauroit prendre une bonne qualité parmi les concuſſions d'une toux vive & fréquente. Il eſt généralement avoué que les ulceres ne ſe cicatriſent qu'à la faveur d'un bon pus, d'un pus épuré, ſous lequel le ſuc nourricier régénere les ſubſtances détruites, & forme des cicatrices ſolides. La fievre eſt encore un obſtacle qui s'oppoſe à la perfection du ſuc nourricier, & à ce que le pus prenne une qualité propre à favoriſer la répation de la perte de ſubſtance, dont l'ulcere s'eſt formé.

Ce n'eſt pas tout encore, il eſt peu de remedes propres à la Phthiſie pulmonaire qui puiſſent pénétrer directement dans les poumons, par la trachée-artere; ils ne peuvent être portés dans la cavité de la poitrine, que dans l'inſpiration, ſur les aîles de l'air de l'atmoſphere. Ceux qui vont dans l'eſtomac, ne communiquent avec les poumons, que par les voies générales de la circulation du ſang; ils ont alors perdu de leurs vertus, par les changemens qu'ils ont ſubi dans les voies des digeſtions.

Malgré tous ces obſtacles, les plaies des poumons qui ſuppurent & les ulceres phthiſiques de ce viſcere ne ſont pas incurables; ils guériſſent ſouvent, lorſque les malades obſervent un régime de vie convenable à leur état; lorſqu'ils ont recours

aux fecours de l'art, principalement au premier degré de la maladie, auquel la guérifon eft incertaine; elle eft douteufe au fecond degré, & au troifieme, elle eft défefpérée. Il eft cependant un nombre d'obfervations qui confirment qu'on a guéri des Phthifies pulmonaires, à ces trois différens degrés; elles ont été données par des auteurs dont on ne fauroit foupçonner la candeur & la bonne foi. Tels font parmi les anciens, *Galien*, *Oradus Ingarfias*, *Erafte*, *Avicenne*, *Mefué*, *Valefcus*, *Vareliora*, *Craton*, *Foreftus*, & un nombre d'autres. Ceux qui parmi les modernes en ont donné de pareilles, font Sennert, Riviere, Boerrhaawe, Morton, Burnet, Bonnet, Chefneau, Hoffman, Wan-Swieten, &c. J'en ai donné moi-même dans mon traité d'obfervations, & dans la premiere partie de cet ouvrage, que j'ai faites fur des malades, dont on avoit lieu de défefpérer de la guérifon.

J'ai vu des boffus cracher le fang, fe plaindre de douleurs à la poitrine, & d'autres fymptômes qui menaçoient de Phthifie pulmonaire, s'en préferver par un régime de vie convenable à leur fituation & par les fecours de l'art employés à propos. J'ai obfervé à l'ouverture du corps des gens qui étoient guéris de pulmonie, morts long-tems après d'autres maladies, que les poumons étoient dans leur état naturel, qu'il n'y reftoit point de tubercules, & qu'on n'y appercevoit que des bafes d'ulceres parfaitement cicatrifés, & des adhérences fans fuppuration.

La négligence trop ordinaire d'avoir recours aux secours de l'Art, lorsqu'on est menacé de Phthisie pulmonaire, est une des principales causes que cette maladie est souvent incurable. La toux seche & la fievre étiques sont supportables dans leurs commencemens; on y fait peu d'attention, on les prend pour de simples rhumes : on boit de quelque infusion théiforme, on s'en rapporte pour le reste aux soins de la nature. Quelque tems après la toux devient plus considérable, plus fréquente, & commence d'être humide. C'est une marque, dit-on, *que le rhume meurit*, on se croit près de sa guérison, on est tranquille sur les suites de cette légere incommodité. L'hémoptysie survient enfin, les crachats prennent bientôt une odeur putride, la fievre se manifeste par des exacerbations, & on maigrit. A cette époque on commence à prendre quelque sollicitude, on en fait part à ses amis, & sur-tout à ses amies, qui toujours sont savantes en médecine, principalement en observations. Les malades alors ont lieu de se tranquilliser; on leur propose un nombre de remedes, *bons pour la poitrine*, dit-on, *& tous infaillibles.* On étaie ces assertions d'un nombre de guérisons miraculeuses, opérées par ces remedes, dans des cas où les maladies étoient désespérées & les malades abandonnés de tous les Médecins : on ne tarit pas sur ces exemples, aussi faux que séduisans.

Après une longue énumération de ces faits merveilleux, les uns proposent des tablettes d'un tel apothicaire, les autres un syrop qu'on débite en telle

maiſon ; d'autres des bouillons de choux rouge, de limaçons, d'eaux minérales, du lait, &c. D'autres plus exacts & plus ſavans, ont leur porte-feuille garni de formules, pour un nombre de maladies principalement pour celles dont il eſt queſtion, ſans en connoître ni la nature ni l'eſpece. Les malades avides de guériſon, ſont aiſément ſéduits par ces apologies officieuſes ; ils prennent pour ces remedes une confiance aveugle, égale à la témérité de ceux qui les ont propoſés, & ils perſiſtent dans leur uſage, toujours aſſez long-tems pour que la Phthiſie devienne incurable, avant qu'on ne faſſe uſage de ſecours qui puiſſent être utiles.

Il eſt encore d'autres obſtacles qui s'oppoſent à la guériſon des pulmoniques ; c'eſt la témérité de ces guériſſeurs univerſels qui entreprennent toutes les maladies, ſans avoir une ſimple idée de leur caractere, ſans en connoître les cauſes & les différences, encore moins la qualité des remedes dont ils font uſage ; telle eſt la marche ordinaire de l'ignorance.

Viennent enſuite les charlatans qui ſacrifient à leur cupidité tout ſentiment honnête ; ils n'ont d'autre ſcience que celle de ſéduire & de tromper. Une formule de remedes priſe au haſard leur ſuffit, pour l'appliquer à toutes les maladies, & principalement à celle pour laquelle on a la ſimplicité de les conſulter. Il leur eſt défendu en France de débiter leurs pernicieux remedes ; ils ſont proſcrits en Allemagne, en Danemark, dans les Etats du Roi de Sardaigne, & la République de Veniſe a prononcé

contre eux des peines de mort. Par-tout on connoît leur témérité, leur audace, combien ils ſont dangereux, & par-tout ils trouvent des gens ſimples & crédules, peut-être même des protecteurs ; ne ſont-ce pas autant de plaies de l'eſpece humaine ?

CHAPITRE III.

Récapitulation ſuccinte des cauſes de la Pulmonie : Signes qui la précedent.

LA Phthiſie pulmonaire dépend en général d'ulceres dans la ſubſtance des poumons, ou de tubercules ; ceux-ci ſont de deux eſpeces, les uns ſuppurent & les autres ne ſuppurent point. Il s'engendre auſſi dans les poumons des corps compactes, durs, cartilagineux & pierreux. Ce ſont des cauſes prochaines de cette maladie qu'il eſt eſſentiel de connoître & de diſtinguer pour en établir ſolidement la méthode curative.

La ſuppuration eſt la cauſe immédiate de la Pulmonie ; elle en décide le caractere, qui eſt auſſi indiqué par la fievre, par l'appauvriſſement général de la maſſe des liquides, par la décompoſition ou la deſtruction du ſyſtême des ſolides.

Les tubercules & autres corps étrangers qui ne ſuppurent pas, produiſent des effets auſſi dangereux que ceux qui ſuppurent ; ils diminuent ou ſuppriment les principales fonctions des poumons en général, ou en interceptant le commerce de l'air

avec ce viſcere. Ce commerce eſt ſi eſſentiel, que ſa diminution met dans des angoiſſes mortelles, & que ſa ſuppreſſion pendant quelques inſtans éteint toutes les fonctions vitales.

Ces différentes cauſes de la pulmonie, de ſes progrès, de ſes effets, tiennent ſouvent leur caractere de cauſes plus éloignées, qu'il eſt eſſentiel de connoître & de ne pas perdre de vue dans la méthode curative de cette maladie ; on entend par ces cauſes éloignées, des vices ſcrophuleux, ſcorbutiques, vénériens, dartreux, éréſypellateux, pſoriques, ou de toute autre nature.

Des humeurs rhumatiſmales ou goutteuſes fixées dans la ſubſtance des poumons ; une ſimple diſpoſition de la maſſe de liquides à contracter des vices propres à faire des éroſions, à former des tubercules, établiſſent ſouvent des cauſes éloignées de la pulmonie, toujours dangereuſes ou funeſtes.

Des évacuations habituelles, diminuées, ſupprimées ou repercutées, feroient des effets ſemblables, qui feroient ſuivis du plus grand danger, s'ils n'étoient prévenus par les reſſources de la nature, ou par les ſecours de l'art.

On doit placer encore parmi les cauſes éloignées de la Phthiſie pulmonaire, ces excrétions luxurieuſes devenues trop familieres parmi les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe ; ce ſont des abus, des excès pernicieux qui épuiſent les forces organiques, détruiſent l'ordre & l'énergie de ſecrétions, dépravent la ſanguification, la nutrition, & conduiſent enfin à

des ſouffrances, à des Phthiſies & à des langueurs qui éludent les reſſources de la nature & les ſecours les plus puiſſans de l'art de guérir.

Il n'eſt rien d'auſſi dangereux que d'anciennes ſuppurations, & d'éruptions cutanées repercutées; le plus ſouvent l'humeur dont ſe forme le pus de ces ulceres, & celle qui fait le caractere des éruptions ſe portent dans les poumons & y font des taches mortelles, ſur-tout ſi l'on néglige les moyens d'en garantir.

Les enfans de peres & de meres morts de phthiſie, portent en naiſſant des diſpoſitions à cette maladie; ces diſpoſitions ont toujours quelque rapport avec le caractere de la Phthiſie originaire, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue dans la méthode curative de cette maladie.

La mauvaiſe conformation du thorax, en comprimant les viſceres de cette capacité, en gêne les fonctions; les poumons en ſouffrent, la circulation s'y fait irréguliérement: de là, des hémoptyſies, des engorgemens tuberculeux, des ſuppurations, &c. La Phthiſie eſt précédée ordinairement d'une voix enrouée, de pâleur à la peau, de débilité des extrémités inférieures, de maigreur. Quelquefois on eſt inquiété par des ſerremens de poitrine, par des oppreſſions ſemblables aux oppreſſions nerveuſes qui paroiſſent provenir des hyppocondres.

On s'apperçoit d'ailleurs des diſpoſitions à la Phthiſie, par des chaleurs incommodes à la plante des pieds & à la paume des mains, principalement

après les repas ; quelquefois pendant ces chaleurs le pouls eſt fréquent ſans être fébrile.

Des rhumes habituels, des expectorations abondantes d'une pituite viſqueuſe, des friſſonnemens momentanés, ſont quelquefois des préludes de cette maladie ; on en trouve la méthode préſervative dans la ſeconde ſection de cette partie.

C'eſt ſans doute pour ne pas faire attention à ces ſymptômes & pour ne pas en prévenir les ſuites, que la Phthiſie pulmonaire fait périr un ſi grand nombre de citoyens, que l'humanité en eſt juſtement alarmée ; c'eſt pour cette raiſon que je me ſuis permis la répétition des cauſes & des ſignes avant-coureurs de cette maladie.

CHAPITRE IV.

Regles générales pour ſervir à la méthode curative de la Phthiſie pulmonaire.

LA méthode curative de la pulmonie, doit être établie & dirigée d'après ſes cauſes éloignées, ſes cauſes prochaines & ſes cauſes immédiates ; d'après ſon caractere, ſes différences, ſes ſymptômes & d'après ſes complications. Si les cauſes éloignées de cette maladie ſont ſcorbutiques, vénériennes, ſcrophuleuſes, dartreuſes, éréſypellateuſes, pſoriques, ou compliquées, on doit faire uſage de remedes propres à la guériſon de ces vices ; on en diſtingue les eſpeces par la différence des ſignes qui les in-

diquent & par ceux qui ſont particuliers à chacun d'entre eux ; on met en même tems en uſage les ſecours qui conviennent au vice local qui caractériſe la Phthiſie pulmonaire, & aux différens ſymptômes qui en émanent.

On doit conſidérer la Phthiſie pulmonaire dans ſes différens degrés ; elle s'annonce au premier degré par des irritations, des toux, des hémoptyſies, des éroſions, des ulceres ou bien par des toux, des engorgemens lymphatiques, tuberculeux, qui viennent en ſuppuration, ou qui ne ſont pas propres à ſuppurer, & qui n'en ſont pas moins dangereux & funeſtes.

Dans ce degré on doit remédier à l'hémoptyſie & fournir à la maſſe du ſang des remedes propres à modérer ſon activité, à tempérer ſon âcreté, à prévenir les éroſions des vaiſſeaux & les ſuppurations. Si dans cet état la fibre eſt roide & la peau ſeche, avec des ſignes de pléthore ſanguine, on a recours à la ſaignée, aux bains domeſtiques, à des boiſſons émollientes & diaphorétiques. Si la Phthiſie eſt tuberculeuſe, on fait ces infuſions dans une légere décoction de racines de plantes apéritives.

Lorſque la Phthiſie provient de la diminution de quelqu'une des évacuations naturelles ou habituelles, ou bien d'éruptions à la peau qui ſe portent aux poumons, il eſt de la prudence & d'une ſaine pratique d'en faire une prompte diverſion par le moyen de la ſaignée, de véſicatoires, de cauteres, de ſetons, & par les ſecours les plus propres à garantir

les poumons des effets de ces dangereuſes métaſtaſes. Si celles-ci proviennent de la ſuppreſſion du flux hémorroïdal des deux ſexes, ou du périodique des femmes, on ſeconde l'effet des ſaignées par l'application des ſangſues à l'anus, à la vulve, &c.

Dès qu'on eſt parvenu à rendre la fibre moins roide & à ramolir la peau, on a égard aux premieres voies; on remédie au dérangement de leurs fonctions, par des vomitifs ménagés & par des purgatifs réitérés, lorſqu'il n'y a pas des indications qui en défendent l'uſage. On paſſe enſuite avec plus de ſureté qu'auparavant à l'uſage des diaphorétiques qui ſont d'un puiſſant ſecours au premier degré de pulmonie. Ces remedes ſont propres à éloigner du centre des humeurs étrangeres tranſpirables, qui ſe fixeroient dans les poumons ſi elles n'étoient pas déterminées par les ſecours de l'art, vers les pores de la peau. On préfere à cet effet les infuſions, les décoctions de diaphorétiques choiſis parmi les végétaux de cette claſſe : on les ménage ſelon la délicateſſe des tempéramens, la conſiſtance du ſang, & ſelon le plus ou le moins d'irritabilité des ſolides.

Il eſt des tempéramens lents dont la fibre eſt lâche, chez leſquels les diaphorétiques ne ſeroient pas aſſez actifs pour provoquer une tranſpiration ſuffiſante; on met alors en uſage des décoctions de bois ſudorifiques, dont on a ſouvent obtenu de bons effets, dans de pareilles circonſtances.

Lorſque la Phthiſie eſt parvenue à ſon ſecond degré, on renonce à la ſaignée, à moins qu'il ne

ſurvienne des fievres péripneumoniques, occaſionnées par l'inflammation de tubercules qui entrent en ſuppuration. S'il ſe préſente des indications qui exigent des purgatifs, on s'en tient aux minoratifs les plus doux ; il ſeroit à craindre que, s'ils étoient plus énergiques, ils n'affoibliſſent les malades, ou ne rendiſſent plus graves les ſymptômes de la maladie. On s'occupe principalement du ſoin de modérer la toux & de faciliter l'expectoration, ſans trop l'exciter. Une toux violente ne pourroit que faire obſtacle à la guériſon des ulceres, & le pus par un long ſéjour les rendroit très-graves : cependant il ſeroit imprudent de trop provoquer l'expectoration, ſur-tout lorſque le pus eſt de bonne qualité ; il eſt utile qu'il en reſte un peu dans l'ulcere, pour favoriſer la cicatrice, car les cicatrices des ulceres ſe forment ſous un pus bien conditionné ; je l'ai déja obſervé.

Les diaphorétiques & les ſudorifiques qui ſont ſouvent eſſentiels au premier degré de la pulmonie, deviendroient pernicieux vers la fin du ſecond & au troiſieme degré de cette maladie, ſur-tout ſi la maſſe des liquides tendoit à la colliquation, ils la précipiteroient & rendroient la maladie incurable.

Les exercices modérés dans un air libre, les frictions ſeches ſur tout le corps, ſont eſſentiels dans la Phthiſie pulmonaire ; ils ſoutiennent le ton des fibres relachées, ils favoriſent la tranſpiration inſenſible, ils l'excitent & la ſoutiennent : ils ſoulagent les viſceres en ſouffrance, en détournant & en diſſipant par d'heureuſes diverſions des humeurs étran-

geres qui se fixeroient dans leur substance, si elles y faisoient quelque séjour.

Le régime de vie des phthisiques doit être sobre, doux, humectant & modéré ; ils doivent également l'observer dans l'usage des autres choses non naturelles.

Lorsque la Phthisie est avancée dans le second degré & dans le troisieme, les secours généraux les plus puissans que l'on puisse donner aux malades, consistent dans l'usage des calmans ménagés avec prudence ; des bechiques, des vulnéraires, principalement de ceux qui abondent en parties balsamiques. On prend ces remedes dans le regne des végétaux, auxquels on a reconnu cette qualité. On choisit parmi eux ceux qui abondent le plus en parties volatiles & qui ont le moins d'acreté, afin qu'ils n'irritent pas la substance des poumons, qui n'est déja que trop en souffrance.

Les baumes ont été regardés dans tous les tems comme déterfifs & propres à mondifier & à cicatriser les ulceres ; ils font cet effet sur les ulceres extérieurs, parce qu'on les y applique immédiatement ; ils ne peuvent pas être aussi efficaces pour la guérison des ulceres des poumons, parce que leurs parties intégrantes n'y parviennent que par le moyen de la circulation des liquides. Il paroît cependant que leurs parties odorantes pénetrent & s'insinuent dans tout le corps, de même que les parties volatiles de toutes les substances de cette nature. La thérébentine qui ne differe des autres baumes que parce qu'elle est

moins épurée qu'eux, donne aux urines l'odeur des violettes de Mars ; la tranſpiration cutanée de ceux qui font uſage du camphre, rend très-ſenſiblement l'odeur de cette ſubſtance volatile ; ne ſont-ce pas autant de preuves que les parties volatiles dont on fait un uſage intérieur, pénetrent dans les corps par les pores & par le tiſſu cellulaire ? C'eſt principalement en s'introduiſant par ces voies dans la ſubſtance des poumons, que les baumes peuvent concourir à la guériſon des ulceres de ce viſcere. On doit préférer dans la méthode curative de la pulmonie, les baumes naturels aux factices ; ceux-ci, malgré l'opinion des Chymiſtes, tels que le baume de ſoufre & autres de cette nature, ſont toujours âcres, ſouvent rances & propres plutôt à irriter les poumons & à les enflammer, qu'à déterger les ulceres & à les cicatriſer. On remarque même parmi les baumes naturels, une différence conſidérable qui mérite aux uns la préférence ſur les autres dans la méthode curative de la Phthiſie pulmonaire, quel qu'en ſoit le caractere.

L'uſage des anti-ſeptiques eſt d'un puiſſant ſecours dans la Phthiſie pulmonaire, pour prévenir les effets que la contagion du pus des ulceres fait ordinairement dans la maſſe du ſang ; les baumes, la myrrhe, le camphre, la poix & tous les aromates de la même claſſe, ſont reconnus pour avoir cette qualité. Pringle donne le ſucre comme un excellent anti-ſeptique ; depuis les expériences de cet Auteur, le ſucre eſt généralement regardé comme tel par les gens inſtruits, malgré le ſentiment de Boerrhaave & de Carteuſer

qui ont cru qu'il faisoit un effet tout contraire. Le sucre est aussi résolutif, il déterge les aphtes des enfans, & il mondifie les ulceres, par une application extérieure : il préserve puissamment de la pourriture les plantes & les substances animales. Il a encore une vertu bien précieuse, c'est qu'il est spécifique contre ce redoutable venin végétal, dont les Américains empoisonnent leurs fleches, qui en étant imbues font mourir dans le moment les animaux qui en sont blessés. Dolé ne connoissoit pas sans doute les précieuses qualités du sucre, pour la guérison de la Phthisie pulmonaire ; il le regardoit comme très-nuisible dans cette maladie, par rapport à sa partie acide. Si cet Auteur avoit été instruit des effets qu'il produit sur les substances animales, il ne seroit pas tombé dans cette erreur. Lorsque les Negres de l'Amérique sont menacés de Phthisie pulmonaire, & lors même qu'ils sont Phthisiques, on les envoie dans les atteliers où l'on prépare le sucre, pour y respirer la vapeur qui s'éleve des chaudieres en si grande quantité, qu'elle obscurcit tout l'attelier par le nuage qu'elle y forme ; ils y guérissent ordinairement en moins de deux mois de séjour.

Avicenne a donné l'observation d'une Phthisique désespérée qui guérit par l'usage du sucre rosat, dont elle mangea long-tems en très-grande quantité ; *Arculanus* en rapporte une semblable : sa malade en avoit mangé quarante livres. *Cardan* guérit un jeune homme Phthisique par l'usage pour toute nourriture, de tisane & d'eau sucrée, & pour tout remede d'une

décoction de queues d'écrevisses édulçorée avec deux gros de sucre. Le même Auteur en guérit un autre par un grand usage de fraises que le malade desiroit ardemment ; il en mangea une quantité considérable, avec beaucoup de sucre ; *Cardan* attribue au sucre la guérison de ces malades. On lit dans les Observations de Burnet, qu'un Phthisique avoit éprouvé des effets très-heureux de l'usage de la conserve de roses ; il en délayoit dans sa boisson, il en mêloit avec ses alimens, & quelquefois il en prennoit pour toute nourriture en telle quantité qu'il en avoit épuisé toutes les boutiques des Apothicaires de Venise. Ces observations ne démontrent-elles pas l'efficacité de l'usage du sucre dans tous les degrés de la Phthisie pulmonaire ?

CHAPITRE V.

Usage des six choses non naturelles, relatif à la méthode curative de la Phthisie pulmonaire.

ARTICLE PREMIER.

Tous les secours de l'Art seroient impuissans dans la cure de la pulmonie, s'ils n'étoient secondés par une diete convenable à l'état des malades, & aux différens degrés de la maladie. On entend par diete l'usage des six choses que les Médecins appellent non naturelles ; ce sont, l'air, les alimens, la boisson,

le

le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, ce que l'on doit évacuer & retenir, & les paſſions de l'ame.

ARTICLE II.

L'Air.

L'air que reſpirent les Phtyſiques doit être doux & ſerein ; il eſt eſſentiel qu'ils évitent de ſéjourner dans une atmoſphere dont la température ſeroit chaude, ſeche, ou trop froide. Un froid tempéré & humide convient à leur état. Un air froid dans l'automne leur ſeroit nuiſible. Les Phtyſiques doivent avoir une attention ſinguliere à éviter une atmoſphere trop ſeche, & chargée d'exhalaiſons âcres & putrides ; leur maladie en deviendroit plus grave, & peut-être incurable. C'eſt par cette raiſon que les Anglois phtyſiques ſe retirent ou voyagent dans les Provinces Méridionales de la France, où ils trouvent, dans l'air pur & tempéré qu'ils y reſpirent, un préſervatif & un remede dont il n'eſt pas rare qu'ils obtiennent une entiere guériſon.

ARTICLE III.

Les Alimens & la Boiſſon.

Les alimens les plus propres au premier degré de Phthiſie, ſoit qu'elle provienne d'ulceres ou de tubercules, ſont les émolliens, les adouciſſans, les légérement apéritifs & les plus aiſés à digérer, tels que les herbes & les racines potageres ; la laitue par exemple, la poirée, la bourrache, le pourpier, toutes

les chicorées, les cardes, les artichauds, les racines de carrotes, de panais, d'escorsonaire, de sarsifi, de bettes-raves, de navets, &c. Toutes ces especes doivent être cuites en potages ou autrement, pourvu que l'assaisonnement n'en soit ni salé, ni épicé, ni aromatisé, ni chargé de ces jus incendiaires qui rendent les cuisines recherchées plus propres à causer des maladies qu'à conserver la santé.

On peut se permettre des fruits fondans, murs & bien conditionnés; crus ou en compote; des œufs frais à la coque, ou cuits à l'eau ou au bouillon; ils seroient pernicieux s'ils étoient durs. L'usage de la viande ne convient pas dans la Phthisie; cependant on peut en faire usage pendant le premier degré, avant qu'il ne se manifeste des signes de suppuration; on donne la préférence à la volaille, aux autres especes de volatiles en usage, & au poisson léger, cuit à l'eau ou grillé.

La boisson doit être délayante, apéritive & diaphorétique, composée de racines de pissenlit, de chiendent, de bourrache, de chicorée blanche, de petit capillaire, de véronique, d'escabieuse, & d'autres de la même classe. On n'emploie à la fois qu'une ou deux de ces plantes; en adoucir les infusions avec du miel, du sucre ou du syrop de capillaire. J'ai fait prendre avec succès, pour toute boisson, d'une infusion d'esquine rapée.

On doit s'abstenir pendant tous les tems de la maladie, de boissons fortes, telles que le café, le chocolat, & de liqueurs spiritueuses.

La ſuppuration des ulceres eſt déja établie au ſecond degré de la maladie ; les ſucs gaſtriques ſe dépravent inſenſiblement, les fonctions des organes de la digeſtion s'affoibliſſent & dégénerent de l'ordre de la nature, la fievre étique ſurvient, & le chyle prend une mauvaiſe qualité.

Tous ces déſordres exigent des ménagemens ſcrupuleux dans le régime de vie & dans le choix des alimens. On ne peut ſe permettre dans cet état, ſans courir les riſques de ſe nuire, que des alimens doux, faciles à digérer, & en petite quantité. Si les alimens étoient âcres, irritans, ſalés, épicés ou incendiaires, le chyle conſerveroit ces qualités : en paſſant dans les poumons, il irriteroit les ulceres, leur ſuppuration diminueroit, la toux deviendroit plus ſeche, l'expectoration en ſeroit moins abondante, & la maladie plus grave.

Hippocrate connoiſſoit déja ces inconvéniens ; il a donné pour précepte qu'il ne faut aux Phtyſiques que très-peu d'alimens, & qu'ils doivent être de bonne qualité ; il conſeille principalement les farineux. Wan-Swieten obſerve que ſi le chyle qui paſſe dans les poumons eſt épais, viſqueux & en trop grande quantité, il eſt à craindre qu'il n'en reſte d'adhérent aux vaiſſeaux des bords des ulceres, qu'il n'y cauſe des obſtructions, de légeres inflammations, & que les bouts des orifices de ces vaiſſeaux étant détruits, la ſuppuration n'augmente & ne donne aux ulceres un plus mauvais caractere. Ces obſervations ſont fondées ſur l'expérience.

Si les malades qui ſont affligés d'ulceres extérieurs un peu conſidérables, commettent des excès dans le régime de vie, dès le même jour la ſuppuration des ulceres diminue ou ceſſe ; le fond en devient rouge & comme deſſéché. Le lendemain la ſuppuration ſe rétablit & le pus eſt de plus mauvaiſe qualité qu'il ne l'étoit auparavant.

Il en eſt de même des Phtyſiques, s'ils mangent trop, ou s'ils ſe permettent des alimens qui ſoient contraires à leur état ; ils ſouffrent de l'eſtomac pendant tout le tems de la digeſtion, la chaleur étique augmente, les crachats diminuent, & quelquefois ils ſe ſuppriment. Quelque tems après l'expectoration ſe rétablit, & les crachats ſont d'un plus mauvais caractere.

Bennet a obſervé qu'il eſt dangereux de permettre aux Phtyſiques l'uſage des gelées faites avec les extrémités des quadrupedes, dans la vue de remédier à leur maigreur. Le chile qui provient de ces alimens ne peut être que très-mal digéré, mucueux, glutineux, & très-propre à former des engorgemens dans les glandes des poumons, & dans les capillaires lymphatiques qui aboutiſſent aux ulceres. De-là de nouvelles phlogoſes, & un pus plus abondant & de plus mauvais caractere.

Il feroit donc eſſentiel de nourrir les Phtyſiques avec du pain, du potage, des légumes, des bouillons aux racines avec des œufs, du poiſſon léger & des farineux de toutes eſpeces. Ceux qui ſont le plus en uſage dans cette maladie ſont le ris, le gruau, le

bled de turquie, l'avoine, la ſemouille, le ſagou, le ſalep, les pommes de terre, &c.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver que les ſubſtances farineuſes non fermentées contiennent beaucoup d'air, & qu'en cela elles ſont ſouvent difficiles à digérer, ſur-tout par des malades qui ont l'eſtomac délicat. L'air de ces ſubſtances, en ſe développant dans les premieres voies, ſe raréfie, gonfle l'eſtomac & les inteſtins, rend les digeſtions laborieuſes, & produit une ſource de nauſées, de rots & d'aigreurs.

On prévient ces inconvéniens en faiſant torréfier les farines, ou en préparant les grains en forme de *malt*. Cette nourriture ſimple, conviendroit mieux aux Phtyſiques que les mets les plus recherchés, & que les conſommés dont on a la pernicieuſe coutume de les nourrir. Ces mets ſont auſſi dangereux que ſéduiſans ; toujours diſpoſés à ſe corrompre, le moindre mal qu'ils puiſſent faire, c'eſt de mettre obſtacle à la guériſon, & de rendre la pulmonie incurable. Je n'excepte pas de cette claſſe les bouillons de limaçons, auxquels on donne la qualité de remede dans la ſuppuration des poumons.

Les anciens Médecins qui ont recherché les propriétés de ces teſtacées, ne les ont jamais regardés comme propres à la Phthiſie. Il n'y a que les Médecins du dernier ſiecle qui les aient donnés comme remedes dans cette maladie. Ils ont pris ſans doute cette opinion dans les ouvrages de Galien ; cet Auteur dit que les limaçons ſont un puiſſant

reſtaurant ; bientôt après il reconnoît que leur chair eſt difficile à digérer & qu'elle ne rend pas un bon ſuc ; c'eſt une contrariété dont, ſans doute, Galien n'eſt pas coupable, quoiqu'on la trouve dans l'immenſe collection de ſes ouvrages. Sennert n'héſite pas à dire que les limaçons ne conviennent pas aux phtyſiques, tant par rapport à la débilité de leur eſtomac, qu'à la dépravation des ſucs gaſtriques & à la fievre lente qui regne toujours dans la maladie dont ils ſont affligés.

D'après ces incertitudes ſur la qualité des limaçons & de leurs bouillons que l'on prodigue dans la Phthiſie comme aliment & comme remede, j'ai cru qu'il ſeroit utile d'en fixer la propriété, afin que le public ſe livre moins généralement à un préjugé qui pourroit lui être nuiſible. A cet effet j'ai prié M. *Fourcy*, Chymiſte célebre d'en faire l'analyſe dans ſon laboratoire ; il l'a faite ſous mes yeux, par les procédés les plus exacts & les plus propres à éclaircir ce problême.

On a placé cent limaçons dans un vaiſſeau clos, on les a fait infuſer au bain-marie dans une pinte d'eau pendant ſix heures. Lorſque tout a été refroidi on a ſéparé le bouillon qu'on a fait évaporer à une douce chaleur, il en eſt réſulté une gelée ſemblable à celle de la corne de cerf. Le bouillon avoit le goût du bouillon de viande, & la gelée celui d'amandes de pêches.

On a mis enſuite des limaçons dans une cornue qu'on a placée ſur un feu de reverbere, au bec de

laquelle on a adapté un fuſeau & un ballon. Toutes les jointures étant exactement lutées, on a procédé à la diſtillation par un feu gradué. Il en eſt réſulté un phlegme connu ſous le nom d'eſprit empireumatique & de l'alkali volatil qui a tapiſſé l'intérieur du fuſeau.

Il paroît par cette analyſe des limaçons, qu'ils ont exactement les mêmes principes que les autres ſubſtances animales, que leurs bouillons & leurs gelées ſont les mêmes que ceux de ces ſubſtances, & qu'ils en ont tous les avantages & tous les inconvéniens. D'après ces connoiſſances on ne peut attribuer aux bouillons des limaçons qu'une qualité reſtaurante & point médicamenteuſe.

Hippocrate a donné de ſages préceptes ſur le régime de vie des phtyſiques, qu'il feroit eſſentiel d'obſerver ſcrupuleuſement. Plus on nourrit les corps impurs ou languiſſans, dit cet Auteur, plus on leur nuit. Cette vérité ſe manifeſte ſenſiblement chez les phtyſiques; les exacerbations de leur fievre ont lieu principalement après les repas, ſur-tout les après midi, dans le tems de la digeſtion. Plus ils ont pris d'alimens, plus la chaleur fébrile augmente & plus ils ſont fatigués par des rots & par des borgborifmes : leurs crachats paroiſſent le lendemain de plus mauvaiſe qualité.

Hippocrate obſerve encore que ſi dans les longues maladies les alimens ne reſtaurent pas, c'eſt une marque certaine qu'on en abuſe, ou dans la qualité, ou dans la quantité. Il eſt bien rare que les phtyſi-

ques ne souffrent pas après leurs repas ; il est plus rare encore de ne pas s'appercevoir que plus ils se nourrissent, plus ils maigrissent, & que les symptômes de leurs maladies deviennent de plus en plus graves.

Si les phtysiques se nourrissoient d'alimens les plus simples, & s'ils ne s'en permettoient à la fois qu'en une quantité médiocre, qui ne fatiguât jamais leur estomac, leur maladie en seroit bien moins dangereuse & leurs guérisons plus fréquentes. On a vu dans l'observation de Cardan que j'ai déja rapportée, qu'il avoit guéri des Phthisies, dont l'une étoit héréditaire, en nourrissant les malades avec de la tisane & de l'eau sucrée ; il ne leur donnoit pour toute nourriture que quatre onces tous les matins de décoction de queues & d'yeux d'écrévisse, avec deux gros de sucre. La tisane dont se servoit Cardan étoit, sans doute, une décoction d'orge, qui étoit la tisane des anciens ; elle est en même tems nourrissante & médicamenteuse. On me passera cette répétition, en faveur des avantages que l'on retireroit d'un régime de vie à-peu-près semblable, si l'on avoit le courage de s'y soumettre.

Les alimens les plus succulens, tels que le jus de viande, les consommés & autres de cette nature sont toujours incendiaires dans les maladies de langueur & principalement dans la Phthisie pulmonaire ; il est essentiel d'en interdire totalement l'usage aux malades qui ont le malheur d'en être affligés. Il n'est point de substance plus propre à se corrompre, que

les animales ; si quelque partie du chyle qui en provient est déposée dans les ulceres des poumons, elle en augmente la corruption, le pus en devient plus fétide. Ce qui en passe dans la masse du sang, se corrompt très-promptement dans les voies de la circulation de ce liquide, par son mélange avec le pus résorbé, & en augmente la contagion.

Dans tous les âges de la Médecine, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, on a préconisé le lait, comme un aliment exquis & un excellent remede dans la Phthisie pulmonaire. Des observations que j'ai faites avec exactitude, pendant un demi siecle, m'ont éclairé sur ce préjugé. Je publiai l'abus de cet usage dans mon traité d'observations imprimé l'année 1752. Celles que j'ai faites depuis, jusqu'aujourd'hui, m'ont convaincu de la solidité des premieres : j'en donnerai un extrait dans un chapitre particulier, à la fin de cette section.

La boisson dont les anciens Médecins faisoient le plus d'usage, sur-tout dans la pulmonie, étoit une décoction d'orge ; ils la composoient de différentes façons, la meilleure étoit de faire germer l'orge dans l'eau tiede ; on le torrifioit ensuite à une chaleur un peu vive, pour le purger d'air ; on concassoit les grains & on les faisoit cuire dans l'eau jusqu'à ce qu'elle eût pris la couleur de tisane, qui étoit en même tems déterfive & nourrissante.

Une légere décoction de dattes, de jujubes, de sebestes, de pignons doux, de figues grasses, est d'un très-bon usage dans la Phthisie pulmonaire ;

on n'employe à la fois que deux ou trois especes de ces fruits ; ils ont tous les mêmes propriétés, à quelque différence près.

Les dattes sont nourrissantes, pectorales, adoucissantes, déterssives & légérement astringentes. Les jujubes ont les mêmes qualités, à l'exception qu'elles ne sont pas astringentes. Les sebestes sont laxatives comme les pruneaux, elles ont d'ailleurs les mêmes propriétés que les jujubes. Les pignons doux sont adoucissans, humectans, rafraîchissans, détersifs & très-propres à calmer la toux. Les figues sont également pectorales.

Comme les sebestes sont laxatives, on les préfere dans les constipations ; & on se sert de dattes lorsque les malades ont des dispositions au cours de ventre.

Lorsque les crachats des phtysiques sont épais, gluans, & que l'expectoration en est difficile, on la rend plus aisée en divisant les crachats par l'usage d'une tisane de bourrache, ou bien d'une infusion d'hysope ou de thym qu'on adoucit avec du miel, ou du syrop d'érysimum : on ne se sert pas de miel quand on a des dispositions au cours de ventre.

Dans tous les tems de la suppuration des poumons, on ne doit jamais perdre de vue qu'on a des ulceres à déterger, à mondifier, à cicatriser, & qu'il est essentiel d'approprier les tisanes à ces vues curatives. Une tisane de mille-feuille, avec les gommes arabique ou adragant, remplit ces indications & souvent avec un heureux succès. Je lui dois en partie la guérison de plusieurs de mes malades.

On varie ces différentes boiſſons, ou bien on les donne alternativement ; les ſeuls Médecins peuvent les diriger à propos, ſelon les différentes indications ; elles conviennent également au ſecond & au troiſieme degré de la pulmonie, il ne s'agit que de les placer ſelon l'état de la maladie & la ſituation des malades.

Article IV.

Le Mouvement & le Repos.

L'exercice eſt eſſentiellement néceſſaire pour concourir à la guériſon de la Phthiſie pulmonaire ; cependant il doit être ménagé ſelon le ton plus ou moins ſoutenu, plus ou moins élaſtique des fibres organiques des viſceres de la poitrine. Comme dans cette maladie tout tombe dans le relâchement & en diſſolution, un exercice modéré ſoutient le ton chancelant des membranes des vaiſſeaux, ſeconde les vues de la nature & favoriſe ſes reſſources. La meſure de ce mouvement eſt aiſément calculée par ſon effet ; il eſt ſalutaire autant que les malades le ſupportent ſans ſe fatiguer. S'ils le portoient plus loin, il feroit de très-mauvais effets.

Dans le premier cas, l'exercice facilite la reſpiration, il ſoutient la circulation des liquides & favoriſe leur diſtribution dans les vaiſſeaux des poumons ; dans l'autre il en troubleroit l'ordre & rendroit irrégulier le concours néceſſaire entre les liquides & les ſolides. Il réſulteroit de ce déſordre de plus grands engorgemens dans la ſubſtance pulmonaire, & le danger deviendroit plus prochain.

L'exercice doit être plus grand & plus ſoutenu au premier degré de Phthiſie, parce que les forces des malades n'ont encore décliné que très-peu de l'état naturel.

On doit faire de l'exercice, autant qu'il eſt poſſible, dans un air libre, pur & tempéré ; il conſiſte en des promenades à pied, à cheval, ou en voiture. Si ces moyens ſont impraticables, on y ſupplée en ſe promenant dans les appartemens, & par des frictions ſeches ſur tout le corps, avec des ſerviettes à demi uſées, ou avec des broſſes d'Angleterre.

Un trop grand repos favoriſeroit de plus en plus le relâchement des fibres organiques, ralentiroit la circulation des liquides ; la colliquation feroit des progrès, le ton des fibres des poumons s'affoibliroit ; ce relâchement feroit ſuivi de plus grands engorgemens ; le mouvement alternatif de la reſpiration ſe feroit avec plus de gêne & deviendroit plus laborieux ; le pus croupiroit dans les ulceres & dans les bronches, ſa qualité dégénéreroit de plus en plus, tout concoureroit à rendre la maladie plus dangereuſe & moins ſuſceptible de guériſon.

ARTICLE V.

Le Sommeil & la Veille.

Le ſommeil & la veille doivent être modérés ; l'un & l'autre feroient nuiſibles s'ils étoient exceſſifs. Pendant le ſommeil la reſpiration eſt plus lente, mais plus forte & plus aiſée que pendant la veille. La circulation du ſang ſe fait d'une maniere plus

égale, & les ſecrétions en ſont moins troublées. Pendant un ſommeil modéré le chyle ſe purifie des humeurs excrémenteuſes qui feroient obſtacle à la ſanguification & à la nutrition ; les pertes de ſubſtance qui ont lieu pendant la veille, ſont réparées pendant le ſommeil, la nutrition ſe fait avec une égalité moins troublée & plus rapprochée de l'ordre de la nature.

Les poumons des phtyſiques qui jouiſſent de ces avantages ſont moins agités dans le ſommeil que dans la veille ; comme dans le premier la circulation des liquides eſt moins inégale, le pus des ulceres en eſt moins mal conditionné, & au réveil l'expectoration s'en fait avec plus d'aiſance.

Si le ſommeil des phtyſiques étoit trop long, ce qui reſte de ton aux fibres des ſolides de ce viſcere s'affoiblirоit de plus en plus; la circulation des liquides en deviendroit plus lente & plus embarraſſée ; les vaiſſeaux capillaires lymphatiques qui environnent les ulceres s'engorgeroient d'une lymphe qui, par la lenteur de ſa circulation, acquerroit une denſité très-propre à donner au pus une qualité irritante, & aux crachats une viſcoſité qui rendroit la toux plus forte, plus fréquente & l'expectoration plus difficile.

Pendant la veille il ſe fait conſtamment une déperdition de ſubſtances animales ; ſi les veilles ſont de trop de durée ou exceſſives, la perte des ſubſtances eſt plus conſidérable, elle ne ſauroit être réparée pendant le ſommeil. Dans la veille les paſſions de

l'ame maîtrisent les sens & troublent les fonctions du corps ; il en survient des serremens de poitrine, des étouffemens & des foiblesses quelquefois alarmantes. Pendant le sommeil les passions se taisent, les fonctions se font en général plus réguliérement, & chez les phtysiques avec moins d'irrégularité.

ARTICLE VI.

Ordre nécessaire des évacuations.

Il est essentiel d'entretenir dans l'ordre de la nature les évacuations ordinaires ; celles qui se font par les voies de la transpiration, par celles des garderobes, des urines & par celles de l'expectoration. Si quelqu'une de ces évacuations diminue, se supprime, ou devient trop abondante, c'est toujours dans la Phthisie au préjudice des poumons ; la maladie en devient plus grave.

Les humeurs qui se séparent de la masse des liquides, par les voies de la transpiration cutanée & de la pulmonaire, sont le produit des dernieres digestions, & les plus abondantes, selon *Santorius*, des matieres excrémenteuses. Si ces matieres étoient retenues même en partie dans le systême des vaisseaux elles se porteroient & se fixeroient infailliblement dans les poumons des phtysiques, & par préférence dans les parties de ce viscere déja mutilées par des tubercules, par des ulceres, & épuisées par des suppurations : tout tomberoit dans le plus grand désordre ; il n'en faudroit pas davantage pour rendre la maladie incurable & mortelle.

C'eſt en ſoutenant ou en provoquant une tranſpiration abondante ou de légeres ſueurs pendant le premier degré de pulmonie & au commencement du ſecond, que l'on rend efficaces les différentes méthodes curatives qu'exigent ſes cauſes & ſes ſymptômes. Il n'en eſt pas de même vers la fin du ſecond & dans le troiſieme degré, les ſueurs alors ſont colliquatives, elles proviennent d'un principe de corruption, & ôtent à la nature & aux Médecins les reſſources néceſſaires pour la guériſon de cette affligeante maladie.

La liberté des garderobes eſt eſſentielle dans tous les tems de la Phthiſie pulmonaire ; mais les conſtipations ſont dangereuſes dans les commencemens, & les cours de ventre ſont mortels lorſqu'elle eſt parvenue vers la fin du ſecond & dans tous les tems du troiſieme degré. Dans le premier cas les excrétions cutanées ne ſe font qu'imparfaitement, les vaiſſeaux du ſang & de la lymphe ſont ſurchargés d'humeurs excrémenteuſes qui, ſe portant dans la ſubſtance des poumons, en augmentent les embarras, les engorgemens, les irritations. Dans le ſecond cas on tombe dans l'épuiſement par des évacuations trop abondantes qui conduiſent à grands pas à une entiere conſomption. On trouvera dans le cours de cet ouvrage des obſervations relatives à ces objets.

Il en eſt des urines comme des garderobes ; ſi elles ne coulent pas aſſez, ce qui en eſt retenu paſſe dans les voies de la tranſpiration, les ſurcharge, cauſe des engorgemens qui affectent prin-

cipalement la ſubſtance pulmonaire, dans laquelle ce liquide excrémenteux eſt décidé de préférence par la débilité de ce viſcere, & par les vices dont il eſt affecté. Si les urines ſont trop abondantes, la colliquation des liquides s'accomplit très-promptement ; les malades ſuccombent à l'épuiſement. En favoriſant le cours des urines dans le premier cas, & en diminuant leur abondance dans le ſecond, on ſuivra, ou l'on remplira les indications curatives qui ſe préſentent dans ces circonſtances ſcabreuſes.

ARTICLE VII.

Les paſſions de l'ame.

Les paſſions de l'ame, telles que les ſollicitudes de tout genre, la crainte, la triſteſſe, la colere, les trop grandes contentions d'eſprit, les deſirs immodérés, les abus, les excès auxquels ils entraînent, mettent un trouble général dans l'ordre des fonctions, diminuent ou ſuſpendent les ſecrétions, les excrétions ; en déterminent & en fixent la matiere dans la poitrine déja en ſouffrance. Ce ſont autant de cauſes propres à favoriſer & à augmenter les vices que les poumons ont contractés, & à les rendre incurables.

Les reſſources de l'Art ſont impuiſſantes contre de tels abus & de tels excès ; les malades doivent en chercher le remede dans celles de la raiſon.

CHAP. VI.

CHAPITRE VI.

Abus du lait dans la Phthifie pulmonaire.

ARTICLE PREMIER.

Abus du lait en général dans la Pulmonie : Ses effets.

J'AI traité affez au long dans mon livre d'obfervations de Médecine de l'abus du lait dans tous les degrés de la pulmonie ; comme ces connoiffances font effentielles pour la confervation de l'efpece humaine, j'ai cru qu'il feroit utile de donner dans ce chapitre un extrait de cet ouvrage. J'y ai ajouté de nouvelles obfervations afférentes à cet objet important.

La nature a deftiné le lait pour fervir de premiere nourriture à une grande partie des animaux. Ce liquide quand il eft bien conditionné a une faveur douce & agréable, on n'y découvre d'abord ni acides ni alkalis, de même que dans les autres fubftances animales ; on doit en préfumer qu'il eft analogue à ces fubftances, & qu'il eft très-propre pour les nourrir & pour en réparer les pertes.

Le lait ne differe du chyle qu'en ce qu'il ne fournit jamais par l'analyfe d'alkali volatil. Il eft plus trituré que le chyle, il a déja été digéré ; il exige moins d'action de la part des organes des digeftions, que les autres alimens ; il paroît par là qu'il leur doit être préféré, lorfque ces organes ne font pas par-

faitement leurs fonctions. On a saisi cette idée dès le berceau de la Médecine ; il est des cas & des circonstances qui exigent qu'on ne l'abandonne pas.

Le lait rétablit des poitrines foibles ; il fortifie & soutient des visceres débiles, délicats & irritables ; il en calme les spasmes, en modere les éréthismes, favorise l'élasticité de leurs fibres membraneuses, & concourt à la liberté de leurs fonctions.

On ne donne pas seulement le lait comme aliment, on le donne aussi comme remede ; on en retire de grands avantages quand on le prend avec prudence & qu'on n'abuse pas de son usage. Le lait prévient des desséchemens, il répare des maigreurs & des pertes de substance, causées même par des Phthisies pulmonaires, pourvu que la fievre étique soit tombée & que les malades n'éprouvent plus des mouvemens spastiques, des éréthismes phlogistiques, des météorismes dans les entrailles, des sueurs colliquatives, des cours de ventre bilieux ou sanguinolens, des hémorragies, &c. Dans tous ces cas, l'usage du lait seroit dangereux, tant comme aliment que comme remede.

Quoiqu'on ne découvre d'abord dans le lait, ni acide ni alkali, il contient cependant de ces principes, & sur-tout des acides combinés dans de si justes proportions, qu'ils ne sont point sensibles : tandis que le lait reste dans cet état, qu'il est digéré sans trop de chaleur, sans trouble, sans précipitation ; qu'il ne trouve dans les premieres voies, ni dans les vaisseaux du sang des matieres propres à le cor-

rompre, il ne peut que produire de bons effets ; s'il en est autrement, c'est un aliment à craindre & un remede insidieux.

Le lait se corrompt aisément, il s'aigrit de lui-même ; il se coagule quand il est battu, sans mélange d'acides. Si l'on y mêle un acide lorsqu'il est nouvellement trait, il se caille subitement. Le sang aussi se coagule, si l'on y mêle un acide pendant qu'il est chaud.

Les alkalis fixes coagulent également le lait, qui acquiert de ce mélange une couleur rousse approchant de la rouge ; cela provient de ce que les alkalis en attaquent la partie grasse.

Le lait s'alkalise dans les fievres, il change de couleur ; on l'a vu devenir jaune du soir au lendemain. La chaleur qu'éprouve le sang par toute autre cause, produit le même effet : on voit tous les jours que la chaleur du feu accélere la coagulation du lait. Ce liquide est susceptible de ces accidens, sur-tout lorsqu'il a perdu ses combinaisons & que la partie butireuse, ou la crême, la caseuse & la séreuse sont séparées les unes des autres. La crême s'aigrit d'elle-même ; la fievre la rend âcre, rance & nidoreuse. La partie caseuse acquiert bientôt une âcreté très-forte & se pourrit, comme il paroît par l'odeur de corne d'animaux qu'elle rend quand on la brûle. La partie séreuse quand elle est séparée des autres ne se corrompt pas aussi aisément ; on peut la donner en certaines circonstances, même dans la Phthisie, comme aliment & comme remede.

Le ſuc gaſtrique & les autres récrémens qui ſervent à la digeſtion, ne peuvent qu'être dégénérés dans la Phthiſie pulmonaire ; le lait ne ſauroit donc être que mal digéré dans cette maladie. Les ſucs digeſtifs proviennent de la maſſe du ſang, de laquelle ils ont pris leur caractere dépravé ; celui qu'ils ont donné au lait doit donc augmenter par-tout où il eſt mêlé avec le ſang dans les voies de ſa circulation, puiſque par-tout il trouve les mêmes principes de corruption. Le lait ainſi altéré, devient contagieux à lui-même & à la maſſe générale des liquides ; les uns & les autres concourent mutuellement à augmenter leur dépravation.

Willis a obſervé que le ſang ſe corrompt de lui-même, tout comme le lait ; l'un & l'autre s'aigriſſent avant de ſe corrompre. L'acide du lait étant développé dans les vaiſſeaux du ſang, ne peut que lui communiquer cette qualité ; le ſang la communiqueroit également au lait, s'il ne l'avoit pas déja contractée.

Fernel remarque que le lait ſe corrompt aiſément dans des eſtomacs chauds & bilieux. Sennert comprend le lait grumelé dans la claſſe des venins. On lit dans les ouvrages de Galien que ſi l'on prend ſouvent du lait, il s'aigrit & cauſe des nauſées avant d'être digéré. Dolé obſerve que ſi l'on fait uſage de lait, on doit faire attention qu'il n'y ait pas dans l'eſtomac des acides développés, parce qu'il s'y coaguleroit & cauſeroit plus de ravage qu'on n'en obtiendroit de bons effets.

On doit conclure d'après tous ces exemples, que quelque précaution que l'on prît pour prévenir la corruption du lait dans l'estomac & dans les vaisseaux des phthisiques, on n'y réussiroit point. Lorsque la masse des liquides a dégénéré, le principe de corruption est général, il est toujours le vice dominant, & le lait ne sauroit être garanti de ses pernicieux effets.

Lorsque le lait est corrompu dans l'estomac, il occasionne des nausées, des vomissemens, de vives coliques, des diarrhées, des dissenteries ; la fievre s'ensuit, &c. Lorsqu'il est altéré ou corrompu dans les vaisseaux du sang, il rend plus graves tous les symptômes de la Phthisie pulmonaire ; il précipite la colliquation de ce liquide & abrége des jours qui seroient plus de durée, si l'on ne faisoit pas usage de cet aliment perfide, ou de ce remede insidieux.

ARTICLE II.

Abus du lait au premier degré de Phthisie pulmonaire.

Le lait peut tempérer & guérir certains vices des poumons, & même prévenir la pulmonie, je l'ai déja observé ; dès que cette maladie s'établit, l'usage du lait ne sauroit être que dangereux ou funeste ; si elle commence par la rupture des vaisseaux, il s'ensuit une hémorragie & une fievre aiguë qui donnent toute exclusion à l'usage du lait. La suppuration survient ordinairement à la suite de cette fievre, le lait rendroit le pus de plus mauvaise nature, & la maladie en deviendroit plus grave dès

son commencement. Si la pulmonie commence par l'érosion des vaisseaux, l'ulcere & la suppuration s'ensuivent ; de là le même inconvénient que le précédent concernant l'usage du lait. D'ailleurs le principe d'âcreté qui a formé l'érosion pourroit seul corrompre le lait, & en rendre l'usage dangereux, même avant la suppuration. Dans ces différens cas on ne peut distinguer le premier degré de pulmonie, puisque la suppuration qui en est le premier symptôme, indique le second degré de cette maladie.

Les tubercules des poumons sont des obstructions qui se forment par degrés ; ils commencent par une densité générale de la partie blanche du sang, ou par des concrétions lymphatiques, qui engorgent les glandes des poumons, ou les extrémités des vaisseaux lymphatiques artériels de ce viscere, & y forment des obstructions. On a déja vu que les tubercules commencent par la mollesse & finissent par la dureté ; qu'il s'ensuit enfin des phlogoses, des inflammations, des suppurations, des fievres étiques, des colliquations, &c.

Le premier degré de la Phthisie qui provient de tubercules, se termine par la suppuration ; jusques-là le lait est très-propre à les accroître & à les multiplier. Le principe qui coagule la lymphe, n'agit pas moins & n'a pas moins d'effet sur le lait, qu'il n'en a sur la partie blanche du sang ; d'ailleurs le lait est confondu avec elle dans la sanguification, il doit en prendre les qualités & en subir les dérangemens, les inconvéniens, &c. Le lait de lui-même en cir-

culant dans les vaiſſeaux des poumons, laiſſe dans les glandes de ce viſcere, qui ſont déja engorgées, des molécules de ſa partie caſeuſe qui augmentent les engorgemens tuberculeux, les multiplient, & concourent à rendre la maladie plus grave & plus dangereuſe.

Les tubercules qui ne ſont pas de nature à ſuppurer, forment des engorgemens dans les bronches & dans les véſicules bronchiques, qui gênent, troublent, dérangent & affectent les principales fonctions de ce viſcere. Si dans cet état on fait uſage de lait, les molécules les plus denſes de ſa partie caſeuſe s'arrêtent dans les glandes & dans les calibres des vaiſſeaux capillaires dont le diamêtre eſt diminué ou preſque effacé par la compreſſion des tubercules ; ils y forment des engorgemens qui accompliſſent la Phthiſie pulmonaire. Barbeirac a obſervé que ſi la Phthiſie provient d'obſtructions, il faut les guérir avant de preſcrire l'uſage du lait, crainte qu'il n'augmentât ces engorgemens.

Le lait ſe coagule par lui-même ; combien ne doit-il pas ſe coaguler plus promptement, lorſqu'il trouve dans les poumons des obſtacles qui s'oppoſent à ſa circulation, à ſa diſtribution, à ſa dépuration. Il produit de pareils effets dans les autres viſceres, lorſqu'il y rencontre des obſtacles ſemblables, lorſqu'on le prend mal à propos, ou que l'on abuſe de ſon uſage : j'en rapporte un exemple.

Le treizieme malade dont Hippocrate fait mention dans le troiſieme livre des épidémies, étoit incom-

modé depuis quelque tems, cependant ses incommodités étoient supportables, il vaquoit à ses affaires; ses entrailles paroissoient volumineuses ; il ressentoit depuis long-tems une douleur à la région du foie. Ce malade n'étoit pas réservé sur sa façon de vivre, il faisoit un grand usage de lait. Il lui survint de la fievre qui fit des progrès, elle fut enfin marquée par des exacerbations; il se déclara un nombre de symptômes différens qui le conduisirent à une entiere extinction.

Valésius, en interprétant le texte d'Hippocrate sur cette maladie, observe que comme le malade avoit déja un peu de fievre, son mauvais régime & principalement l'usage du lait augmenterent les symptômes de sa maladie. Il ne convient pas, dit cet Auteur, de faire usage du lait avec la fievre, principalement lorsqu'il y a des obstructions dans les visceres & tension aux hypocondres: dans tous ces cas, la partie laiteuse donne beaucoup de flatuosités, la caseuse donne des obstructions. Le lait se corrompt aisément, selon lui ; & lorsqu'il se forme en grumaux, il donne des dégoûts très-dangereux. Valésius observe en même tems qu'Hippocrate s'étoit apperçu que le lait s'étant corrompu dans les entrailles de son malade, avoit donné lieu à l'augmentation des engorgemens de ses visceres, à celle de la fievre & avoit rendu les symptômes plus graves. Il est à présumer que la maladie n'auroit pas été mortelle sans cette imprudence.

Comme le lait passe dans les poumons avec le

chile dans toute ſa quantité, & avec ſa qualité, les concrétions laiteuſes doivent plutôt ſe former dans les glandes & les extrémités capillaires des vaiſſeaux pulmonaires que par tout ailleurs. Ce ſont ces vaiſſeaux qui reçoivent le lait, & le diſtribuent dans toute la ſubſtance de ce viſcere; leurs diviſions infinies forment autour des véſicules, l'important reſeau, connu ſous le nom de reſeau de Malpigi.

Il peut auſſi ſe former des tubercules laiteux dans les extrémités des arteres lymphatiques, qui dérivent de l'artere brochiale, & gênent leurs mouvemens ſyſtaltiques, de laquelle la ſubſtance des poumons prend ſa nourriture. Cependant il eſt rare qu'il s'y en forme, parce que le lait ne parvient dans cette artere, qu'après avoir circulé dans les poumons, d'où il revient au cœur, avec les autres liquides, à l'aorte enfin & aux intercoſtales, où l'artere bronchiale prend naiſſance.

Lorſqu'il s'eſt formé des tubercules dans les poumons, ils raccourciſſent les oſcillations des fivres membraneuſes des vaiſſeaux; ce ſont autant de forces irrégulieres dans la ſubſtance de ce viſcere, qui accompliſſent les concrétions du lait déja figé par le principe coagulant, durciſſent les tubercules, & font qu'ils ſuppurent plus promptement que ceux des autres viſceres.

Morton a obſervé que ſi les Phtyſiques ont des obſtructions au foie, il faut éviter l'uſage du lait, parce qu'il augmente les obſtructions, & qu'il

cause des ulceres, des hydropisies, qui rendent la premiere maladie incurable.

N'est-ce pas décider formellement, en suivant l'analogie des obstructions, que le lait convient moins encore dans les tubercules des poumons, puisqu'il y trouve bien plus de causes de coagulation, de putréfaction, que dans les autres visceres.

Dessaut a toujours observé à l'ouverture des corps morts de Phthisie, des embarras considérables au foie. Il ajoute, qu'il a vu des Phthisies sans ulceres, & non jamais sans tubercules. Il est très-rare, pour ne pas dire impossible, que dans la Phthisie pulmonaire, il n'existe des engorgemens lymphatiques dans quelqu'un des visceres du bas-ventre, principalement au foie, & au mésentere. Bien plus, j'ai toujours trouvé dans les dissections des morts de cette maladie, des tubercules aux poumons, quoique la Phthisie eût commencé par des ulceres : ces engorgemens, ces tubercules sont généralement lymphalico-bilieux, ou tournés en pourriture.

Il seroit superflu de donner plus d'étendue à ces observations, sur les mauvais effets du lait, au premier degré de Phthisie ; j'en ai dit assez pour les gens de l'art ; il seroit heureux que, d'après ces exemples, le public revînt de son préjugé sur l'utilité prétendue de ce remede insidieux, dans une maladie qu'on doit regarder comme une plaie du genre-humain ; je l'ai déja observé.

ARTICLE III.

Abus du lait au ſecond degré de Pulmonie.

La fievre eſt peu ſenſible, quelquefois elle ne l'eſt pas au premier degré de pulmonie; au ſecond elle devient conſidérable, alors la toux augmente, les ulceres ſont formés, ils ſuppurent, les tubercules s'enflamment & tombent en ſuppuration : la chaleur eſt inquiétante, on crache du pus, les ſymptômes de la maladie deviennent de plus en plus graves, & ſe multiplient; le ſang ſe corrompt inſenſiblement, on tombe dans le maraſme.

Quel bon effet pourroit faire le lait dans cette maladie, avec tous ces ſymptômes, puiſque chacun d'eux ſeroit en état de le corrompre? J'ai déja obſervé que la fievre l'alkaliſe, que les battemens irréguliers qu'il éprouve dans les poumons, le coagulent; que ſon mélange avec les acides le grumele, que les alkalis font le même effet, & qu'il eſt un poiſon, étant grumelé: que paſſant dans cet état dans les vaiſſeaux du ſang & de la lymphe, il ſe corrompt de plus en plus, & qu'il concourt avec le pus réſorbé des ulceres, à mettre le comble à la corruption de la maſſe générale des liquides animaux : le lait eſt ſuſceptible de tous ces déſordres dans la Phthiſie pulmonaire.

Que le ſuc de l'eſtomac tienne dans cette maladie de l'acide, ou de l'alkali, que l'un ou l'autre de ces principes excede dans le ſang ou dans la lymphe, le lait ne peut que ſe corrompre.

Si l'on mêle avec la ſalive d'une perſonne ſaine, quelques goutes d'eſprit de vitriol, elle ſe coagule dans l'inſtant du mélange, & devient blanche & gluante, ſemblable en tout à la ſalive des Phthiſiques. Si l'on répand des acides dans la ſéroſité du ſang, elle ſe coagule & devient blanche comme la ſalive des Phthiſiques; il en arrive de même au lait par le mélange des acides.

La premiere expérience inſinue que la ſalive des Phthiſiques eſt coagulée par les acides; on ſait que la ſalive eſt analogue au ſuc gaſtrique; ce ſuc chez les Phthiſiques doit être également acide: il eſt par conſéquent en état de coaguler le lait dans ce viſcere. Si la lymphe du ſang, & le ſang lui-même ſont altérés par des acides, le lait devenu acide dans l'eſtomac, doit augmenter l'altération de ces liquides, dans leurs propres vaiſſeaux, de ſorte que les uns & les autres ſe font dégénérer mutuellement. D'après ces expériences, quels bons effets pourroit-on eſpérer du lait dans la pulmonie? ſi un principe alkalin excede dans les premieres voies, il accomplit également la corruption du lait, celui-ci celle du ſang; l'un & l'autre concourent à ſe faire dégénérer.

La communication continuelle qui ſe fait du ſuc altéré de l'eſtomac, & du pus des ulceres, avec le lait & le ſang, fait paſſer ces liquides par degrés à la putréfaction, & conduit les ſolides à un deſſéchement général.

Baglivi injecta de l'eſprit de vitriol dans la ju-

gulaire gauche d'un chien ; cet animal commença d'abord par se débattre & hurler : il mourut dans un demi-quart-d'heure, après s'être extrêmement débattu. On l'ouvrit, & l'on trouva que la substance des poumons étoit totalement desséchée, le sang des vaisseaux des poumons étoit entiérement figé & noir comme un charbon. La partie du cou où l'on avoit fait l'expérience étoit noire & comme sphacelée. Il paroît par cette observation combien les acides sont destructeurs des substances animales.

Le lait aigri dans l'estomac & dans les vaisseaux des pulmoniques ne feroit pas des effets aussi prompts que ceux que produit l'esprit de vitriol étant injecté dans les vaisseaux ; ceux que feroit ce puissant acide, s'il passoit dans les voies de la digestion, feroient beaucoup moins violens, pourvu qu'on en ménageât la dose & qu'on en modérât la violence, de façon qu'il ne pût pas saisir tout-à-coup les membranes de l'estomac & les brûler. Quoi qu'il en soit, les pulmoniques ne se dessechent-ils pas insensiblement, & leur sang ne se corrompt-il pas en totalité ? Si les acides y contribuent, comme on ne peut en douter, pourquoi s'obstiner à favoriser cet effet dangereux, & à l'augmenter par l'usage du lait ?

D'habiles Médecins, des Praticiens consommés sont souvent tombés dans les écueils où les a conduits l'ancien préjugé sur la prétendue efficacité de l'usage du lait dans la pulmonie. Un des plus renommés récommande le lait dans cette maladie,

comme aliment & comme remede, parce que le ſang tourne facilement ce liquide en ſa propre ſubſtance. Quelle opinion, quelle erreur ! N'eſt-ce pas précipiter la fin d'un phtyſique, que de lui fournir une nourriture qui prend facilement la qualité d'un ſang déja dépravé, & qui eſt très-propre à accomplir ſa corruption ?

On prend ordinairement des précautions quand on donne du lait aux pulmoniques, pour le garantir de la corruption ; on ſe ſert à cet effet, d'abſorbans, d'eau de chaux, d'infuſion de plantes aromatiques, &c. Ces prétendus préſervatifs de la corruption du lait ne ſont-ils pas rendus nuls & impuiſſans, par l'analyſe animale, ou pour mieux dire, par une infinité de foyers qui agiſſent ſur le lait dans le corps des pulmoniques ? Ici, en y mêlant des ſucs vicieux, propres à le corrompre ; là en le battant irréguliérement ; ailleurs en l'échauffant, &c. Son principe acide pourroit-il ne pas ſe développer, & ne pas devenir le principe dominant en paſſant par toutes ces épreuves ?

Ces précautions ſi recommandées feroient ſeules ſoupçonner les mauvais effets que le lait eſt capable de produire dans la pulmonie, quand on n'auroit pas d'autres raiſons pour s'en convaincre. On ne craint rien de la qualité d'un bon aliment, & on eſt dans une entiere ſécurité ſur les effets d'un bon remede. On ne mêle pas avec cet aliment ni avec ce remede des correctifs contraires à leur nature. C'eſt cependant ainſi qu'on en agit à l'égard du

lait dont on fait faire uſage dans la Phthiſie pulmonaire. N'eſt-ce pas comme ſi l'on mêloit de la thériaque avec le ſuc de cyguë que l'on feroit prendre à un animal pour empêcher ce ſuc de faire ſur lui l'effet d'un poiſon ?

Quelques jours après qu'on a mis les malades à l'uſage du lait, ſur-tout au ſecond degré de pulmonie, quelques précautions que l'on prenne, les crachats deviennent plus abondans, plus fétides, & acquierent une plus mauvaiſe qualité ; les mêmes accidens arrivent également par l'uſage du lait à ceux qui ſont affligés de vieux ulceres. Je fus appelé, dans l'année 1748, pour un jeune Officier qui portoit un ulcere baveux, à la partie moyenne latérale gauche du thorax ; il provenoit d'un abcès ſuppuré depuis pluſieurs mois. On étoit alarmé de la durée de cet ulcere & de ſa mauvaiſe qualité. Ce jeune homme étoit délicat & très-ſage ; on lui faiſoit prendre beaucoup de lait dont il faiſoit pour ainſi dire ſa principale nourriture. J'attribuai au lait la durée de l'ulcere & ſon mauvais caractere ; j'en fis ceſſer l'uſage, & fis nourrir le malade de légumes & de farineux. Je m'apperçus dans peu de jours que le pus perdoit de ſa mauvaiſe odeur, & que l'ulcere prenoit un meilleur caractere ; dès ce moment il ſe déterge à vue, dans trois ſemaines la cicatrice fut parfaite. Puiſque le lait fait d'auſſi mauvais effets ſur des ulceres ſimples ; combien ne doit-il pas en faire de mauvais ſur ceux des poumons dans la Phthiſie qui eſt toujours compliquée d'un nombre

de causes & de symptômes, dont les moindres seroient en état de corrompre ce liquide jusqu'à la putréfaction.

Le Docteur Leich ne faisoit pas prendre du lait au second degré de Phthisie ; il en connoissoit tout le danger. Hecquet pensoit sans doute comme cet Auteur, puisqu'il observe, d'après Hippocrate, que le lait ne convient dans cette maladie que lorsque les sucs sont devenus tranquilles, & que les visceres sont bien tempérés ; ce qui ne peut avoir lieu que dans la convalescence.

Morton, qui avoit souvent occasion de s'appercevoir des mauvais effets du lait dans la pulmonie, puisqu'il l'y prodiguoit presque toujours, dit enfin que, s'il survient une diarrhée à la suite de son usage, & qu'on ne puisse pas la guérir par le moyen du laudanum ou des astringens, ou que si, l'ayant guérie, il reste encore des vomissemens, ou des embarras dans l'estomac, c'est un signe que le lait s'est coagulé comme un fromage ; dans ce cas, ajoute cet Auteur, il n'en faut plus donner de quelque espece que ce soit. Quels pernicieux effets le lait ne doit-il pas avoir opéré dans la masse du sang, lorsqu'il cause des dérangemens si dangereux dans le canal intestinal, puisqu'ils ne peuvent provenir que du désordre général que ce liquide a accompli dans la masse du sang & dans le systême des solides ? Combien ne seroit-il pas heureux alors d'en avoir proscrit l'usage ?

S'il

S'il eſt quelqu'un qui, avec des ſymptômes de Phthiſie, ne tombe pas dans ces accidens, & qui vive long-tems en crachant du pus, c'eſt que le ſang s'eſt dépuré, que les fonctions de l'eſtomac ſe ſont rétablies, que les ulceres ſont devenus calleux ou adhérens, que le pus paſſe directement dans les bronches ſans communiquer avec le ſang. Dans ces cas, on n'a plus de fievre étique & l'on peut prendre du lait & cracher du pus ſans danger.

Hippocrate donne, dans le 64[e] aphoriſme du 5[e] livre, des Regles générales, pour luſage du lait, & ſur-tout dans la Phthiſie pulmonaire.

Le lait, dit cet Auteur, *ne convient pas dans les douleurs de tête ni dans la fievre; il eſt contraire à ceux dont les hypocondres ſont météoriſés, qui ont des borborigmes & de l'altération, & à ceux dont les déjections ſont bilieuſes. Il convient aux phtyſiques qui n'ont que très-peu de fievre, & dans les fievres de langueur, lorſqu'il n'exiſte aucun des ſymptômes ci-deſſus.*

Hippocrate, en diſant que le lait convient aux phtyſiques qui n'ont que très-peu de fievre, veut dire ſans doute qu'il ne convient qu'à ceux qui ſont en convaleſcence; il a raiſon, le lait eſt néceſſaire alors pour réparer la perte de ſubſtance qui s'eſt faite pendant la maladie. Dès que la fievre étique eſt établie, elle fait des progrès juſqu'à la convaleſcence, ou juſqu'à la mort; ce n'eſt donc qu'à la convaleſcence que l'on peut haſarder l'uſage du lait; c'eſt dans ce ſeul cas qu'il peut convenir aux phtyſiques.

Le lait convient auſſi dans les fievres de langueur, dit le pere de la Médecine, pourvu qu'il n'y ait aucun des ſymptômes marqués dans ſon aphoriſme. Il y a apparence que la même exception concerne auſſi la Phthiſie pulmonaire; comme cette maladie ne fut jamais ſans quelqu'un ou ſans pluſieurs de ces ſymptômes, Hippocrate ne peut avoir conſeillé l'uſage du lait que dans la convaleſcence.

On a vu dans l'article précédent qu'Hippocrate déſapprouve l'uſage qu'avoit fait du lait le treizieme malade dont il eſt fait mention au troiſieme livre des épidémies, quoiqu'il n'eût quand il en prit qu'une fievre lente à peine ſenſible; c'eſt une marque non équivoque qu'il n'approuva jamais l'uſage du lait dans des fievres de cette nature.

Hecquet, en commentant l'aphoriſme d'Hippocrate que je viens de rapporter, dit qu'on ne peut commettre de fautes plus graves que dans l'uſage du lait dans la pulmonie, pour laquelle on le donne comme un remede ſouverain; il avertit qu'on ne peut le donner dans cette maladie que lorſqu'il n'y a point de marques de colliquation.

Il faut donc conclure d'après Hippocrate & ſon commentateur, que, comme dans la pulmonie il y a toujours fievre, chaleur, roideur & d'autres cauſes de colliquation, le lait ne peut y faire que de dangereux effets.

La pratique d'Hippocrate confirme ſon aphoriſme; il traite dans le ſecond livre des maladies, de trois eſpeces de pulmonie, dont deux avec ulceres aux

poumons & avec tous les ſymptômes ordinaires dans ces maladies. Les remedes dont il fait uſage ſont dignes d'un tel maître; mais il ne donne pas de lait. Si cet Auteur fait prendre pendant la maladie une fois ou deux du lait d'âneſſe cuit, ce n'eſt que comme purgatif. Qu'on juge par cette ſage pratique, ſi ce grand Médecin auroit fait dans la pulmonie un long uſage d'un remede qu'il n'employoit qu'à la place d'un autre purgatif, lui qui ne redoutoit rien tant que le cours de ventre dans cette maladie.

Cette pratique d'Hippocrate a un parfait rapport avec ſon aphoriſme; cependant on trouve dans le livre *des affections internes* une pulmonie, dans laquelle on fait uſage de lait. La ſagacité d'Hippocrate & ſon exactitude dans les obſervations, ſont des garans non équivoques que cette derniere pratique n'eſt pas de lui; on ſait qu'on a ajouté au recueil de ſes ouvrages; mais comme il eſt certain qu'il a fait ſes aphoriſmes & qu'ils ne contiennent qu'un précis exact de ſes obſervations, tout ce qui n'a pas de rapport avec eux n'eſt pas aſſurément ſorti de ſa plume, & on n'y doit pas de confiance.

On m'objectera ſans doute, que depuis Hippocrate juſqu'à nos jours, pendant environ deux mille deux cents ans, le lait a été regardé comme un aliment de préférence dans la pulmonie, & comme un excellent remede dans cette maladie. Cela eſt vrai, on a cru même ſuivre en cela la pratique ſage & éclairée de ce grand homme, mais on s'eſt fait illuſion, on s'eſt trompé; au lieu de le conſeiller, Hip-

pocrate le défend. On a enſeigné pendant deux mille ans, dans les écoles & dans les académies, la philoſophie d'Ariſtote avec toutes ſes erreurs. Deſcartes a oſé ſecouer le joug du préjugé ; il a conduit les ſavans de ſon ſiecle dans la route du vrai ; Newton l'a parcourue avec avantage, & aujourd'hui cette route eſt éclairée par les écoles & les académies.

L'illuſion que l'on ſe fit peu de tems après Hippocrate, ſur ſon aphoriſme concernant l'uſage du lait dans la Phthiſie pulmonaire, ſéduiſit ſes ſectateurs, & l'erreur s'eſt propagée juſqu'à nos jours. Combien n'a-t-elle pas fait des victimes ? En vain de ſavans maîtres de l'art ont cherché à la faire connoître, on ne les a point écoutés. Je ne fais aujourd'hui que rappeler leurs judicieuſes remarques & mes obſervations, afin que le public ſe préſerve d'être plus long-tems la victime de ce préjugé, qui n'eſt pas moins funeſte pour lui, que malheureux pour ceux des Gens de l'Art qui l'adoptent encore.

ARTICLE IV.

Abus de l'uſage du lait au troiſieme degré de Pulmonie.

Les malades qui ſont parvenus au troiſieme degré de Phthiſie, marchent à grand pas vers leur extinction ; des ſueurs nocturnes, des cours de ventre colliquatifs, le maraſme, l'engorgement œdémateux des extrémités inférieures, des hydropiſies, la chûte des cheveux, ſont des ſymptômes redoutables de leur déplorable ſituation. Le lait, quand on a la témérité d'en faire uſage ſur-tout dans cet état, eſt le flambeau funebre qui les conduit inſidieuſement à une entiere extinction.

Je rapporte dans cet ouvrage des hiſtoires de guériſons extrordinaires de Phthiſies, dont les unes doivent être attribuées à la ſeule nature, d'autres aux maîtres de l'art qui l'ont heureuſement ſecondée, ſans avoir recours à l'uſage du lait dont ils connoiſſoient les inconvéniens, & dont on n'a jamais obtenu de bons effets, lorſqu'on s'eſt écarté des préceptes d'Hippocrate.

Les malades qui ſont dans ce triſte état ne doivent jamais déſeſperer de leur guériſon ; la nature a des reſſources au-deſſus de celles des hommes ; d'ailleurs il eſt des momens heureux & des circonſtances favorables, où des Médecins obſervateurs peuvent étendre avec ſuccès le bras de la Médecine & guérir des Phthiſies pulmonaires au dernier degré : j'en ai rapporté pluſieurs exemples dans cet ouvrage & dans mon traité d'obſervations.

SECTION SECONDE.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie pulmonaire; de l'héréditaire & de la contagieuſe.

CHAPITRE PREMIER.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie pulmonaire eſſentielle des enfan[illegible].

LA Phthiſie pulmonaire eſſentielle eſt celle qui provient d'une mauvaiſe diſpoſition, ou de vices

particuliers qui n'ont été précédés d'autres maladies qui aient pu les occasionner (*a*).

Il naît des enfans délicats de peres robustes ; il en est qui sont malades dans le sein de leurs meres pendant qu'elles jouissent d'une bonne santé (*b*). Il est malheureux qu'avant de voir le jour, ou qu'en naissant pour ainsi dire, ces innocentes créatures soient exposées aux fragilités de la vie, aux maladies & aux langueurs. Une éducation physique bien entendue & constament suivie dans l'enfance pourroit prévenir ces désavantages ou ces malheurs, & y remédier ; mais souvent une tendresse déplacée, une dangereuse adulation, défaut ordinaire des familles riches & des meres oisives, entretiennent les enfans dans une pernicieuse mollesse. Outre une infinité d'abus auxquels on les expose, il suffit qu'ils paroissent délicats, pour leur ôter même l'usage d'un air libre, dans l'idée de les mettre à l'abri de ses intempéries ; celles-ci sont cependant des moyens adoptés par la nature, pour fortifier leurs membres & pour leur former des tempéramens robustes. La délicatesse des enfans augmente-t-elle par cette privation ? On cherche des secours perfides dans une nourriture succulente ou mal entendue, propre à augmenter leur délicatesse, à se corrompre & à fournir à la masse du sang un chyle mal digéré, source ordinaire & féconde de croûtes laiteuses & d'autres éruptions cutanées de différentes especes.

(*a*) Voyez la premiere partie, Section 2. chap. 1.

(*b*) Voyez mon livre sur la conservation des enfans.

C'eſt auſſi un principe d'engorgemens, d'empâtemens & d'obſtructions dans les viſceres du bas ventre, qui les conduiſent à des langueurs qui le plus ſouvent affectent les poumons & y forment des tubercules, ſource ordinaire des Phthiſies dont ils guériſſent rarement. Un chyle ainſi mal digéré, mal conditionné, ne peut que circuler difficilement dans les labyrinthes infinis que forment les vaiſſeaux de la ſubſtance pulmonaire; les parties les plus groſſieres de ce liquide s'arrêtent dans les glandes & aux extrémités des arteres capillaires lymphatiques, dont les calibres échapent à la vue, elles s'y corrompent de plus en plus, y forment des engorgemens tuberculeux, y font des éroſions, y établiſſent des ulceres, des ſuppurations, &c.

Les enfans ſont voraces, il eſt très-ordinaire qu'ils mangent ſans regle, ſans ordre & à tous momens; leur eſtomac tendre & delicat étant ſurchargé d'alimens, il n'eſt pas poſſible que leurs digeſtions ne ſoient imparfaites & qu'il n'en réſulte un chyle mal conditionné, toujours propre à former des empâtemens, des engorgemens dans les viſceres, & principalement des tubercules, des éroſions & des ulceres aux poumons.

Ce ſont de tels abus qui retardent la croiſſance des enfans délicats, la rendent lente & la font languir. Si leurs viſceres, leurs membres ne ſe fortifient pas, on en eſt alarmé, on ſe détermine à les mettre à l'uſage des conſommés, du lait, & à leur permettre du vin, des boiſſons fortes, pour

les fortifier, dit-on, & pour les ſoutenir. Ces effets d'une tendreſſe mal entendue, accompliſſent enfin de funeſtes langueurs.

La Phthiſie des enfans commence ordinairement par des obſtructions dans les viſceres du bas ventre, principalement au méſentere ; alors l'abdomen ſe météoriſe inſenſiblement, ils deviennent ſujets à des diarrhées, ſuites ordinaires des digeſtions imparfaites ; bientôt leur teint en eſt moins vermeil, il ſe flétrit. Il s'enſuit de petites toux ſeches qui paroiſſent d'abord gutturales ; elles deviennent humides, enſuite graſſes & purulentes. Ces toux des enfans ſont d'autant plus dangereuſes qu'ils ne ſavent pas cracher ; ils avalent le pus, ou bien il reſte dans les bronches & dans les véſicules bronchiques, il y croupit, y forme de plus grands délabremens, des ſuppurations plus abondantes qui accompliſſent bientôt le maraſme de ces triſtes victimes d'une éducation mal entendue, qui ne tardent pas à ſubir le ſort fatal, ſi l'on n'a pas l'attention de le prévenir. Les enfans ſeront bien moins expoſés à ces accidens, ſi on les éleve dans leur premier âge comme le peuple des campagnes éleve les ſiens, en ne les emmaillotant point, en ne les laiſſant que légérement couverts dans toutes ſortes de tems, en les expoſant avec ménagement aux épreuves du chaud & du froid & ſur-tout en ne leur faiſant jamais porter de corps de jonc ni de baleine. Ces corps s'oppoſent à la croiſſance de leurs membres, ils gênent le développement des viſceres de la poi-

trine, du bas ventre & ſouvent ils font tourner leur taille, les rendent boſſus & difformes (*a*).

C'eſt par une telle éducation & par un régime de vie ſimple que les enfans des campagnes forment des tempéramens robuſtes ; ils ne ſont point ſujets aux langueurs qui font périr au moins le tiers de ceux des villes & des maiſons riches, dont on abrege les jours pour vouloir trop les conſerver. Si parmi les enfans du peuple qui habite les campagnes il en eſt qui meurent pulmoniques, c'eſt pour avoir trop mangé, ſans regle & ſans ordre ; il eſt toujours dangereux ou funeſte de leur permettre de ſatisfaire leur voracité. Cependant ils n'y ſuccombent pas auſſi généralement que ceux des villes & ceux des gens riches, parce qu'ils font beaucoup plus d'exercice, & qu'on ne les nourrit pas d'alimens recherchés.

L'uſage du lait confondu avec celui d'autres alimens, pris à tous inſtans, ſans choix & ſans ordre, ne ſauroit être que nuiſible aux enfans voraces dont les digeſtions ne ſe font jamais qu'imparfaitement. Si quelque tems après qu'ils ont mangé du lait, on fait attention à leur haleine, on lui trouvera une odeur aigre, & les rots qu'ils rendront ſeront acides. C'eſt une preuve ſenſible que le lait s'eſt corrompu dans leur eſtomac ; le chyle qui provient de telles digeſtions ne pourroit que nuire à la ſanguification, à la nutrition, &c. Des digeſtions auſſi imparfaites ou auſſi vicieuſes ſont une ſource féconde de croûtes laiteuſes, d'obſtructions dans les viſceres

(*a*) Voyez mon Ouvrage ſur la conſervation des Enfans.

du bas ventre, de tubercules aux poumons, de langueurs, de Phthisies, &c. *Barchusen* a observé que les Egyptiens redoutent l'usage du lait, parce qu'il leur donne la lepre ou la gale. Ces accidens n'ont lieu sans doute chez ces peuples que lorsqu'ils abusent de cet aliment, ou qu'ils en usent mal à propos, à moins que ce ne soit par un effet de la température de leur climat, car dans toutes les parties du monde connu le lait est de sa nature un aliment salutaire, quand on en prend à propos & qu'on n'abuse pas de son usage.

Lorsqu'il s'est formé des engorgemens, des obstructions dans les visceres du bas ventre, ou des tubercules aux poumons des enfans, ils perdent de leur vivacité ordinaire, leur appétit diminue, leurs garderobes se ramolissent, les urines deviennent troubles, la couleur du visage varie, sur-tout dans les tems de la digestion. Si avec ces symptômes il survient de petites toux seches, elles annoncent des érosions ou des tubercules dans la substance des poumons.

Il n'est pas aisé de distinguer d'abord ces érosions d'avec les tubercules; cependant en faisant attention aux symptômes des premieres voies qui les ont précédés, on pourra asseoir un jugement sur leur nature. Les engorgemens des visceres du bas ventre sont annoncés ordinairement par les symptômes que je viens d'observer; par des aigreurs dans l'estomac & par de légeres inappétences; les tubercules par des toux seches, qui quelque tems après deviennent

humides : il s'enſuit enfin de vrais crachats purulens & la fievre étique qui conduit au maraſme.

Lorſque les tubercules ne ſont pas de nature à ſuppurer, la toux des enfans eſt toujours ſeche, elle augmente de plus en plus, ſans jamais devenir humide. Ils ont des inquiétudes, ils maigriſſent, ils ſe deſſéchent & ils dépériſſent ſans que leur appétit diminue ; lorſqu'il fléchit, ils approchent de leur dernier moment, qui eſt toujours précédé d'un maraſme abſolu.

La Phthiſie des enfans qui commence par des ulceres eſt ordinairement occaſionnée par des molécules de ſubſtances mal digérées dans les premieres voies, qui, étant dépoſées dans les glandes ou dans les extrémités des arteres capillaires lymphatiques des poumons, s'y arrêtent, y acquierent de l'âcreté par leur ſéjour, y cauſent des éroſions, des phlogoſes, des ſuppurations, &c.

Cette eſpece de pulmonie peut provenir de différentes cauſes auſſi inſidieuſes les unes que les autres ; tantôt ce ſont des humeurs âcres qui ſe ſont formées dans les premieres voies qui les occaſionnent; tantôt des humeurs catharreuſes, qui étant dépoſées dans la ſubſtance des poumons, ne peuvent qu'y faire des plaies dangereuſes ou mortelles. Des croûtes laiteuſes, des humeurs dartreuſes, éreſypellateuſes, ſcorbutiques, ſcrophuleuſes, pſoriques, &c. fixées ou repercutées dans ce viſcere, y cauſent également des Phthiſies du plus dangereux caractere.

Lorſque chez les enfans la cauſe des ulceres des

poumons vient des premieres voies, ils ſont précédés de dérangemens dans l'ordre des digeſtions, de nauzées, de rots, d'une haleine putride; ſi ce ſont des humeurs catharreuſes qui les cauſent, ils ne s'établiſſent ordinairement qu'à la ſuite de rhumes longs, rebelles ou négligés; lorſqu'ils dépendent d'humeurs ſcorbutiques ou ſcrophuleuſes, on a dû s'appercevoir d'avance de quelque ſigne ou de quelque ſymptôme qui ait caractériſé ces vices. Lorſque ces ulceres, ces ſuppurations ſe manifeſtent à la ſuite d'une métaſtaſe, d'humeurs dartreuſes, éreſypellateuſes, pſoriques ou croûteuſes, ces humeurs ont marqué leur caractere à la peau avant d'être répercutées.

Dès qu'on s'apperçoit de quelque ſigne qui indique des engorgemens dans les viſceres du bas ventre, ou des tubercules aux poumons, il faut mettre les enfans à une nourriture végétale. On les fait vomir ou avec le tartre ſtibié, ou avec l'ipécacuanha dont on ménage les doſes ſelon l'âge & le tempérament; on les purge le lendemain, en obſervant les mêmes précautions. S'ils ſont pléthoriques & ſujets à des hémorragies, on leur fait quelque ſaignée, ménagée ſelon leur âge & les indications qui ſe préſentent. On les nourrit légérement de ſoupes, de bouillons faits avec des herbes & des racines potageres, telles que celles de carotte, de ſcorſonaire, de ſarſifi, de poirée, ou d'autres de la même claſſe. On peut leur permettre des œufs frais à la coque, des fruits fondans; leur boiſſon ordinaire ſera d'une décoction

de chiendent & de régliſſe, ou bien de toute autre plante choiſie dans la claſſe des apéritives.

On leur fait prendre tous les matins à leur réveil une, deux ou trois onces, ſelon leur âge, de ſuc épuré, de parties égales, de chicorée ſauvage & de chiendent qu'on édulcore avec du miel de Narbonne, avec du ſucre ou avec du ſyrop des cinq racines apéritives. On réitere ces ſucs le ſoir après la digeſtion d'un ſouper léger. Si les enfans ont l'haleine aigre, ou s'ils rendent des rots acides, on leur fait prendre deux fois par jour le matin & le ſoir, ſans préjudice des autres remedes, de huit juſqu'à vingt grains de magneſie blanche ; elle fait pendant que ces ſymptômes ſubſiſtent l'effet d'abſorbant & de purgatif.

Comme la digeſtion des enfans qui ſont dans cet état, ne ſe fait jamais parfaitement, on tiendra conſtament leur ventre libre, par le moyen du ſyrop de Calabre que l'on rend plus ou moins purgatif ſelon les indications qui ſe préſentent. Lorſque ce ſyrop ne ſuffit pas pour purger légérement, on peut le faire prendre dans une taſſe ou deux d'infuſion de fleurs de pêcher, ou de roſes pâles, ou bien on y ajoute quelques grains de jalap, ſelon l'âge & le tempérament. Le ſyrop de Calabre ſimple pris à la doſe d'une ou deux onces tous les matins dans une taſſe de décoction de racines de polipode de chêne, eſt un bon remede pour rétablir les fonctions de l'eſtomac, & principalement pour guérir des obſtructions & des tubercules qui n'ont pas encore acquis un degré conſidérable de dureté.

Si après quelque tems d'usage de ces remedes, on ne s'apperçoit pas que les symptômes de la maladie se moderent, on dissoudra dans ce syrop quelques grains de gomme ammoniac : comme cette gomme est nauseabonde on modérera cette qualité en y ajoutant une légere infusion de canelle.

On ne guérit que très-difficilement les tubercules qui ne sont pas de nature à suppurer ; cependant on peut y réussir par un long usage de boissons délayantes, savoneuses & apéritives, composées de plantes qui aient ces qualités, telles que toutes les especes de chicorées, la buglose, la bourrache, &c.

On fait respirer avec succès la vapeur d'une décoction de plantes émollientes, ou d'une infusion de fleurs pectorales. Comme cette espece de tubercules est produite par des humeurs excrémenteuses provenant des premieres & des secondes digestions, il ne faut pas perdre de vue les moyens de rapprocher par les secours de l'art, de l'ordre de la nature, ces fonctions essentielles, qui ne sauroient jamais se faire trop parfaitement.

La Phthisie des enfans qui dépend d'ulceres aux poumons, commence, je l'ai déja observé, par des érosions causées par des humeurs âcres provenant de digestions dérangées ou dépravées. Les indications les plus pressantes dans cette maladie exigent des secours propres à rétablir les fonctions de l'estomac. Si l'ulcere n'est pas encore formé, on fera vomir le petit malade en lui faisant prendre autant de grains d'ipécacuanha en poudre, qu'il aura d'années ; si

cette dose ne suffit pas, on l'augmentera selon les indications; on le purgera le lendemain, ou deux jours après, avec quelque syrop purgatif, avec la manne, &c. Si l'ulcere est déja formé, on s'abstiendra de le faire vomir, on lui fera prendre pendant trois ou quatre jours de légers minoratifs pour le disposer à la purgation, supposé qu'ils ne procurent pas des évacuations suffisantes. Il convient de faire usage en même tems, d'une légere décoction de racines d'oseille, dans laquelle on fait infuser des zets ou pellicules de bigarrades; on l'édulçore avec du sucre ou du miel, afin que les enfans en prennent avec moins de répugnance.

On doit toujours craindre la pulmonie lorsque les enfans ont des rhumes catharreux, longs & rebelles. Les engorgemens des sinus & des glandes de la tête & de la gorge, assez ordinaires dans les rhumes de cette espece, font des progès dans la trachée-artere & jusques dans la substance des poumons; ils y forment des érosions, des ulceres, des suppurations, qui établissent une Phthisie, sans que souvent on puisse distinguer d'autres symptômes qui l'indiquent. On n'a pas moins à craindre des rhumes qui commencent par la poitrine, lorsqu'ils sont de trop de durée.

On prévient ce dangereux effet des rhumes catharreux, par un usage fréquent d'infusions théiformes, de feuilles & de fleurs diaphorétiques & pectorales adoucies avec le miel de Narbonne, ou avec le sucre rosat. Il est d'usage de faire prendre de tems

en tems, pendant quelques matins, un grain d'ipécacuanha en poudre; si les fonctions de l'estomac ne se font pas parfaitement, on fait vomir en augmentant la dose de ce remede. On doit avoir l'attention d'entretenir la liberté du ventre & de faire prendre un léger pugatif, tous les huit ou dix jours. Si les crachats sont gluans, visqueux, & si l'expectoration en est difficile, on fera usage d'un looch composé de parties égales de syrops d'althéa & de coqueliquoc, qu'on étendra dans une infusion de fleurs pectorales & de feuilles d'hysope; on y ajoutera une petite dose d'oximel simple. Si les enfans ont des insomnies, ou des toux violentes pendant la nuit, on leur fait prendre le soir aux heures du sommeil une cuillerée à café de syrop de pavot blanc; on regle les doses de ce syrop selon leur âge & leur tempérament.

Je fus appellé dans le mois d'Octobre de l'année 1765, pour une jolie enfant âgée de six ans, qui étoit l'objet de l'adulation de sa famille, & qui jusqu'alors, n'avoit été conduite qu'à sa volonté. Je la trouvai prise d'un rhume considérable, qui la tenoit depuis près de deux mois; elle avoit déja craché du sang plusieurs fois, & ses crachats étoient encore sanguinolens & chargés d'un pus grisatre. La poitrine étoit serrée, & la respiration gênée, fréquente & laborieuse. Malgré l'état de langueur où étoit la malade, je fis tirer environ quatre onces de sang de l'un des bras; quelques heures après la saignée, l'expectoration étoit plus aisée, & les crachats devinrent plus abondans; cette abondance des

des crachats augmenta au point que la petite malade en rendoit environ quatre onces par jour ; il s'ensuivit un abattement de forces si considérable, qu'on s'attendoit tous les jours à son dernier moment : c'étoit avec d'autant plus de vraisemblance, qu'elle tomboit en des foiblesses fréquentes, qui approchoient du degré de la syncope. Cet état affligeant dura près de trois mois, à compter du commencement de la maladie, jusqu'aux premiers signes de la convalescence.

Cette enfant, qui toujours avoit été volontaire, refusoit tout secours, à peine pouvoit-on l'obliger à prendre des alimens pour se sustenter. D'abord après la saignée, j'apperçus dans les garde-robes, quelque marque qui me donna lieu de craindre un cours de ventre colliquatif ; quoique ce signe fût équivoque, je crus qu'on devoit y faire attention ; je me déterminai à faire prendre toutes les deux heures une cuillerée à café de gelée de corne de cerf, avec le sucre rosat, au lieu de sucre commun, & toutes les quatre heures immédiatement après la gelée, quatre cuillerées à bouche d'une décoction d'amandes de cacao du gros caraque, faite en guise de café, dans laquelle on faisoit infuser quelques feuilles de cresson de fontaine, & un peu de canelle, on l'édulcoroit avec le syrop de consoude & avec quelques gouttes de syrop balsamique de tolu. Cette décoction, la gelée de corne de cerf, & une tisane d'orge torréfiée, tinrent lieu, pour ainsi dire, pendant près de trois semaines, d'alimens &

de remedes. Vers le quinzieme jour de cet uſage, la toux étoit déja moins fréquente, les crachats commençoient de blanchir, les garde-robes prenoient de la conſiſtance, & les forces paroiſſoient moins abattues. D'après de ſignes auſſi favorables, on oſa concevoir quelque foible eſpérance de guériſon. On continua les mêmes uſages, & on fit prendre deux fois par jour, le matin & le ſoir, des bouillons de grenouilles, on ajoutoit pour chaque bouillon, une ou deux écreviſſes, & on y jettoit pour infuſer, une pincée de ſommités fleuries de mille-pertuis, & autant de ſommités de grande conſoude. Lorſque tous les ſymptômes furent modérés au point déterminé dans l'aphoriſme d'Hippocrate, pour pouvoir faire uſage du lait, on mit la petite malade à celui d'aneſſe, qu'elle prit tous les matins coupé avec une cueillerée à bouche d'eau de chaux ſeconde, juſqu'à ce que tous les ſymptômes de pulmonie furent diſſipés. Elle continua de prendre le lait ſans mélange juſqu'à ce que ſa convaleſcence fut parfaite : on la nourrit pendant tout ce tems de ſubſtances farineuſes : elle eſt aujourd'hui dans ſa dix-ſeptieme année, & elle jouit de la ſanté la plus parfaite.

Je fus appellé vers la fin du printems de l'année 1775, pour un écolier âgé de huit ans, penſionnaire dans un collége de Paris. Je le trouvai avec une fievre lente très-caractériſée, provenant d'un rhume catharreux, qui datoit déja de plus de deux mois, & que juſqu'alors, on avoit regardé

comme un rhume très-ſimple. Cet enfant avoit un dégoût général pour toutes ſortes d'alimens ; il crachoit du pus, & les crachats étoient ſanguinolens. La peau étoit ſeche, la toux fréquente & laborieuſe, principalement pendant les nuits qu'il paſſoit ſans ſommeil ; la reſpiration étoit gênée & l'expectoration difficile. Le pere de cet enfant étoit venu d'Alençon ſa patrie, ſur l'avis qu'on lui avoit donné de ſes légeres incommodités ; il fut juſtement alarmé de ſon état ; il le fit tranſporter à ſon auberge ; il m'appela à ſon ſecours.

Le même jour je lui fis tirer quatre onces de ſang de l'un des bras ; le ſoir il prit trois gros de ſyrop de diacode étendu dans deux onces d'eau de pariétaire ; la toux fut moins vive & moins fréquente pendant la nuit, mais l'enfant n'eut point de ſommeil. Le lendemain, les ſymptômes de la maladie étoient les mêmes que la veille ; je fis réitérer la ſaignée à la même doſe. Je mis le malade à l'uſage d'une tiſane légere faite avec des jujubes, dans laquelle on faiſoit infuſer des fleurs de tuſſilage ; on l'émulſionnoit avec le looch de la compoſition du *Codex* de Paris. Le ſoir je fis prendre un tiers de grain d'extrait d'opium, & par-deſſus environ quatre onces d'infuſion de fleurs de nénufar, édulcorée avec le ſyrop du chantre. La nuit fut moins mauvaiſe, le malade eut un peu de ſommeil, la toux fut moindre, & l'expectoration moins difficile. Comme le ventre n'étoit pas libre, on donna dans la journée deux lavemens ſimples, qui eurent tout l'effet

qu'on pouvoit en désirer. On continua les mêmes usages pendant les quatre jours suivans ; ils modérerent les symptômes de la maladie, au point de pouvoir porter les vues curatives sur les organes de la digestion, dont le désordre étoit marqué par des inappétences. A cet effet je fis prendre, toutes les quatre heures, deux onces d'une infusion de deux pincées de roses pâles & d'un gros de rhubarbe concassée, dans laquelle on dissolvoit une once de miel de Narbonne : cet usage procura dans les vingt-quatre heures trois garderobes copieuses & très-bilieuses. Le lendemain on suspendit cette purgation, & pendant les quatre jours suivans, le malade en prit quatre onces, le matin seulement, qui procuroient deux évacuations abondantes, dont les matieres étoient de la même qualité que les précédentes : on continua pendant ces usages la tisane & le calmant ordinaires ; la toux étoit déja très-modérée & l'expectoration moins difficile, mais les crachats étoient toujours les mêmes : on ajouta à la tisane de jujubes, de la bourache & du cresson de fontaine, qu'on y faisoit seulement infuser ; on l'édulcoroit avec du miel de Narbonne. Outre ces remedes le petit malade prenoit toutes les trois heures deux cuillerées à bouche d'un syrop en forme de look, composé de parties égales de suc de millepertuis & de lierre terrestre, avec le sucre rosat ; on y ajoutoit de la gomme arabique, & on étendoit dans chaque prise, une goutte de baume blanc du Canada.

Après deux mois de ces uſages, tous les ſymptômes de la maladie étoient preſque diſſipés; l'appétit revenoit, les digeſtions ſe faiſoient ſans peine & les forces ſe rétabliſſoient à vue. On purgea le petit malade avec deux onces de manne dans quatre onces d'infuſion de fleurs de pêcher; dans peu de jours il fut ſans fievre & pour ainſi dire ſans toux; on le tranſporta à Alençon, chez ſes Parens, où l'uſage du lait d'âneſſe, qu'il prit pendant deux mois, le rétablit parfaitement, & au point que depuis cette maladie, il n'a pas eu même d'incommodité; il jouit encore aujourd'hui de la ſanté la plus parfaite.

La diminution & la ſuppreſſion des éruptions cutanées des enfans ſont très-ſouvent ſuivies de toux très-importunes, qui ſont ordinairement les préludes d'engorgemens tuberculeux, ou d'éroſions dans la ſubſtance des poumons, qui menent très-promptement à la Phthiſie. Il eſt eſſentiel, dans des circonſtances auſſi délicates, d'avoir recours aux moyens les plus propres à faire une diverſion de ces humeurs, & ſur-tout à les rappeler à la ſuperficie. On pratique à cet effet des ſuppurations aux endroits mêmes où s'étoient faites les éruptions, ou ſi elles n'y étoient pas praticables, on les établiroit dans quelqu'une des parties les plus voiſines. On y applique des cauteres, des véſicatoires, &c. dont on entretient la ſuppuration; on fait uſage en même tems d'infuſions de plantes diaphorétiques & pectorales, tant pour modérer la toux & les irritations

que font ces humeurs étrangeres sur la substance délicate des poumons, que pour les éloigner du centre, & les rappeler à la superficie par une transpiration abondante ; il n'est pas moins nécessaire d'entretenir la liberté des garderobes & même de les provoquer si elles sont tardives, ou si l'on s'apperçoit de quelque dérangement dans l'ordre des digestions. On se sert à cet effet de minoratifs les plus doux. C'est ainsi que par des diversions faites à propos, on détourne de la poitrine des humeurs qui par leur séjour, y formeroient des plaies dangereuses ou funestes. Ces moyens seroient peut-être impuissans, si on ne les mettoit en usage, que lorsque les ulceres seroient établis ; il faudroit cependant y avoir également recours, comme étant propres à y remédier.

On doit aussi dans ces circonstances avoir égard à la nature des éruptions ; elles conservent toujours leur premier caractere dans les impressions qu'elles font sur la substance des poumons. Les croûtes laiteuses proviennent, je l'ai déja observé, d'un lait dont on abuse, qui péche par sa qualité, ou bien de toute autre nourriture trop abondante, ou de mauvaise nature.

On tempere l'âcreté des humeurs par des boissons émollientes, composées de fleurs de coquelicoc, ou d'autres fleurs pectorales ; par des tisanes de jujubes, de sebestes, &c. Si les éruptions sont dartreuses, éréſypellateuses, psoriques, ou scrophuleuses, on fait usage de décoctions propres à re-

médier à la qualité de ces vices ; les diaphorétiques, les émolliens, les plantes appropriées aux éruptions dartreuſes, éréſypellateuſes, ſont les racines de patience ſauvage, de bardane, de bugloſe, de piſſenlit, & principalement celles de garance, &c. On ſe ſert très-à-propos, lorſque les éruptions repercutées ſont ſcorbutiques, des infuſions & des ſucs de chicorée ſauvage, de piſſenlit, de pourpier rouge, de fumeterre de teſſle d'eau, de creſſon de fontaine, de bécabunga, de cochléaria, d'oſeille, d'alléluya, &c. On les édulcore avec du miel, ou avec quelque ſyrop béchique. Si les éruptions ont un caractere ſcrophuleux, ce qui eſt très-ordinaire dans les Phthiſies tuberculeuſes, on prend des infuſions de fleurs de ſouci, de feuilles de véronique femelle, de romarin, de chardon bénit ; des décoctions de racines de bardane, de garance, de petit houx, de gayac ; ces décoctions ſont bien plus efficaces, ſi l'on y ajoute un noüet d'antimoine cru en poudre.

L'éducation phyſique des enfans qui ont la poitrine étroite, le cou allongé, qui deviennent boſſus ou rachitiques, exige des attentions particulieres & les plus ſcrupuleuſes pour les garantir de la pulmonie. Leur régime de vie doit être réglé, & on doit les entretenir dans une ſobriété conſtante. Il faut les priver généralement de toutes ſortes d'alimens qui pourroient augmenter la denſité de la lymphe dont le ſuc nourricier prend & retient le caractere. On les nourrira d'alimens doux, émolliens & légérement apéritifs, principalement de végétaux & de viandes

les plus légeres. On écartera de leur régime de vie les ſalures, les épiceries; on leur interdira totalement les boiſſons fortes & les liqueurs ſpiritueuſes, & même l'uſage de la biere, du cidre & du vin, juſques après leur adoleſcence.

Les enfans qui ont le malheur d'être affligés de pareilles infirmités, doivent faire des exercices modérés, mais jamais violens, parce qu'il leur eſt eſſentiel d'éviter les hémorragies qui décideroient des crachemens de ſang, qui les conduiroient à des Phthiſies d'autant plus dangereuſes, qu'il ne ſeroit pas poſſible de remédier au vice local qui les occaſionneroit. On a d'abord recours à la ſaignée dans de pareilles circonſtances, à des boiſſons calmantes & délayantes : il ſeroit très-prudent de prévenir des hémoptyſies par ces ſecours, principalement lorſque les enfans ſont d'un tempérament ſanguin & pléthorique.

Il eſt pernicieux de ſe ſervir de corps de baleine pour des enfans qui deviennent boſſus, contournés, ou dont l'une des épaules s'éleve plus que l'autre, dans la vue de contenir leur taille & de remédier à ces vices de conformation : ces corps ne ſervent qu'à faire dejetter l'épine du dos du côté oppoſé à la compreſſion qu'ils font, & à augmenter ces infirmités, au lieu d'y remédier. J'ai vu pluſieurs enfans mourir de pulmonie à la ſuite de tels abus.

On court encore de plus grands dangers par l'uſage abominable de corps garnis de fer, pour comprimer avec plus de force les parties de la poitrine ou des

épaules qui ſe dérangent. Je fus appelé il y a environ douze ans, pour voir l'enfant unique d'un Marbrier qui avoit la poitrine relevée en boſſe, ſerrée des côtés & une épaule plus groſſe & plus haute que l'autre. Je le trouvai avec une fievre conſidérable, un point de côté qui lui coupoit la reſpiration, & un crachement de ſang alarmant : j'apperçus un corps de fer auprès de ſon lit ; je demandai ſi l'on en avoit fait uſage pour le malade, on m'avoua qu'il le portoit depuis quinze jours, & que depuis ce tems-là il crachoit de tems en tems un peu de ſang. Je vis alors ſenſiblement la cauſe de la maladie, j'en prévins les ſuites par le moyen de deux ſaignées, de tiſanes émulſionnées, &c. On abandonna le pernicieux inſtrument qui avoit cauſé le danger où étoit l'enfant ; il jouit encore aujourd'hui d'une ſanté parfaite, à l'exception de quelque incommodité inſéparable de l'état de la poitrine.

J'ai obſervé dans mon ouvrage ſur la conſervation des enfans, que toutes les eſpeces de corps, de jonc, de baleine & de fer ſont pernicieuſes, qu'elles ne font qu'augmenter les difformités pour leſquelles on les emploie, au lieu d'y remédier ; que ces difformités ſont le plus ſouvent des effets du maillot & de la contrainte où on les tient dans leur premier âge, que de toute autre cauſe ; on ne voit point de boſſus dans des pays immenſes où l'on ne connoît ni la torture du maillot, ni les corps de jonc ou de baleine, moins encore ceux de fer. Il n'eſt pas aiſé de guérir la pulmonie des enfans, qui provient de

vices de conformation, mais on peut la prévenir & en garantir par un régime de vie émollient & très-ſobre, par des ſaignées faites à propos, & en les éloignant de toutes ſortes d'excès.

Lorſque les enfans phtyſiques ſont parvenus au ſecond degré de pulmonie, que la ſuppuration & le maraſme ſont établis, on obſerve tous les moyens dont on ſe ſert pour les adultes qui ſont au ſecond degré de cette maladie; on les dirige ſelon leur âge, leur tempérament & leur délicateſſe. On trouvera ces moyens dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Suite du Chapitre précédent.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie eſſentielle des Adultes.

ARTICLE PREMIER.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie des Adultes, quand elle eſt au premier degré.

LES indiſpoſitions du premier âge, ſur-tout celles qui proviennent d'une éducation phyſique mal entendue, influent ſur tous les autres, même juſqu'à la vieilleſſe; on en conſerve une délicateſſe de tempérament, qui rend ſuſceptible des moindres impreſſions, de celles même que cauſent les intempéries de l'air. Il n'eſt pas ſurprenant que les Phthiſies des adultes ne proviennent ſouvent de cette cauſe: les hommes d'un tempérament robuſte peuvent auſſi contracter cette maladie par accident.

Lorsqu'il se forme des engorgemens dans les poumons, par quelque cause que ce soit, principalement par une suite d'abus dans le régime de vie, ils sont indiqués par des toux seches médiocres, qui font des progrès & deviennent enfin vives & fréquentes (*a*). Si ces malades sont pléthoriques, on doit avoir recours à la saignée de l'un des bras ; si au contraire ils sont d'un tempérament pituiteux, on commence par un vomitif. On emploie le même remede après la saignée chez les tempéramens pléthoriques ; s'il se présente des indications qui fassent soupçonner quelque vice dans les premieres voies, on les prépare à la purgation par des aposêmes laxatifs, & on les purge ensuite plus efficacement.

On met ceux de ces malades qui sont d'un tempérament pituiteux à l'usage d'une tisane amere, composée principalement de plantes savoneuses, telles que les chicoracées, la bourrache, la buglose, la chicorée sauvage, la blanche, ou d'autres choisies dans la même classe, selon les indications ; on réitere de tems en tems les aposêmes laxatifs, en consultant toujours la marche de la nature, & en se conformant aux indications qu'elle présente. Outre ces secours, on emploie très-utilement de légeres infusions de plantes diaphorétiques, telles que la mélisse, le chardon bénit, l'angélique, ou d'autres choisies dans la même classe : on les édulcore avec du sucre rosat, ou avec du miel.

On réitere les saignées chez les tempéramens

(*a*) Voyez premiere Partie, Section 2. Chap. 1.

pléthoriques, pour prévenir des embarras ſanguins dans la ſubſtance des poumons, qui feroient faire des progrès rapides aux engorgemens lymphatiques, ou qui cauſeroient des hémorragies toujours dangereuſes dans tous les degrés & dans tous les tems de la pulmonie. Lorſque la peau eſt ſeche, & la chaleur mordicante, on fait prendre des bains domeſtiques, du petit lait & des tiſanes calmantes, tempérantes & légérement apéritives.

Si la toux a été précédée par un uſage abuſif de boiſſons fortes, de liqueurs ſpiritueuſes, ou bien par de vives paſſions, on ſeconde l'effet de ces remedes par des ſaignées ménagées, ſuppoſé que le tempérament du malade, ſes forces, l'état du pouls & la conſiſtance du ſang puiſſent en permettre l'uſage. On fait prendre en même tems des poudres tempérantes, compoſées avec le nitre, le camphre & le ſucre, du petit lait, ou des tiſanes calmantes, émollientes & pectorales, ſeules ou émulſionnées avec les ſemences de courge, de melon, de concombre, de pavot blanc, les amandes douces. On les édulcore avec les ſyrops d'althéa ou de tuſſilage; on y ajoute ceux de *diacode* ou de karabé, dans le cas de toux violentes, trop fréquentes, ou d'inſomnies; on les doſe avec les attentions qu'exigent les ſyrops narcotiques.

Si les malades ſont d'un tempérament délicat, valétudinaire, ou épuiſés par des abus, nonobſtant les tiſanes avec les plantes ſavoneuſes, on leur fait prendre deux bouillons par jour, le matin à jeun &

le ſoir après la digeſtion d'un ſouper léger, compoſés de racines de piſſenlit, de bugloſe, de polipode de chêne, ou d'autres choiſies dans la même claſſe, avec huit grenouilles écorchées, vuidées, auxquelles on retranche les têtes & les pattes ; ou avec quatre onces de chair de tortues ; ou bien avec une quinzaine ou vingt limaçons & trois ou quatre écreviſſes rougies & écraſées pour chaque bouillon. On y ajoute ſur la fin quelques feuilles de plantes ſavonneuſes & quelques tiges de creſſon de fontaine, ou de bécabunga. Si les urines ne ſont pas aſſez abondantes, on paſſe ces bouillons par une étamine couverte d'une couche de cerfeuil. Si malgré ce ſecours les urines reſtoient rares, on étendroit ſur le filtre trente ou quarante cloportes écraſés en vie, & on feroit fondre dans chaque pinte de tiſane quinze ou dix-huit grains de ſel de chardon bénit. Dans le cas où l'on s'appercevroit de quelque ſymptôme qui indiquât des tubercules aux poumons, ou des engorgemens lymphatiques ou bilieux dans les viſceres du bas ventre, on feroit fondre dans chaque bouillon douze ou quinze grains de tartre chalybé, & on feroit prendre tous les matins à jeun immédiatement avant ces bouillons, un demi gros, deux ſcrupules ou un gros, ſelon le tempérament des malades, d'une opiate compoſée d'une once de conſerve d'aunée, de trois gros de ſavon blanc, de deux gros de gomme ammoniac, d'un ſcrupule d'aloës ſoccotrin & de trois grains d'extrait d'opium, avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'éryſimum. Si

l'on fait prendre cette opiate ſans les bouillons, on fera boire par-deſſus, deux taſſes d'infuſion de fleurs de geneſt en guiſe de thé qu'on édulcorera avec du ſucre roſat.

Les Médecins les plus exercés dans les connoiſſances de la Phthiſie pulmonaire, ont recommandé l'uſage des eaux minérales ferrugineuſes, au premier degré de cette maladie. Je leur ai vu faire de bons effets, principalement dans la Phthiſie tuberculeuſe, dans le tems ou les tubercules conſervent encore leur moleſſe ; elles feroient moins utiles s'ils étoient parvenus à leur dureté. Elles ſont eſſentielles dans la méthode curative des tubercules qui ſont propres à ſuppurer, elles le ſont auſſi dans celle de ceux qui ne ſuppurent jamais ; j'en traiterai avec plus d'étendue dans un chapitre particulier concernant la Phthiſie tuberculeuſe.

La propriété la plus remarquable des eaux ferrugineuſes, eſt d'être toniques & ſtomachiques. Il paroît démontré par des expériences ingénieuſes que le fer qui les minéraliſe, n'exerce ſon action que ſur les membranes des premieres voies. Wanhelmont a obſervé, en traitant des eaux minérales de Spa qui abondent en principe martial, que la nature ſépare dans les voies de la premiere digeſtion, la ſubſtance ferrugineuſe dont elles ſont imbues, comme incapable de ſervir de nourriture, & qu'elle s'évacue par la voie du canal inteſtinal. Cette opération de la nature eſt ſenſiblement démontrée, ſelon cet Auteur, par la couleur noire des garde-robes qui

a toujours lieu pendant qu'on fait ûſage de ces eaux, couleur qu'on ne peut attribuer qu'à la ſubſtance martiale qu'elles contiennent.

Ce ſentiment de Wanhelmont paroît confirmé par une expérience du docteur *With*. Cet obſervateur fit jeûner un chien pendant trente-ſix heures ; il lui préſenta enſuite une livre d'un mélange de pain & de lait, dans lequel il avoit introduit une once & demie de ſel de Mars, fondu dans l'eau. Le chien dévora ce mélange ; ûne heure après *With* mit ſes entrailles à découvert, il ramaſſa dans le canal thorachique, près d'une demi-once de chyle dont la couleur n'éprouva aucune altération par la teinture de noix de galle ; il conclut de cette expérience qu'il n'étoit rien paſſé dans les voiès du chyle de la ſubſtance martiale que le chien avoit avalée. Cet Auteur exact dans ſes recherches, donna plus d'étendue à ſon expérience ; il fit fondre un quart de grain de ſel de Mars dans une partie du chyle qui n'avoit pas éprouvé d'altération, & il y verſa de la teinture de noix de galle ; dans l'inſtant de ce mélange, le chyle prit une couleur pourpre foncé. D'après cette expérience, ne paroît-il pas démontré que le fer ne pénetre pas dans les voies du chyle, même lorſqu'il eſt en diſſolution ? J'ai déja rapporté ces obſervations dans un autre ouvrage.

Le principe martial des eaux minérales n'agit donc ſur les engorgemens des poumons que par ſon action ſur les membranes des premieres voies ; cette action conſiſte en des agacemens qu'il fait ſur ces

membranes & qui ſe communiquent à tout le ſyſtême membraneux, principalement dans la ſubſtance pulmonaire qui a une correſpondance de continuité avec les plexus nerveux du ventricule, des entrailles & des viſceres des régions épigaſtriques & hypocondriaques.

Les eaux minérales trop chargées de ſubſtance martiale, comme le ſont celles de Spa qui contiennent de ſix à ſept grains de fer par deux livres d'eau, ſont ordinairement nauzeabondes ; elles provoquent des vomiſſemens chez les perſonnes délicates, troublent l'ordre des digeſtions, cauſent des conſtipations, retardent le cours des urines & diminuent l'inſenſible tranſpiration. Comme de tels effets ſeroient pernicieux dans la pulmonie, on doit avoir attention que celles dont on fera uſage dans cette maladie, ne contiennent qu'un grain ou un grain & demi de ſubſtance martiale par livre d'eau.

Les eaux martiales ſont toujours imbues d'autres principes qui concourent à les minéraliſer ; ces principes pénetrent par les voies du chyle, dans le torrent de la circulation des liquides & font ſur les engorgemens des poumons & des viſceres du bas ventre, l'effet d'apéritifs, de déterſifs, &c. ſelon leur nature, ce qui donne plus d'étendue aux bons effets que produiſent les eaux minérales ferrugineuſes, au premier degré de la Phthiſie pulmonaire.

Les eaux minérales légérement purgatives doivent être regardées comme les plus efficaces, ſur-tout au premier degré de la Phthiſie pulmonaire ; celles qui ſont

font en même tems ferrugineuſes & purgatives, méritent la préférence ſur celles qui n'ont que l'une ou l'autre de ces qualités. Les eaux minérales de Châtel-Guion ont cette double propriété; d'ailleurs elles ſont toniques, calmantes, déterſives, & très-propres à remplir les différentes indications qui ſe préſentent au premier degré de cette maladie, principalement quand elle provient d'engorgemens tuberculeux. Les principes qui minéraliſent les eaux de Châtel-Guion, ſont un fluide éthéré très-abondant, une terre calcaire & une terre abſorbante, du ſel marin tant à baſe alkaline qu'à baſe terreuſe; de la matiere ſciliceuſe, de l'alkali minéral & un grain de ſubſtance martiale par livre d'eau.

Le principe éthéré des eaux de Châtel-Guion, doit être conſidéré comme un calmant du genre nerveux, propre à favoriſer ſes oſcillations, à les rectifier, à ſoutenir ſon élaſticité, & à modérer l'irritation dont il eſt ſuſceptible. Il ſoutient les principes fixes qui minéraliſent ces eaux, dans un état de diviſion qui donne plus d'étendue à leurs propriétés. Ces principes ainſi combinés, diviſés & ſoutenus dans l'eau, forment des ſels neutres ſavonneux, ſaturés, neutraliſés & perfectionnés par la nature.

C'eſt dans cet état de perfection que les alkalis minéraux des eaux de Châtel-Guion, ſont, comme je viens de l'obſerver, apéritifs, déterſifs, calmans, laxatifs, purgatifs, &c. Les terres calcaires, abſorbantes & ſciliceuſes, en abſorbant les aigres des premieres voies, en forment de nouveaux ſels

neutres, ou, pour mieux dire, un ſavon propre à diviſer, à déſobſtruer, à relâcher le ton du ſyſtême des ſolides trop relevé, à rectifier ſes irrégularités & à purifier la maſſe des liquides. La petite quantité de matiere ferrugineuſe qui eſt mêlée & confondue avec les autres principes, eſt propre à relever l'activité des fibres organiques, quand elle chancelle, & à la ſoutenir ſans cauſer d'irritation (*a*).

Ces qualités des eaux minérales de Châtel-Guion, les rendent propres à remplir toutes les indications qui ſe préſentent au premier degré de la Phthiſie pulmonaire tuberculeuſe ; il n'eſt pas même de purgatif plus propre que ces eaux, dans tous les tems & dans tous les degrés de cette maladie. On en fait uſage comme altérantes, comme laxatives & purgatives ; lorſqu'on les prend comme altérantes, deux ou trois verres ſuffiſent tout les matins ; on en fait la doſe plus forte quand on veut les prendre comme laxatives ; les tempéramens les plus délicats peuvent, ſans inconvénient, la porter juſqu'à deux livres. Elles purgent depuis deux livres juſqu'à quatre ; j'en ai fait prendre juſqu'à une livre à des enfans de l'âge de cinq ans.

Les eaux de Châtel-Guion ne ſont pas ſeulement propres à la guériſon de la Phthiſie pulmonaire au premier degré, elles ſont très-efficaces dans les fievres putrides : je m'en ſuis ſervi très-utilement dans une colique hépatique. Je fus appelé dans l'année 1776, pour une femme qui ſouffroit cruelle-

(*a*) Voyez le parallele des eaux minérales, p. 17, 11 & ſuiv.

ment depuis quatre jours, d'une colique de cette espece : trois pintes d'eau de Châtel-Guion, prises en guise de tisane la guérirent sans d'autres secours. Je les fais couper dans les fievres putrides & dans les malignes avec du petit lait, ou avec la tisane ordinaire ; elles entretiennent la liberté du ventre & font l'effet d'anti-septiques.

Un magistrat respectable souffroit depuis long-tems de tournemens de tête presque continuels, avec des battemens considérables au front ; ses digestions se faisoient difficilement, il en avoit maigri au point qu'il tomboit dans une cachexie nerveuse. Il me consulta pendant le printems de l'année 1778 ; je lui conseillai l'usage des bains domestiques & la boisson des eaux minérales de Châtel-Guion. Il les prit comme altérantes, comme laxatives, & de tems en tems comme purgatives ; sa santé se rétablit parfaitement dans l'espace de trois mois. Comme ce magistrat est d'un tempérament délicat & très-irritable, toutes les fois que sa santé paroît se déranger, il en est prévenu par de légers mouvemens spasmodiques dans les entrailles, il a recours aux eaux de Châtel-Guion ; ce seul usage pendant cinq à six jours le rétablit totalement.

Comme le principe éthéré minéral de ces eaux, soutient la juste combinaison des principes fixes qui les minéralisent, c'est une raison pour ne jamais les faire chauffer, quoiqu'elles soient chaudes à leur source (*a*). La chaleur en feroit évaporer le principe

(*a*) Voyez le Traité analytique des eaux minér. tom. 2 ch. 5. p. 133 & suiv.

volatil, ce qui troubleroit l'union & le concours des autres principes ; la propriété des eaux en dégéneretoit, & leurs effets en deviendroient moins efficaces. Si les malades étoient dans le cas de ne pouvoir pas ſupporter leur fraîcheur ſans ſe nuire, on approcheroit du feu une bouteille de ces eaux exactement bouchée, juſqu'à ce qu'elles euſſent pris un degré aſſez médiocre de chaleur pour qu'il ne pût pas en accomplir l'évaporation.

Il s'eſt introduit dans le public un uſage abuſif, concernant les eaux minérales ; c'eſt d'y ajouter des ſels étrangers pour leur donner plus d'activité, ou pour les rendre plus purgatives. On doit obſerver que la moindre addition d'un ſel quelconque, peut les décompoſer & y former de nouvelles combinaiſons dont les produits ne reſſemblent en rien à ceux de l'eau minérale qu'on ſe propoſe d'employer. Si par exemple on ajoute du ſel de glauber à une eau minérale qui contienne parmi ſes principes du ſel marin à baſe calcaire, ou de magnéſie, l'acide du ſel marin ſe porte ſur la baſe calcaire, ou magnéſienne, & forme du gipſe ou du ſel d'epſom, & l'acide marin, en ſe combinant avec l'alkali minéral qui faiſoit la baſe du ſel de glauber, forme du ſel marin. Il n'eſt pas de chymiſte qui ignore qu'une diſſolution mercurielle dans l'acide du nitre eſt précipitée en turbith minéral par le ſel de glauber, ou par le tartre vitriolé. J'ai expoſé dans le parallele des eaux minérales les moyens que l'on emploie comme réactifs pour les analyſer ; on y verra com-

bien on doit être en garde contre l'abus que l'on commet en y ajoutant des ſels étrangers, dans la vue de les rendre plus purgatives. On ne fait ſouvent par cette addition que les décompoſer au lieu de les rendre plus efficaces. Lorſqu'on juge néceſſaire d'augmenter la vertu purgative des eaux minérales, il eſt plus à propos d'y ajouter de la manne, à des doſes convenables au tempérament des malades; on fait alors des eaux minérales un remede utile, au lieu qu'il eſt très-infidele quand on y ajoute des ſels étrangers.

Les rhumes catharreux longs & rebelles, ſoit qu'ils affectent directement les poumons, ſoit qu'ils proviennent d'engorgemens des ſinus de la tête ou des glandes de la gorge, ſe terminent ſouvent, ſur-tout lorſqu'ils ſont négligés, par des Phthiſies pulmonaires. Quand l'humeur catharreuſe eſt fixée dans la poitrine, on diſtingue dans l'expectoration que les crachats proviennent des viſceres de cette cavité. Alors l'âcreté des humeurs catharreuſes retenue, forme des éroſions, des ulcérations dans la ſubſtance des poumons; c'eſt un commencement de pulmonie. Lorſque ces humeurs catharreuſes ſont fixées dans les ſinus de la tête, ou dans les glandes de la gorge, on a des enchiffrénemens, des peſanteurs de tête douloureuſes, une voix rauque & ſouvent une toux plus violente que celle qui eſt occaſionnée par des rhumes de poitrine. Ces humeurs forment également des éroſions, des ulceres, à la gorge, au larynx, qui ſe multiplient dans le canal de la trachée-

artere, dans les bronches, les véſicules bronchiques & enfin dans toute la ſubſtance pulmonaire ; de là la fievre étique, le maraſme, &c. Quand bien même de tels ulceres ne ſe propageroient pas au de-là du larynx, ou du commencement du canal de la trachée-artere, la Phthiſie n'en ſeroit ni moins dangereuſe ni moins funeſte. J'ai ſouvent vu des ulceres au larynx, conduire promptement au maraſme & à une entiere extinction.

Il y a trois mois que je fus appelé pour un jeune Seigneur, âgé d'environ vingt-huit ans, affligé depuis ſix ou ſept mois d'un mal de gorge très-incommode. Je le trouvai dans un état déplorable ; il étoit réduit au dernier degré de maraſme ; la fievre étique étoit marquée tous les après midi par des exacerbations précédées de friſſonnemens qui duroient deux heures ; il ſe déclaroit enſuite une chaleur âcre avec des inquiétudes dans tout le corps, ſur-tout aux extrémités ; la déglutition, principalement celle des liquides étoit très-pénible & très-laborieuſe : il ſuoit abondament toutes les nuits, il rendoit dans les vingt-quatre heures, par une expectoration très-pénible, deux livres au moins de crachats ſéreux, glaireux & mouſſeux, parmi leſquels on diſtinguoit ſenſiblement du pus qui rendoit une odeur fétide ; les appendices du voile du palais, les amigdales, les autres glandes de la gorge, paroiſſoient lâches, flétries & imbibées d'une humeur mucueuſe très-ſale. La luette étoit gonflée & relâchée ; on diſtinguoit à ſa racine, à ſes deux côtés

& à l'arriere bouche, des aphtes ſordides qui ſelon toute apparence ſe propageoient dans la trachée-artere où le malade ſentoit une gêne douloureuſe qui n'avoit point de relâche. Malgré ces ſymptômes alarmans, il ne ſe plaignoit jamais de l'intérieur de la poitrine : des ſueurs colliquatives concouroient à accomplir le maraſme.

D'après cet état du malade, je ne pouvois que porter un jugement ſiniſtre ſur cette maladie, elle étoit trop avancée pour en concevoir la moindre lueur d'eſpérance ; je priai de me diſpenſer de la ſuivre, je ne fus point écouté, on exigea que je viſſe le malade juſqu'à la fin, pour le ſoulager puiſqu'il n'étoit pas poſſible de le guérir : peu de tems après il s'éteignit dans un maraſme abſolu.

On auroit ſans doute prévenu le moment fatal, ſi dès le principe de cette maladie, on l'avoit confiée à des maîtres de l'art. Un guériſſeur univerſel avoit inſpiré au malade une aveugle confiance, il l'avoit ſéduit par des promeſſes téméraires, dont une profonde ignorance étoit la ſeule caution : le malade en fut la victime: C'eſt le ſort ordinaire de ceux qui ſe livrent, au préjudice des lumieres de la raiſon, au penchant où les entraîne une aveugle crédulité.

On prévient des maladies de ce caractere, en traitant méthodiquement les rhumes catharreux dont elles ſont les ſuites ; on guérit des aphtes & des ulcérations au larynx, avant qu'elles ne ſoient parvenues au point d'être ſales, ſordides & fongueuſes.

La guérison en est très difficile, lorsque les ulceres ont pululé jusques dans l'intérieur de la trachée-artere; les remedes, à l'exception des vapeurs; celles-ci même ne s'y arrêtent pas, ne peuvent y pénétrer, leur secours devient presque impuissant. Cependant j'ai déja rapporté d'après *Benet* l'histoire d'un malade guéri d'ulceres à la trachée-artere, par le seul moyen de vapeurs émollientes & aromatiques qu'il inspiroit successivement : je donnerai plus d'étendue à cette observation, dans l'article suivant.

Lorsque les rhumes catharreux traînent en longueur, on doit considérer l'état des poumons; s'ils paroissent embarrassés, engorgés ou irrités, la saignée est indispensable; il est même essentiel de la réitérer si les mêmes indications se soutiennent. Ce secours est nécessaire non-seulement dans les progrès des rhumes catharreux, mais encore dans leurs commencemens, principalement s'il y a des signes qui indiquent une pléthore générale ou particuliere à la poitrine.

On a égard ensuite à l'état des premieres voies; si les malades ont des inappétences, des dégoûts, des nausées, des envies de vomir, ou des vomissemens, on a recours à des vomitifs que l'on réitere selon que l'exigent les indications prises de l'état des malades & de l'effet des remedes. On les met ensuite à l'usage d'aposêmes composés de racines de bardane, de polipode de chêne, de buglose, de pissenlit, de chardon marie, de chardon rolland, &c. On y ajoute des feuilles de bourrache, de langue de

cerf, de chicorée ſauvage, &c. On les rend laxatifs, en y délayant quelqu'un des ſyrops cathartiques, tels que ceux de roſes pâles, de nerprun, de fleurs de pêcher, de pomme, ou de chicorée, composés. Si les fibres membraneuſes des poumons ne paroiſſent pas trop irritables, ou ſi elles ſont relâchées, on emploie par préférence aux ſyrops l'infuſion d'un demi gros, ou d'un gros de rhubarbe, & l'on fait fondre dans chaque apoſême un gros ou deux de ſel d'epſom, ou de ſel de glauber. On purge enſuite plus efficacement ſi les indications l'exigent.

Lorſqu'on a ainſi pourvu aux premieres voies, on paſſe aux infuſions & aux ſucs épurés des plantes diaphorétiques, que l'on édulcore avec le miel ou le ſucre roſat. Les plantes qui ont ces qualités ſont la bourrache, la bugloſe, la ſcabieuſe, le ſcordium, l'angélique, le ceterac; tous les capillaires, les fleurs de ſureau, &c.

Si les diaphorétiques que je viens d'indiquer ou d'autres de la même claſſe ne produiſent pas l'effet qu'on s'en eſt propoſé, on a recours à des infuſions, ou à des décoctions ſudorifiques, telles que celles de ſalſe-pareille, d'eſquine, de ſaſſafras, de gayac, &c. On peut raper l'eſquine, le ſaſſafras & le gayac. On ne fait alors que les infuſer dans l'eau bouillante. Si on ne les coupe que par morceaux, on les fait bouillir comme la ſalſe-pareille. On prend un verre de ces tiſanes au moins toutes les quatre heures, on les édulcore avec le ſucre, le miel, ou avec quelque ſyrop. Ces tiſanes ſudorifiques ſe-

roient dangereuſes dans les diſpoſitions à la phlogoſe, à l'inflammation & lorſque les malades ſont ſujets à des hémoptyſies ; on les ſuſpend dès que l'on s'apperçoit de quelque ſigne qui indique quelqu'un de ces ſymptômes. On en revient alors aux ſimples diaphorétiques végétaux, émulſionnés & édulcorés avec des ſyrops béchiques ; on les rend plus calmans, ſi la toux eſt violente, en y en ajoutant quelqu'un de narcotique : la doſe de ces derniers eſt depuis une demi-once, juſqu'à une once.

Si malgré ces ſecours employés & ménagés d'après de juſtes indications, la toux catharreuſe faiſoit des progrès, on auroit lieu de craindre qu'il ne ſe formât des éroſions, & qu'il ne s'établît des ſuppurations aux poumons, à la trachée-artere ou aux glandes de la gorge ; il ſeroit eſſentiel dans de telles circonſtances de ſuſpendre les ſudorifiques, pour en revenir aux ſimples diaphorétiques émulſionnés & édulcorés avec des ſyrops béchiques & calmans.

J'ai vu réuſſir dans des cas ſemblables, les eaux minérales ſavoneuſes, telles que les eaux Bonnes, celles de Bagneres, de Luchon, ou de Cauterets, ſeules ou coupées avec le petit lait. Ces eaux ſont minéraliſées à-peu-près par les mêmes principes ; cependant celles de Cauterets ſont plus vives que les autres, elles conviennent moins dans les maladies de poitrine, lorſque les malades ont la fibre roide ou irritable, & lorſqu'ils ſont ſujets à des hémoptyſies, ou à rendre des crachats ſanguinolens : dans tous ces cas les eaux Bonnes ſont préférables aux autres.

J'ai fait plusieurs fois l'analyse des eaux Bonnes à Paris & à leur source ; j'ai trouvé par-tout également qu'elles contiennent un foie de soufre volatil & un sel marin à base terreuse, de la nature de la magnésie ; ces principes qui les minéralisent, les rendent savoneuses, très-douces, déterſives & balsamiques, très-propres à prévenir les Phthisies pulmonaires catharreuses.

Les eaux de Cauterets sont minéralisées par des principes de la même nature, mais le soufre y est plus abondant que dans les eaux Bonnes & dans celles de Luchon ; c'est pourquoi leur usage exige plus de ménagement que celui de ces dernieres, toutes les fois qu'on a lieu de craindre l'irritation & les hémoptysies.

Il est alors de la prudence de couper ces eaux avec du petit lait ; on diminue insensiblement la quantité de celui-ci & on augmente celle des eaux, si les indications le permettent ; autrement on continue de les prendre coupées. La dose des eaux de Cauterets à leur source est de deux livres ou deux livres & demie, on les prend en différens tems dans la matinée, & on en continue l'usage pendant quelques jours ; d'ailleurs on les ménage selon leur effet & selon le tempérament des malades.

Comme toutes ces eaux supportent le transport sans se décomposer, on peut les prendre dans les Provinces les plus éloignées de leurs sources, à la quantité de deux livres tous les matins, à une moindre ou à une plus forte dose, selon leur effet,

ſelon la portée de l'eſtomac des malades & ſelon leur ſituation : on les fait chauffer modérément au bain - marie.

Les eaux minérales du Mont-d'or ſont regardées, d'après un préjugé preſque général, comme efficaces pour la guériſon de la Phthiſie pulmonaire ; on doit au contraire les conſidérer comme dangereuſes dans cette maladie, principalement lorſqu'elle eſt parvenue au ſecond degré ; elles ne conviennent même au premier degré que lorſque la principale cauſe de la Phthiſie conſiſte dans le dérangement des digeſtions.

Les eaux du Mont-d'or ont une légere odeur de leſſive & un goût aigrelet vineux qui porte au nez & devient déſagréable ; ſi l'on plonge les mains dans le baſſin de cette ſource, on les en retire onctueuſes. Il paroît par les différentes analyſes qu'on en a faites qu'elles contiennent une ſubſtance martiale, de la ſelenité, du ſel marin, de l'alkali minéral, un peu de ſel de glauber, & une matiere graſſe & bitumineuſe.

Les principales propriétés des eaux thermales du Mont-d'or, priſes intérieurement & en bains, ſont de procurer la guériſon des rhumatiſmes, des ſciatiques & des paralyſies ; de rétablir le ton & le reſſort des membres affoiblis par de longues douleurs. On conçoit par ces effets que de telles eaux doivent être extrêmement toniques. Elles ont principalement la propriété de provoquer des ſueurs abondantes, & le dangereux défaut de renouveller des hémoptyſies

& d'en causer à des malades qui n'y sont point sujets.

Si les eaux du Mont-dor étoient simplement diaphorétiques, elles pourroient convenir au premier degré de la Phthisie pulmonaire, dans le cas où elle seroit occasionnée par des embarras naissans dans les glandes & dans les vaisseaux capillaires de la substance des poumons. Comme leur vertu sudorifique dépend de leur activité & qu'elles n'opèrent que par l'irritation, elles ne seroient qu'irriter les fibres des membranes délicates de ce viscere déja disposées à s'enflammer. De copieuses sueurs épuiseroient une sérosité nécessaire à la circulation de la lymphe dans les labyrinthes infinis de la substance des poumons; les engorgemens glanduleux en deviendroient plus considérables & plus rebelles aux secours de l'art.

Il n'est rien de plus dangereux & de plus à craindre dans la Phthisie pulmonaire que la colliquation des liquides, & que les sueurs colliquatives qui sont l'effet de ce désordre ; l'usage des eaux du Mont-d'or, au second degré de Phthisie, ne pourroit que prématurer des sueurs de cette nature & précipiter un funeste dépérissement ; des hémoptysies provoquées ou renouvellées, ne pourroient être que pernicieuses dans tous les tems de cette cruelle maladie & dans tous ses degrés.

J'ai fait ces observations sur les effets des eaux du Mont-d'or, dans la Phthisie pulmonaire, pendant que j'ai exercé la Médecine en Auvergne ; depuis ce tems-là je les ai vues confirmées en plusieurs occasions. Je n'ai vu ces eaux opérer de bons effets dans

les maladies de poitrine, que dans des asthmes humides & dans les symptômes avant-coureurs de la pulmonie, dont la cause provenoit de l'inertie des fibres membraneuses des premieres voies.

ARTICLE II.

Méthode curative de la Phthisie pulmonaire au second degré.

Les différentes causes de la Phthisie pulmonaire, parviennent enfin au second degré de cette maladie, à former des ulceres, à enflammer des tubercules, à effectuer leur suppuration, à établir la fievre étique & à développer tous les symptômes qui en indiquent le caractere.

La suppuration des ulceres des tubercules est presque toujours la suite de l'inflammation qu'on distingue par l'augmentation de la fievre, par une chaleur mordicante & par la secheresse de la peau; par des inquiétudes dans les membres, quelquefois par une sensation douloureuse à la poitrine, qui n'a lieu ordinairement que lorsque les ulceres sont placés vers la superficie des poumons, ou qu'ils intéressent des adhérences naturelles ou accidentelles de ce viscere. Il est à craindre dans des cas semblables que l'inflammation ne conduise à une fievre péripneumonique, pleine de danger, ou à des hémoptysies dont les suites pourroient devenir très-dangereuses. Tous ces symptômes exigent des saignées proportionnées au tempérament des malades, & ménagées selon le plus ou le moins de fievre ou d'inflammation.

On ſeconde l'effet des ſaignées par l'uſage du petit lait, par des infuſions de fleurs de mauve, de guimauve, de violettes de Mars, de bouillon blanc, de pié-de-chat, de tuſſilage, de coquelicoc ; par de légeres décoctions de feuilles de laitue, de poirée, de pariétaire, &c. On édulcore ces infuſions, ces décoctions, avec du ſucre ou avec les ſyrops de capillaire, de tuſſilage, de violettes, de pié-de-chat, de guimauve, &c.

Si les ſymptômes ne diminuent pas ou ne diminuent que lentement, on émulſionne les infuſions avec les ſemences froides, & principalement avec celle de pavot blanc ; on les édulcore avec quelqu'un des ſyrops béchiques, & ſi la toux eſt fréquente, importune ou violente, on y ajoute le ſyrop de diacode ou celui de karabé, à des doſes proportionnées au tempérament des malades & à la violence des ſymptômes qui exigent ce ſecours.

A meſure que la fievre & l'inflammation diminuent, les ulceres s'établiſſent, prennent de l'accroiſſement & deviennent contagieux aux poumons ; il s'en forme de nouveaux, ou par l'effet de la contagion ou par des cauſes pareilles à celles qui ont produit les premiers.

Dès que la fievre inflammatoire a pris le caractere de fievre lente, on doit avoir recours à des boiſſons diaphorétiques, déterſives & vulnéraires, avec une ou deux des plantes qui ont cette vertu, telles que le lotier odorant, la véronique mâle, la velote ou véronique femelle, la verge d'or, les ſommités de

millepertuis, la pulmonaire, &c. On les édulcore avec la régliſſe ou avec le miel, on n'emploie ce dernier que lorſqu'il n'y a pas de diſpoſition à des cours de ventre colliquatifs ; dans ce cas on ſe ſerviroit de ſucre ordinaire, de ſucre roſat, ou de ſyrop du chantre.

Les Médecins Allemands & les Anglois font uſage dans cet état de la pulmonie, d'eaux minérales gaſeuſes, telles que celles de Seltz, qu'ils regardent comme uniques en Allemagne ; ils n'en connoiſſent point de pareilles en Angleterre. Il n'en eſt pas de même en France, la plus grande partie de celles qui ſourdent dans les montagnes d'Auvergne ſont plus ou moins gaſeuſes ; celles de St. Myon ſont minéraliſées par les mêmes principes & dans les mêmes proportions que celles de Seltz, & elles ont les mêmes propriétés (*a*).

Ces eaux ſont en même tems calmantes & antiſeptiques ; on en fait prendre avec ſuccès pour modérer, pour calmer les irritations nerveuſes qu'occaſionnent les ulceres phlogoſés des Phtyſiques. Si on les coupe avec du petit lait, elles en acquierent une qualité déterſive qui concourt puiſſament à la guériſon de leur maladie : on en prend quelques verres tous les matins, ſans préjudice des autres ſecours indiqués par les différens ſymptômes & par l'état des malades.

Les eaux minérales de Seltz, ou celles de Saint-

(*a*) Voyez le parallele des Eaux minérales d'Allemagne & de France, Sect. 2. art. 1. p. 53. & ſuiv.

Myon,

Myon, prises aux repas pour boisson ordinaire sont très-propres à garantir le chyle des impressions de putridité que font sur ce suc nourricier des sucs gastriques toujours mal conditionnés, principalement au second & au troisieme degré de la Phthisie pulmonaire ; on peut mêler un peu de vin avec ces eaux quand on les prend au repas, supposé que l'état des malades le permette.

Si malgré ces secours les ulceres font des progrès, on le distingue par la fréquence de la toux, par l'abondance des crachats qui devient plus considérable, par le pus qui prend une mauvaise qualité, par les exacerbations de la fievre étique & par les frissonnemens qui les annoncent. Ce dernier symptôme se manifeste principalement après les repas, lorsque le chyle passe dans les poumons ; ce qui démontre bien sensiblement combien ce viscere est irritable dans cet état de souffrance.

Ne se seroit-on pas trompé, lorsque l'on a pris ces exacerbations très-ordinaires chez les Phtysiques, pour des accès de fievres intermittentes ? La fievre étique n'a point d'intermittence, ses symptômes sont toujours les mêmes dans les intervalles des exacerbations, au lieu que les symptômes des fievres intermittentes ne se manifestent que pendant la durée des accès. Lorsque la fievre étique est établie, elle l'est constamment jusqu'à la convalescence, ou jusqu'au dernier moment du malade. La cause de cette fievre étant toujours la même, elle doit en général produire les mêmes effets. Ces effets sont plus ou moins

ſenſibles, plus ou moins conſidérables, ſelon les différens degrés de la putridité, que l'on diſtingue par les ſymptômes qui en réſultent.

Le chyle des Phtyſiques, en paſſant dans la ſubſtance pulmonaire, y cauſe d'abord des friſſons, en agaçant ou en irritant les membranes des vaiſſeaux des parties précordiales. Il eſt enſuite diſtribué dans le torrent de la circulation du ſang, ſans avoir été digéré dans les poumons ; il ne peut dans cet état que mettre le déſordre dans la régularité de la circulation des liquides, irriter les membranes des vaiſſeaux & rendre irrégulieres les oſcillations de leurs fibres. Ces obſtacles oppoſés aux vues de la nature, déterminent des forces centrales plus énergiques, abſolument néceſſaires pour ſurmonter les réſiſtances qui s'oppoſent à la circulation du ſang ; de là, la chaleur qui ſuccede aux friſſons ; de là, les inquiétudes des membres, les oppreſſions, la toux plus fréquente, plus forte, plus importune, &c.

Il eſt des Auteurs qui conſeillent l'uſage du quinquina comme fébrifuge dans cet état de la Phthiſie, mais n'y ſeroit-il pas plutôt nuiſible que ſalutaire ? le quinquina a une qualité très-aſtringente, & qui paroît plus propre à augmenter la cauſe des exacerbations de la fievre étique qu'à la diſſiper. Le docteur Hales a fait dans ſa ſavante Statique des animaux, une expérience bien propre à éclaircir ce problême : je la rapporte dans toute ſon étendue (*a*).

(*a*) Traduction de Sauvages, pag. 105 & ſuiv.

« J'ai fait, dit cet Auteur, une forte décoction
» de quinquina, en en faisant bouillir une livre
» dans douze pintes d'eau, jusqu'à ce qu'elle ait
» été réduite aux deux tiers; quand elle a été re-
» froidie, je l'ai filtrée plusieurs fois à travers d'un
» sac de flanelle. Les jours suivans je préparai &
» je coupai les boyaux d'une petite chienne, pour
» servir à l'expérience suivante.

« Je versai d'abord dans un tube qui étoit
» fixé à l'aorte quatre pots d'eau chaude, con-
» tenant chacun huit pouces cubiques de liqueur;
» le dernier passa en soixante-deux secondes de
» tems; je versai ensuite successivement seize pots
» de la décoction de quinquina également chaude,
» le premier desquels passa dans soixante-douze
» secondes, les suivans employerent un tems plus
» long à passer, à proportion que les vaisseaux se
» contractoient davantage, par la vertu astringente
» de la décoction, de maniere que le seizieme
» pot ne s'écoula que dans l'espace de deux-cens
» vingt-quatre secondes.

» Je versai ensuite, ajoute le même Auteur,
» onze pots d'eau aussi chaude que la décoction;
» le premier passa en cent quatre-vingt-dix-huit
» minutes, & les suivans coulerent plus vîte, à
» proportion que la décoction s'affoiblissoit & que
» les vaisseaux capillaires étoient par conséquent
» relâchés par l'eau; de façon que le troisieme
» pot passa en quatre-vingt-seize minutes; après
» quoi les autres passerent dans le même tems,

» les vaiſſeaux ne s'étant pas relâchés davantage.
» On ne devoit pas eſpérer que cette eau les relâ-
» chât juſqu'à pouvoir s'écouler dans l'eſpace de
» ſoixante-deux ſecondes, comme avoit fait le
» quatrieme pot d'eau, dans cette expérience;
» car j'ai toujours éprouvé qu'en continuant long-
» tems à verſer de l'eau, les vaiſſeaux devenoient de
» plus en plus étroits, étant comprimés par l'eau
» qui s'inſinuoit dans tout le tiſſu des parois in-
» teſtinales, & qui les rendoit plus épaiſſes qu'elles
» ne l'étoient d'abord; ce qui fait voir que la
» conſtriction des vaiſſeaux ne pouvoit être di-
» minuée par l'affuſion de l'eau chaude, que dans
» la proportion qu'on a obſervée dans l'expérience
» précédente, au lieu que la conſtriction des vaiſ-
» ſeaux due à la vertu ſtyptique de la liqueur,
» comme nous l'avons vu par cette expérience & les
» autres, étoit évidemment enlevée, par la qualité
» laxative de l'eau qui entraînoit les parties aſtrin-
» gentes, &c. »

La fievre étique eſt cauſée & entretenue par le pus des ulceres, qui étant réſorbé dans les vaiſſeaux du ſang & de la lymphe, fait dégénérer ces précieux liquides, les corrompt & les réduit enfin en humeurs purulentes, qui conduiſent les malades à une fin fatale. Les exacerbations de cette fievre, ſont occaſionnées, je l'ai déja obſervé, par un chyle cru mal conditionné, qui paſſant des poumons dans le ſyſtême général des vaiſſeaux, y fait les effets d'un corps étranger très-diſpoſé à

ſe corrompre de plus en plus : c'eſt ainſi que le chyle contracte une qualité purulente, par ſon mélange avec le pus des ulceres, dont la maſſe du ſang eſt imbue & dont elle a déja pris le caractere.

Quels bons effets pourroit produire l'uſage du quinquina dans ces circonſtances ? la nature renouvelle ſes efforts par les exacerbations de la fievre étique ; pour diſſiper ces humeurs étrangeres, le quinquina eſt très-propre à les retenir par ſa vertu aſtringente. La tranſpiration cutanée eſt le moyen le plus favorable à la dépuration de la maſſe des liquides, principalement dans la Phthiſie pulmonaire, l'uſage du quinquina diminueroit les calibres des pores exhalans, les effaceroit en partie, & rendroit nuls les efforts de la nature.

La matiere de la tranſpiration eſt l'excrément des dernieres digeſtions ; celle des Phtyſiques provient d'une ſource corrompue ; elle ne peut être que putride & contagieuſe ; quels dangereux effets ne produiroit-elle pas, ſi elle étoit retenue ou répercutée dans les vaiſſeaux du ſang & de la lymphe, par l'uſage mal entendu d'un remede doué d'une aſtriction telle que celle du quinquina ?

Il eſt généralement reconnu que l'effet des aſtringens eſt bien moins conſidérable & moins dangereux lorſque ces remedes paſſent par les voies des digeſtions, que quand ils ſont injectés dans les vaiſſeaux ; cependant quelque modéré que ſoit celui du quinquina, il lui reſte toujours une propriété aſſez aſtringente, pour oblitérer des vaiſſeaux capil-

laires, pour effacer des pores exhalans, pour retenir la transpiration insensible & pour devenir nuisible dans la Phthisie pulmonaire, sur-tout si l'on abuse de son usage.

D'après ces réflexions ne doit-on pas conclure que la fievre étique ne prend point le caractere de fievre intermittente, & que l'usage du quinquina dans cette fievre, donné comme fébrifuge seroit toujours opposé aux vues de la nature ?

On ne doit jamais abandonner dans les différens degrés de la Phthisie pulmonaire, les infusions, les décoctions des plantes émollientes, calmantes, béchiques & détersives, sur-tout quand il y a des marques d'irritation ou de phlogose. Il n'en est pas de même des diaphorétiques, il faut y renoncer totalement dès que le marasme commence à s'établir & lorsque l'on s'apperçoit de quelque signe de colliquation : les diaphorétiques seroient alors très-insidieux, les sudorifiques le seroient davantage, ils concourroient à précipiter la dissolution des globules rouges du sang & à accomplir la colliquation.

La fétidité du pus, sa contagion, la diarrhée, les sueurs colliquatives, le marasme, l'abattement des forces, sont autant de signes que la maladie prend un caractere scorbutique qui augmente le danger dont elle menace, & qui souvent le rend inévitable. C'est dans cet état que les ulceres font des progrès, qu'il s'en forme de nouveaux, que le pus croupissant dans les poumons en corrode la substance, y forme des sinuosités, des clapiers, des

lacs qui operent insensiblement la destruction totale des fonctions de ce viscere. Dans ce cas alarmant on a recours aux anti-septiques, aux détersifs, &c.

Dans toutes les especes de pulmonie, quels qu'en soient le caractere, les causes, les degrés & les symptômes, on emploie par préférence, des remedes choisis dans les différentes classes des végétaux, sans préjudice de ceux des autres regnes qui pourroient y être utiles ; on donne les végétaux en infusion, en décoction, en émulsions, en loochs, en bouillons, en sucs, en opiats, en conserves, en extraits. On se sert de ces derniers, principalement pendant l'hiver, lorsque dans cette saison on n'a pas des plantes qui aient conservé leurs vertus.

On choisit parmi les anti-septiques, la germandrée, le scordium, la petite centaurée, le marrube blanc, la tanaisie, l'origan, la menthe, le pouliot ; le sucre, les baumes, le camphre, la myrrhe, l'oliban, &c ; parmi les toniques vulnéraires, la véronique mâle, la velote, la verge d'or, le millepertuis, l'yvette, la pimprenelle, la scolopendre, la bugle, la sanicle, la grande consoude, la brunelle, la bistorte, la pervenche, la pyrole, la renouée, le plantain, la quinte-feuille, le marrube blanc, la mille-feuille, &c. Les plantes béchiques sont le petit capillaire, le politric, le ruta-méraria, le cetérac ou dauradille, la pulmonaire, le tussilage, l'hysope, la réglisse, le coquelicoc, le pié-de-chat, l'aunée, la bourache, la buglose, le lierre terrestre, les navets, sur-tout les raves du Périgord, &c. Les fleurs qui ont cette propriété sont celles de mauve, de guimauve, de moléne,

de violette de Mars, de tuſſilage, de pié-de-chat. Les fruits ſont les raiſins ſecs, les figues graſſes, les dattes, les jujubes, les ſebeſtes, les pignons doux; on édulcore les infuſions, les décoctions, les ſucs de ces plantes avec du ſucre roſat ou avec des ſirops béchiques, tels que ceux de guimauve, de vélar, de capillaire, de tuſſilage, de tortue, &c.

Les gommes adragant & arabique ſont adouciſſantes, déterſives, béchiques & très-propres à modérer la toux & les irritations des poumons; on les emploie très-utilement diſſoutes dans les infuſions, dans les décoctions, & les ſucs des plantes vulnéraires & béchiques, dans les émulſions, les loochs, les bouillons propres à la Phthiſie pulmonaire dans ſes différens degrés. La doſe ordinaire de ces gommes eſt environ un demi gros par livre de liquide. Les habitans des Provinces qui ne ſont pas à portée de s'en procurer, peuvent leur ſubſtituer celles de prunier, de ceriſier, d'amandier & des autres arbres fruitiers. Elles ont à peu près les mêmes propriétés que les gommes adragant & arabique.

Une dame âgée de 48 ans, après pluſieurs hémoptyſies conſidérables, cracha enfin le pus; elle maigriſſoit à vue, & la fievre étique étoit caractériſée; on avoit mis en uſage différens remedes propres à ſon état; cependant la Phthiſie faiſoit des progrès: un long uſage de mucilage de gomme adragant, dans l'infuſion de mille-feuille la guérit parfaitement.

On compoſe les bouillons avec quatre onces de longe de veau, ou autant de poulet, de tortue, de mouton, ou environ deux douzaines de limaçons,

ou ſept à huit grenouilles écorchées, vuidées, auxquelles on retranche les têtes & les pattes ; on peut y ajouter, s'il eſt des indications qui l'exigent, trois ou quatre écreviſſes rougies & écraſées. J'ai déja obſervé que les bouillons de toutes ces ſubſtances animales, ſont les mêmes & de même nature, ils ne peuvent être placés que dans la claſſe des reſtaurans. On les rend médicamenteux en y ajoutant quelques racines & quelques plantes appropriées à l'état des malades & aux ſymptômes de leur maladie, celles que les racines de chicorée ſauvage, de piſſenlit, de bardane, de bugloſe, de polipode de chêne, &c. On y ajoute quelques minutes avant d'ôter le dépôt du feu, des feuilles de trois ou quatre plantes vulnéraires, telles que la pulmonaire, la bugle, la ſanicle, la pervenche, les ſommités de grande conſoude, le lierre terreſtre. On y ajoute pour infuſer, du creſſon de fontaine. Si l'on fait ces bouillons au bain-marie, on met tout enſemble & en même tems, on lutte le pot ; il faut quatre ou cinq heures de cuiſſon.

On fait uſage très-utilement d'un jus de navets & de veau ; on remplit le pot de couches ſucceſſives de rouelles de navets & de tranches très-minces de veau, juſqu'à ce qu'il ſoit plein. Je fais mettre ordinairement, au milieu de ces couches, quelques plantes vulnéraires de la claſſe de celles qui ſont indiquées par les ſymptômes de la maladie. Si les navets n'ont pas aſſez de ſuc, on y ajoute trois ou quatre cuillerées d'eau, pour qu'ils ne ſoient pas

d'abord pris par le feu ; on lutte le pot exactement & on fait consommer le tout sous des cendres chaudes. On prend ce suc par petites doses, dans le jour & dans la nuit, hors le tems de la digestion & celui du sommeil ; il est très propre pour modérer la toux, pour favoriser l'expectoration, & il sert en même tems d'aliment & de remede.

J'ai déja observé que la toux est un obstacle à ce que les ulceres se cicatrisent, parce qu'ils sont tiraillés & déchirés par les concussions du thorax & par la rapidité avec laquelle l'air est chassé des vésicules pulmonaires & des bronches. Le suc nourricier que la nature fournit aux ulceres, en est écarté par la fréquence de la toux ; cette même cause empêche que le pus ne prenne une bonne qualité ; on sait que la cicatrice des ulceres ne se fait qu'à la faveur d'un bon pus bien conditionné.

On ne sauroit employer des moyens assez puissans pour seconder la nature dans une opération de cette importance ; il est donc essentiel de modérer la toux par les secours les plus prompts & les plus efficaces. On fait usage, sans préjudice des boissons ordinaires, d'émulsions & de loochs calmans, composés d'infusions de fleurs pectorales, ou de feuilles de plantes béchiques ; on fait les émulsions avec des amandes douces, des semences froides, des pignons doux, de la semence de pavot blanc, &c. On édulcore ces émulsions, ces loochs, avec des syrops béchiques ; on y ajoute ceux de diacode ou de karabé, à des doses proportionnées au tempérament des malades,

Si l'expectoration est rendue difficile par des crachats trop gluans, on substitue aux décoctions béchiques & pectorales celles de racines d'aunée, de queue de pourceau, & aux infusions celles de feuilles d'hysope & de thym; on y ajoute de l'oximel simple & l'une des deux gommes, adragant ou arabique.

On est dans l'usage mal entendu d'employer l'huile d'amandes douces dans les loochs des pulmoniques, sur-tout au second & au troisieme degré de la maladie. J'ai toujours observé que peu de tems après que les malades en ont pris ils sont fatigués par des nauzées & rendent des rots de mauvais goût. C'est une marque que l'huile devient rance dans leur estomac, ce qui doit être nécessairement, parce que la chaleur étique l'alkaliseroit, quand bien même il n'existeroit pas dans les premieres voies de principe d'alkalescence.

Il n'est rien de plus pressant, lorsque les ulceres sont en pleine suppuration, que d'employer les moyens propres à garantir la substance pulmonaire de leur contagion, afin qu'ils ne se multiplient pas, & de prémunir la masse du sang contre la corruption qu'elle contracteroit par le mélange du pus résorbé dans ses vaisseaux. Les infusions, les décoctions, les sucs, les bouillons composés de plantes vulnéraires toniques & légérement astringentes, sont propres à ces indications, mais ils ne les remplissent pas suffisamment. L'usage & des observations soutenues ont consacré les baumes naturels à cet objet important, mais on ne doit en user qu'avec ménagement.

Les baumes naturels ſont de vraies réſines, ou ſi l'on veut, des ſucs réſineux balſamiques, huileux & odoriférans ; ils ne different entre eux que par la différence des climats, des plantes ou des arbres qui les produiſent. Le baume de la Mecque eſt conſidéré comme le plus pur & le plus précieux ; cependant il eſt d'un goût âcre & d'une odeur pénétrante, approchante de celle du citron, il excite des nauzées. Les autres baumes ont les mêmes inconvéniens, à l'exception de ceux de Tolu & du Canada ; celui-ci eſt ſans odeur, il a un goût de thérébentine aſſez doux & agréable ; il ne donne point de nauzées. Le baume de Tolu a une odeur qui approche de celle du benjoin ; ſa ſaveur eſt douce & agréable. C'eſt par ces qualités que le baume de Tolu differe des autres baumes qui ont une ſaveur âcre & amere, ce qui fait qu'il eſt le plus propre aux uſages intérieurs ; il en eſt de même de celui du Canada.

Quoique le baume de Tolu ſoit le plus doux de tous les baumes, on en fait un ſyrop qui le rend encore plus propre pour les maladies de la poitrine que ſi on le prenoit en ſubſtance. Ce ſyrop eſt compoſé uniquement de baume, d'eau & de ſucre ; on doit le conſidérer comme un puiſſant vulnéraire anti-ſeptique ; la doſe de ce ſyrop eſt depuis deux gros juſqu'à une once ; le baume du Canada réduit en ſyrop auroit les mêmes vertus.

Si la Phthiſie fait des progrès, malgré l'uſage de ces remedes, on a recours à des anti-ſeptiques plus puiſſans, tels que l'aloës, la myrrhe, l'olibau, le

camphre & tous les aromates de la claſſe de ces derniers : on les donne d'abord à petites doſes ; on les augmente progreſſivement, ſelon la force des ſymptômes, on y joint même quelque préparation de pavot, principalement lorſque la toux eſt quinteuſe ou violente ; on doit ménager les doſes de ce remede avec une ſavante retenue ; cependant ſon uſage eſt très-eſſentiel, non-ſeulement pour procurer du repos aux malades, mais encore pour modérer la toux qui fait toujours obſtacle à la guériſon des ulceres ; je l'ai déja obſervé.

Pringle regarde le ſucre & le camphre comme de puiſſans anti-ſeptiques. Il a obſervé que deux grains de camphre, le ſont plus que ſoixante grains de ſel marin. Cet Auteur attribue la même vertu au quinquina : Torton en a fait uſage ; il paroiſſoit d'abord procurer quelque ſoulagement, cependant la maladie faiſoit des progrès juſqu'à la mort. Vogel a obſervé que ce remede ne fait aucun bon effet dans la diſpoſition à la Phthiſie : je m'en ſuis ſervi un nombre de fois ſans en retirer le moindre avantage. Cependant Pringle a obſervé que le quinquina retarde la corruption de la viande bien plus que le ſel commun & le nitre. Ce n'eſt pas une raiſon pour en conclure qu'il doive produire le même effet ſur les animaux vivans. Lorſque j'en ai fait uſage au ſecond degré de la Phthiſie, je ne lui ai vu produire d'autre effet que de cauſer le plus ſouvent des cours de ventre dangereux. La grande aſtriction du quinquina eſt très-propre à diminuer la tranſpiration inſenſible.

La matiere transpirable retenue dans les vaisseaux du sang, ne peut qu'accélérer le progrès de la corruption de ce liquide. La nature alors surchargée d'humeurs étrangeres corrompues, force les voies des garde-robes, les y détermine ; il s'ensuit des cours de ventre très-propres à accomplir la colliquation & à conduire la maladie au point d'être sans ressource. Je ne prétens pas donner l'exclusion à tous les astringens, dans la méthode curative de la Phthisie, au contraire, ils y sont utiles lorsqu'ils n'ont qu'une astriction modérée, telle que celle des plantes qui ont cette qualité ; elles n'agissent sur les fibres nerveuses, sur les membranes des vaisseaux & sur les pores de la peau que comme toniques & déters1ves ; par ces propriétés, elles sont anti-septiques & d'un grand secours dans cette maladie.

Lorsque la Phthisie qui vient d'ulcérations a pris un caractere scorbutique, ce qui arrive ordinairement à la fin du second ou au commencement du troisieme degré, on ajoute à l'usage des plantes, des baumes & des autres remedes vulnéraires, toniques & anti-septiques, celui des plantes anti-scorbutiques. Comme ces plantes abondent en alkali volatil, il est des circonstances où elles seroient nuisibles & où elles pourroient enflammer les ulceres ; c'est pourquoi il faut les choisir parmi les plus douces, & les employer avec ménagement, quant à leurs doses & à leurs qualités. On modere l'activité des infusions, des sucs & des bouillons de ces plantes, par

le mélange d'acides végétaux, tels que l'oseille, l'alléluya, l'épine vinette, &c. Une tisane faite avec les oranges douces & le sucre, en guise de limonade, seconde parfaitement l'usage de ces remedes.

Les plantes dont on peut faire usage dans la Phthisie qui a pris un caractere scorbutique, sont le cresson de fontaine, le cochléaria, le bécabunga, le treffle d'eau, la berle ou ache d'eau, les bourgeons de houblon, ceux de sapin, le pourpier rouge. Je suis dans l'usage de joindre quelque plante amere & savoneuse, aux anti-scorbutiques ; la chicorée sauvage, par exemple, le pissenlit, &c. J'ai rapporté des observations faites par des Médecins célebres de guérisons de pulmonies désespérées, par un usage constant de conserve de roses, de sucre rosat, de fraises, & de tisanes ; il est vraisemblable que ces Phthisies, avoient dégénéré en scorbutiques, ou qu'elles l'étoient dans leur caractere primitif. Ces usages avoient été exigés par le goût des malades par leur propre penchant, & par conséquent ils avoient été indiqués par la nature ; on doit donc regarder ces substances comme anti-scorbutiques & y avoir recours dans des cas semblables.

Lorsque la Phthisie tuberculeuse est au second degré, les tubercules s'enflamment, la fievre augmente & la suppuration s'établit. On a d'abord recours à la saignée que l'on réitere selon les ressources du tempérament & des forces du malade, selon que l'exigent la fievre & l'inflammation. On seconde les effets de la saignée par une diete sévere, par

l'usage du petit lait, de tisanes d'avoine ou d'orge, par des juleps tempérans, par des émulsions calmantes & des lavemens émolliens. Il arrive quelquefois qu'il s'enflamme plusieurs tubercules en même tems, & que l'inflammation intéresse la substance des poumons ; ce sont alors des fievres péripneumoniques qui exigent les plus sérieuses attentions. On les modere par les mêmes moyens que l'on met en usage pour les autres inflammations tuberculeuses ; on observe ces moyens, on les multiplie, & on y persévere jusqu'à ce que l'inflammation soit dissipée. La fievre alors se modere, elle devient lente ; les tubercules forment des ulceres & l'on commence à cracher le pus. Cet état exige qu'on ait recours aux infusions, aux décoctions, aux bouillons, aux sucs des plantes apéritives, vulnéraires, béchiques, & aux eaux minérales de Seltz ou de Saint-Myon que l'on coupe d'abord avec du petit lait, & dont on fait ensuite le même usage indiqué dans la méthode curative de la Phthisie qui a commencé par des ulceres ; on ajoute aux infusions, aux décoctions & aux sucs des plantes les gommes adragant ou arabique, & on les édulcore avec des syrops pectoraux ou béchiques.

Les tubercules qui suppurent, se dissipent ordinairement par la suppuration ; cependant les ulceres qui en proviennent pénetrent souvent dans la substance des poumons, & y forment des sinuosités, des lacs, des clapiers, &c. qui exigent les mêmes secours qui sont d'usage dans la Phthisie occasionnée immédiatement

immédiatement par des ulceres. S'il ſe forme de nouveaux tubercules, comme il eſt très-ordinaire dans cette eſpece de Phthiſie, ils s'enflamment lorſqu'ils ſont parvenus à leur point de maturité, ils renouvellent l'inflammation & tous les ſymptômes. On réitere la même méthode curative que j'ai indiquée pour la guériſon des premiers tubercules enflammés & de la fievre péripneumonique, ſi elle a lieu.

Il eſt eſſentiel dans des circonſtances auſſi délicates d'employer les moyens les plus éfficaces pour éviter que les tubercules ne pullulent & ne ſe multiplient. Comme ils prennent leur principe du caractere de la lymphe & de ſa denſité, il faut tenir ce fluide aſſez diviſé pour qu'il s'écarte moins de l'ordre de la nature. Quant à ſon caractere, on le diſtingue par des indications qui lui ſont particulieres & qui n'échapent pas à la ſagacité des médecins; d'ailleurs j'en ai traité en différens endroits de cet ouvrage, il ſeroit ſuperflu de me répéter.

On diviſe la lymphe & on la rend plus coulante en faiſant les infuſions des plantes vulnéraires & béchiques, dans de légeres décoctions de racines apéritives, telles que celles de chiendent, de piſſenlit, de chicorée ſauvage, de garance, de chardon-roland, de chardon étoilé, &c. On ajoute également ces racines aux décoctions, aux bouillons & aux ſucs de ces mêmes plantes, ou d'autres telles que les ſymptômes de la maladie l'exigent.

On ſeconde l'effet de ces remedes par l'uſage

d'autres apéritifs, tels que la gomme ammoniac le ſagapénum, le galbanum, le ſafran oriental, l'antimoine cru, &c. On prend huit ou dix grains de l'une ou de l'autre de ces gommes, quatre grains de ſafran & deux grains d'antimoine cru exactement porphiriſé; on en forme des bols avec le ſyrop des cinq racines apéritives, pour une priſe, que l'on réitere tous les matins pendant autant de tems que les indications l'exigent; on boit par-deſſus une ou deux taſſes d'infuſion de quelque plante pectorale. On met d'ailleurs en uſage dans la méthode curative de la Phthiſie tuberculeuſe, les mêmes moyens, les mêmes ſecours indiqués dans celle qui eſt occaſionnée par des ulceres. Il faut dans l'une & l'autre eſpece modérer la toux, faciliter l'expectoration, procurer du ſommeil, déterger les ulceres, garantir le ſang de la contagion du pus, par le moyen des anti-ſeptiques.

Comme les tubercules, après quelque tems de ſuppuration, deviennent ordinairement ſcrophuleux, la compoſition précédente des gommes, de ſafran & d'antimoine eſt un remede efficace dans cet état de la maladie. On ajoute aux infuſions, aux décoctions, aux bouillons, aux ſucs des plantes pectorales, déterſives & vulnéraires, des plantes anti-ſcrophuleuſes, telles que la fumeterre, la germandrée, la camomille, le mélilot, les ſommités de petite centaurée, le creſſon de fontaine, &c. On édulcore également ces boiſſons avec des ſyrops béchiques. On ne peut faire uſage, pour réſoudre

les tubercules phthifico-fcrophuleux, que de remedes les plus doux, par rapport à l'état de phlogofe des poumons, à leur délicateffe & à leur irritabilité.

Lorfque les tubercules ne font pas de nature à fuppurer, ce que l'on diftingue par la gêne de la refpiration, par la longue durée d'une toux feche, fréquente, très-importune, (*a*) &c. On doit faire un long & fréquent ufage de boiffons humectantes, délayantes, apéritives & diaphorétiques. Ces remedes font propres à rétablir la fluidité de la lymphe, à faciliter les fecrétions dans la fubftance des poumons, & à entretenir la matiere des excrétions dans l'ordre de la nature. Les humeurs excrémenteufes qui ont formé des engorgemens tuberculeux dans les bronches & dans les véficules bronchiques (*b*), peuvent être ramolies, divifées par ce fecours & devenir propres à être expulfées par les voies des crachats. On a encore la reffource des eaux minérales ferrugineufes; on peut auffi faire ufage d'évaporations de plantes émollientes qu'on introduit dans la poitrine par le moyen de l'infpiration. Cette vapeur ayant pénétré dans la trachée-artere fe diftribue dans les vaiffeaux de l'air, & peut rendre les concrétions tuberculeufes de cette nature propres à fubir les loix de l'expectoration.

Si l'on n'a pas le bonheur d'obtenir ces heureux effets de l'ufage des remedes, les matieres tuberculeufes qui engorgent les calibres des bronches & de leurs véficules, font obftacle à la diftribution de

(*a*) Voy. prem. Partie, Sect. 4. ch. 2. (*b*) *Ibid.*

l'air dans les poumons & la rendent de plus en plus difficile & pénible ; la ſanguification en ſouffre & ſe pervertit. Tout devient irrégulier dans ce viſcere, & tombe dans le déſordre ; le maraſme s'établit inſenſiblement, il devient abſolu, la reſpiration s'éclipſe enfin, & la force de la vie s'éteint dans la langueur.

On a donné & l'on donne encore quelque confiance pour la guériſon de la Phthiſie pulmonaire, aux vapeurs des médicamens propres à déterger les ulceres des poumons & à les cicatriſer. On hume ces vapeurs à meſure qu'elles s'exhalent des vaſes dans leſquels on les a préparées, elles pénetrent dans la trachée-artere, confondues avec l'air que l'on inſpire, ſe répandent dans les bronches, dans leurs véſicules & s'inſinuent dans la ſubſtance de ce viſcere, par le moyen des pores abſorbans. On ſe ſert à cet effet de lait chaud, de la décoction de plantes apéritives, déterſives & vulnéraires ; de térébentine, de baumes & d'autres anti-ſeptiques.

Comme ces vapeurs pénetrent directement dans la ſubſtance pulmonaire, elles l'imbibent, l'humectent, la deſſéchent, ou font dans ce viſcere des effets ſelon leurs propriétés. Ce moyen de guérir la Phthiſie pulmonaire eſt preſque toujours infidele ; il eſt peu d'exemples de guériſons faites par cette voie ; cependant Benet a donné une obſervation ſur les bons effets de cette méthode ; je l'ai déja rapportée dans cet ouvrage. Un gros marchand de Londres étoit malade, dit cet Auteur, d'une Phthiſie confir-

mée ; il guérit par le moyen de vapeurs & de fumigations ; six ans après sa guérison, il lui survint un abscès à la poitrine, pour avoir changé de climat, dont il mourut. On fit l'ouverture du corps, on trouva une cicatrice variqueuse dans la trachée-artere, à la partie qui avoit été ulcérée à sa premiere maladie, & une cicatrice calleuse à la partie des poumons qui avoit resté adhérente. Benet ajoute à cette observation, qu'il a guéri plusieurs Phthisies avec la méthode des évaporations, mais il ne donne pas les remedes dont il a fait usage, il s'en réserve le secret. On a regardé cet Auteur comme un grand Médecin ; n'est-il pas surprenant que dans des maladies aussi dangereuses, où le bras de la Médecine paroît raccourci, il se soit comporté comme se comportent les empiriques de nos jours ; n'est-ce pas être perfide à l'humanité ?

J'ai souvent fait humer, sans inconvénient, à des malades affligés de pulmonie & d'ulceres à la trachée-artere, des vapeurs de plantes calmantes & émollientes ; cependant quelque douces, quelque ménagées qu'elles fussent, elles causoient dans les premiers jours des irritations aux poumons. Instruit par ces effets, je n'en ai jamais harsardé de plus fortes ; je les ai même toujours redoutées. J'ai rapporté l'histoire de la guérison d'un apothicaire pulmonique (*a*) ; des gens officieux lui conseillerent, comme il touchoit au moment de sa convalescence, d'inspirer la vapeur du baume du Pérou, avec promesse

(*a*) Voy. prem. Part. Sect. 2, p. 45.

que ſa guériſon ſeroit bientôt parfaite. Le malade ſuivit aveuglément ce conſeil téméraire, il lui en ſurvint le jour même, un crachement de ſang très-alarmant, la fievre en devint plus forte, les crachats plus abondans, & le pus en prit une plus mauvaiſe qualité.

Dans la Phthiſie au ſecond degré, on éprouve ſouvent des ſueurs nocturnes qui ne ſe manifeſtent qu'à la poitrine, & qui ne ſont point colliquatives. Elles ſont un effet de l'engorgement des poumons, par des mucoſités ou par des crachats muqueux & gluans. Il eſt bien intéreſſant dans cette circonſtance de favoriſer l'expectoration, de la provoquer & de rendre les ſueurs plus générales. On fait prendre à cet effet des boiſſons délayantes & inciſives, des loochs déterſifs. Pendant qu'on fait uſage de ces remedes, on doit tenir couvertes pendant la nuit les extrémités inférieures, & les entretenir dans une douce chaleur. Je les ai ſouvent faites expoſer avec ſuccès à la vapeur de plantes aromatiques.

Les purgatifs ſont preſque toujours néceſſaires au premier degré de la pulmonie ; ils le ſont moins au ſecond degré, & ils ſont toujours dangereux, lorſque les malades ſont débilités par la longueur de la maladie ; on ne doit alors en faire uſage que quand ils ſont exigés par des indications preſſantes. Dans ce cas de néceſſité, on leur fera prendre le ſoir, hors le tems de la digeſtion, un minoratif qui procure le lendemain matin deux ou trois garde-robes ; en les purgeant avec cette précaution, on ne les affoiblit pas.

ARTICLE III.

Méthode curative de la Phthiſie pulmonaire au troiſieme degré.

Les ſueurs nocturnes & les diarrhées colliquatives marquent, dès qu'elles ſe déclarent, le troiſieme degré de la Phthiſie pulmonaire, qui eſt auſſi indiqué par le progrès du maraſme ; ce ſont des ſymptômes redoutables, effet ordinaire de la diſſolution du ſang. Dès qu'ils ſont établis, ils détruiſent les reſtes de la nutrition animale ; les excrémens changent de nature, le ſang ſe décompoſe de plus en plus, & les ſolides font des progrès rapides vers la corruption. De là la chûte des cheveux, l'œdeme des extrémités, la maigreur, l'atrophie, le délabrement & la deſtruction de toutes les fonctions animales & vitales : je l'ai déja obſervé.

Dans cet état de la Phthiſie, on perſévere conſtamment dans l'uſage des béchiques propoſés dans l'article précédent ; on choiſit parmi eux les plus énergiques, on en augmente les doſes, on en rapproche les priſes & on a recours à tous les moyens que l'art peut ſuggérer d'après les indications du moment, même aux calmans & aux aromatiques pour modérer la toux & les inſomnies ; pour prévenir que le pus des ulceres ne croupiſſe dans les poumons & n'en augmente le déſordre, car les toux violentes s'oppoſent à l'expectoration ; elle ne devient aiſée que quand elles ſont modérées. Quand ce ſont des crachats trop viſqueux, trop épais qui ne cedent

pas à la force de l'expectoration, on fait usage d'une légere décoction de racines d'enula-campana, de buglose, de polipode, &c; d'infusions de marrube blanc, de paquerette, d'origan, de pouliot, d'hysope, de lierre terrestre, de fleurs de safran, &c. On peut faire infuser ces plantes, pour en rendre l'effet plus énergique dans la décoction de racines choisies dans la même classe; ces décoctions, ces infusions doivent être très-légeres, pour que l'estomac ne soit pas fatigué par leur usage : on y ajoute toujours l'une des deux gommes, l'adragant ou l'arabique. On les édulcore avec le sucre rosat, avec l'oximel simple, supposé qu'il n'y ait pas de disposition à la diarrhée; dans ce cas, on substitueroit au dernier le syrop de vinaigre, à très-petite dose.

Il est d'une égale nécessité de continuer l'usage des vulnéraires détersifs végétaux; il est toujours précieux pour déterger les ulceres, pour les mondifier, & pour soutenir le ton des fibres membraneuses affoiblies par l'épuisement qui est l'effet constant des suppurations longues & abondantes. On ajoute à ces remedes, je l'ai déja observé, des anti-scorbutiques, lorsque la Phthisie provient d'ulceres, & des anti-scrophuleux lorsqu'elle a commencé par des tubercules.

Les baumes sont de puissans détersifs : on l'a vu au chapitre précédent, & au quatrieme chapitre de cette section; ils sont placés au premier rang parmi les vulnéraires; bien plus, ils sont anti-septiques & très-propres à remplir les indications qui émanent des symptômes de la Phthisie pulmonaire, lorsqu'elle

eſt parvenue au troiſieme degré. On ſeconde l'effet des baumes par le moyen d'autres anti-ſeptiques, tels que ceux que j'ai déja indiqués ; ce ſont la myrrhe, l'oliban, le ſucre, le camphre, &c. Leur uſage garantit la maſſe du ſang de la contagion du pus des ulceres, retarde le progrès de la corruption de ce liquide, & donne le tems à la nature de développer ſes reſſources ; c'eſt tout ce qu'on peut eſpérer de l'art de guérir dans des circonſtances auſſi délicates que ſcabreuſes.

On fait prendre les ſyrops balſamiques dans des boiſſons vulnéraires ; on peut auſſi y diſſoudre la myrrhe ; on diſſoud le camphre avec le jaune d'œuf ou avec le ſucre, & on le fait prendre dans les infuſions des plantes. On le donne également en pilules ou en bols, c'eſt même la préparation la plus convenable. Les baumes durs, l'oliban, ne peuvent être ordonnés qu'en pilules ou en opiate ; on fait auſſi entrer la myrrhe dans ces compoſitions. L'aloës ſeroit nuiſible dans les cours de ventre, principalement dans les colliquatifs ; il faut même lui donner l'excluſion dès qu'on s'apperçoit de quelque ſigne qui puiſſe les faire ſoupçonner.

La doſe du camphre eſt de deux grains juſqu'à ſix, celle de la myrrhe depuis cinq à ſix grains juſqu'à un demi ſcrupule, celle de l'oliban eſt la même. Je n'ordonne jamais l'aloës dans la Phthiſie au de-là d'un ou de deux grains, par rapport aux inconvéniens qui pourroient réſulter de ſon uſage. Ce ſont les moindres doſes de ces remedes, on peut

les faire plus fortes lorſque les indications l'exigent: on les donne ſeules, ou deux ou trois enſemble, en pilules, en opiates, &c.

Il eſt malheureux pour l'humanité qu'on n'ait pas découvert de vrai ſpécifique pour remédier efficacement aux ſueurs & aux cours de ventre colliquatifs. Ces ſymptômes ſe ſuccedent ordinairement, il eſt rare qu'ils aient lieu en même tems, ce qui inſinue qu'ils proviennent de la même cauſe générale qui eſt ſans doute la diſſolution du ſang. Le même remede pourroit être ſpécifique pour la guériſon de l'un & de l'autre, en retenant, en conſervant & en rétabliſſant l'union & le concours des principes de ce liquide que tout tend à décompoſer, à pervertir & à détruire.

L'écorce de caſcarille eſt le remede qui m'ait paru le plus propre à être employé d'après ces indications; elle modere les ſueurs nocturnes & les diarrhées colliquatives, pourvu qu'on en faſſe pendant quelques jours un uſage conſtant: il m'a réuſſi ſur-tout dans des ſueurs nocturnes qui n'étoient pas invétérées, & les malades ont guéri. Il eſt des Auteurs qui préferent la décoction de cette écorce à ſa poudre, & d'autres ont plus de confiance à la poudre qu'à la décoction; je l'ai employée de l'une & de l'autre façon, toujours avec quelque avantage. La doſe de cette écorce en décoction eſt d'un demi gros juſqu'à un gros, & en poudre depuis douze juſqu'à vingt-quatre grains: on la réitere juſqu'à trois fois par jour.

L'écorce de *ſima-ruba* eſt regardée comme très-propre à remédier à différens cours de ventre, elle modere les colliquatifs ; je n'en ai pas vu qu'elle ait guéri. Cette écorce provoque les urines, quelquefois elle cauſe des irritations générales & même des ſueurs qui, ſans doute, proviennent de ces irritations. Si l'on en fait uſage dans les cours de ventre colliquatifs, il faut néceſſairement en émulſionner la décoction ; ſi l'on ſe ſert de la poudre, on ajoutera à chaque priſe un quatrieme ou un cinquieme de grain d'opium. La doſe du *ſima-ruba* eſt en décoction, de trois ſcrupules juſqu'à ſix, & en ſubſtance depuis un ſcrupule juſqu'à un & demi ; on en fait prendre au moins deux priſes par jour.

Le docteur Gaubius a publié à Leyde une diſſertation, dans laquelle il annonce qu'il avoit fait l'heureuſe découverte d'une racine ſpécifique pour la guériſon des cours de ventre lyentériques & colliquatifs. Il tenoit cette racine d'une perſonne qui l'avoit apportée des Indes orientales où elle étoit connue ſous le nom de *Rais di juan lopes.* Les expériences qu'il en fit lui réuſſirent parfaitement. Cette racine lui ayant manqué, il s'en procura des Indes, par le moyen d'un de ſes amis qui lui apprit qu'elle venoit de *Malaca.* Gaubius renouvella ſes expériences, & il céda de ce remede à quelques Médecins pour qu'ils en fiſſent en même tems que lui. Ces Médecins obtinrent de ſon uſage les ſuccès les plus heureux dans differentes eſpeces de cours de ventre, & principalement dans les colliquatifs des Phthiſies

pulmonaires. Un Phtyſique entre autres, étoit affligé d'aphtes & d'une diarrhée colliquative qui avoit éludé toutes ſortes de remedes, il fit uſage de la racine de lopès, la diarrhée s'arrêta & les aphtes ſe diſſiperent ſi promptement & ſi heureuſement, que dans huit jours le malade entra en convaleſcence; il jouiſſoit d'une ſanté parfaite un an après, lorſque Gaubius publia ſa diſſertation, en 1771.

Les autres Médecins qui avoient fait des expériences ſur les propriétés de ce remede, en avoient obtenu des effets ſurprenans principalement dans les cours de ventre colliquatifs de Phtyſiques déſeſpérés qui en avoient été rappelés à la vie. Cette racine a ſans doute manqué en Hollande, puiſque, je crois, qu'il n'en a pas été fait mention depuis la diſſertation de Gaubius : ce ſeroit un ſervice charitable & bien précieux à l'humanité, que de procurer à l'Europe les avantages d'un remede auſſi ſalutaire.

ARTICLE IV.

Signes de convaleſcence de la Phthiſie pulmonaire; Moyens propres à ſeconder la nature pour en perfectionner la guériſon.

A quel degré que ſoit parvenue la Phthiſie pulmonaire, on peut en eſpérer la guériſon ſi les ſymptômes ſe moderent, ſi la reſpiration devient plus libre, ſi l'appétit ſe ſoutient ou ſe rétablit ; ſi le pus qu'on expectore devient blanc & égal, ſi la fievre diminue, ſi la chaleur de la peau ſe rapproche de la chaleur naturelle, ſi les garde-robes ſe lient &

deviennent régulieres, & si enfin les forces se rétablissent.

On guérissoit des Phthisies pulmonaires déja du tems d'Arétée; la convalescence de ces maladies, dit cet Auteur, est indiquée par une toux plus modérée, par une expectoration plus aisée, par des crachats devenus plus humides, par des garde-robes digérées, par des urines abondantes, par un son de voix plus clair & moins embarrassé, par un sommeil plus doux & plus paisible, par la diminution des douleurs de la poitrine, par une respiration plus libre, &c.

Comme la suppuration est le symptôme le plus dangereux de la Phthisie pulmonaire, *Benet* a pris de la qualité du pus les signes qui indiquent la convalescence de cette maladie. Si par les secours de l'art, dit cet Auteur, le pus de differentes couleurs se dépouille de cette variété & n'en conserve qu'une plus naturelle, si de sale il s'épure sensiblement, si d'inégal il devient très-uni; si de salé il devient insipide, si de puant il devient inodore, si enfin l'expectoration en devient aisée, ce sont autant de signes qui doivent faire espérer une guérison prochaine.

Lorsqu'il se développe de tels signes, au second ou au troisieme degré de la Phthisie pulmonaire, & lorsque les symptômes de cette maladie se moderent successivement, on peut concevoir des espérances de guérison. On doit saisir ces précieuses indications & employer exactement les remedes les plus propres

à les remplir, en secondant la nature par les ressources éclairées de l'art de guérir.

On donne d'abord l'attention la plus sérieuse au régime de vie, & on évite scrupuleusement de se livrer au goût & aux passions, pour ainsi dire renaissans. On fait autant que les forces le permettent des exercices modérés dans un air libre, propre à l'état des malades. On a l'attention d'éviter également de grandes veilles & un trop long repos. Il est essentiel d'entretenir une douce transpiration, & des évacuations modérées par les voies des urines & par celles des garde-robes ; il est principalement nécessaire de favoriser la liberté de l'expectoration, dans tout le tems de la convalescence. J'ai exposé tous ces moyens dansles différens articles de ce chapitre & dans ceux du chapitre cinquieme de la premiere section de cette partie.

Pour ce qui concerne les remedes pharmaceutiques, on les choisira dans la classe de ceux qui sont les plus propres au caractere de la maladie, & qui auront le plus contribué à conduire les malades à la convalescence. L'usage des eaux Bonnes, de celles de Cauterets, de Bagneres & de Luchon est comme spécifique dans la convalescence de la pulmonie, sur-tout si on les coupe au commencement avec du petit lait ; on peut même les couper avec du lait, lorsque la fievre étique n'a plus lieu & que les malades n'éprouvent plus des sueurs colliquatives, des mouvemens spastiques, des éréthismes phlogistiques, des météorismes dans les entrailles, des

cours de ventre, des hémorragies, &c (*a*). On finit par rétablir les malades par l'uſage du lait, on commence par le couper avec l'eau de chaux ſeconde, on le prend enſuite pur & ſans mélange.

ARTICLE V.

Obſervations ſur la guériſon des Phthiſies eſſentielles.

J'ai donné, dans le premier chapitre de la ſeconde ſection de la premiere partie de cet ouvrage, les hiſtoires de ſept Phthiſies pulmonaires eſſentielles guéries radicalement. La premiere provenoit d'un rhume dont on ne fut pas d'abord alarmé, on le prenoit pour un rhume ordinaire; cependant c'étoit une vraie toux phtyſique, on en prit quelque inquiétude au ſecond degré de la maladie. On m'appela enfin au ſecours du malade. Je trouvai le pouls fréquent, fébrile, embarraſſé; la peau étoit ſeche, la chaleur mordicante & la reſpiration gênée; le pus des crachats étoit ſale & griſâtre. Je fis faire une ſaignée, je mis le malade à l'uſage du petit lait & d'une infuſion de fleurs béchiques édulcorée avec le ſyrop de capillaire. On entretenoit la liberté du ventre par le moyen de lavemens émolliens; la reſpiration reſtoit encore gênée, malgré ces uſages; Je fis tirer ſix onces de ſang, elle devint plus libre. La langue étoit chargée d'un limon bilieux, je fis prendre tous les matins pendant trois jours deux onces de caſſe dans le petit lait; j'en vins enſuite à une infuſion de plantes vulnéraires diaphorétiques,

(*a*) Voy. ſeconde Part. Sect. 1. Ch. 6.

édulcorée avec le ſyrop d'éryſimum. Malgré ces ſecours la toux étoit quinteuſe ; je la modérois en faiſant prendre le ſoir à l'heure du ſommeil une légere émulſion avec quelques amandes douces, la ſemence de pavot blanc & les pignons doux ; on l'édulcoroit avec le ſucre roſat. Lorſque le malade n'avoit pas aſſez de ſommeil, j'y ajoutois une demi-once ou ſix gros de ſyrop de diacode. Après trois ſemaines ou environ de ces uſages, je faiſois prendre tous les matins dans le premier verre de tiſane une cuillerée à café de ſyrop balſamique de Tolu, que je réitérois à midi & le ſoir ; j'en augmentai la doſe juſqu'à une cuillerée à bouche. Outre ces remedes le malade prenoit tous les matins un bol composé de ſix grains de myrrhe en poudre, de deux grains de camphre & d'un quatrieme de grain d'opium, incorporés avec la conſerve de roſes. Après quelque tems de ces uſages, la vivacité de la toux & ſa fréquence diminuerent, le pus des crachats devenoit ſenſiblement plus blanc. Je ſubſtituai alors aux infuſions diaphorétiques de légeres décoctions de plantes vulnéraires légérement aſtringentes, édulcorées avec le ſucre roſat ; j'y ajoutois trois fois par jour le ſyrop balſamique de Tolu. La fievre, la maigreur & la quantité du pus diminuoient à vue, & ce dernier prenoit de jour en jour la qualité d'un bon pus : l'expectoration devenoit de plus en plus aiſée. Lorſque la fievre fut totalement tombée, & qu'il n'y eut preſque plus d'apparence de pus, je mis le malade au ſeul uſage d'une infuſion de marrube

blanc

blanc édulcorée avec du ſucre ordinaire, que par reconnoiſſance il continua pendant très-long-tems après ſa parfaite guériſon, qui date aujourd'hui de plus de quatorze ans.

Le malade de la ſeconde obſervation étoit, lorſqu'il m'appela, au cinquieme mois & au dernier degré d'une Phthiſie provenant d'éroſion des vaiſſeaux des poumons; les Médecins qui le voyoient & le Public avoient déſeſpéré de ſon état, mais la nature développa ſes reſſources; les ſecours de l'Art la ſeconderent; il guérit & jouit depuis près de douze ans de la ſanté la plus parfaite.

La fievre étoit conſidérable, la toux fréquente & ſouvent quinteuſe; les crachats du matin ne préſentoient qu'un pus ſale & fétide; le maraſme faiſoit des progrès au point que je perdis d'abord toute eſpérance de guériſon. Je portai ma premiere attention à calmer la toux, à modérer la fievre, à adoucir & à tempérer l'âcreté des humeurs d'où provenoient la phlogoſe des poumons, les éroſions & les ulceres de ce viſcere. J'employai à cet effet le petit lait, des infuſions de fleurs & des décoctions de plantes émollientes & béchiques, édulcorées avec le ſucre roſat. Je faiſois prendre pluſieurs fois dans la journée, & tous les ſoirs aux heures du ſommeil des émulſions légeres avec les ſemences de concombre, de melon, de pavot blanc & de pignons doux, adoucies avec le ſirop de guimauve; j'y ajoutois preſque tous les ſoirs une doſe modérée de ſirop de diacode, ou de celui de karabé. La

nourriture étoit de bouillons faits avec le poulet ou le veau & des navets. On donnoit fréquemment des lavemens émolliens, plutôt pour servir de bains intérieurs, que pour purger. La toux & les symptômes phlogistiques se modérerent par ces moyens, la fievre diminua considérablement, & le pus en devint moins sale & moins fétide.

Après environ trois semaines de ces usages, je fis prendre deux bouillons par jour, composés de grenouilles & de plantes vulnéraires telles que la pulmonaire, la bugle, la sanicle, la verge d'or, &c. j'y faisois infuser de l'oseille & du cresson de fontaine pour servir d'anti-septiques. Le malade fit usage en même tems pour boisson ordinaire, d'une infusion de millefeuille légérement émulsionnée, avec la semence de pavot blanc & les pignons doux; j'y ajoutois le mucilage de gomme adragant. Trois fois par jour, le matin, à midi & le soir, ce malade prenoit une cuillerée à café de sirop balsamique de tolu, & par-dessus un verre de la tisane émulsionnée. Lorsque des indications pressantes exigeoient des purgatifs, on n'employoit que la casse, la manne, ou bien les sirops de chicorée ou de pommes composés.

L'usage de ces remedes continué pendant plus de trois mois, dissipa insensiblement tous les symptômes de la maladie & remédia radicalement à ses causes; il s'ensuivit une guérison parfaite, malgré l'imprudence que l'on avoit commise d'exposer le malade à la vapeur du baume du Pérou qui renou-

vella le crachement de ſang, augmenta la toux & les autres ſymptômes, comme je l'ai rapporté dans le deuxieme article de ce Chapitre.

La malade de la troiſieme obſervation avoit naturellement la poitrine foible & irritable, fruit ordinaire d'une éducation phyſique, trop recherchée, molle & délicate. Son tempérament étoit cependant vif & ſanguin; elle étoit fatiguée d'une toux violente, ſur-tout pendant la nuit, & d'inquiétudes inſuportables dans le corps & dans les extrémités; elle avoit d'ailleurs des hémoptyſies aſſez fréquentes. Elle me conſulta de ſa province; je lui conſeillai de ſe faire ſaigner de tems en tems, principalement ſi ſes ſecours périodiques étoient retardés ou irréguliers, de prendre trois bains domeſtiques toutes les ſemaines, chargés d'une décoction émolliente, & de boire tous les matins une chopine ou trois demi-ſetiers d'eaux minérales de Seltz, coupées avec une égale quantité de petit lait: les eaux minérales de Saint-Myon n'étoient point encore connues à Paris. Ce fut après deux mois de ces uſages, que la malade vint dans cette Capitale; elle ſe plaignoit encore des mêmes ſymptômes, qui cependant ſe modéroient de jour en jour. Je lui fis prendre un bain tous les matins, chargé de deux pintes de lait; on les ſuſpendoit pendant peu de jours, lorſqu'elle ſe trouvoit fatiguée. En ſortant du bain, elle ſe repoſoit dans ſon lit pendant deux heures, & prenoit en différens tems trois ou quatre taſſes d'infuſion en guiſe de thé, de fleurs de tuſſilage & de

pié-de-chat, édulcorée avec du ſucre ; elle prenoit également cette infuſion dans ſon lit les jours où elle ne ſe baignoit pas. La boiſſon ordinaire dans la journée étoit une infuſion de fleurs de bouillon blanc & de mauve, émulſionnée très-légérement avec des amandes douces & des pignons doux ; on l'édulcoroit avec le ſucre. Tous les ſoirs, aux heures du ſommeil, hors le tems de la digeſtion, Madame prenoit une demi-once de ſirop de karabé, dans un verre de ſa tiſane ordinaire. Nonobſtant ces remedes, je faiſois tirer trois ou quatre onces de ſang, huit ou dix jours avant le retour des regles, pour prévenir les hémoptyſies, ce qui étoit d'autant plus néceſſaire, qu'elles auroient renouvellé & perpétué la maladie & ſes ſymptômes. La malade ne ſe nourriſſoit que de bouillons & de ſoupes aux légumes potagers, de crêmes de ſemences & d'autres ſubſtances farineuſes ; de fruits doux bien conditionnés, d'œufs frais, du poiſſon léger, & rarement d'un peu de volaille à ſon dîné. Tous les ſymptômes de la maladie diminuerent par ces uſages ; ils étoient très-ſupportables après que la malade eût fait deux mois de ſéjour à Paris. Le pus des crachats étoit devenu blanc & net, de ſale qu'il étoit auparavant ; il paroiſſoit avoir pris la qualité d'un bon pus. Comme dans ce tems-là la malade fut obligée de ſe retirer dans ſa Province, elle continua la même boiſſon, & le ſoir ſon narcotique ordinaire. Elle prenoit d'ailleurs trois fois par jour, le matin, à midi & le ſoir, trois ou

quatre gouttes chaque fois de baume blanc du Canada, incorporé avec du ſucre roſat, & buvoit par-deſſus deux taſſes d'infuſion de ſommités de grande conſoude édulcorées avec le ſucre. Sa ſanté ſe rétablit totalement par un long uſage de ces remedes qu'elle obſerva avec une exactitude & une conſtance peu ordinaires.

La vie déréglée de la malade de la quatrieme obſervation, les abus qu'elle avoit commis dans le régime de vie, ſes paſſions, ſes excès l'avoient conduite & plongée dans le triſte état où elle étoit réduite. La peau étoit ſeche, brûlante, la toux fréquente & très-importune; les crachats peu abondans, le pus de mauvais caractere, &c. Les crachats qu'elle avoit rendus dans ſes premiers rhumes, n'avoient pris leur teinte ſanguinolente que par un ſuintement de ſang, au lieu que celui qu'elle avoit rendu dans ſon dernier accident, provenoit de la rupture de quelque vaiſſeau ſanguin; malgré cette hémorragie, le pouls étoit plein, embarraſſé & irrégulier, ce qui me détermina dès ma premiere viſite à faire une ſaignée de quatre onces. Le lendemain on ouvrit un cautere au bras; le ſur-lendemain de la premiere ſaignée, on en fit une ſeconde également ménagée, parce que les indications ſubſiſtoient les mêmes.

Dès les premiers jours la malade fit uſage d'une infuſion de fleurs béchiques édulcorée avec l'oximel ſimple. Tous les ſoirs elle prenoit une émulſion légere, à laquelle on ajoutoit le ſyrop de karabé. Malgré ces remedes, la peau étoit toujours ſeche & brûlante.

J'eus recours à un bain domeſtique chargé d'une décoction de plantes émollientes ; ce bain ne l'ayant pas affoiblie, elle en prit un autre le lendemain ; après celui-ci, la peau parut ſe ramollir ; elle en prit un troiſieme deux jours après, il s'établit une douce tranſpiration, & la violence de la toux ſe modéra. J'ajoutai alors les fleurs de ſureau aux infuſions béchiques, la tranſpiration devint plus marquée & l'expectoration moins difficile. Le tems des regles arriva, elles ne firent que marquer, la douleur de poitrine augmentoit ; je fis ouvrir la veine à la molléole, on tira environ quatre onces de ſang ; trois ou quatre heures après l'écoulement ſe rétablit, il fut très-peu abondant, mais il l'étoit aſſez ſelon l'état de la malade. On continua la tiſane & les calmans, tous les ſymptômes ſe modérerent, & la maigreur ne paroiſſoit pas faire de progrès : il commençoit cependant à s'établir des exacerbations de la fievre étique, elles étoient annoncées tous les jours vers les quatre heures après midi par de petits friſſons qui étoient ſuivis d'une chaleur aſſez vive, d'une toux plus fréquente & d'une expectoration moins aiſée. J'eus recours à des décoctions de plantes ſavonneuſes & vulnéraires aſtringentes, qu'on émulſionnoit légérement avec la ſemence de pavot blanc & les pignons doux ; on y ajoutoit le ſoir le ſyrop de karabé.

Comme la malade étoit conſtipée elle faiſoit uſage de lavemens ſimples, de deux jours l'un. Lorſqu'il ſe préſentoit quelque indication qui exigeât des

purgatifs, elle prenoit le soir une once & demie de casse mondée, qui procuroit le lendemain deux ou trois garderobes, qui, bien loin de la fatiguer, la soulageoient considérablement. Le tems des regles arriva pour la deuxieme fois, elles ne marquerent point; je fis appliquer quatre sangsues à la vulve, vers l'orifice du vagin, je bornai l'évacuation à trois onces de sang. Quelques heures après il en coula, par les voies ordinaires, environ une once dans l'espace de vingt-quatre heures. On continua l'usage des remedes précédens; on ajoutoit à toutes les boissons le mucilage de gomme adragant. Je m'apperçus qu'il s'établissoit des moiteurs pendant le sommeil de la nuit; je joignis à l'usage de ces remedes, celui de bols composés, pour une prise, de cachou, de cascarille, de chaque douze grains; de myrrhe, six grains; de baume blanc du Canada, trois gouttes, avec le sirop d'épine-vinette. La malade prenoit ces bols deux fois par jour, le matin & le soir, & buvoit par-dessus deux tasses d'infusion de marrube blanc, édulcorée avec le sucre rosat.

Les regles manquoient pour la troisieme fois; j'eus recours à l'application des sangsues à la vulve, on ne tira qu'environ deux onces de sang qui n'étoit point coloré; l'écoulement naturel ne fut ensuite marqué que par une tache. Je n'hésitai pas, d'après ces indications, de faire prendre par-dessus les bols dans l'infusion de marrube, trois onces de suc épuré de parties égales de chicorée sauvage, de cresson

de fontaine & d'oſeille, avec le ſucre roſat. On continua l'uſage de ces remedes pendant long-tems; tous les ſymptômes de la maladie ſe mitigerent, diminuerent & ſe diſſiperent inſenſiblement. On appliquoit les ſangſues à la vulve, à toutes les époques des regles, juſqu'à ce qu'elles revinrent naturellement; on finit la convaleſcence par l'uſage du lait de vache, coupé avec l'eau de chaux ſeconde.

La Phthiſie du malade de la cinquieme obſervation étoit tuberculeuſe; elle avoit commencé par une toux ſeche très-médiocre, qui avoit fait des progrès, à proportion de ceux des tubercules qui ſuppurerent enfin, ſans qu'on s'apperçût d'aucun crachat ſanguinolent. La prompte guériſon de cette maladie, qui fut radicale, me fit croire qu'il n'y avoit qu'un ſeul tubercule de ſuppuré; s'il y en avoit d'autres, ils guérirent par le moyen des mêmes remedes, puiſqu'on ne s'eſt apperçu d'aucun ſigne qui ait pu faire préſumer que la poitrine reſtât affectée d'aucun vice local.

Le malade fit d'abord uſage d'une tiſane compoſée de plantes apéritives, béchiques & vulnéraires, édulcorée avec le miel de Narbonne; il buvoit à ſes repas d'une infuſion d'eſquine rapée. Il prennoit en même tems trois fois le jour, le matin, à midi & le ſoir, un demi gros d'un opiat compoſé de gomme ammoniac, de ſagapenum, d'extraits d'aunée, de chardon bénit, de chaque deux gros, avec ſuffiſante quantité de ſirop balſamique de tolu. Il buvoit par-deſſus chaque priſe de cet opiat deux taſſes à

thé d'infuſion de marrube blanc, édulcorée avec du ſirop d'éryſimum.

Tous les ſymptômes de la maladie ſe modérerent bientôt, & ils ſe diſſiperent inſenſiblement par le ſeul uſage de ces remedes : les eaux bonnes que le malade prit enſuite tous les matins, coupées avec parties égales de petit lait, accomplirent ſa guériſon.

Le malade de la ſixieme obſervation étoit d'une foibleſſe extrême, & il crachoit difficilement. Je le mis d'abord à l'uſage de cinq grains de myrrhe, incorporés avec gros comme une noiſette de conſerve de roſes ; il en prenoit trois priſes par jour, le matin, à midi & le ſoir ; il buvoit par-deſſus environ cinq onces d'infuſion de pouliot & de ſcordium édulcorée avec le ſirop de marrube blanc. Dans les intervalles de cette infuſion, il prenoit par cuillerées d'un looch compoſé de ſix onces d'infuſion de fleurs pectorales, dans laquelle on diſſolvoit un demi-gros de mucilage de gomme adragant, une once de ſirop d'althéa de fernel, & autant de celui de pié-de-chat. La foibleſſe n'empira pas pendant ces uſages, elle diminuoit au contraire ; la liberté de l'expectoration ſe rétablit, & le pus prenoit de jour en jour une meilleure qualité. Le malade continua l'uſage de la myrrhe & de la conſerve de roſes à l'ordinaire ; il buvoit par-deſſus, au lieu de l'infuſion de pouliot & de ſcordium, une légere décoction de pulmonaire, de bugle & de ſanicle, dans laquelle on faiſoit infuſer à chaud quelques tiges de creſſon de fontaine ; on édulcoroit

cette boiſſon avec le ſirop de tuſſilage. La tiſane ordinaire étoit une décoction d'orge. Depuis le commencement de cette méthode curative jusqu'à la fin, le malade prit le ſoir, tous les douze jours, deux onces de manne, enſuite deux onces & demie, & enfin trois onces lorſque ſes forces furent rétablies : ces uſages le conduiſirent à une guériſon parfaite.

La Phthiſie de la ſeptieme obſervation qui étoit très-avancée dans le ſecond degré, lorſque je vis le malade pour la premiere fois, dépendoit ſans doute dès ſon origine, d'ulceres aux poumons, puiſque les crachats étoient de tems en tems ſanguinolens. Je le mis à l'uſage d'une légere décoction de *ruta muraria* & de verge d'or, dans laquelle on faiſoit infuſer quelques fleurs béchiques ; on l'édulcoroit avec le miel de Narbonne. Le ſixieme jour de cet uſage il prit le ſoir deux onces de manne qui lui procurerent le lendemain trois garde-robes bilieuſes. Comme la toux étoit très-importune pendant la nuit, je lui faiſois prendre tous les ſoirs aux heures du ſommeil une demi-once de ſyrop de diacode & trois gros de ſyrop balſamique de Tolu, dans une taſſe d'infuſion de fleurs de nénuphar ; ce remede modéroit la toux & procuroit un ſommeil aſſez tranquille. Malgré ces ſecours employés aſſidûment, je m'apperçus que le malade étoit menacé de ſueurs nocturnes, je lui fis reprendre de la manne & je le mis à l'uſage d'un opiat compoſé d'une once de conſerve de cynorrhodon, de deux gros de caſcarille, de trois gros de gomme arabique, de

trois gros de cachou ; de vingt grains de camphre & d'un demi gros d'oliban, avec le ſyrop balſamique de Tolu. Il prenoit trois fois le jour de cet opiat, le matin, à midi & le ſoir, à la doſe chaque fois de deux ſcrupules, & par-deſſus chaque priſe deux taſſes d'infuſion de mille-feuille édulcorée avec le ſyrop du chantre. J'ajoutai le bécabunga en infuſion à la décoction de ruta muraria & de verge d'or que j'émulſionnai avec les amandes douces & les pignons doux. Comme il eſt très-ordinaire qu'il ſuccede des cours de ventre aux ſueurs colliquatives, je fis ſupprimer le miel dont on ſe ſervoit pour édulcorer les décoctions du *ruta muraria*, &c. on lui ſubſtitua le ſyrop de velar. La boiſſon ordinaire étoit une tiſane d'orge mondé, dans laquelle on faiſoit infuſer des fleurs béchiques. Tous les ſymptômes de cette maladie ſe mitigerent par le moyen de ces remedes, & ils ſe diſſiperent totalement pendant le ſecond mois de leur uſage ; au commencement du troiſieme le malade entra en convaleſcence, ſa ſanté depuis ce tems-là eſt auſſi parfaite qu'on puiſſe le deſirer.

CHAPITRE II.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie pulmonaire héréditaire.

LA Phthiſie pulmonaire héréditaire conſerve chez les enfans pendant quelques générations le même caractere qu'elle avoit chez leurs peres ; ſi chez

ceux-ci elle provenoit de principes ſcorbutiques, rachitiques, ſcrophuleux, vénériens, &c. elle eſt la même chez les autres, & ne peut être guérie que par des remedes indiqués par la nature de celles de ces cauſes qui eſt le principe de la maladie. C'eſt une regle générale qu'on doit obſerver ſcrupuleuſement dans la méthode curative de la Phthiſie héréditaire, ſans négliger de remplir les indications particulieres que l'on doit prendre de la variété de ſes ſymptômes. J'ai donné aſſez d'étendue à ces moyens dans le chapitre précédent, pour me diſpenſer de me répéter dans celui-ci.

C'eſt par un préjugé faux & dangereux que l'on s'eſt preſque généralement prévenu que l'on ne guérit point de la Phthiſie héréditaire ; j'ai rapporté (*a*) des obſervations d'Auteurs célebres qui démontrent évidemment le contraire. Ces obſervations ont été faites par Cardan, Burnet, Laſſius, Cheſneau, Hoffman, Boerrhaawe, Wan-Swiéten, &c. J'en ai donné moi-même (*b*), je me bornerai, pour ne pas être trop prolixe, à la méthode curative de la ſuivante.

Mademoiſelle de la S... étoit née d'une mere pulmonique, on a vu l'hiſtoire de ſa maladie dans le ſecond chapitre de la deuxieme ſection de cet ouvrage ; elle guérit par le moyen de la ſaignée, par des purgatifs très-ménagés, par l'uſage d'infuſions de plantes diaphorétiques, de fleurs béchiques,

(*a*) Premiere Partie, Sect. 2. Ch. 2.

(*b*) *Ibid.* & dans mon livre d'obſervation de Médecine.

édulcorées avec le ſucre roſat. Elle prit en même tems des bouillons de grenouilles, avec la pulmonaire, le lierre terreſtre, la ſanicle & les ſommités de grande conſoude. On calmoit la toux de la nuit qui étoit fréquente & quinteuſe, avec des doſes très-modérées de ſyrop de karabé dans une émulſion compoſée de ſemence de pavot blanc & de pignons doux, on y ajoutoit la gomme arabique, & on finiſſoit de l'édulcorer avec quelque ſyrop béchique. La tiſane ordinaire étoit compoſée de jujubes, de ſebeſtes & de figues graſſes; on y ajoutoit le mucilage de gomme adragant. La malade guérit par l'uſage de ces remedes, avant que la Phthiſie ne fût parvenue au troiſiéme degré.

On prévient auſſi la Phthiſie héréditaire; j'ai rapporté pluſieurs exemples qui le confirment (*a*), leur fidélité eſt garantie par les Auteurs célebres qui en ont donné les obſervations. J'en ai fait moi-même pluſieurs qui n'ont pas été moins heureuſes que celles de ces ſavans Maîtres de l'art de guérir; la ſuivante en eſt une preuve non équivoque.

Madame la C... de ... eſt née d'une mere ſcorbutique; les accidens ordinaires dans cette maladie avoient été retardés par une ſuppuration qui s'étoit établie à l'une des jambes. Deux mois ou environ après ſa couche, l'ulcere ſe cicatriſa; la cicatrice étoit de mauvais caractere. La Dame fut priſe peu de tems après d'une toux Phthiſique, la pulmonie ſe déclara, bientôt le maraſme s'enſuivit avec les

(*c*) Premiere Partie, Sect. 2. Ch. 2.

ſymptômes les plus alarmans. Je fus appelé quatre jours avant ſa mort; elle finit dans la langueur, & dans des ſouffrances peu ordinaires dans cette maladie.

L'enfant étoit délicate, on eut peine à l'élever; elle eut la petite vérole au couvent, vers l'âge de douze ans, il ne lui reſta pas d'incommodité qu'on pût rapporter à cette maladie. Les parens de cette Demoiſelle, fille unique d'une famille noble & reſpectable, la retirerent auprès d'eux vers la quatorzieme année de ſon âge : je commençai alors à lui donner mes ſoins, & depuis ce moment je ne l'ai pas perdue de vue. Cette fille chérie étoit d'un embonpoint médiocre, mais d'une grande délicateſſe : elle prenoit ſouvent des rhumes & des fievres qui n'étoient pas de durée. Sa reſpiration étoit gênée, elle lui manquoit dès qu'elle faiſoit quelque exercice ſuivi, ce qui la forçoit de ſe repoſer, même dans des promenades très-modérées. J'attribuai ces incommodités à la délicateſſe de la Demoiſelle, & à la cauſe ſcorbutique qui avoit tranché les jours de madame ſa mere.

Je la mis à l'uſage tous les matins, de deux ou trois taſſes d'une légere infuſion de petite ſauge & de creſſon de fontaine, coupée avec environ une quatrieme partie de lait de chevre, qu'on édulcoroit avec le ſucre; on la nourriſſoit de ſoupes aux herbes, de légumes potagers & de fruits de la ſaiſon, des mieux conditionnés. On ne lui permettoit que très-peu de viande, de poiſſon léger, ou d'œufs

frais. Elle prenoit pendant quinze jours dans le printems, l'été & l'automne de chaque année, des sucs de plantes chicoracées & anti-scorbutiques, adoucis avec le syrop d'écorce d'orange : on la préparoit à cet usage par des aposemes laxatifs. Elle faisoit constamment tous les jours des exercices modérés, à un air libre, autant qu'il étoit possible, ou que le tems le permettoit.

Les rhumes & les fievres qui étoient fréquens s'éloignerent & diminuerent insensiblement par le moyen de ces secours, le tempérament se fortifia de plus en plus; la Demoiselle se maria à l'âge de vingt-deux ans. Dans l'année de son mariage elle devint enceinte; la grossesse & l'accouchement furent laborieux & la couche très-malheureuse. La fievre de lait fut prolongée, elle dégénéra en une espece de fievre lente nerveuse; il survint des pertes rouges qui furent suivies d'une débilité effrayante. Au moindre mouvement que la malade faisoit, ne fût-ce qu'en remuant la tête sur le chevet de son lit, elle étoit prise de spasmes & de foiblesses qui approchoient de la syncope, & dont la fréquence & la durée faisoient craindre pour ses jours.

Tous les moyens que j'avois employés pour remédier à ces symptômes ayant été impuissans, j'eus enfin recours au cachou; la malade en prenoit cinq à six tasses par jour, préparé en guise de café. Ce remede dissipa son dégoût pour les alimens, ses digestions devenoient meilleures de jour en jour, ses forces faisoient sensiblement des progrès, & sa santé

se rétablit parfaitement après une longue convalescence. Malgré le bien-être où se trouvoit Madame la C... de... elle continua pendant quelque tems l'usage du cachou qui lui avoit été si salutaire pendant sa maladie ; elle a eu depuis trois grossesses dont elle a soutenu courageusement les dégoûts ; ses couches ont été heureuses, & aujourd'hui la mere & ses quatre enfans jouissent d'une santé parfaite.

On voit par cet exemple que l'on peut préserver les enfans de la succession héréditaire de la pulmonie scorbutique en faisant usage, avant que cette maladie ne se déclare chez eux, du régime de vie & des remedes les plus propres à la prévenir. Il en sera de même des autres maladies héréditaires qui auront pour principe des vices scrophuleux, dartreux, éréſypellateux, psoriques, vénériens, &c. en observant le régime de vie convenable, & en faisant à propos, avec connoissance de cause, les remedes indiqués par le caractere propre à chacune de ces maladies.

J'ai observé que les maladies héréditaires dégénerent avec le tems ; on ne doit pas excepter les pulmonies de cette regle générale, quand on n'a pas eu le bonheur d'en borner la succession. Alors on les traite selon le caractere qu'elles ont pris en dégénérant. Ces Phthisies sont symptômatiques & plus difficiles à prévenir chez les enfans des peres qui en ont été affligés, qu'elles ne le seroient, si elles étoient essentielles ; cependant il n'est pas impossible d'en préserver,

préſerver, en faiſant uſage à propos du régime de vie & des remedes propres à leur nature.

Il eſt des Phthiſies pulmonaires héréditaires qui dépendent d'un tempérament ſanguin & pléthorique devenu général dans les familles ; on prévient cette maladie en préſervant d'hémorrhagies, par l'uſage de la ſaignée, qu'on réitere de tems en tems, principalement depuis l'âge de dix-ſept juſqu'à celui de trente-ſept ans, tems auquel Hippocrate a borné la ſucceſſion des maladies héréditaires. On ſeconde l'effet de la ſaignée par le régime de vie & des exercices modérés. Boerrhaawe a préſervé par de tels moyens des Phthiſies héréditaires dont on étoit déja menacé.

CHAPITRE III.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie pulmonaire, priſe par contagion.

LA Phthiſie pulmonaire eſt contagieuſe ; j'ai donné des obſervations qui le confirment (*a*) ; elle ſe communique aux perſonnes ſaines par la tranſpiration cutanée des malades ou par la pulmonaire. Cette matiere tranſpirable ſort d'un foyer de corruption qui la rend fétide & ſeptique. Elle pénetre dans le corps & dans les viſceres des perſonnes ſaines, par les pores abſorbans de la peau & par l'inſpiration de l'air de l'atmoſphere qui environne le malade.

(*a*) premiere Partie, Section 2. Chap. 3.

Elle ſe fixe principalement dans les poumons, par l'effet de l'analogiſme des ſubſtances animales de la même eſpece, y fait des plaies mortelles, & y établit le principe des ſymptômes effrayans d'une maladie ſouvent funeſte.

Cet effet de la Phthiſie pulmonaire contagieuſe peut être prévu; il n'eſt pas impoſſible d'en garantir. Lorſque cette maladie eſt établie elle eſt ſuſceptible de guériſon, pourvu que l'on faſſe uſage à propos des ſecours propres à diſſiper ſes cauſes, à modérer, à arrêter le progrès du mal & à y remédier par des moyens efficaces, dictés par l'obſervation.

Les exhalaiſons des corps des pulmoniques, principalement celles de la poitrine que l'on rend par le méchaniſme de la reſpiration, ſont corrompues, fétides & ſeptiques à différens degrés; elles ſont de nature alkaline. Des exhalaiſons de cette nature étant répandues dans l'atmoſphere peuvent être neutraliſées par le mélange de vapeurs anti-ſeptiques acides. Cette combinaiſon rend les premieres moins capables de faire dans les poumons des impreſſions ſeptiques. Tous les acides, tant végétaux que minéraux, ſont propres à produire cet effet. On doit préférer les végétaux, tels que celui du vinaigre dont les vapeurs s'élevent dans l'atmoſphere. On répand du vinaigre ſur une pêle rougie au feu, ou ſur des charbons ardens. Il faut prendre garde en faiſant cette opération, que les vapeurs qui s'exhalent du vinaigre, ne ſoient pas trop abondantes & qu'elles n'excedent point, ou

n'excedent que le moins poſſible ce qu'il en faut pour neutraliſer les exhalaiſons alkalines émanées des corps des malades : l'excédent des premieres conſerveroit leur qualité acide, porteroit à la gorge, exciteroit la toux & cauſeroit des hémorrhagies qu'il eſt eſſentiel d'éviter dans cet état de détreſſe. On répand encore plus utilement dans l'atmoſphere de la chambre des malades, par le moyen d'un aſperſoir, de l'eau commune acidulée avec l'huile de vitriol. On peut même par ce moyen neutraliſer l'air infect des ſalles des hôpitaux, celui des cuiſines & des lieux qui rendent des exhalaiſons méphitiques ; dans ce dernier cas on y répand beaucoup d'eau ; une livre d'huile qui ne coûte que quatorze ſous, ſuffit pour en rendre un nombre de ſeaux antiméphitiques : on réitere l'opération à proportion de l'abondance des matieres que l'on veut neutraliſer.

Comme à chaque reſpiration des pulmoniques, il s'évapore de leur poitrine des exhalaiſons putrides & ſeptiques, il ſeroit difficile de les neutraliſer totalement & dans l'inſtant par l'évaporation du vinaigre ou par l'aſperſion de l'eau acidulée avec l'huile de vitriol. Il eſt eſſentiel dans cette circonſtance épineuſe d'avoir recours à des anti-ſeptiques pris intérieurement, pour ſeconder l'effet des vapeurs & des exhalaiſons acides, pour garantir la maſſe du ſang des exhalaiſons putrides qu'on inſpire lorſqu'on communique avec l'atmoſphere des malades. A cet effet on fait uſage de limonade cuite, de ſuc de citron édulcoré avec le ſucre, d'infuſions d'oſeille, d'alléluya, de

conſerves de groſeille, d'épine vinette, de roſes. On peut auſſi avoir recours à des pilules ou à des bols compoſés, pour une priſe, de quatre ou cinq grains d'oliban, de trois de camphre & d'un d'aloës ſoccotrin avec le ſyrop d'écorce d'orange; on peut y ajouter, pour leur donner de la conſiſtance, quelques grains de poudre de petite ſauge; on les prend deux fois par jour, le matin à jeun & l'après midi, ou le ſoir hors le tems de la digeſtion. On boit pardeſſus chaque priſe une taſſe ou deux d'infuſion de menthe de jardin, faite en guiſe de thé; on l'édulcore avec le ſucre roſat.

Pendant l'uſage de ces préſervatifs on doit ſe purger de tems en tems, en forme d'apoſeme. J'ai tenu dans ces uſages des hommes & des femmes qui avoient lieu de craindre de contracter des phthiſies contagieuſes, qui en ont été heureuſement garantis.

Si malgré ces moyens de ſe garantir de la Phthiſie pulmonaire, ou faute d'en faire uſage, il ſe démontre quelque ſigne qui indique que des exhalaiſons ſeptiques font impreſſion ſur la ſubſtance des poumons, on a recours à la ſaignée de l'un des bras; on la réitere deux ou trois jours après, pour peu que le malade ſoit pléthorique, ſur-tout ſi la pléthore eſt ſanguine. On donne un vomitif, s'il paroît quelque dérangement dans l'ordre des digeſtions, on purge de tems en tems & on fait prendre tous les matins une pinte de petit lait, dans lequel on fait infuſer quelque plante choiſie dans la claſſe des diaphorétiques. Les après-midi & la nuit, hors le

tems de la digestion & du sommeil, on fait boire copieusement d'une tisane d'orge ou d'avoine dans laquelle on fait infuser des fleurs pectorales, on l'édulcore avec le sucre rosat. Pour peu que le malade ait des insomnies ou qu'il soit tracassé par la toux, on lui fait prendre une demi-once de syrop de pavot blanc ou de celui de karabé, on peut augmenter la dose de ces syrops jusqu'à une once, si les circonstances l'exigent.

Si les symptômes de la maladie ne cedent pas à l'usage de ces remedes, on donne pour tisane ordinaire une légere décoction de salse-pareille, d'esquine ou de sassafras.

Si après quelque tems de ces usages, la Phthisie fait des progrès, on renonce aux tisanes diaphorétiques; on leur substitue des infusions, des décoctions, des bouillons de plantes vulnéraires toniques; on a recours en même tems à des antiseptiques, à des sirops balsamiques, à des loochs béchiques, calmans, &c. On fait usage de ces remedes dans l'ordre déja établi au Chapitre second de la deuxieme Section de cette Partie.

La garde-malade, qui prit une Phthisie contagieuse pour n'avoir pas quitté la femme d'un Conseiller à la Cour des Aides de Montpellier, morte de cette maladie, guérit par le secours de Riviere; le même Auteur rapporte l'observation suivante (*a*).

Une femme de vingt-deux ans avoit donné le sein à l'Abbé de S. Paul qui mourut phthisique; peu de

(*a*) Premiere Partie, Sect. 2. Chap. 3.

tems après, la nourrice ſubit le même ſort. Sa ſœur, âgée de quinze ans, qui n'étoit pas encore réglée, prit d'elle la même maladie ; elle avoit une fievre étique depuis trois ſemaines, lorſque Riviere lui fit la premiere viſite ; elle avoit d'ailleurs une toux & une inſomnie preſque continuelles, une difficulté de reſpirer & un dégoût conſidérables ; la maigreur étoit déja extrême. Cet Auteur la purgea d'abord avec la manne & le ſirop de roſes pâles dans une décoction pectorale ; le lendemain il fit ouvrir deux cauteres à la partie poſtérieure du cou. Il fit prendre enſuite des bouillons compoſés avec la racine d'eſquine, les feuilles de bugloſe, de tuſſilage & de pulmonaire, que de tems en tems on rendoit purgatifs. La malade uſoit de conſerve de roſes rouges, & prenoit ſouvent pendant la nuit de ſirops de violettes, de roſes ſeches & de pavot, parties égales ; elle guérit par l'uſage de ces ſeuls remedes.

J'ai rapporté dans le même Chapitre, d'après Cheſneau, l'obſervation ſuivante. Un Gentilhomme âgé de 25 ans, avoit contracté de ſa femme une Phthiſie pulmonaire ; elle étoit déja au ſecond degré lorſque ce Médecin fut appelé : il le guérit par le moyen de la méthode ſuivante.

Le malade fut d'abord purgé avec une infuſion de trois gros de ſené & d'un gros d'agaric dans une décoction de plantes vulnéraires, à laquelle on ajouta une once de manne de Calabre. Après cette purgation, il fut ſaigné de la céphalique ; on lui tira ſix onces de ſang ; il commença enſuite l'uſage

de la décoction suivante pour boisson ordinaire. Prenez deux onces d'esquine, coupée par morceaux, faites-la infuser pendant la nuit dans six livres d'eau de fontaine, ajoutez-y le lendemain de la pulmonaire, faites-en une décoction sur un feu lent, édulcorez, après l'avoir passée, avec deux onces de sucre & deux gros de canelle. Le malade prenoit pour béchique du sirop de pulmonaire, & l'on mettoit dans ses bouillons des feuilles de cette plante; l'usage de ces remedes le conduisit à la convalescence; il se rétablit ensuite totalement, par le lait d'ânesse, qui le mit à l'abri de rechute.

J'ai donné dans le même Chapitre l'histoire de la Phthisie pulmonaire, d'un Abbé qui l'avoit prise par contagion d'une Dame qui étoit morte de cette maladie, en jouant tous les jours au piquet, sur une petite table vis-à-vis l'un de l'autre. D'abord que je m'apperçus du caractere de la toux qui étoit phthisique, je le fis saigner de l'un des bras, & vomir le lendemain avec vingt-quatre grains d'ipécacuanha. Le surlendemain je le purgeai avec une infusion de folicules de sené & la manne. Après la purgation je le mis à l'usage d'une décoction d'esquine & de santal citrin, dans laquelle on faisoit infuser de l'origan & des sommités fleuries de millepertuis, qu'on édulcoroit avec le miel de Narbonne. Je faisois prendre trois fois le jour immédiatement avant une prise de cette décoction, des bols composés de gomme adragant, huit grains de camphre, trois grains d'aloës soccotrin, & trois

gouttes de baume blanc du Canada, le tout incorporé avec la conserve de roses, pour une prise. Le malade buvoit toutes les quatre heures, cinq onces de cette décoction. La tisane ordinaire étoit avec l'orge mondé; on y faisoit infuser des feuilles de *ruta muraria*; on l'édulcoroit avec du sucre.

Vers le quinzieme jour de cet usage, le malade se plaignit de quelque légere douleur d'entrailles, qui lui procuroit une ou deux garderobes, ces douleurs étoient assez fréquentes; je supprimai le miel de la décoction, & l'aloës des bols, en substituant au miel le sirop d'érysimum. On ajoutoit aux bols du soir trois ou quatre grains de pillules de cynoglose, ou une plus forte dose, selon que la toux étoit plus ou moins vive, ou le sommeil plus ou moins agité. Il prenoit tous les huit ou dix jours, le soir à l'heure du sommeil, à la place des autres remedes, une once & demie de casse mondée, qui lui procuroit le lendemain deux garderobes qui ne l'affoiblissoient point. Après environ un mois de ces usages, la toux se modéroit sensiblement, les crachats diminuoient en quantité, la couleur du pus changeoit avantageusement, & il perdoit tous les jours de sa mauvaise odeur. Ce malade se rétablit enfin par ces seuls secours, contre l'attente de ses parens & de ses amis, qui avoient désespéré de sa guérison.

SECTION TROISIEME.

Méthode préservative & curative de la Phthisie pulmonaire, provenant de crachement de sang ou d'hémoptysie.

CHAPITRE PREMIER.

Méthode curative de la Phthisie pulmonaire, provenant de rupture des vaisseaux des poumons.

J'ai exposé dans le premier chapitre de la troisieme section de la premiere partie de cet ouvrage, les différentes causes des hémoptysies qui conduisent à la Phthisie pulmonaire, & j'ai traité dans le second chapitre du crachement de sang qui provient de la rupture des vaisseaux. Les causes de celui-ci, sont un tempérament sanguin & pléthorique, des coups, des chûtes, des courses rapides, des excès de tous les genres, &c. On trouve dans le même chapitre les signes qui précedent le crachement de sang & ceux qui sont propres à faire distinguer les différens endroits de la poitrine d'où il provient.

L'hémorrhagie de la poitrine est toujours dangereuse, principalement lorsqu'elle est considérable & qu'elle vient d'un vaisseau rompu, sur-tout si le vaisseau est artériel. De telles hémorragies sont suivies ordinairement de fievre, de phlogose, d'in-

flammation ; celle-ci ſe termine le plus ſouvent par des ulceres qui conduiſent les malades à la Phthiſie, dont les ſymptômes ſe développent à meſure que la ſuppuration fait des progrès & devient conſidérable.

Lorſque la cauſe de l'hémoptyſie eſt une pléthore ſanguine, on peut prévenir la rupture des vaiſſeaux par le moyen de la ſaignée, de la diete, des bains domeſtiques, de boiſſons émollientes, délayantes, &c.

Boerrhaave a donné le régime de vie, l'exercice à cheval, & principalement la ſaignée, comme préſervatifs des Phthiſies eſſentielles & même des héréditaires. Cet Auteur avoit raiſon s'il n'étendoit cet effet de la ſaignée que ſur les tempéramens pléthorico-ſanguins ; mais ce ſecours ne ſeroit pas ſuffiſant pour préſerver de la Phthiſie qui proviendroit de toute autre cauſe ; il en eſt même auxquelles elle ne conviendroit pas. Cet Auteur a préſervé de cette maladie, par la ſaignée, un jeune homme de famille dont le pere & la mere étoient morts pulmoniques ; il ajoute que ce jeune homme vécut plus de quatorze ans au de-là du terme déterminé par Hippocrate pour le développement de la Phthiſie héréditaire.

Lorſque l'hémoptyſie qui provient de rupture de vaiſſeaux eſt établie, il faut néceſſairement avoir recours à la ſaignée ; on doit même la réitérer pluſieurs fois ſelon les circonſtances, ſur-tout ſi les malades ſont d'un tempérament pléthorico-ſanguin. Si l'hémorrhagie ceſſe après la premiere ſaignée, s'il ne reſte pas de douleur de poitrine, ſi le pouls eſt

égal, lent ſans être plein, & ſi la chaleur de la peau eſt naturelle, on peut retarder la ſeconde ſaignée ou ne pas la faire. Si au contraire le pouls ſe rehauſſe, ſi la chaleur de la peau augmente, ſi le malade reſſent une douleur ſourde à la poitrine, ſi la toux perſiſte ou devient plus conſidérable, on ne peut ſe diſpenſer de faire une ſeconde ſaignée, quelques heures après la premiere, & de la réitérer même pluſieurs fois ſi les ſymptômes l'exigent.

Si l'hémoptyſie eſt conſidérable, on n'y remédie efficacement qu'en diminuant la quantité du ſang & ſon efferveſcence. Ce n'eſt que par ces moyens que les levres de la plaie peuvent ſe rapprocher l'une de l'autre & ſe conſolider; c'eſt par ces mêmes ſecours que l'on prévient l'inflammation, les ulceres, la ſuppuration, &c. On doit recommander aux malades la tranquillité de l'eſprit & de s'abſtenir de parler & de marcher. Leur nourriture doit être liquide & leurs boiſſons froides, délayantes & calmantes; on ſeconde leur effet par des émulſions légeres avec les eaux diſtilées de laitue, de coquelicoc & les ſemences froides; on y ajoute le ſyrop de diacode à des doſes ménagées, dans le cas de toux importunes, d'inſomnies, &c. J'ai eu recours à l'opium dans des hémorrhagies violentes, & j'en ai retiré des avantages ſenſibles.

Il eſt des Auteurs qui recommandent la ligature des extrémités dans les fortes hémorrhagies; ne ſeroit-ce pas augmenter ou précipiter, par la réſiſtance qu'elles oppoſeroient à la circulation du ſang, la

force ſyſtaltique du cœur, & déterminer ce fluide dans les poumons avec plus d'abondance & de rapidité ? Ces forces ne ſeroient-elles pas plus propres à augmenter l'hémoptyſie qu'à la diminuer ?

Les aſtringens, dont le peuple médecin ſe ſert mal à propos, pour remédier à l'hémoptyſie, ne peuvent que produire un très-mauvais effet en reſſerrant le ſyſtême général des vaiſſeaux. La qualité ſtiptique de ces drogues exerce ſa principale action ſur les fibres membraneuſes de l'eſtomac & des inteſtins ; cette action ſtiptique intéreſſe les plexus nerveux des viſceres du bas ventre, & ſe communique au ſyſtême général des membranes des vaiſſeaux artériels ; il en eſt reſſerré, le ſang coule dans leurs calibres avec plus de rapidité, il doit s'échaper ſelon les loix du méchaniſme, par les endroits où il trouve le moins de réſiſtance ; c'eſt vraiſemblablement dans les hémorrhagies, par les ouvertures des vaiſſeaux qui fourniſſent à l'écoulement. Il eſt rare qu'un Médecin appelé chez un malade hémoptyſique, ne le trouve à l'uſage de quelque remede aſtringent, ſoit végétal, ſoit minéral, toujours dangereux dans une maladie auſſi délicate que l'hémoptyſie. Les aſtringens minéraux ſont les plus pernicieux, ils porteroient de ſi vives empreintes ſur les membranes des premieres voies qu'ils rendroient l'hémorrhagie incurable ou mortelle. Si par cas ils arrêtoient l'écoulement, ce ne ſeroit que par une contraction générale des vaiſſeaux, qui auroit infailliblement des ſuites dangereuſes ou funeſtes.

Hoffman rapporte l'hiſtoire d'une femme qui fut priſe d'une hémoptyſie, que ſans doute, dit cet Auteur, on avoit arrêtée par des aſtringens; l'hémorragie ne revint plus, & les regles qui auparavant étoient abondantes en furent ſupprimées ; il s'enſuivit une oppreſſion, une toux preſque continuelle & des crachats purulens, viſqueux & ſanguinolens : la maigreur faiſoit des progrès rapides & les forces diminuoient de jour en jour.

La malade étoit dans cet état lorſqu'elle conſulta Hoffman ; il lui preſcrivit des remedes qui la ſoulagerent, ſelon une lettre qu'elle lui écrivit pour le remercier des bons conſeils qu'il lui avoit donnés. L'obſervation ſuivante eſt du même Auteur.

Une femme âgée de vingt-ſept ans, fut priſe d'un crachement de ſang conſidérable ; on lui donna pour arrêter cette hémorragie des poudres ſtiptiques, l'hémoptyſie ceſſa, & les regles qui auparavant étoient abondantes en furent ſupprimées. Ces accidens furent ſuivis d'une forte oppreſſion, d'une toux preſque continuelle & d'une proſtration de forces conſidérable ; les crachats étoient viſqueux, ſanguinolens & purulens. Hoffman fut appelé, il trouva la malade accablée des ſymptômes précédens & d'une maigreur étique qui augmentoit de jour en jour ; il la ſoulagea par les remedes qu'il lui preſcrivit; mais il ne dit rien de ſon entiere guériſon.

Les Médecins obſervateurs les plus célebres ont toujours regardé comme nuiſible l'uſage des aſtringens dans l'hémoptyſie, excepté dans des circonſ-

tances rares où l'on eſt obligé de rétablir le ton des fibres membraneuſes des vaiſſeaux, lorſqu'elles ſont affoiblies par l'hémorrhagie, au point de faire languir la circulation des liquides & de troubler leur concours reſpectif avec les ſolides. Dans ce cas alarmant le pouls devient foible & irrégulier, les pulſations des arteres ſont lentes & molles, & les extrémités froides ; tout tend à indiquer que le ton des ſolides eſt affoibli par l'épuiſement du ſang. Il eſt eſſentiel alors de faire uſage d'aſtringens ; on commence par les végétaux, & on continue par les minéraux ſi le cas l'exige. Les aſtringens alors agiſſent comme toniques ; on les donne en infuſion, en décoction, ou en ſucs, & on les aromatiſe avec des eaux diſtilées de roſes, de menthe, de canelle, de fleurs d'orange, &c. Si l'hémoptyſie ne cede pas à ces ſecours, on acidule légérement ces boiſſons avec l'eſprit de vitriol, & même avec les gouttes minérales d'Hoffman, ou avec l'eau de Rabel. Wan-Swiéten a arrêté de fortes hémorrhagies en appliquant ſur les parties de la génération des linges en trois ou quatre doubles, imbibés d'eau froide : ce moyen ne doit être employé que lorſque le pouls eſt languiſſant, & il eſt à craindre de ſon uſage qu'il ne reſte des caillots de ſang entre les levres de la plaie ; ils pourroient occaſionner des ulceres en ſe corrompant.

On doit toujours être attentif à prévenir le retour de l'hémoptyſie par le régime de vie, & par la ſaignée, dès qu'on s'apperçoit de quelque ſigne de pléthore ſanguine. On doit être tranquille ſur ce retour,

& ne pas le craindre, si la toux est très-modérée ou si elle n'a plus lieu; si la respiration est libre & si les forces se rétablissent sensiblement : les malades qui ne sont pas favorisés de ces avantages, sont menacés du retour de l'hémoptysie; ils doivent observer en conséquence les moyens les plus propres à la prévenir.

Lorsque l'hémorrhagie est survenue à la suite de quelque accident violent, on doit concevoir des espérances de guérison, principalement s'il n'existe pas de vice dans la masse du sang qui puisse altérer la plaie; s'il en existe quelqu'un, les ulceres qui proviennent de l'hémoptysie en prennent le caractere, & ne guérissent ordinairement qu'après avoir remédié à ce vice.

Lorsqu'il s'est formé des grumaux de sang, à la fin de l'hémoptysie, entre les levres de la plaie du vaisseau rompu (*a*), ils se corrompent, forment des ulceres, établissent ou concourent à établir une suppuration, si la nature ou l'art ne suffisent pas pour les expulser par les voies de l'expectoration. S'ils séjournent dans les poumons, plus de deux jours, les malades ressentent un embarras à la poitrine semblable à un petit poids. Il est essentiel alors de leur faire inspirer la vapeur d'eau tiede ou de la décoction de quelque plante émolliente; on a quelquefois réussi par ce moyen à faire cracher ces grumeaux, dont le séjour dans les poumons ne sauroit être que très-nuisible.

Le sang grumelé dans les bronches ne s'y cor-

(*a*) Voy. premiere Partie, Sect. 3. Chap. 2.

rompt pas toujours ; quelquefois il y forme des concrétions polypeuses, qu'ordinairement on rejette par l'expectoration. Ces concrétions ressemblent à des portions ou à des ramifications de vaisseaux. Il est des Auteurs qui les ont prises pour telles, mais Ruisch a observé que ces prétendues portions de vaisseaux étoient compactes & n'avoient point de calibre : cette observation a dissipé l'erreur.

Le premier degré de la Phthisie pulmonaire, qui provient de la rupture des vaisseaux, est ordinairement de peu de durée ; il finit dès que l'ulcere est établi, & dès que les crachats sont purulens. Le second degré commence à cette époque ; je viens de donner les moyens de le prévenir ; on pourra se conformer pour le reste de la méthode curative de la Phthisie qui provient de cette cause, à celle qui est établie dans le Chapitre second de la seconde Section de cette seconde Partie (*a*).

J'ai rapporté des observatious sur des Phthisies pulmonaires, provenant de crachement de sang (*b*). La premiere est d'Ingarsias ; cet Auteur la guérit par l'usage continuel, pendant un mois, de décoction de gayac.

La seconde & la troisieme sont d'Hoffman ; la malade, qui étoit le sujet de la premiere, guérit. Un jeune homme, qui étoit le sujet de la seconde, mourut d'une rechute. Chesneau dit avoir vu plusieurs cas semblables, & il assure qu'on ne doit jamais être totalement rassuré sur les suites d'une

(*a*) Article 2. (*b*) Premiere Partie, Sect. 3. Chap. 4.

hémoptysie,

hémoptyſie, quand bien même elle auroit ceſſé depuis long-tems.

Je ne fus appelé qu'au ſecond degré de la Phthiſie de la femme-de-chambre, qui eſt le ſujet de la quatrieme obſervation ; ſes regles commençoient à diminuer ; elle avoit la peau ſeche & ardente. Je la fis ſaigner du bras, & je la mis à l'uſage du petit lait ; elle en prenoit une pinte tous les matins. Sa boiſſon ordinaire étoit une infuſion de fleurs de bouillon blanc & de tuſſilage, édulcorée avec le ſirop de capillaire. Elle prit ſix bains domeſtiques dans l'eſpace de douze jours ; la peau devint moite, je la purgeai avec la caſſe & la manne. Le quinzieme jour de ces uſages, les ſecours périodiques parurent au tems de leur époque ordinaire ; ils furent plus abondans qu'il ne l'avoient été aux trois époques précédentes. Une toux fréquente troubloit le ſommeil de la nuit & les crachats étoient gluans, muqueux & purulens. Je fis prendre les ſoirs, aux heures du ſommeil, quatre grains de pilules de cynogloſe ; tous les ſymptômes ſe modérerent. Dès le premier moment qu'on s'apperçut de ces ſignes favorables, la malade commença l'uſage d'une tiſane de mille-feuille & de pulmonaire, légérement émulſionnée avec des amandes douces & des pignons doux ; on y ajoutoit trois fois le jour, le matin, à midi & le ſoir, trois gros chaque fois de ſirop balſamique de Tolu : tous les douze jours elle prenoit, le ſoir dans ſon lit, une once & demie de caſſe, qui lui procuroit le lendemain deux ou trois garderobes ; elle s'en trouvoit extrêmement ſoulagée.

Après deux mois de ces remedes, la fievre disparut, la toux se dissipa, les crachats ne furent plus purulens, & bientôt la convalescence fut décidée. L'usage du lait coupé avec l'eau seconde de chaux que la malade prit ensuite deux fois par jour, le matin & le soir, la rétablit parfaitement.

La malade de la cinquieme observation touchoit à son tems critique, les regles étoient irrégulieres, & leur quantité diminuoit à chaque période. Elle fut prise d'une fievre aiguë & d'une toux fréquente, à la suite d'une grande hémorrhagie; la toux ne diminua pas avec la fievre qui dégénéra en fievre lente étique; lorsqu'on m'appela, la Phthisie étoit déja bien avant dans le second degré. La malade se plaignoit alors d'inappétence & de dégoût pour toutes sortes d'alimens; elle crachoit du pus & la fievre avoit tous les jours des exacerbations. Je la mis à l'usage d'une légere décoction du chamédris & de poirée, dans laquelle on faisoit infuser à chaud du cresson de fontaine & du cerfeuil; on l'édulcoroit avec le sirop de marrube; elle en prenoit environ quatre onces toutes les quatre heures. La tisane ordinaire étoit une légere infusion de sommités fleuries de millepertuis, adoucie avec du sucre rosat. Le sixieme jour de l'usage de la décoction, elle prit une once & demie de casse mondée dans l'infusion d'un gros de rhubarbe: on lui donna le soir de la purgation une demie once de sirop de pavot blanc, qui calma la toux & procura un sommeil moins agité que celui des nuits précédentes.

Ces remedes diminuerent l'inappétence & le dégoût ; les alimens devinrent moins insupportables. La peau étoit encore seche ; je fis continuer la décoction & la tisane ordinaires ; on ajouta le soir à cet usage deux tasses d'infusion de coquelicoc, édulcorée avec le sucre, & le lendemain matin, trois tasses d'infusion de scabieuse en guise de thé, adoucie avec le sirop de velar. Ces infusions continuées pendant huit jours procuroient tous les matins une douce transpiration ; je les suspendis, crainte qu'elles ne favorisassent des dispositions à des sueurs colliquatives.

Les symptômes de la Phthisie se modéroient insensiblement, & le pus prenoit une couleur plus favorable ; je suivis ces indications ; la malade prit ensuite trois fois par jour des bols, composés de six grains de myrrhe, trois grains de camphre, & trois gouttes de baume blanc du Canada, incorporés avec un demi-gros de conserve de cynorrhodon, pour une prise. Elle buvoit par-dessus deux tasses d'infusion de fanicle en guise de thé, adoucie avec le sucre rosat. La tisane ordinaire étoit une décoction d'orge, dans laquelle on faisoit infuser à chaud une demi-poignée de verge d'or ; on dissolvoit dans chaque pinte deux scrupules de gomme arabique. Ces usages continués pendant près de trois mois dissiperent tous les symptômes de la Phthisie, & la malade se rétablit dans son état ordinaire. Les secours périodiques ne parurent plus ; c'étoit le tems marqué par la nature ;

ils avoient commencé à l'âge de douze ans, ils cesserent après celui de quarante, c'étoit dans l'ordre ordinaire, il ne s'en est pas suivi d'inconvénient.

La Phthisie de la sixieme observation fut guérie par des purgatifs à petites doses, par l'usage du petit lait dans lequel on faisoit infuser des feuilles d'argentine & de pervenche. Le malade en prenoit une pinte par jour, en différens tems. Il prenoit d'ailleurs trois fois par jour, le matin, à midi & le soir, deux tasses chaque fois d'une légere décoction de sommités de grande consoude, dans laquelle on faisoit infuser des feuilles de bécabunga ; on l'édulcoroit avec du syrop de pié-de-chat, & on y ajoutoit deux ou trois gros de celui de baume de Tolu. Lorsque la toux étoit forte on la modéroit aux heures du sommeil avec un verre d'émulsion, faite avec la semence de courge, celle de pavot blanc, & les pignons doux ; on réitéroit cette émulsion pendant la nuit, lorsque la toux n'avoit pas été modérée par la premiere prise. Dès qu'on s'apperçut de quelque signe de convalescence, on eut recours aux eaux Bonnes ; le malade en prenoit deux livres tous les matins. Ces usages continués & variés selon les indications terminerent heureusement la maladie qui s'étoit présentée avec des symptômes alarmans.

La septieme observation présente une maladie assez extraordinaire ; sa cause immédiate consistoit vraisemblablement en un ulcere qui s'étoit formé dans la membrane intérieure des côtes. On a dû attribuer sa cause éloignée au sang des regles, qui,

n'ayant pu ſe frayer des routes par ſes voies ordinaires, s'étoit porté dans cette membrane par métaſtaſe, & y avoit rompu le vaiſſeau qui avoit fourni l'hémorragie. Ce ſentiment paroît confirmé par le ſoulagement que la malade éprouva dès qu'il parut un écoulement par les vaiſſeaux hémorroïdaux, & que les ſecours périodiques ſe rétablirent; par la couleur du ſang, par le caractere de la toux & par la guériſon de la maladie qui étoit un effet de la ſuppreſſion des évacuations périodiques.

Je mis d'abord la malade à l'uſage des bains de jambes & de fauteuil, qu'elle prenoit alternativement, un jour l'un & l'autre le lendemain. On lui faiſoit en ſortant des bains des frictions ſeches de haut en bas, ſur les reins & ſur les extrémités inférieures. Il ſe forma, vers le ſphincter de l'anus, un gonflement hémorroïdal, j'y fis appliquer cinq ſangſues; on continua les bains & les frictions pendant que dura la maladie. La malade prenoit en ſortant du bain un bouillon de grenouilles, dans lequel on ajoutoit trois ou quatre plantes choiſies dans la claſſe des vulnéraires, & immédiatement avant le bouillon, des bols compoſés, pour chaque priſe, de douze grains de gomme ammoniac, de dix grains de ſagapénum, de deux grains de camphre avec ſuffiſante quantité de ſirop balſamique de Tolu. La tiſane ordinaire étoit une légere décoction d'orge. Elle buvoit trois ou quatre fois par jour, hors le tems de la digeſtion, un verre d'une infuſion de feuilles de mille-feuille & de fleurs de bouillon blanc, émulſionnée avec la ſemence de

pavot blanc. On diſſolvoit dans chaque pinte deux ſcrupules de mucilage de gomme adragant, & on l'édulcoroit avec le ſucre roſat. On lui donnoit tous les ſoirs aux heures du ſommeil un demi grain d'extrait d'opium, trois grains de camphre & trois gouttes de baume blanc du Canada, incorporés avec la conſerve de roſes, & par-deſſus deux taſſes à thé d'une infuſion de fleurs de nénuphar, avec le ſyrop du chantre; on appliquoit tous les mois vers le tems ordinaire des regles, trois ſangſues à l'anus. Par le moyen d'un régime de vie très-exact & des remedes précédens, employés, ménagés & variés ſelon les différentes indications, tous les ſymptômes de la Phthiſie ſe diſſiperent inſenſiblement. Il ſurvint un écoulement hémorrhoïdal; les regles ſe rétablirent dans leur tems ordinaire, & la malade reprit ſon état naturel.

CHAPITRE II.

Méthode préſervative & curative de l'hémoptyſie, & des ulceres provenant d'éroſion des vaiſſeaux des poumons: Cauſe de la Phthiſie.

LA Phthiſie qui commence par des ulceres aux poumons, provient d'éroſions des glandes ou des vaiſſeaux de la ſubſtance de ce viſcere (*a*); ces éroſions dépendent d'un principe phtyſique, d'un principe catharreux, ou de vices particuliers que la maſſe du ſang a contractés. Le principe phtyſique

(*a*) Part. premiere, Sect. 3. Chap. 3.

eſt indiqué par une toux ſeche qui ne devient humide qu'après qu'elle a duré quelque tems. On commence alors de cracher ; ordinairement les crachats ſont d'abord ſanguinolens, & quelquefois ils ne le ſont point ; le pus ſurvient enſuite, la fievre étique s'établit, tous les autres ſymptômes de la Phthiſie ſe développent, font des progrès, &c.

La toux catharreuſe qui eſt ſuivie de Phthiſie commence par être humide, par des chatouillemens à la gorge, par des ſifflemens, par une gêne de la reſpiration, &c. Si l'humeur âcre qui donne lieu à ces ſymptômes ſe modere & ſe diſſipe en peu de jours, on eſt à l'abri de la Phthiſie ; ſi elle ſubſiſte long-tems, elle fait impreſſion au larynx, à la trachée-artere, aux poumons, y forme des éroſions, des ulceres qui conduiſent rapidement à la Phthiſie pulmonaire.

Les maladies ſcorbutiques, les vénériennes, les ſcrophuleuſes ſont quelquefois ſuivies de Phthiſies pulmonaires ; c'eſt une complication qu'il eſt eſſentiel de connoître & de diſtinguer, ſans quoi on ne ſauroit en établir la vraie méthode curative. Ces pulmonies ſont précédées de ſymptômes particuliers qui appartiennent à la maladie de laquelle ils proviennent. J'ai déja fait connoître toutes ces cauſes de la Phthiſie pulmonaire, dans la premiere partie de cet ouvrage, on peut y avoir recours.

On a vu dans le ſecond chapitre de la ſeconde ſection de cette partie la méthode curative de la Phthiſie eſſentielle qui provient d'éroſions, d'ulceres

& de ſuppurations aux poumons ; cette méthode eſt propre également à la guériſon de toutes les eſpeces de pulmonies qui reconnoiſſent la même cauſe immédiate ; on la varie ſelon les cauſes éloignées deſquelles elles dépendent. Si c'eſt d'une cauſe ſcorbutique, on allie les remedes anti-ſcorbutiques avec ceux qui ſont propres à la guériſon de la Phthiſie & à modérer ſes ſymptômes ; il en eſt de même ſi la pulmonie dépend d'un principe vénérien ou d'un principe ſcrophuleux, dartreux, éréſypellateux, &c. On allie aux anti-phthiſiques les remedes qui conviennent à la cauſe vénérienne, à la ſcrophuleuſe, à la dartreuſe, à l'éréſypellateuſe, &c.

J'ai rappelé, d'après Riviere (*a*), pluſieurs Médecins fameux qui ont guéri des pulmonies de différens caracteres ; Riviere en a guéri lui-même : pluſieurs Auteurs après lui, ont donné des obſervations ſur les heureux ſuccès qu'ils ont eus dans cette maladie : je me bornerai à donner la méthode curative des ſuivantes.

La Phthiſie catharreuſe de l'obſervation d'*Hildan* étoit déſeſpérée, elle provenoit d'une affection catharreuſe (*b*) ; de grands Médecins & des empiriques avoient tenté inutilement de la guérir, ils avoient été obligés de l'abandonner. *Hildan* la traita tant par des remedes pris intérieurement, qu'appliqués extérieurement, principalement par un ſeton qu'on pratiqua à la nuque. La ſanté de cette phthiſique ſe rétablit ſi parfaitement, qu'elle ſe maria, fit des enfans & continua de jouir d'une ſanté conſtante.

(*a*) Prem. Part. Sect. 3. Ch. 3. (*b*) *Ibid.*

Cet Auteur ne dit pas les remedes dont il se servit dans la méthode curative qu'il employa dans la guérison de cette maladie.

Riviere guérit une Demoiselle devenue phthisique à la suite d'un rhume catharreux (*a*) ; elle étoit fatiguée par une toux violente & par des insomnies continuelles ; elle souffroit d'une douleur de poitrine & d'ardeur dans les entrailles : la fievre étique & la maigreur étoient considérables, on désespéroit de sa guérison, cependant sa santé se rétablit par le moyen des remedes suivans.

Riviere commença cette méthode curative par un lavement émollient, il fit tirer ensuite sept onces de sang de l'un des bras ; après cette saignée on ouvrit deux cauteres près l'épine du dos, & il fit faire usage pendant cinq jours d'une tisane laxative, composée d'une décoction de demi-once de tamarins dans trois livres d'eau commune, réduites aux deux tiers ; on y fit infuser pendant la nuit deux gros de séné mondé, deux gros de coriandre, autant de réglisse & un gros de roses rouges ; la malade prenoit tous les matins à jeun un verre de cette tisane. Ces seuls rémedes la soulagerent tellement que dans quinze jours elle fut en état de quitter son lit & de vaquer à ses affaires. Elle restoit encore constipée & son sommeil n'étoit pas rétabli ; Riviere lui fit prendre des bols, composés pour une prise, d'un gros de conserve de roses & d'un grain de laudanum ; ils procurerent environ cinq heures de repos : elle dormit les nuits suivantes sans le secours d'autre re-

(*a*) *Ibid.*

mede ; elle reprit enſuite la tiſane ci-deſſus & le lait d'âneſſe pendant un mois, ſa ſanté ſe rétablit totalement. La prompte guériſon de cette maladie paroît ſurprenante, mais l'autorité de Riviere mérite toute confiance.

Un Marchand de Londres, guérit d'ulceres à la trachée-artere ; j'en ai rapporté l'obſervation d'après Benet (*a*), qui n'en a pas donné la méthode curative.

J'ai donné l'hiſtoire d'une femme pulmonique, d'après mon livre d'obſervations de Médecine (*b*) ; elle guérit par le moyen de purgatifs très-ménagés, de potions, de loocs béchiques & calmans, de deux ſaignées, d'une tiſane légere compoſée de pulmonaire, de ſommités fleuries d'hypéricum, adoucie avec le miel de Narbonne. Outre ces remedes, la malade prenoit trois fois par jour d'une décoction de ſalſe-pareille, d'une opiate déterſive & vulnéraire, &c. Elle fit uſage de ces remedes pendant environ deux mois, & en obtint une parfaite guériſon.

Je fus appelé dans le mois de Mai de l'année 1772 pour un homme âgé de vingt-cinq ans, malade depuis ſix mois d'un mal de gorge que l'on croyoit ſcrophuleux, & qui gênoit extrêmement la déglutition. Je fus ſurpris à ma premiere viſite du délabrement de ſa bouche ; le palais, la langue, les amigdales & la luette étoient parſemés d'aphtes phlogoſées, dont une partie étoit en ſuppuration. J'interrogeai le malade ſur ſa façon de vivre, avant qu'il ne fût pris de cette maladie ; il m'avoua qu'il

(*a*) Prem. Part. Sect. 3. Ch. 3. (*b*) *Ibid.*

avoit essuyé des maladies vénériennes qu'on avoit traitées très-légérement, & principalement un bubon qui n'avoit point suppuré. Il n'en falloit pas davantage pour démontrer que les ulceres de la bouche provenoient d'un vice vénérien, & que le malade étoit pris d'une vérole très-dangereuse. Outre les aphtes & les ulceres de la bouche, dès le commencement de la maladie, la poitrine étoit affectée, ce qui étoit rendu sensible par une toux seche, qui ensuite étoit devenue humide, par une douleur sourde vers la partie moyenne du *sternum*. D'ailleurs les crachats purulens qui en avoient été la suite, & qui étoient encore de la même nature en étoient une preuve parlante. Le malade avoit une fievre étique bien caractérisée, & la maigreur étoit au point qu'il n'étoit pas possible d'oser tenter un seul bain.

Je suppléai aux bains par l'usage du petit lait que le malade prenoit tous les matins à la dose d'environ une livre & demie; je le purgeai le soir avec une once de casse & vingt grains de rhubarbe en poudre. Il buvoit dans l'après-midi, d'une légere infusion de fleurs de nénuphar & de petit capillaire, adoucie avec le syrop de velar.

Ce malade prenoit tous les deux jours un lavement composé d'une décoction de plantes émollientes, & tous les matins cinq pilules de deux grains chacune, d'éthiops balsamique, composé de parties égales de mercure revivifié du cynabre & de baume dur du Pérou. J'ajoutois à chaque prise deux grains de camphre; on formoit les pilules avec le sirop de capillaire.

Le Mercure s'éteint parfaitement avec le baume dur du Pérou, par une longue trituration dans un mortier de marbre ; il en résulte un éthiops balsamique très-propre à la Phthisie vénérienne, ou compliquée d'un virus vénérien.

Tous les symptômes qu'éprouvoit le malade se modérerent sensiblement par l'usage de ces pilules ; on le continua jusqu'à une guérison parfaite, sans qu'il en arrivât aucun des inconvéniens qui sont les effets ordinaires d'un long usage de mercure.

Huit jours après que le malade eut commencé l'usage des pilules, il cessa celui de la tisane de nénuphar, j'y substituai une légere décoction de dattes & de pignons doux. On ajoutoit à chaque verre une cuillerée à café d'un syrop fait avec le suc de lierre terrestre & le sucre rosat. Je faisois tenir dans la bouche le plus fréquemment & le plus long-tems possible d'une infusion d'hysope, de marrube blanc & d'aïgremoine, adoucie avec le miel rosat ; & de tems en tems on touchoit par le moyen d'un pinceau de linge les ulceres chancreux, avec le collire de Lanfranc.

Ces usages continués & variés pendant plus de deux mois, selon les indications qui se présentoient, rétablirent la santé du malade, qu'il confirma ensuite par l'usage du lait de chevre, qu'il prit tous les matins pendant un mois.

Le jeune homme d'une maison distinguée, âgé de seize ans dont j'ai déja donné l'histoire (*a*), guérit d'une Phthisie pulmonaire contractée par des abus

(*a*) Premiere Partie, Sect. 3. Ch. 3.

& des excès. Il fit un ufage conftant de petit lait, d'infufions, de décoctions de fleurs & de feuilles de plantes émollientes & calmantes, édulcorées avec le fyrop de coquelicoc & celui de pié-de-chat. Il prenoit tous les foirs aux heures du fommeil une émulfion avec les femences de courge, de melon, de pignons doux & le fyrop de nénuphar, on y ajoutoit toujours du fyrop de karabé, dont on varioit les dofes felon que l'exigeoient la toux & les infomnies.

Dès que les fymptômes de la Phthifie furent modérés, il fit ufage au lieu des infufions & des décoctions précédentes, de celles de plantes vulnéraires toniques, édulcorées avec le fyrop de marrube; on y ajoutoit le matin, à midi & le foir trois gros de fyrop balfamique de Tolu. Après deux mois de ces remedes tous les fymptômes fe modéroient & fe diffipoient fenfiblement. La guérifon de cette maladie fut accomplie par l'ufage des eaux Bonnes, coupées avec parties égales de petit lait; il en prenoit trois ou quatre verres le matin & deux dans le refte de la journée, en différens tems, hors ceux de la digeftion, fans préjudice des décoctions vulnéraires, dont il buvoit trois ou quatre verres dans la journée, aux heures les plus commodes. Lorfque la convalefcence fut déclarée, fa fanté fe rétablit totalement par l'ufage du lait de vache, qu'on coupoit avec deux onces d'eau de chaux feconde.

Morgagny a donné, dans le premier volume de fes obfervations anatomiques, l'hiftoire de la gué-

rifon de la Phthifie pulmonaire fcorbutique, dont étoit affligé un Seigneur âgé de trente-deux ans (*a*). Ce malade n'étoit pas fous les yeux de Morgagny, on ne le confulta qu'après qu'on eut employé plufieurs remedes inutilement, puifque la maladie ne faifoit qu'empirer malgré leur ufage. Cet Auteur lui fit prendre tous les matins un peu de réfine de térébenthine, & il le mit en même tems à l'ufage de l'eau de lait, dans laquelle on faifoit infufer du mouron, du lierre terreftre, des fleurs de mille-pertuis & un peu d'écorce de faffafras. Après vingt jours de cet ufage, il fit prendre des bouillons de vipere, de grenouilles & de queues d'écreviffe. Les taches fcorbutiques & tous les autres fymptômes fe modérerent. La nourriture ordinaire étoit de bouillon de poulet farci des plantes vulnéraires précédentes ; on en formoit une pâte avec la farine d'orge & celle d'avoine, on y ajoutoit des amandes douces. Une décoction d'efquine & de faffafras étoit la feule boiffon permife aux repas. Hors des repas le malade buvoit copieufement d'une eau que Morgagny appele *aqua brandulæ* ; c'étoit fans doute une eau minérale gafeufe, ou acidule telle que celles de Seltz ou de Saint-Myon dont l'ufage eft toujours utile dans les maladies fcorbutiques. Ces remedes foulagerent tellement le malade qu'ils le mirent en état de fe rendre à Padouë auprès de Morgagny. Ce Médecin l'examina attentivement, il trouva que les fymptômes de fa maladie étoient en partie diffipés & en

(*a*) *Obfervat. Anatomia, de morbis thoracis, tom.* 1. *epift.* 22.

partie beaucoup moins graves. La toux qui subsistoit encore, la qualité des crachats & la maigreur lui donnoient cependant quelque inquiétude; malgré ces symptômes il le regarda comme étant en convalescence, & le renvoya dans sa patrie, pour prendre le lait d'ânesse, ensuite celui de vache, qui rétablirent totalement sa santé.

CHAPITRE IV.

Méthode préservative & curative de la Phthisie qui provient d'hémoptysie occasionnée par la dilatation des vaisseaux.

J'AI déja fait connoître la cause de l'hémoptysie qui provient de la dilatation, ou anastomose des vaisseaux; j'ai même observé qu'il est rare qu'il en survienne des Phthisies pulmonaires, & qu'au contraire cet écoulement est quelquefois d'un secours nécessaire pour préserver de maladies graves (*a*), malgré ces heureux effets mille fois confirmés par l'observation, il seroit dangereux de donner trop de confiance aux hémoptysies de cette espece, puisqu'on les a vues donner lieu à des épuisemens dangereux & à des Phthisies funestes.

Lorsque l'hémoptysie provient d'une simple dilatation des vaisseaux, sans qu'on puisse en attribuer la cause à des vices de la masse des liquides, elle est rarement dangereuse. On crache aisément, à la suite d'une petite toux, le sang qui a passé dans les bronches. Cependant des passions violentes,

(*a*) Premiere Partie, Sect. 3. Chap. 4.

des chûtes, des coups, une métastase d'un sang abondant dans les poumons, par la suppression de quelque écoulement menstruel ou hémorrhoïdal, pourroit causer des déchirures à des bouts de vaisseaux qui ne seroient pas assez dilatés pour suffire à l'écoulement de ce fluide; il s'ensuivroit des inflammations, des ulceres, des suppurations, des Phthisies, comme il en survient à la suite de l'hémoptysie occasionnée par la rupture des vaisseaux.

Si le sang qui coule par les vaisseaux dilatés des poumons, se répandoit dans la membrane cellulaire de ce viscere, il ne pénétreroit pas dans les bronches, par conséquent il ne sauroit être évacué par la trachée-artere. Ce sang ainsi retenu dans cette membrane, y formeroit des échimoses, s'y corromproit, la corroderoit; il en surviendroit des ulceres d'autant plus dangereux que le pus ne trouveroit pas d'issue par les voies de l'expectoration.

Les scorbutiques sont sujets à des hémoptysies occasionnées par la dilatation des vaisseaux; le sang est lâche dans les maladies scorbutiques; il se dissout, ou il est déja tombé en dissolution. Le ton des vaisseaux & leur force dépendent en partie de la résistance que les globules du sang opposent aux oscillations particulieres de leurs fibres & à leurs mouvemens systaltiques. Dans cet état de la partie rouge du sang, les calibres des vaisseaux capillaires, & leurs pores exhalans, se relâchent dans la même proportion, & donnent une libre issue à un sang qui a perdu de sa consistance.

L'hémoptysie

L'hémoptysie qui provient d'une simple dilatation des extrémités des vaisseaux capillaires, n'a lieu ordinairement que dans la pléthore sanguine générale, ou particuliere aux visceres du bas ventre, ou à ceux de la poitrine. Lorsque la pléthore n'a plus lieu, les vaisseaux dilatés se rétablissent dans l'ordre naturel par un reste de leur propre ressort, pourvu qu'on n'excite pas l'écoulement par les passions de l'ame, par des exercices immodérés, ou par des abus dans le regime de vie.

J'ai déja observé que les hémoptysies de cette espece suppléent souvent à des évacuations naturelles ou habituelles, telles que les regles chez les femmes & les hémorroïdes chez l'un & l'autre sexe; elles sont alors nécessaires, il seroit dangereux de les supprimer ; j'en ai rapporté plusieurs exemples; je n'y ajouterai que l'observation suivante que nous devons à Hoffman.

Une femme de condition, dont les regles s'étoient supprimées tout-à-coup par l'effet d'une grande peur, fut prise d'une pesanteur à la poitrine, d'inquiétudes, d'anxiétés dans les entrailles, de violentes palpitations de cœur, &c. à l'époque suivante, l'écoulement fut très-médiocre, la nature y suppléa par un crachement de sang qui ne duroit que quatre jours. Cette hémoptysie devint périodique, les regles ne parurent plus, la nature continua d'y suppléer pendant neuf ans; l'hémoptysie cessoit pendant le tems de la grossesse & revenoit après l'accouchement dans les tems ordinaires des regles,

ſans qu'il en arrivât le moindre inconvénient. Il eſt rare, malgré cet exemple, que la nature ſupplée auſſi heureuſement & auſſi long-tems à la ſuppreſſion des regles, par les voies de l'expectoration; les membranes des vaiſſeaux des poumons ſont très-délicates, elles ſe rompent aiſément, & comme les hémoptyſies ſont contraires à l'ordre de la nature, on doit toujours prendre des précautions quand elles ont lieu, pour en prévenir le danger.

Lorſqu'à la ſuite d'un crachement de ſang habituel ou périodique, il ſurvient une toux ſeche, des inquiétudes dans le corps, une ſenſation de douleur ſourde à la poitrine, on doit craindre qu'il ne ſe ſoit fait quelque déchirure à l'orifice du vaiſſeau dilaté, ou qu'il ne ſe ſoit rompu quelqu'une de ſes ramifications. Ces ſymptômes ſeroient autant de ſignes eſſentiels d'une inflammation, qui ſeroit ſuivie d'ulcere & de ſuppuration, ſi l'on n'avoit pas l'attention ou le bonheur d'en prévenir les effets. Dans ce cas épineux, on employeroit les mêmes ſecours qui ſont indiqués dans le ſecond Chap. de cette Section.

Si, dans l'hémoptyſie, le ſang que fourniſſent des vaiſſeaux anaſtomoſés, ne paſſe pas directement dans les bronches, il eſt retenu dans les membranes; je viens de l'obſerver. Un tel accident ſeroit grave & plein de danger; le ſang extravaſé croupiroit dans ces membranes, il s'y corromproit, les corroderoit, y formeroit des ulceres profonds, des clapiers, des lacs qui détruiroient inſenſiblement la ſubſtance pulmonaire, juſqu'à l'extinction totale de ſes fonctions.

Lorſque cet accident a lieu, on reſſent, dès que le ſang eſt extravaſé, un mal-aiſe général dans tout le corps & des inquiétudes dans les entrailles ; peu de tems après l'ulcere s'établit, on éprouve de légers friſſons principalement au dos ; la fievre ſe déclare & fait des progrès ; elle eſt marquée par tous les ſymptômes de la fievre étique, principalement par des irrégularités du pouls, par une ſenſation à la poitrine, de douleur péripneumonique. La toux eſt ſeche, ſi elle eſt ſuivie d'expectoration, les crachats ſont *muqueux ;* quelquefois on apperçoit de la purulence à leur ſuperficie, qui n'a pénétré dans les bronches que par tranſudation du pus qui croupit dans les cavités qu'il a formées. On doit regarder cette eſpece de Phthiſie comme incurable ; cependant comme la nature a des reſſources ſupérieures à celles de l'Art, il ne conviendroit pas, dans des circonſtances auſſi épineuſes, d'abandonner les malades à leur ſort. On fait prendre des infuſions, des décoctions, des ſucs de plantes émollientes, ſavonneuſes & vulnéraires. On calme les inquiétudes de la nuit & on modere la toux, par des juleps, des émulſions, des calmans ; on les édulcore avec des ſirops béchiques, &, ſelon les circonſtances, on y en ajoute des narcotiques, tels que celui de pavot blanc ou de karabé, menagés ſelon le tempérament des malades, & ſelon le plus ou le moins de violence des ſymptômes de la maladie. On met en même tems en uſage les remedes les plus propres à garantir le ſang de la corruption du pus,

tels que les baumes, les plantes ameres, vulnétaires aſtringentes, & d'autres anti-ſeptiques indiqués dans le Chapitre de la ſeconde Section de cette Partie.

Dans l'hémoptyſie ſcorbutiqce, le pouls eſt mou, petit & lent ; les malades éprouvent de la débilité dans les membres, principalement aux extrémités inférieures ; les levres ſont pâles, les gencives ſales & engorgées de ſang, qui quelquefois eſt d'une couleur livide ; l'haleine eſt mauvaiſe, &c. Lorſqu'il ſe forme des ulceres dans les poumons d'un ſcorbutique, il reſſent dans la poitrine une impreſſion déſagréable, preſque point douloureuſe ; la toux augmente, les crachats ſont d'abord ſanguinolens, purulens & fétides, la fievre étique ſe déclare, le maraſme s'établit, il fait des progrès, &c.

L'uſage des remedes anti-ſcorbutiques eſt le plus prompt ſecours que l'on puiſſe donner dans la Phthiſie de ce caractere ; on doit d'abord porter les vues curatives ſur les premieres voies & pourvoir au dérangement des digeſtions, par le moyen d'une tiſane de tamarins que l'on rend purgative, en y faiſant infuſer de la rhubarbe ou des mirobolans citrins. On paſſe enſuite aux infuſions, aux décoctions, aux bouillons, ou aux ſucs de plantes anti-ſcorbutiques, telles que la chicorée ſauvage, le piſſenlit, la germandrée, la fumetere, le creſſon de fontaine, le cochléaria, le treffle d'eau, la berle, le pourpier rouge, &c. On ajoute aux compoſitions que l'on fait de ces plantes, celles qui ſont reconnues, par leur qualité de vulnéraire & toniques, telles que

la bugle, la ſanicle, la brunelle, la pervenche, la piloſelle, la millefeuile, la grande couſoude, la quinte-feuille, la pulmonaire, le lierre terreſtre, la tormentille, &c. on édulcore ces infuſions, ces décoctions, ces ſucs, avec le ſirop de marrube, avec l'anti-ſcorbutique, celui d'écorce d'orange; ou bien avec des ſirops béchiques, ſi les indications l'exigent, tels que ceux de tuſſilage, de guimauve, de pié-de-chat, d'éryſimum, &c. On ajoute aux tiſanes le mucilage de gomme arabique, ou adragant : on a recours aux anti-ſeptiques & aux autres moyens que j'ai propoſés dans le ſecond Chapitre de la ſeconde Section de cette Partie.

SECTION QUATRIEME.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie pulmonaire qui provient de tubercules aux poumons, & d'obſtructions des viſceres du bas-ventre.

CHAPITRE PREMIER.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie qui provient de tubercules qui ne ſont pas de nature à ſuppurer.

ON a vu dans la quatrieme ſection de la premiere partie de cet ouvrage que la Phthiſie eſt occaſionnée par des tubercules qui ne ſuppurent jamais, & par

des tubercules qui suppurent. Les tubercules qui ne sont pas propres à suppurer, ont pour principe des humeurs excrémentielles provenant de la dépuration du chyle dans les poumons. J'ai déja observé que la premiere dépuration & la plus abondante de cette substance alimentaire, se fait dans ce viscere ; celles de ses parties qui de leur nature ne peuvent pas être assimilées aux liquides animaux, doivent être évacuées par les voies de la transpiration, ou par celles de l'expectoration. Si l'une & l'autre de ces voies deviennent impraticables aux parties les plus grossieres d'un chyle mal digéré, mal conditionné, elles restent isolées dans les bronches & dans les vésicules ; le contact de l'air & la chaleur animale les condensent de plus en plus, elles se durcissent & forment des concrétions tuberculeuses, graveleuses, pierreuses, selon leur nature, ou selon la durée de leur séjour dans le systême bronchique & vésiculaire des poumons (*a*).

Le chyle dans l'état naturel doit être assez digéré pour ne fournir dans les voies de sa dépuration, qu'une matiere transpirable ; ses parties excrémentielles qui passent dans les poumons ne participent pas à la nature des liquides animaux, elles ne s'enflamment point ; au lieu de causer des suppurations dans les vaisseaux de l'air où elles sont retenues, elles s'y condensent par le contact de cet élément & s'y durcissent par la chaleur animale ; de là, des concrétions qui n'ont point lieu lorsque les diges-

(*a*) Premiere Partie, Section 4. Chap. 1 & 2.

tions ſont parfaites & que le chyle eſt bien conditionné.

Cette maladie doit être conſidérée comme une pulmonie ſeche ; ceux qui ont le malheur d'en être affligés ſont pris d'une petite toux qui d'abord n'eſt pas incommode ; elle fait inſenſiblement des progrès, la reſpiration devient gênée & de plus en plus difficile ; le pouls eſt fréquent & inégal ; le maraſme s'accomplit inſenſiblement, & les malades expirent dans une entiere conſomption (*a*)

Les obſervations que j'ai rapportées ſur cette funeſte maladie démontrent évidemment ſa nature & ſes cauſes (*b*). Celles-ci doivent être rapportées au dérangement des digeſtions, principalement de celles qui ſe font dans les premieres voies & dans la ſubſtances des poumons. On pourroit remédier au vice des premieres voies & prévenir la pulmonie de cette eſpece ; on la guériroit même dans ſes commencemens, ſi l'on faiſoit attention aux ſignes qui l'indiquent. Ces ſignes en général paroiſſent équivoques, il eſt vrai, mais il ne devroient pas l'être chez les perſonnes qui ſont d'un tempérament délicat & valétudinaire, dont les digeſtions ſont pénibles, laborieuſes & qui ſont affectées dans tous les tems d'une toux ſeche & d'une gêne dans la reſpiration, qui font des progrès ſenſibles, ils devroient l'être encore moins ſi ces perſonnes avoient le malheur d'être iſſues de familles ſujettes à la Phthiſie, ou d'avoir ſucé le lait de nourrices tachées d'une telle

(*a*) *Ibid.* (*b*) *Ibid.*

origine. Lorſque les tubercules qui ne ſont pas propres à ſuppurer ſe ſont multipliés, ils deviennent contagieux à eux mêmes & à la matiere de la tranſpiration qu'ils condenſent dans les bronches & dans les véſicules ; tout empire enfin au point d'obſtruer les vaiſſeaux de l'air, de diminuer & de ſupprimer les fonctions des poumons, juſqu'à une extinction totale.

On préviendroit les tubercules de l'eſpece de ceux qui ne ſuppurent pas, par le moyen d'un régime de vie modéré, par une diete exacte & propre à l'état des organes de la digeſtion, par l'éloignement de toutes ſortes d'excès & de paſſions, par l'uſage de boiſſons compoſées de plantes ameres & ſavonneuſes, dans leſquelles on feroit fondre, pour chaque deux livres, quinze ou dix-huit grains de nitre purifié ; par la boiſſon d'eaux minérales ferrugineuſes, par de légers purgatifs, & par la privation de boiſſons fortes & de liqueurs ſpiritueuſes.

On guérit de cette maladie, principalement dans ſes commencemens, par un uſage conſtant & de durée, de boiſſons humectantes, délayantes, apéritives & diaphorétiques ; par la boiſſon d'eaux minérales gaſeuſes, par des purgatifs modérés, en forme d'apoſemes. On a encore la reſſource des évaporations de lait & de plantes émollientes qu'on introduit dans la capacité de la poitrine par le moyen de l'inſpiration. Cette vapeur ſe répand & ſe diſtribue dans les vaiſſeaux de l'air, comme une douce roſée, elle humecte & ramolit les concrétions tuberculeuſes

qui ſe forment dans leurs calibres, & les rend propres, quand elles n'ont pas acquis trop de dureté, à être rejettées par les voies de l'expectoration (*a*).

CHAPITRE II.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie pulmonaire provenant de tubercules qui ſuppurent, ou qui ſont propres à ſuppurer.

Les tubercules qui ſont propres à ſuppurer (*b*) doivent être conſidérés dans trois différens états, dans leur molleſſe, dans leur dureté & dans leur ſuppuration. Ils ſont annoncés dans leur molleſſe par une toux ſeche peu incommode, par la différence de la couleur du viſage qui pâlit inſenſiblement par un mal-aiſe dans la poitrine, auquel on ne fait pas d'abord attention, parce qu'il n'eſt pas conſidérable dans ſon commencement. La toux devient humide & plus fréquente, le ſommeil en eſt interrompu. Ces derniers ſymptômes indiquent que les tubercules ſont parvenus à la dureté; le pouls eſt alors ſenſiblement fébrile, on reſſent une légere douleur dans quelque endroit déterminé de la poitrine; la toux eſt plus vive, on rend des crachats plus ou moins épais, tous les ſymptômes augmentent & les tubercules s'enflamment. Les urines prennent dans cet état de la pulmonie tuberculeuſe, une couleur rougeâtre, les crachats ſont plus abon-

(*a*) Voy. premiere Partie, Sect. 2. Chap. 2.

(*b*) Voy. premiere Partie, Sect. 4. Chap. 3.

dans, on y diſtingue quelques fibrilles de ſang, & quelquefois on n'y en apperçoit pas ; peu de tems après ils deviennent purulens, la ſuppuration s'établit ; de là, tous les ſymptômes du progrès de la Phthiſie tuberculeuſe (*a*).

La Phthiſie tuberculeuſe qui provient d'une ſimple denſité de la lymphe, ou de ce que ce liquide a dégénéré, eſt une Phthiſie eſſentielle, je l'ai déja obſervé ; ſi elle reconnoît pour cauſe des vices étrangers, tels que le ſcorbutique, le dartreux, le rachitique, le vénérien, &c. elle eſt ſymptômatique : ſi deux ou trois de ces vices concourent à cette maladie, elle eſt une Phthiſie ſymptômatique compliquée. On connoît & l'on diſtingue ces vices par des ſignes qui ſont propres à chacun d'eux & qui précédent les ſymptômes de la Phthiſie pulmonaire.

On a obſervé que ces différens principes de la Phthiſie tuberculeuſe ſont marqués par une denſité & par une âcreté de la lymphe ; ils ne different entre eux que par le caractere, ce qui paroît démontré par les tumeurs lymphatiques des glandes, des muſcles des os, & principalement par les exoſtoſes qui en ſont des ſymptômes & des ſignes eſſentiels.

La Phthiſie qui provient de ces différentes cauſes eſt caractériſée par des ſymptômes qui ſont propres à chacune ; elle-même n'eſt qu'un ſymptôme, il ſeroit malheureux de la conſidérer comme eſſentielle, tous les remedes qu'on donneroit pour en obtenir la guériſon, ne ſerviroient qu'à concourir

(*a*) *Ibid.*

à la rendre incurable, ou par leur effet, ou par leur inutilité.

J'ai obſervé que la Phthiſie eſſentielle qui provient d'éroſions, prend ordinairement vers la fin du ſecond ou au commencement du troiſieme degré, un caractere ſcorbutique; on met alors en uſage des remedes propres à cette nouvelle indication. Il n'en eſt pas de même de la Phthiſie ſymptômatique, ſon caractere eſt marqué dès ſa naiſſance; on doit d'abord avoir recours à l'uſage des remedes propres à cette premiere indication.

Comme les poumons ſont d'une délicateſſe infinie, que leurs fonctions ſont des plus eſſentielles à la vie, & que leur altération eſt dangereuſe & mortelle, il ne faut jamais perdre de vue, pendant la méthode curative de la maladie principale, les ſymptômes qui ſont propres à ce viſcere, tels que la toux, les phlogoſes, les ulceres, le pus, ſes qualités; la liberté ou la difficulté de l'expectoration, &c. On doit également s'occuper des moyens propres à prévenir la corruption du ſang, effet ordinaire de la contagion du pus, lorſqu'il eſt réſorbé dans les vaiſſeaux de ce précieux liquide & confondu dans le torrent de ſa circulation. On a les mêmes égards dès qu'on s'apperçoit de quelque ſigne qui indique ſa colliquation; les ſecours néceſſaires dans ces circonſtances épineuſes, ſont indiqués dans le ſecond & troiſieme chapitres de la ſeconde ſection de cette partie.

Dès le commencement des Phthiſies ſymptômati-

ques, quelle qu'en ſoit la nature, il faut remédier au dérangement des fonctions de l'eſtomac, par le moyen des ſtomachiques végétaux, par des purgatifs modérés, même par des vomitifs s'il eſt des indications qui exigent ce ſecours, & principalement par un régime de vie convenable à l'état des malades. Si l'on s'apperçoit de quelque ſigne qui indique une pléthore ſanguine, on a recours à la ſaignée ; ſi la peau eſt ſeche & la fibre irritable, on y remédie par le moyen des bains domeſtiques, de boiſſons émollientes & légérement apéritives ; il faut néceſſairement avoir recours à ces dernieres toutes les fois que la lymphe eſt trop denſe & qu'elle forme ou qu'elle a formé des engorgemens tuberculeux. On modere la toux & on facilite l'expectoration par des remedes béchiques, calmans, delayans, mucilagineux & même par des narcotiques, ſi la force de l'irritation l'exige : on mondifie les ulceres par des vulnéraires apéritifs dans leur commencement, on continue par des déterſifs & des balſamiques : on prévient la contagion du pus & on s'oppoſe à ſes effets par des anti-ſeptiques, & on remédie à la colliquation par des vulnéraires aſtringens : j'ai donné aſſez d'étendue aux moyens d'employer utilement ces différens ſecours, dans la ſeconde ſection de cette partie.

Cette méthode curative eſt en général la plus propre à toutes les eſpeces de Phthiſie pulmonaire, aux eſſentielles & aux ſymptômatiques, mais celles-ci exigent des remedes particuliers indiqués par

leurs différentes causes & leurs différens caracteres. On allie ces remedes, je l'ai déja observé, avec ceux qui conviennent à la Phthisie essentielle, on les varie selon les indications que l'on prend des symptômes qui lui sont propres.

Lorsque la Phthisie symptômatique est compliquée, on prend les indications curatives de l'une & de l'autre cause, pour diriger les ressources de l'art de façon que des remedes employés à propos y remédient en même tems ; l'observation suivante est propre à indiquer des regles générales qu'on doit observer dans ces circonstances.

Madame ... âgée d'environ trente ans, fut prise dans le mois d'Octobre de l'année 1780, de vives douleurs aux deux bras, qui se modérerent quelque tems après, mais qui ne cesserent pas ; il s'éleva à la peau, dans le mois de Décembre, des éruptions phlogistiques, larges & plattes ; il se joignit à ces symptômes une toux fréquente, vive & très-importune. Peu de tems après la bouche fut infectée d'aphtes cbancreuses qui durerent tout l'hiver. Vers la fin du mois d'Avril il survint une perte en rouge très-considérable, la toux ne ceda point, au contraire, les crachats étoient purulens & sanguinolens ; la maigreur étoit déja considérable & la fievre étique étoit décidée par tous les symptômes qui la caractérisent : les aphtes qui avoient presque disparu avec la perte, se renouvellerent & dégénérerent en ulceres chancreux. Ces ulceres occupoient les deux côtés de la langue, sa superficie, les amigdales, la luette, &

s'étendoient jufqu'aux appendices du voile du palais, ce qui rendoit la déglutition extrêmement pénible & douloureufe. Des ulceres de la même nature s'étoient formés & faifoient des progrès aux parties antérieures des deux aiffelles, aux grands cantus des yeux, aux commiffures des levres, & fur-tout à la partie moyenne externe de la levre inférieure ; il y en avoit encore un très-confidérable aux parties naturelles vers la fourchette. Tous ces fymptômes, principalement la toux violente, les infomnies qu'elle caufoit, la fievre étique, l'extrême maigreur, &c. avoient réduit la malade à un accablement fi alarmant, qu'on défefpéroit de fes jours.

M. Duber... Chirurgien de Paris, diftingué par fon érudition & par fes talens, fuivoit cette maladie depuis qu'elle s'étoit manifeftée ; il la regarda d'abord comme fcorbutique, elle en avoit tout le caractere ; il ne pouvoit pas la confidérer autrement. Après avoir employé les remedes généraux, il eut recours aux anti-fcorbutiques les plus indiqués par les fymptômes de la maladie, qui ne fit qu'empirer par leur ufage. Il paffa aux anti-vénériens, d'après quelque foupçon qu'ils pourroient être utiles ; il les administra de toutes les façons le plus généralement reçues : malgré ces ufages, tous les fymptômes faifoient des progrès alarmans.

La malade étoit réduite à ce trifte état, lorfqu'elle m'appela à fon fecours, le 16. du mois de Mai de l'année 1781. La méthode réguliere avec laquelle cette maladie avoit été traitée, me mit dans l'incer-

titude ſur ce qui nous reſtoit à faire. Nous tentâmes l'uſage des anti-ſcorbutiques les plus puiſſans, nous fûmes obligés de les abandonner ; nous reprîmes celui des mercuriels les plus énergiques, ils ne faiſoient que rendre la maladie de plus en plus grave.

Comme il n'étoit pas poſſible de trouver d'autres cauſes de cette maladie que la complication d'un virus ſcorbutico-vénérien, nous nous déterminâmes à faire uſage en même tems de remedes anti-ſcorbutiques, anti-vénériens & vulnéraires. D'après ces vues, la malade prit tous les matins cinq onces de ſuc de chicorée ſauvage, de creſſon de fontaine, de trefle d'eau & d'oſeille, on l'édulcoroit avec le ſyrop d'écorce d'orange, & trois verres par jour d'une décoction de gayac ; la boiſſon ordinaire étoit une infuſion de plantes béchiques & vulnéraires, avec le mucilage de gomme arabique. Elle prenoit le ſoir des pilules mercurielles gommeuſes de Plenk ; on ajoutoit à chaque priſe deux grains de camphre; de tems en tems on faiſoit quelque friction mercurielle. Après quelque tems d'uſage des ſucs, nous leur ſubſtituâmes une infuſion dans le vin blanc, de plantes anti-ſcorbutiques les plus puiſſantes dont elle buvoit deux verres par jour, le matin & le ſoir ; elle ne prenoit alors qu'un verre de décoction de gayac, à l'heure du jour qui lui étoit la plus commode, hors le tems de la digeſtion. Nous employâmes pendant cette méthode curative les topiques les plus indiqués par l'état des ulceres, & principalement par celui de la levre inférieure, qui, malgré la diminution de tous les ſymptômes, paroiſſoit

devenir cancereux. Pendant tout le cours de la maladie, nous avions une attention ſcrupuleuſe à calmer la toux, à favoriſer l'expectoration & à procurer le ſommeil, par des remedes béchiques, par des délayans, des calmans & des narcotiques, à des doſes très-ménagées.

Pour ce qui concerne les pilules mercurielles, gommeuſes, nous en rapprochions, éloignions ou ſuſpendions l'uſage, ſelon les indications priſes de leur effet. Ce ne fut que dans le mois d'Octobre de la même année, qu'il nous fut permis de concevoir des eſpérances de guériſon, que nous obtîmmes enfin, malgré toute attente. Les ſymptômes de la poitrine diminuerent les premiers, & tous ceux de cette maladie compliquée & rébelle ſe diſſiperent inſenſiblement.

On eſt aſſez mal-à-propos dans l'uſage, lorſqu'une Phthiſie vénérienne eſt compliquée d'un vice ſcorbutique, de faire des remedes pour guérir celui-ci avant d'entreprendre la méthode curative de l'autre. J'ai eu lieu de m'appercevoir en pluſieurs occaſions que pendant le tems que l'on emploie à remédier à l'un de ces vices, l'autre fait des progrès rapides, devient plus difficile à guérir & quelquefois incurable. L'obſervation précédente en eſt une preuve ſenſible ; elle paroît démontrer les avantages & la néceſſité de faire uſage en même tems des remedes propres aux différentes cauſes compliquées de la pulmonie, de quelque nature qu'elles ſoient, principalement ſi elles ſont ſcorbutico-vénériennes.

CHAP. III.

CHAPITRE III.

Méthode préſervative & curative de la vomique des poumons, & de la ſuppuration de ce viſcere, à la ſuite des maladies aiguës.

Les vomiques des poumons ſont de véritables abſcès, d'autant plus dangereux, d'autant plus à craindre, qu'ordinairement ils ſe forment & ſe rompent, ſans qu'on ait pu s'appercevoir d'aucun ſymptôme de leur exiſtence. Cependant Fernel prétend que, quelquefois il eſt des ſignes qui les indiquent (*a*).

Pour ce qui eſt des maladies aiguës de la poitrine, telles que les pleuréſies, les péripneumonies, &c. ſi elles ne ſont pas jugées dans des tems déterminés par leur caractere, elles ſont ſouvent ſuivies de ſuppurations pleines de danger. J'ai rapporté, dans le chapitre quatrieme de la quatrieme ſection de cet ouvrage, des obſervations qui le confirment.

La premiere de ces obſervations concerne un Marchand boutonnier qui rendit une vomique, ſuivie d'une ſuppuration énorme, qui dura plus de quatre mois & qui ne diminua qu'après qu'il eut rendu par l'expectoration, à la ſuite d'une toux violente & convulſive, la membrane dans laquelle elle s'étoit formée.

Comme le malade n'avoit pas encore perdu de ſes forces, qu'il étoit au contraire robuſte & vigou-

(*a*) Voy. Premiere Partie, Sect. 4. Chap. 1.

reux, & que la fievre étoit considérable & la toux très-violente, je le fis saigner trois fois dans l'espace de vingt-quatre heures. Je le mis d'abord à l'eau de poulet & à l'usage du petit lait pour toute nourriture & pour toute boisson; on édulcoroit ce dernier avec le syrop de violettes. Il prenoit tous les soirs, pendant les premiers quinze jours, une demi-once & jusqu'à six gros de syrop de karabé dans un verre d'une légere émulsion faite avec des amandes douces. Ce calmant, en modérant la violence de la toux qui étoit toujours convulsive, facilitoit l'expectoration & procuroit quelques heures de sommeil. On augmenta la nourriture dès qu'on s'apperçut que la fievre étique prenoit la place de la fievre inflammatoire. Je fis faire usage ensuite pendant toute la maladie d'un looch composé de parties égales de syrop de tussilage & de capillaire, avec la gomme adragant, dans une infusion de fleurs béchiques, & d'une tisane d'orge & de réglisse, dans laquelle on faisoit infuser des fleurs de pié-de-chat. On entretenoit la liberté du ventre par le moyen de lavemens émolliens. Lorsque la fievre inflammatoire fut modérée, je fis prendre tous les douze ou quinze jours, le soir aux heures du sommeil, une once & demie de casse mondée, délayée dans du petit lait, elle procuroit le lendemain deux ou trois garde-robes qui n'affoiblissoient point.

Un mois ou environ après que le malade eut commencé l'usage de ces remedes, il maigrissoit encore & la fievre étique étoit toujours la même; je lui fis

prendre deux fois par jour, le matin & le soir, un bouillon composé de huit grenouilles, écorchées, vuidées, auxquelles on retranchoit les têtes & les pattes, de trois écrevisses rougies & écrasées, & de quarante pignons doux ; on y jettoit en ôtant le pot du feu, de pulmonaire, de lierre terrestre, de sommités fleuries de millepertuis, de chaque deux pincées. Outre ces remedes il prenoit trois fois dans les vingt-quatre heures, hors le tems de la digestion & du sommeil, cinq onces d'une légere décoction de mille-feuille, dans laquelle on faisoit infuser du cresson de fontaine, on y dissolvoit huit grains de gomme arabique & six grains de myrrhe ; on l'édulcoroit avec trois gros d'un syrop balsamique fait avec le suc de lierre terrestre, le baume blanc du Canada & le sucre. Lorsqu'il survenoit des insomnies, ou lorsque la toux étoit trop importune, on ajoutoit au looch dont on continuoit toujours l'usage, une dose très-modérée de syrop de diacode : ou bien on lui faisoit prendre le soir une émulsion édulcorée avec une demi-once ou six gros de ce syrop.

On continua tous ces usages jusqu'à ce que le malade eut expectoré le kiste, ou une partie de la membrane qui le formoit ; le reste s'étoit dissipé par la suppuration (*a*). Peu de tems après l'expectoration de la membrane, la toux se modéra & le pus paroissoit acquérir de plus en plus une qualité moins mauvaise. Il prit alors trois fois par jour, un gros chaque fois de conserve de roses, dans laquelle on

(*a*) *Ibid.*

incorporoit trois grains de camphre & deux gouttes de baume du Canada; il buvoit par-dessus deux tasses d'une infusion en guise de thé de sommités de grande consoude, édulcorée avec le sucre rosat. La boisson ordinaire étoit une décoction d'orge, dans laquelle on ajoutoit par pinte un demi gros de gomme arabique. Pendant ces usages les symptômes de la maladie diminuoient à vue; ils se dissiperent enfin totalement. Le malade se rétablit dans son embonpoint ordinaire par l'usage du lait de vache, qu'il prit le matin & le soir pendant deux mois. J'observerai encore que la nourriture ordinaire pendant toute la maladie ne fut que de potages aux légumes, de substances farineuses, d'œufs à la coque ou cuits au bouillon, & de compotes de fruits doux bien conditionnés.

Ce fut par des moyens à-peu-près semblables qu'étoit guéri le malade qui avoit rendu trois vomiques en différens tems, & qui périt enfin à la suite de la quatrieme (*a*). Sa santé s'étoit rétablie après la suppuration des trois premieres: cependant après la troisieme il lui resta une toux seche qui n'étoit point incommode. Ce malade étoit dans la force de son âge, il n'aimoit point les privations, il se livra à ses passions; il n'est pas surprenant qu'il succombât à la suite de la quatrieme vomique.

Les suppurations des poumons qui sont des suites des maladies de ce viscere, sont encore plus à craindre que les vomiques, on en connoîtra tout le

(*a*) Voyez premiere Partie, Sect. 4. Chap. 4.

danger en se rappelant les observations anatomiques faites sur des corps morts de ces maladies (*a*), & on ne désespérera pas de les guérir d'après les histoires des guérisons qui sont rapportées dans le même chapitre. On périt cependant quelquefois à la suite des maladies de poitrine sans en avoir prévu le danger ; on a vu (*b*) la mort inopinée d'un homme qui étoit guéri en apparence. C'étoit sans doute l'effet d'une suppuration sourde dont le pus avoit inondé les bronches en s'y répandant subitement, & supprimé la communication de l'air de l'atmosphere avec la substance pulmonaire. A la suite de cette observation j'en ai donné cinq de guérisons parfaites de suppurations à la poitrine ; quatre de ces guérisons ont été opérées à-peu-près par les mêmes remedes que j'ai indiqués dans la méthode curative de la Phthisie essentielle (*c*) : on me dispensera de me répéter.

On doit distinguer parmi ces observations celle qui concerne un magistrat qui, se croyant guéri d'une fluxion de poitrine, fut pris d'une suppuration dans laquelle le pus s'évacuoit en même tems par les voies de l'expectoration, des garde-robes & des urines. Je fus effrayé de cet événement extraordinaire ; j'appelai en consultation deux Médecins de Paris, d'une réputation méritée, qui regarderent ce malade comme étant sans espoir de guérison ; ils ne le virent plus étant pleinement persuadés de la justesse de leur pronostic.

(*a*) *Ibid.* (*b*) *Ibid.*

(*c*) Seconde Partie, Sect. 2. Chap. 2.

Comme l'on ne doit jamais désespérer des ressources de la nature, je cherchai à les seconder par les secours de l'art ; je mis le malade à l'usage d'une décoction d'orge, pour boisson ordinaire, dans laquelle on faisoit infuser de la scabieuse ; on l'édulcoroit avec du syrop de velar ; il prenoit toutes les quatre heures une tasse ou deux d'infusion de parties égales de scordium & de cresson de fontaine, édulcorée avec le sucre rosat : il faisoit usage le matin & le soir de bols composés de quatre grains d'oliban, de trois grains de camphre & de deux gouttes de baume blanc du Canada incorporés avec la conserve d'aunée pour une prise. Il buvoit par-dessus une tasse de l'infusion précédente. Lorsque la toux étoit trop fréquente, ou qu'elle causoit des insomnies on ajoutoit à ces bols un demi grain & quelquefois un grain d'opium, selon les circonstances. Il faisoit d'ailleurs usage d'un looch blanc, pour modérer la toux & pour faciliter l'expectoration. Comme le pus s'évacuoit également par les garde-robes, on favorisoit son expulsion par des lavemens émolliens, & on faisoit prendre tous les huit ou dix jours, vers les neuf heures du soir, une once ou une once & demie de manne, selon la disposition où étoit le malade.

Tous les symptômes de cette maladie extraordinaire diminuerent insensiblement par ces usages ménagés selon les circonstances & selon les différentes indications, & se dissiperent totalement. Lorsque la convalescence fut déclarée, l'extrême maigreur donnoit encore des inquiétudes sur l'état

du malade & sur ses suites ; on y remédia par l'usage du lait de vache coupé, le matin & le soir, avec l'eau de chaux seconde : ce Magistrat jouit encore aujourd'hui d'une santé des plus parfaites.

CHAPITRE IV.

Méthode préservative & curative de la Phthisie pulmonaire, occasionnée par des obstructions des visceres du bas ventre (*a*).

Les obstructions des visceres du bas ventre qui donnent lieu à la Phthisie pulmonaire, proviennent ordinairement d'un chyle mal digéré, de la lymphe dégénérée, ou d'une substance bilieuse, propre à former des concrétions. Les obstructions qui proviennent d'un chyle mal digéré dans les premieres voies se forment ordinairement dans le mésentere. Les parties grossieres d'un chyle de ce caractere, s'arrêtent dans les glandes de ce viscere, s'y condensent par leur séjour & font insensiblement des progrès vers la dureté. Les vaisseaux lactés étant obstrués dans ces glandes, le nouveau chyle qui y aboutit, trouvant des obstacles à sa circulation, s'y arrête, s'y condense, s'y durcit & concourt à augmenter les engorgemens & à les multiplier ; de là des obstructions, des squirrhes, &c.

Les obstructions lymphatiques sont formées par une lymphe trop dense, qui a pris ce caractere d'un

(*a*) Voy. prem. Partie, Sect. 4. ch. 5.

régime de vie mal entendu, de quelque abus commis dans l'usage des six choses non naturelles, ou de causes étrangeres, telles que les scorbutiques, les scrophuleuses, les vénériennes, &c.

La bile est une humeur épaisse, gommeuse, savonneuse, pénétrante; peu de chose la coagule, même dans ses propres vaisseaux, sur-tout les acides excédens, & principalement les acides minéraux & le mercure sublimé. Les seules passions violentes & les excès de tous genres produisent cet effet sur la bile, ils la font même changer de couleur, de jaune elle devient pâle, verte, grisâtre, noire, &c.

La bile dans cet état, contre nature, trouble l'ordre des digestions, le pervertit, engorge les pores biliaires & la vésicule. Elle s'épaissit, se durcit de plus en plus & forme dans la substance du foie des concrétions graveleuses, pierreuses, &c. D'ailleurs dès qu'elle a pris un caractere étranger, elle le communique à la masse générale des liquides qui en degénérent sensiblement.

Les obstructions des visceres du bas ventre, de quelque nature qu'elles soient, dérangent la circulation des liquides dans les visceres qu'elles affectent, rendent irrégulieres les oscillations des fibres des solides, & troublent l'ordre des fonctions; de là des mal-aises dans les entrailles, des inquiétudes générales, des fievres lentes, des toux, &c. Les obstructions propres à causer ces désordres pullulent & se multiplient par une espece de contagion qui se communique aux visceres de la poitrine, d'où

résultent des tubercules, des abscès, des suppurations, des empiemes, &c. J'ai déja donné des observations qui constatent que le pus des ulceres du bas ventre se fraie des voies dans la substance des poumons, pénetre dans les bronches pour être expectoré à la suite de la toux qu'il provoque comme corps étranger, sans que souvent il en résulte de lésion sensible dans ce viscere. J'ai donné d'autres observations qui démontrent que les suppurations des poumons ont passé dans les visceres du bas ventre & y ont causé des plaies mortelles. La nature n'indique-t-elle pas par ce méchanisme qui paroît établi contre l'ordre général, qu'il éxiste des communications médiates des visceres du bas ventre avec ceux de la poitrine, & de ces derniers avec ceux du bas ventre : d'après ces exemples on ne doit pas être surpris que les vices des uns de ces visceres se communiquent aux autres. J'ai observé ailleurs qu'un chyle mal digéré est très-propre à former des tubercules dans les poumons, où se fait la premiere dépuration de cette substance alimentaire.

Lorsque les obstructions des visceres du bas ventre proviennent d'un chyle mal digéré, ou d'une lymphe trop dense, on met les malades à une diete exacte ; on leur fait prendre des aposêmes purgatifs, qu'on réitere de tems en tems. On leur fait faire usage de bouillons, de décoctions de racines de plantes choisies parmi les apéritives, telles que la bardane, le bruscus, le chardon bénit, le chardon rolland, le chardon marie, la chausse trape, la gentiane, le

piſſenlit, la patience, l'ache, l'aſperge, l'arrête-bœuf, la garance, &c.

On y ajoute pour infuſer les feuilles de trois ou quatre plantes ſavonneuſes, ſtomachiques & apéritives, telles que la chicorée ſauvage, le petit chêne, la fumeterre, le piſſenlit, la bourrache, la bugloſe, la poirée, le caſſis, le creſſon de fontaine, le bécabunga. Le ſuc épuré de trois ou quatre de ces plantes qu'on prend le matin & le ſoir, à la doſe chaque fois de quatre ou cinq onces, agit encore plus puiſſament que les infuſions & les décoctions, principalement ſi on les paſſe par un filtre couvert de quarante ou cinquante cloportes écraſés en vie; on l'édulcore avec le ſirop des cinq racines apéritives. On ſeconde très-avantageuſement l'effet de ces compoſitions en faiſant prendre une ou deux priſes par jour d'opiate ou de pilules compoſées de ſavon, de gommes, d'extraits de plantes apéritives, & de quelque préparation martiale.

Si les obſtructions proviennent d'une cauſe ſcorbutique, ſcrophuleuſe ou vénérienne, on ajoute aux ſecours que je viens de propoſer, les remedes adoptés pour la cure de ces maladies; ſouvent ils ſuffiſent ſeuls pour réſoudre & diſſiper les obſtructions qui en proviennent, principalement lorſqu'elles ſont ſcorbutiques ou vénériennes.

Les obſtructions qui ſont formées par une bile trop denſe, ou dont la qualité a dégénéré, ont leur ſiége ordinaire dans le foie & dans le méſentere; lorſqu'elles ſont parvenues juſqu'à la dureté, il en

résulte des graviers, des pierres très-propres à causer des maladies & même des Phthisies pulmonaires : je donnerai à la fin de ce chapitre une observation qui le confirme.

Les plantes reconnues pour remédier à la densité de la bile, sont l'aigremoine, l'éclaire, l'eupatoire, la scolopendre, le polipode, le houblon, la racine de fougere, la serpentaire, l'hépatique, la vervaine & généralement toutes celles qui ont une vertu apéritive & savonneuse. On les emploie en infusion, en décoction, en bouillons, en sucs, en poudre & en extraits. On en fait aussi des opiates, des pilules, auxquelles on ajoute du savon d'Alicante ou de Venise & la crême de tartre, ou le tartre chalybé.

Il est souvent très-à-propos d'ajouter à ces remedes, principalement aux opiates & aux pillules des purgatifs, tels que l'aloés, le diagrede, &c. pour tenir le ventre constament libre ; leur effet en est plus prompt & plus efficace.

La boisson des eaux minérales ferrugineuses convient généralement dans les obstructions des visceres de l'abdomen, de même que les bains domestiques, & principalement ceux des eaux minérales savonneuses, telles que celles de Plombieres, de Luxeul, de Bains en Lorraine, de Saint-Aman dans le Hainault, du Castera ou de Verdusan en Gascogne, de Bagneres en Bigorre, &c.

La Phthisie pulmonaire tuberculeuse qui dépend d'obstructions dans les visceres du bas ventre, se manifeste en même tems que ces obstructions ou à

leur suite ; on la distingue par les symptômes qui lui sont propres (*a*). On fait usage dans son premier degré des mêmes remedes que je viens de proposer, en ayant attention à différencier ces remedes, selon la différence des causes de la maladie. Dès que la pulmonie est parvenue au second degré, on doit suivre la méthode curative déja établie dans la seconde partie de cet ouvrage (*b*), sans jamais perdre de vue la cause éloignée d'où elle a pris son principe; ce n'est qu'après avoir remédié à cette cause qu'on peut en espérer la guérison.

J'ai donné assez d'observations sur les ravages que font les Phthisies tuberculeuses compliquées avec des obstructions dans les visceres du bas ventre (*c*), pour en conclure qu'elles seroient incurables, si l'on négligeoit dès le commencement de leur premier degré de remédier en même tems aux obstructions & aux tubercules.

Malgré la nécessité d'observer ces regles générales, la nature fait voir de tems en tems qu'elle a des ressources supérieures à celles de l'art, & qu'elle guérit des maladies regardées comme incurables. La guérison de la Phthisie pulmonaire de M. l'Abbé Guer... en est un exemple également extraordinaire & frappant ; j'en ai donné l'observation dans la premiere partie de cet ouvrage (*d*). Après trois ans de souffrances, ce malade étoit réduit au dernier degré de Phthisie, marqué par les symptômes les

(*a*) Prem. Partie, Sect. 1. Ch. 3. (*b*) Sect. 1. Ch. 2 & 3. art. 2 & 3.

(*c*) Prem. Part. Sect. 4. Ch. 5. (*d*) Prem. Part. Sect. 4. Ch. 4. p.

plus alarmans, cependant il guérit radicalement dans un tems où toute l'intelligence humaine ne pouvoit qu'annoncer la fin de ſes jours. Je ne le vis qu'à la conſidération de celui qui avoit demandé mon ſecours. Je fus effrayé de ſa maigreur extrême & ſurpris de ce qu'il vivoit encore, dans l'état déplorable auquel il étoit réduit. J'examinai les viſceres du bas ventre, je m'apperçus d'une ſenſation douloureuſe dans la région de la véſicule du fiel, elle étoit plus ſenſible en y peſant un peu plus de la main; je ſoupçonnai que cette ſenſation étoit cauſée par des concrétions bilieuſes, d'autant mieux que le foie me paroiſſoit plus volumineux que dans l'état naturel. Je m'attachai à ce ſymptôme, je preſcrivis l'uſage du ſuc épuré de poirée, édulcoré avec le ſirop violat, à la doſe de deux onces toutes les quatre heures, hors le tems du ſommeil & de la digeſtion. Je ne fus pas peu ſurpris lorſque je m'apperçus, après quelques jours de cet uſage, que le malade rendoit des pierres biliaires par la voie des garde-robes; je les fis examiner de plus près; on en ſépara plus de ſoixante dans l'eſpace de huit jours (*a*). Dès ce moment tous les ſymptômes de la maladie commencerent à ſe mitiger; je ſecondai la nature en faiſant ſuccéder au ſuc de poirée des remedes propres à déterger les ulceres des poumons, à modérer la toux, à garantir la maſſe du ſang de la contagion du pus. Je faiſois principalement uſage d'infuſions, de décoctions, de ſucs de plantes vulnéraires, qu'on édulcoroit avec un ſirop com-

(*a*) Voy. *Ibid.*

posé de sucs de marrube blanc & de lierre terrestre, avec le sucre rosat ; la boisson ordinaire étoit une infusion de mille-feuille, avec le mucilage de gomme adragant. Je fis prendre ensuite des eaux Bonnes coupées avec le petit lait ; l'usage du lait de vache coupé avec l'eau de chaux seconde rétablit le malade dans son embonpoint ordinaire.

SECTION CINQUIEME.

Méthode préservative & curative de la Phthisie pulmonaire, occasionnée par des Métastases.

CHAPITRE PREMIER.

Méthode générale, préservative & curative de la Pulmonie qui provient de Métastases.

LORSQUE les métastases se font de l'intérieur du corps à l'extérieur, & que la matiere qui se déplace s'évacue par quelque voie, on doit les considérer comme des crises salutaires, & ne pas négliger les moyens propres à les rendre parfaites. Il est essentiel d'observer dans ces circonstances la nature de la matiere déplacée, & les parties avec lesquelles elle est déterminée ; si elle est sanguine, elle forme à la superficie des éruptions phlogistiques, où elle s'évacue par quelque voie. Si, dans le premier cas, la couleur de la peau n'est pas trop animée ; si les incommodités qui ont précédé la métastase se mo-

derent ſenſiblement, & ſi le malade ne reſſent pas de mal-aiſe, ou des inquiétudes dans les entrailles, dans les viſceres ou dans les membres, on favoriſe les éruptions par des infuſions de plantes délayantes & diaphorétiques, par une diéte exacte, par le repos du corps & la tranquillité de l'ame. Lorſque les éruptions ſe diſſipent, on rend les boiſſons plus diaphorétiques, & lorſqu'elles ſont diſſipées, on doit provoquer & exciter le cours des urines par des infuſions de plantes propres à produire cet effet. On en vient enſuite à de légers purgatifs que l'on réitere de tems en tems pour évacuer le reſte des humeurs étrangeres retenues dans les vaiſſeaux du ſang de la lymphe. On obſerve la même méthode dans toutes les éruptions bénignes, de quelque nature qu'elles ſoient.

Si au contraire les éruptions phlogiſtiques donnent à la peau une couleur rouge & animée, ſi la fievre ſurvient, ſi l'on a des inquiétudes dans le corps, la criſe n'eſt point parfaite ; on a recours à des ſaignées très-modérées ; ſi elles étoient copieuſes elles dimi-nueroient ou ſupprimeroient les éruptions & don-neroient lieu à des maladies plus graves, telles que des métaſtaſes dans les viſceres, & principalement dans les poumons. On ſeconde l'effet des ſaignées par des boiſſons délayantes, & par des lavemens émolliens, & même ſi la peau étoit trop ſeche, par des bains domeſtiques très-ménagés. Les malades doivent obſerver une diete exacte & ſévere, & ne ſe permettre pour toute nourriture que des ſubſtances liquides ou des bouillons très-légers. Ils doivent ſe

tenir dans un repos conſtant, tant en ce qui concerne les fonctions du corps que les paſſions de l'ame, qui, ſi elles étoient vives, pourroient leur devenir mortelles, en fixant dans les poumons la matiere déplacée par la métaſtaſe.

Lorſque ces ſymptômes ſont modérés on a recours aux infuſions, aux décoctions des plantes apéritives, pour déterminer par les voies de la tranſpiration ou des urines, les humeurs qui ont reſté ou paſſé dans les vaiſſeaux du ſang ou de la lymphe. Ces humeurs, de quelque nature qu'elles ſoient, ſont toujours étrangeres à ces liquides; dès qu'elles ſont ſéparées de leur maſſe, elles ſont exclues des lois de la ſanguification. Les éruptions de toute autre nature qui ſont accompagnées des mêmes ſymptômes, exigent en général les mêmes ſecours que l'on diverſifie ſelon le caractere particulier à chacune d'elles.

Les métaſtaſes, dans les maladies très-aiguës, telles que les éréſipellateuſes, les varioliques, celles de la rougeole, les miliaires pourprées, &c. ſont trop inflammatoires pour cauſer d'abord des phthiſies pulmonaires. Celles-ci ſont de la nature des maladies chroniques; on doit les conſidérer quand elles proviennent de métaſtaſe, à la ſuite des maladies aiguës, comme maladies ſecondaires, auxquelles on ne ſeroit pas expoſé ſans doute, ſi les premieres avoient été parfaitement jugées. Quand on a le malheur d'être pris de phthiſie après des maladies aiguës du caractere des précédentes, elle eſt annoncée quelque tems avant par une guériſon maſquée,

par

par une petite toux ſeche qui devient inſenſiblement humide, & peu de tems après purulente. C'eſt enfin une phthiſie des plus dangereuſes qui parcourt rapidement ſes différens degrès. Il eſt triſte, ſi quelquefois on peut en attribuer la cauſe à la négligence ou à l'imprudence de n'avoir pas donné aſſez d'attention à la maladie aiguë qui l'a précédée. La méthode curative des phthiſies de cette eſpece eſt la même que celle qui eſt établie dans la ſeconde partie de cet Ouvrage (*a*).

Les métaſtaſes qui ſe font dans les poumons, des éruptions cutanées, telles que les dartreuſes, les pſoriques, les ſcrophuleuſes, les ſuppurations habituelles, &c. affectent la délicateſſe de ce viſcere, au point qu'elles l'ulcerent, le corrodent & le détruiſent juſqu'à ce que ſes fonctions ſoient totalement éteintes. On ne ſauroit remédier efficacement à ces eſpeces de phthiſies que par des ſecours propres aux maladies dont elles ont pris leur principe & dont elles retiennent le caractere : on allie ces remedes avec ceux qui ſont indiqués par les ſymptômes de la phthiſie dans ſes différens degrés.

La diminution, ou la ſuppreſſion de quelqu'une des évacuations naturelles ou habituelles, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt ſouvent ſuivie de métaſtaſes qui ſe fixent ordinairement dans quelqu'un des viſceres, principalement dans les poumons. Les évacuations dont le dérangement occaſionne le plus ſouvent ces accidens, ſont celles des hémorroïdes,

(*a*) Sect. 2. Ch. 2. art. 2 & 3.

des ſecours périodiques des femmes, des fleurs blanches, des lochies, du lait, des ſuppurations des vieux ulceres, &c. La Phthiſie pulmonaire eſt l'accident le plus fréquent & le plus à craindre à la ſuite du déſordre de quelqu'une de ces évacuations. Il eſt moins difficile, dans des circonſtances auſſi graves, de prévenir la Phthiſie pulmonaire que de la guérir. Comme les ſuppreſſions ſont toujours ſuivies de phlogoſe ou d'inflammation, la ſaignée eſt toujours néceſſaire pour prévenir les ſuites de l'une & de l'autre, on fait uſage en même tems de fomentations émollientes, de bains domeſtiques, de boiſſons délayantes, de juleps tempérans, calmans, de lavemens émolliens; on obſerve un régime de vie doux & humectant, juſqu'à ce que la phlogoſe & l'inflammation ſoient diſſipées. On fait prendre alors pendant quelques jours des apoſemes laxatifs, qu'on rend enſuite purgatifs, pour faire une diverſion plus efficace des humeurs qui menacent de ſe fixer à la poitrine. On fait uſage enſuite de décoctions de plantes apéritives & diaphorétiques, dans leſquelles on fait fondre par chaque deux livres de quinze grains à un ſcrupule, de ſel de geneſt, de chardon bénit, ou de nître purifié. Si les évacuations ſupprimées ne ſe rétabliſſent pas par ces ſecours, on réitere les apoſemes, & on a recours aux moyens les plus propres à les provoquer, ſelon leur eſpece, ſans faire violence à la nature ni à la délicateſſe des viſceres ou des parties qui en ſont les organes. Si malgré ces ſecours employés par des

gens de l'art en état d'en faire ufage à propos, on n'a pas le bonheur de garantir la poitrine de la Phthifie pulmonaire, on peut avoir recours à la méthode curative qui eft expofée dans le deuxieme chapitre de la feconde fection de cette partie.

CHAPITRE II.

Méthode préfervative & curative de la Phthifie pulmonaire, occafionnée par la diminution, ou fuppreffion de l'écoulement des hémorrhoïdes

J'AI rapporté dans le deuxieme chapitre de la cinquieme fection de la premiere partie de cet Ouvrage, des obfervations concernant les accidens qui font les fuites des métaftafes occafionnées par la diminution ou la fuppreffion du flux hémorroïdal, périodique ou habituel. Ces accidens font ordinairement l'effet d'un fang retenu dans les vaiffeaux de ce genre. Ces métaftafes fe portent fouvent & fe fixent dans la fubftance des poumons; lorfqu'elles font promptes & violentes, elles caufent dans ce vifcere des délabremens alarmans & fouvent funeftes. Lorfqu'elles font moins promptes & moins violentes, il s'enfuit des Phthifies pulmonaires, toujours dangereufes, toujours à craindre, principalement fi le flux hémorroïdal ne fe rétablit pas dans l'ordre ordinaire.

Un Officier général des armées du Roi, homme fort & robufte, étoit fujet à un écoulement habituel

des hémorroïdes, il n'étoit pas de jour qu'il ne rendît un peu de ſang par cette voie; ſa ſanté étoit parfaite. Cette évacuation étoit très-diminuée & comme ſuſpendue depuis cinq à ſix jours, lorſque dans la nuit du 25 du mois de Mars de cette année 1782, il fut pris de friſſonnemens & d'un mal-aiſe général. Le lendemain 26, dans la matinée, il tomba tout-à-coup dans une ſyncope très-alarmante, dont il ne revint qu'à la faveur d'une expectoration, de crachats abondans, d'un ſang noir, épais, gluant, corrompu très-fétide & ſemblable à la poix. Je fus appellé quelques heures après cet accident, la fievre étoit très-forte & les crachats de la même nature, le pouls plein, dur, fréquent & très-lourd; le malade étoit d'un accablement extrême, & plongé dans une eſpece de ſommeil, que les Médecins reconnoiſſent ſous le nom de *coma-vigil.* J'eus d'abord recours à deux ſaignées du bras & ſucceſſivement à trois du pied, & à l'application de ſang-ſues à la marge de l'anus, que l'on réitera juſqu'à trois fois. J'employai en même tems des boiſſons délayantes, des potions tempérantes, ſans narcotique, des lavemens émolliens, des fomentations ſur l'abdomen, parce que le malade, outre ſon aſſoupiſſement, reſſentoit une douleur à la poitrine du côté droit ſous la mammelle, & une autre à l'épaule du même côté; ces trois ſymptômes démontroient évidemment que la métaſtaſe du ſang hémorroïdal avoit porté en même tems au foie, à la poitrine & à la tête. On appliqua dès les premiers jours un emplâtre véſicatoire à la nuque,

tant par rapport à l'affaiſſement comateux, qu'à une humeur dartreuſe qui ſe portoit de tems en tems & très-fréquemment en différens endroits de la tête & du viſage. Le ſeptieme jour, les ſymptômes précédens étoient les mêmes ; j'obſervai d'ailleurs que le ton des arteres fléchiſſoit, que leurs pulſations tendoient à la molleſſe, & que les urines prenoient un plus mauvais caractere. Dès le même jour, il ſe déclara un hoquet, qui devint dans la nuit très-violent & preſque continuel ; il fut ſuivi le lendemain d'un vomiſſement de tout ce que le malade prenoit, même par cuillerées. Le onzieme jour ces ſymptômes commencerent à ſe modérer ; c'étoit l'effet des fomentations, des délayans, des calmans, des anti-ſpaſmodiques & des anti ſeptiques, dont on faiſoit un uſage conſtant & varié ſelon les circonſtances. Tout enſuite alla de mieux en mieux ; le ſeizieme jour le malade étoit hors de danger. Sa guériſon fut terminée par des tiſanes laxatives, par les garderobes & par des purgatifs réitérés. C'eſt ainſi que ſe termina une maladie dont la complication des ſymptômes étoit preſque ſans exemple. Tels ſont les effets violens des métaſtaſes hémorroïdales ; s'ils ſont moins prompts lorſque les métaſtaſes ſont modérées, ils n'en ſont pas moins dangereux, puiſqu'ils donnent lieu à la Phthiſie pulmonaire (*a*). Le malade fut pris quelque tems après d'un cours de ventre dont il mourut.

Un jeune homme âgé de 25 ans, ſouffroit cruel-

(*a*) Voy. prem. Part. Sect. 5. p. 1.

lement d'hémorroïdes ; elles étoient si engorgées & si gonflées, qu'on fut obligé d'en faire l'opération. Un mois après l'ulcere ne se consolidoit point, le malade commença à tousser, la toux fit des progrès, elle fut suivie de crachats visqueux & purulens, la quantité en augmentoit tous les jours, il vomissoit presque tous ses alimens ; de jour en jour il perdoit ses forces, & il commençoit à s'établir une dyarrhée. Comme les remedes dont on faisoit usage ne produisoient aucun bon effet, on appella Hoffman, qui employa utilement la méthode curative suivante.

Cet Auteur ordonna d'abord l'usage d'une décoction de racine d'esquine, de salse-pareille, d'escorsonnere, de bois de sassafras, d'herbes de sanicle, de pulmonaire, de marrube blanc ; on y ajoutoit des figues & des raisins.

Comme le malade étoit fatigué par des vomissemens fréquens, il lui conseilla l'usage de son élixir visceral, coupé avec moitié de sa liqueur anodine minérale & d'essence d'écorce d'orange.

Avec ces remedes, il faisoit prendre de la crême d'orge, avec des amandes douces, un jaune d'œuf & du sucre candi ; il y ajoutoit de tems en tems une cuillerée d'huile d'amandes douces.

Il donnoit tous les soirs un gros de pilules composées de bol d'Arménie, d'extrait de mille-feuille & de camomille, parties égales.

Il fit ouvrir deux cauteres, un à chaque bras, qui rendoient des ichorosités putrides ; outre ces secours il fit faire une saignée du pied très-ménagée.

L'uſage de ces remedes continués pendant ſix ſemaines rétablit totalement la ſanté du malade (*a*).

Le Bourgeois de campagne dont j'ai rapporté l'hiſtoire (*b*), avoit les hémorroïdes ſi gonflées, ſi phlogoſées, ſi douloureuſes & ſi fiſtuleuſes, que l'uſage du cheval, qui lui étoit abſolument néceſſaire, lui étoit devenu impraticable ; il n'avoit d'autre reſſource que celle de l'opération. On la lui fit avec un ſuccès ſi marqué, qu'il n'en réſulta point d'inconvénient ; au contraire, il guérit en même tems de la Phthiſie pulmonaire, qui ſeroit devenue incurable ſi l'on n'avoit pas coupé le bourlet hémorroïdal. Je préparai le malade à cette opération, par une diete ſévere qu'il obſerva pendant un mois ; il ne ſe nourrit pendant tout ce tems, que de potages aux herbes, des légumes, de crêmes de ris, de gruau, &c. Il prenoit tous les matins un bain domeſtique, & après le bain, environ deux livres de petit lait clarifié, dans lequel on délayoit tous les huit jours deux onces de caſſe mondée. Je lui fis faire une ſaignée du bras le quinzieme jour de ces uſages ; on lui en fit une ſeconde huit jours après, & on la réitéra la veille de l'opération. Il prenoit tous les deux jours un lavement émollient, à la ſuite duquel il reſtoit une demi-heure ſur une chaiſe percée à la vapeur du lait, & enſuite on appliquoit ſur les hémorroïdes l'onguent de linaire, qui eſt le meilleur topique que je connoiſſe pour ramollir les hémorrhoïdes phlogoſées, & pour en calmer les douleurs.

(*a*) Hoffman, tom. 3. p. 296. (*b*) Prem. Part. Sect. 5. Ch. 2.

On laiſſa dans l'opération, je l'ai déja obſervé, un bouton hémorroïdal, par lequel il ſe fit enſuite un écoulement très-modéré qui étoit comme périodique. La toux diminua pendant le régime de vie que le malade obſervoit avant l'opération, & les crachats, à la fin, ne paroiſſoient preſque pas purulens. La plaie fut guérie dans quinze jours, pendant leſquels le malade obſerva le même régime de vie qu'avant l'opération. Il fit uſage pendant tout ce tems, d'une décoction de racines de polipode de chêne, dans laquelle on faiſoit infuſer des fleurs de tuſſilage & de pié-de-chat, on l'édulcoroit avec le miel de Narbonne.

Pendant ces uſages, tous les ſymptômes de pulmonie ſe diſſiperent, les hémorroïdes ne furent plus incommodes; le malade jouit enſuite d'une ſanté parfaite. Il dut ſans doute le ſuccès de l'opération à la pureté de ſon ſang; s'il eût été affecté de quelque vice étranger, j'aurois eu l'attention de remédier à ce vice avant de le faire opérer.

On a vu dans le même chapitre l'hiſtoire de la Phthiſie pulmonaire d'un Chirurgien de mérite très-inſtruit qui s'étoit fait faire l'opération de la fiſtule à l'anus, pour remédier à des engorgemens fiſtuleux des vaiſſeaux hémorroïdaux. Deux ans s'étoient écoulés depuis cette opération, ſans qu'il en fût ſurvenu d'incommodité. Il fut pris alors d'une toux violente, à laquelle ſuccéda un crachement de ſang; le pus vint à la ſuite de l'hémorragie, & bientôt le maraſme s'établit, il faiſoit des progrès. Ces

état avoit augmenté considérablement, lorsque quelque tems après on m'appella au secours du malade. Je le trouvai à ma premiere visite accablé d'une fievre continue très-aiguë, d'une toux forte & fréquente, d'un crachement abondant de sang & de pus. Je pris les moyens les plus propres pour modérer la fievre & la toux qui étoient dans ce moment les symptômes les plus dangereux & les plus à craindre. Quoique cette maladie fût déja chronique, je la considérai d'abord comme très-aiguë, je fis faire deux saignées du bras, on ne tira dans chacune qu'environ six onces de sang. Le malade fit usage pour boisson ordinaire de petit lait clarifié, édulcoré avec le syrop de guimauve; deux fois le jour il prenoit une émulsion composée d'amandes douces & de semence de pavot blanc avec le syrop de tussilage : on ne lui permettoit que des bouillons de poulet très-légers, & en petite quantité : on lui donnoit chaque jour deux lavemens émolliens. Par le moyen de ces secours, les symptômes de la maladie se modérerent, & la fievre reprit le caractere de fievre étique.

Après que la fievre aiguë eut cessé, le malade rendoit encore des crachats purulens; on appliqua des vésicatoires à l'un des bras, dont on entretint la suppuration. Il fit usage des sucs de poirée, de bourrache & de mille-feuille, édulcorés avec le sirop du chantre, d'infusion de plantes vulnéraires adoucies avec le sucre rosat, & de pilules composées de sagapenum, de galbanum, de camphre &

de baume du Canada. On avoit recours aux calmans narcotiques dans le cas d'insomnies, & à des loochs béchiques pour modérer la toux & pour faciliter l'expectoration. Un long usage de ces remedes, variés selon que l'exigeoient les différentes indications, guérit radicalement cette maladie; le malade jouit encore aujourd'hui d'une santé parfaite.

CHAPITRE III.

Méthode préservative & curative de la Pulmonie, occasionnée par la Métastase des secours périodiques du Sexe.

Les secours périodiques des femmes sont en général des évacuations qui doivent s'établir d'après les loix de la nature (*a*). Ces évacuations ont lieu dans des âges déterminés, tant pour commencer que pour finir. Leur matiere est un sang surabondant dans les vaisseaux, qui doit nécessairement se faire jour par les parties de la génération. Si ce sang est retenu dans ses propres vaisseaux, il ne peut qu'engorger leurs calibres, en dilater les membranes, & les réduire à un état inflammatoire. La quantité de ce liquide s'accroît insensiblement, selon les loix de la sanguification, sa surabondance augmente, l'évacuation de son superflu devient de plus en plus nécessaire, & la rétention de plus en plus dangereuse. Dans cet état, le sang surabondant ne

(*a*) Voy. seconde Prt. Sect. 5. Ch. 3.

pouvant pas se frayer des voies pour être évacué, passe dans les vaisseaux des visceres voisins, y dérange l'ordre de la circulation & celui des secrétions ; ce sont autant de principes d'engorgemens & d'obstructions propres à faire dégénérer toute la masse des liquides, à affecter le systême des solides & à établir insensiblement des cacochymies, des cachexies, des Phthisies, &c.

Ces exemples ne sont que trop fréquens chez les filles, dont les regles ne paroissent pas dans le tems ordinaire, & chez les femmes lorsque cette évacuation est diminuée, suspendue ou supprimée par l'effet de quelque dérangement, de quelque accident, &c.

Les vaisseaux sanguins qui donnent le sang des regles ne conservent pas ce caractere jusques dans la cavité de la matrice ; vers leurs extrémités commencent par l'expansion de leurs membranes les vaisseaux lymphatiques qui forment les trous ou les excrétoires qui fournissent ces évacuations. Le sang proprement dit, est trop dense pour pénétrer dans ces pores ; ce n'est qu'aux époques des regles qu'ils sont assez dilatés par la pléthore sanguine, pour laisser échaper ce liquide goutte à goutte, jusqu'à ce que la pléthore n'ait plus lieu. Les calibres de ces vaisseaux excrétoires se resserrent alors par leur propre ressort, & ne donnent passage qu'à une rosée lymphatique, qui sert à humecter la cavité de la matrice. On doit donc regarder ces vaisseaux excrétoires comme lymphatiques, puisque ce n'est que pour l'écoulement des regles qu'ils deviennent sanguins.

Si les calibres des vaiſſeaux lymphatiques utérins ne ſont pas aſſez dilatés chez les filles, dans le tems des premieres époques des regles, le ſang ſuperflu eſt retenu dans ſes propres vaiſſeaux, il les ſurcharge par ſa quantité ; les vaiſſeaux ſanguins s'engorgent ſucceſſivement à proportion que la pléthore ſanguine augmente, les viſceres s'obſtruent, les ſecrétions ſe dérangent, ſe dépravent ; la maſſe du ſang s'apauvrit & ſe décompoſe inſenſiblement. De-là des appétits déſordonnés, des pâles couleurs, des fievres lentes, des débilités, des foibleſſes, des ſyncopes & enfin tous les ſymptômes d'une cachexie confirmée, dont les ſuites ſont toujours dangereuſes & quelquefois funeſtes.

Le ſang ſurabondant des regles, retenu dans les vaiſſeaux des viſceres de l'abdomen, ſe porte ſouvent dans les poumons par métaſtaſe, & y occaſionne des engorgemens, des éroſions ou des ruptures des vaiſſeaux, qui conduiſent à des Phthiſies dont on ne ſauroit eſpérer la guériſon qu'après avoir obtenu des reſſources de la nature, ou des ſecours de l'art l'évacuation naturelle de ce fluide ſuperflu. Ces métaſtaſes ſont plus fréquentes chez les femmes dont les ſecours périodiques ſont ſupprimés par de vives paſſions de l'âme, telles que la ſurpriſe, la colere, la crainte, la triſteſſe, &c. On doit auſſi obſerver qu'il ſurvient des Phthiſies à la ſuite des métaſtaſes occaſionnées par des obſtructions, des cacochimies, &c. qui ne ſont pas moins dangereuſes que celles qui proviennent des paſſions de l'ame, parce

que le ſang eſt altéré, décompoſé & ſurchargé d'humeurs étrangeres propres à rendre plus graves les impreſſions qu'il fait dans la ſubſtance des poumons.

Lorſque les pores excrétoires de l'*utérus* ne ſont pas aſſez dilatés chez les filles pour permettre l'écoulement du flux menſtruel, dans le tems où la nature en a établi la néceſſité, on doit mettre en uſage les ſecours les plus propres à rendre ces voies praticables. On eſt plus heureux dans la méthode préſervative des métaſtaſes qui ſont les ſuites de ces déſordres, qu'on ne l'eſt dans la méthode curative des pulmonies qui en proviennent.

Dans ces circonſtances on a égard à la pléthore ſanguine, elle eſt d'abord particuliere aux viſceres du bas ventre, & bientôt elle devient générale dans tout le corps. Tout eſt dans un état de phlogoſe dans ces premiers dérangemens; ils conduiſent à la langueur par leur durée.

On remédie à la pléthore générale par des ſaignées du bras, celles du pied ſeroient nuiſibles dans les engorgemens ſanguins des viſceres du bas ventre; les premieres retardent le progrès des engorgemens de ces viſceres, en augmentant la rapidité de la circulation du ſang dans la colomne qui le porte vers les parties ſupérieures; cette diverſion fait que ce fluide ſe diſtribue en moindre quantité dans les inférieures, & que les engorgemens déja formés dans les viſceres, en faiſant moins de progrès, oppoſent moins de réſiſtance aux reſſources de la nature & aux ſecours de l'art. Les ſaignées du pied

feroient un effet tout oppofé en déterminant par un méchanifme femblable vers le bas ventre, une plus grande quantité de fang dans les vifceres en fouffrance. On a recours en même tems à des bains domeftiques, à des boiffons délayantes, légérement apéritives, à celle d'eaux minérales gafeufes, à un régime de vie doux & humectant, à des exercices modérés & à des amufemens agréables ; on doit fur-tout fe garantir des vives paffions de l'ame.

La partie rouge du fang ne peut pas être longtems dans un état de pléthore, fans éprouver du dérangement dans fes principes. C'eft là que commence l'apauvriffement de la maffe de ce liquide ; fa denfité diminue infenfiblement, le reffort des folides fléchit dans la même proportion, la cacochymie s'établit, le défordre des fonctions en eft la fuite ; de là, des langueurs qui conduifent à la cachexie, à un dépériffement général qui, fouvent, élude toutes fortes de fecours.

Cet état d'apauvriffement de la maffe du fang s'annonce par des dégoûts, par des langueurs, des oppreffions, des étouffemens, des palpitations de cœur, &c. Ce dépériffement ne doit pas faire défefpérer des malades qui en font affligées, il a différens degrés, dans lefquels la nature fecondée par des fecours donnés à propos, parvient enfin à développer les vaiffeaux excrétoires utérins. Il paroît un fuintement d'humeurs lymphatiques qui prennent infenfiblement une teinte jaunâtre. A la fuite de ce fuintement, on s'apperçoit d'un fang décoloré, en petite

quantité, qui n'eſt pas ordinairement de durée ; il ceſſe, il revient dans des tems irréguliers, & enfin après de longues langueurs les regles s'établiſſent dans l'état naturel.

Dès qu'on s'apperçoit de quelque ſigne qui annonce que le ſang commence à ſe décompoſer, il ne doit plus être queſtion de ſaignées, & on modere l'uſage des bains; ce ne ſeroient plus des ſecours, mais des moyens propres à apauvrir de plus en plus la maſſe de ce liquide. Les remedes les plus convenables pour retarder les progrès de la diſſolution du ſang & du relâchement des fibres des ſolides, ſont des infuſions, des décoctions, des bouillons, des ſucs épurés des plantes choiſies dans les claſſes des ameres ſavonneuſes, des toniques, des anti-ſeptiques & des anti-ſcorbutiques. Les différentes préparations martiales, principalement le ſafran de Mars & l'éthiops martial ; leur bon effet eſt conſtaté par un nombre d'obſervations. Le ſang décoloré, preſque diſſous dans cette maladie, ſe rapproche ſenſiblement par leur uſage de ſa denſité ordinaire, & reprend ſa couleur naturelle. On fait prendre en même tems des opiates ſtomachiques, auxquelles on ajoute l'aloës ſoccotrin & l'extrait de rhubarbe ménagés de façon qu'ils ne faſſent qu'entretenir la liberté du ventre ſans cauſer d'irritation.

Les métaſtaſes des ſecours périodiques, diminués ou arrêtés dans leurs époques, ſont ſouvent promptes & violentes, ſur-tout lorſque ces accidens ſont ſurvenus à l'occaſion de vives paſſions de l'âme. Les

vaiſſeaux des poumons ſont alors engorgés ſubitement par un ſang ſuperflu qui a déja dégénéré de ſa nature ; leurs calibres en ſont forcés, leurs membranes ſe rompent, ſe déchirent, & l'hémoptyſie qui en ſurvient eſt proportionnée à leur délabrement. Les ſaignées du pied réitérées juſqu'à pluſieurs fois, l'application des ſangſues à l'orifice du vagin, les lavemens émolliens, les bains, les émulſions, les boiſſons tempérantes, calmantes, la diete, le repos, ſont dans ces momens ſcabreux des ſecours eſſentiels, qu'il faut mettre promptement en uſage pour prévenir l'inflammation, les ulceres & la Phthiſie pulmonaire qui en eſt la ſuite.

Lorſque la diminution ou la ſuppreſſion des regles proviennent d'embarras chroniques dans les viſceres du bas ventre, d'une lymphe trop épaiſſe, d'un vice ſcrophuleux, ſcorbutique, &c. les métaſtaſes en ſont moins promptes & moins violentes. Les métaſtaſes de ce caractere ſont indiquées d'avance par des toux ſeches, par un mal-aiſe général, par des ſerremens de poitrine, des oppreſſions, &c. Dans tous ces différens cas les remedes convenables pour en prévenir le ſuites, doivent être les mêmes que ceux que je viens d'indiquer pour les métaſtaſes violentes; mais on doit avoir l'attention de les modérer ſelon les différens ſymptômes, leurs différens degrés & ſelon le tempérament des malades. Si malgré ces ſecours on ne peut pas prévenir la Phthiſie pulmonaire, on emploie, pour y remédier les mêmes moyens qui ſont indiqués dans la méthode curative

de

de la Phthiſie eſſentielle (*a*), ſans jamais perdre de vue le caractere de la maladie, ſes cauſes éloignées & ſes différens degrés.

CHAPITRE IV.

Méthode préſervative & curative de la Pulmonie occaſionnée par la Métaſtaſe des lochies dans les poumons.

L'ÉCOULEMENT de ſang & d'humeurs qui ſe fait par les voies de la génération, immédiatement après l'accouchement, n'eſt que le ſuperflu de ces fluides dans les vaiſſeaux & le tiſſu cellulaire des viſceres du bas ventre, de la matrice & des parties qui en dépendent. La nature toujours prévoyante, principalement en ce qui concerne la génération & la propagation de l'eſpece humaine, diſpoſe ainſi ces humeurs pendant la groſſeſſe, non-ſeulement pour ſervir à la nourriture du fœtus, mais encore pour fortifier la matrice, afin qu'elle puiſſe s'étendre aſſez pour contenir commodément le fœtus dans tous les degrés de ſa croiſſance (*b*). Dès le moment de l'accouchement, ces humeurs deviennent étrangeres & ſuperflues, leur ſéjour dans ce viſcere ſeroit dangereux, pernicieux & mortel (*c*).

Peu de tems après l'accouchement, les vaiſſeaux & le tiſſu cellulaire de la matrice commencent à ſe

(*a*) Seconde Part. Sect. 2. Chap. 2.

(*b*) Voy. premiere Partie, Section 5. Chap. 4.

(*c*) Voy. *ibid.* & le Traité des maladies des femmes en couche, p. 76. & ſuiv.

resserrer par leur propre ressort ; ce méchanisme diminue le diametre de leurs calibres ; les humeurs superflues qu'ils contiennent sont déterminées par cette compression vers les orifices encore béans des pores & des vaisseaux qui aboutissent dans la cavité de ce viscere. Les fibres membraneuses du corps de la matrice, sont dans ces circonstances d'une irritabilité extrême & d'une sensibilité très-exquise ; le moindre agacement les irrite & les met dans un état spasmodique violent ; les orifices des vaisseaux excrétoires en sont obstrués de façon qu'il ne reste plus d'issue à l'écoulement des humeurs étrangeres dont ils sont engorgés. C'est de là que partent les métastases de ces humeurs dans les différens visceres, & principalement dans ceux de la poitrine.

Les causes les plus ordinaires de ces accidens sont des meurtrissures, des plaies, des déchirures, des contusions de la matrice ; le froid, les excès dans le régime de vie, les remedes échauffans, la fievre, l'inflammation, les vives douleurs, & principalement une peur soudaine, un saisissement, une surprise, la crainte, & généralement toutes les passions de l'ame, sur-tout quand elles sont excessives.

Les symptômes des lochies supprimées & les signes qui caractérisent leurs métastases, sont, quand elles portent à la tête, des douleurs, des pesanteurs, des propensions au sommeil ; des délires, des convulsions, des foiblesses, des syncopes, des apoplexies. Lorsqu'elles affectent les visceres de l'abdomen, ce sont une fievre aiguë, des éretismes

douloureux, un pouls foible & fréquent, des éruptions pourprées, des inflammations aux entrailles, des jauniſſes, des cours de ventre colliquatifs. Lorſqu'elles ſe fixent à la poitrine, ce ſont des toux violentes, des étouffemens, des palpitations de cœur, des crachemens de ſang, des douleurs aux mammelles, aux lombes, des inflammations à la plevre, aux poumons, des ſueurs, ſymptomatiques, &c.

On doit juger par la violence de ces ſymptômes que les métaſtaſes des lochies ſont toujours redoutables, principalement quand elles ſe fixent dans les viſceres ou dans les entrailles. Lorſqu'elles ne ſont pas jugées en peu de jours par des criſes parfaites, elles laiſſent après elles des affections chroniques toujours pleines de danger. Ce ſont à la tête, des vertiges, des démences, des folies ; au bas ventre des engorgemeus, des obſtructions, dont les ſuites ſont des Phthiſies nerveuſes, des jauniſſes, des hydropiſies ; à la poitrine des palpitations de cœur, des polipes, des aneuvriſmes, des Phthiſies pulmonaires qui ne guériſſent pas ſans les ſecours de l'art. Je me bornerai à ces dernieres, dans l'expoſition de la méthode préſervative. Pour ce qui eſt des moyens de les guérir, ils ſont les mêmes que ceux que j'ai propoſés dans le ſecond chapitre de la ſeconde Section de cette Partie.

Dès qu'il ſe déclare à la poitrine quelque ſymptôme qui indique que la métaſtaſe des lochies ſe porte vers quelqu'un de ſes viſceres, on doit d'abord

avoir recours à la ſaignée du bras pour diminuer l'engorgement des vaiſſeaux des poumons, & à celle du pied dans le cas où l'abdomen ne ſeroit pas météoriſé; s'il l'étoit, elle ſeroit nuiſible. On réitere les ſaignées ſelon la violence du mal & ſelon les forces des malades. On fait des fomentations émollientes ſur l'abdomen, on met les pieds dans l'eau, le ſoir & le matin; on fait uſage de boiſſons délayantes, légérement émulſionnées, de juleps calmans avec les eaux diſtillées de bugloſe, de pourpier, de coquelicoc, de laitue; on y en ajoute enſuite de diaphorétiques, telles que celles de ſcabieuſe, de méliſſe, de chardon bénit qu'on édulcore avec le ſirop de nénuphar ou de tuſſilage; de tems en tems lorſque la toux eſt violente, & dans les inſomnies, on leur ſubſtitue ceux de diacode ou de karabé. On donne chaque jour deux ou trois lavemens émolliens, toujours néceſſaires dans cette maladie, tant pour débarraſſer les entrailles des matieres excrémenteuſes qui, en y croupiſſant les irritent, que pour ſervir de bains intérieurs à la matrice, qu'on ne doit jamais perdre de vue dans la méthode curative des métaſtaſes utérines. Je me ſuis ſervi avec ſuccès dans ces circonſtances épineuſes de l'eau de caſſe très-légérement émétiſée; ſi l'on obtient par ſon uſage ménagé avec ſageſſe une eſpece de diarrhée, on voit bientôt tous les ſymptômes de la métaſtaſe diminuer, ſe diſſiper, & l'écoulement ſe rétablir par ſes voies ordinaires.

La nourriture doit être très-légere; le petit lait

ou bien l'eau de poulet ou de veau ſont ſuffiſans dans les premiers jours de la maladie. Si les malades ſont très-foibles on les ſoutient avec quelque cuillerée à bouche de gelée de poulet. Si vers le ſeptieme jour il ſe déclare une légere ſueur ſuivie de modération dans les ſymptômes de la maladie, on doit la conſidérer comme une criſe ſalutaire qu'il eſt eſſentiel de favoriſer par des infuſions de plantes diaphorétiques. Si l'on donne des remedes trop forts pour provoquer les ſueurs avant qu'elles ne ſe déclarent naturellement, on n'en obtient point; ſi l'on fait uſage de remedes de cette nature, lorſque les ſueurs ont paru, on les ſupprime, & l'on rend toujours plus graves les ſymptômes de la maladie, lorſqu'on a la témérité d'employer ces pernicieux moyens. J'ai rapporté une obſervation d'Hoffman, concernant une femme en couche qui, au lieu de lochies, ne rendoit qu'une ſéroſité limpide; on fit uſage de remedes toniques & apéritifs qui donnerent la fievre & météoriſerent l'abdomen au point que l'on craignoit pour ſes jours. Hoffman fut appelé à ſon ſecours, il la fit ſaigner & lui fit prendre des boiſſons adouciſſantes, rafraîchiſſantes & calmantes, qui lui procurerent le ſeptieme jour de la maladie une ſueur abondante qui dura deux fois vingt-quatre heures, & la malade guérit (*a*).

J'ai rapporté, dans le même chapitre, une autre obſervation concernant une femme dont les lochies ſe ſupprimerent d'abord après l'accouchement; cette ſuppreſſion fut ſuivie de ſymptômes violens qui

(*a*) Premiere Partie, Sect 5. Chap. 4.

avoient été occasionnés plutôt par des remedes échauffans que par la maladie. Ces remedes étoient la myrrhe, l'écorce d'orange, les yeux d'écreviſſe, l'ambre jaune, l'huile de canelle, le ſel volatil de corne de cerf: on appela un Médecin dans cet état déplorable de la malade qui alloit juſqu'à la folie. Il la fit ſaigner du pied, lui donna des émulſions & lui procura du ſommeil. Il ſurvint une ſueur abondante qui dura huit jours; la violence de la maladie ſe modéra par ces ſecours, mais le coup étoit frappé, il en reſta une fievre lente qui termina ſes jours, vers l'équinoxe d'automne.

J'ai déja obſervé que, lorſque la métaſtaſe des lochies ſe porte à la tête, les ſymptômes de l'abdomen ſe moderent, & que ſon météoriſme ſe diſſipe. Il n'en eſt pas de même lorſque la métaſtaſe s'eſt fixée à la poitrine, le bas-ventre reſte toujours météoriſé, ce qui fait que la ſaignée du pié feroit nuiſible dans celle-ci, & qu'elle eſt néceſſaire dans l'autre.

Les ſueurs & les diarrhées ſont les véritables criſes de la métaſtaſe des lochies; on a vu mille exemples des bons effets des premieres; ceux des autres ne ſont pas moins fréquens ni moins heureux; j'ai inſéré, dans le Chapitre que je viens de citer, une obſervation de Bartholin qui le confirme. La femme de ce Médecin fut guérie d'une diminution alarmante des lochies, par une diarrhée qui ſuppléa à l'évacuation utérine.

Je fus appelé dans le mois d'Avril de l'année 1768,

auprès d'une Dame âgée de dix-fept ans, qui avoit accouché depuis trois jours, fans qu'il eût encore paru, qu'une modique évacuatiou féreufe & putride. Je la trouvai accablée d'une fievre très-violente, d'un ferrement de poitrine & d'une oppreffion fi confidérables, qu'elle ne pouvoit touffer qu'avec des douleurs & des détreffes cruelles. L'abdomen étoit douloureux & météorifé, principalement à la région de l'hypogaftre. Je la fis faigner du bras, trois fois dans les vingt-quatre heures. On faifoit en même-tems, fur toute la capacité du bas-ventre, de fréquentes fomentations émollientes, que l'on continua jufqu'au déclin de la maladie. Comme le cas étoit grave & preffant, on lui donnoit toutes les quatre heures un demi-lavement compofé d'une décoction de graine de lin, de racines de guimauve & de feuilles de molene, plutôt pour lui fervir de bains intérieurs, que de purgatifs. La boiffon ordinaire étoit le petit lait, & une décoction de graine de lin, dans laquelle on faifoit infufer des fleurs de mauve & de nénufar. On ajoutoit le foir, à un petit verre de cette tifane, une demi-once de firop de karabé.

L'ufage de ces remedes diminua la violence des fymptômes de la poitrine, & le fixieme jour, le bas-ventre étoit moins tendu & moins douloureux. La peau reftoit toujours feche, quoique moins brûlante; cependant je ne voyois point de difpofition à la fueur, ni au cours de ventre. Comme je prévoyois que la malade ne guériroit pas fans le fecours

de l'une & de l'autre de ces évacuations, je la mis à l'usage d'une eau de caffe, très-légérement émétisée, qui procura le jour même deux garderobes très-fétides; on continua ce remede, on en obtint tout l'effet qu'on pouvoit désirer. Les symptômes de la maladie devenoient moins graves de jour en jour; dès le neuvieme, on s'apperçut d'un suintement de sérosités rougeâtres, qui étoit trop modique pour procurer du soulagement: je fis appliquer cinq sangsuës à l'orifice du vagin qui donnerent à-peu-près quatre onces de sang. Le suintement devint plus abondant & plus sanguinolent, il se soutint le même pendant quelques jours; ce ne fut ensuite qu'une espece d'ichorosité roussâtre en très-petite quantité. On continua toujours l'eau de caffe, en observant scrupuleusement les ménagemens qu'exigeoit l'état de la malade, qui entra en convalescence vers le quinzieme jour de la maladie; elle a fait depuis d'autres couches très-heureuses: elle jouit encore aujourd'hui d'une santé des plus parfaites.

CHAPITRE V.

Méthode préservative & curative de la Pulmonie, provenant de Métastases du lait dans les visceres de la poitrine.

LE lait étant sorti des voies qui lui sont propres, se porte par métastase dans différentes parties du corps, & principalement dans les visceres de la

poitrine, où il ne peut que produire des effets graves & très-dangereux (*a*). Lorſque ces métaſtaſes ſe fixent dans les poumons, & que le lait ſe répand dans ce viſcere, il en ſurvient un abſorbement général, des étouffemens, des apoplexies; lorſque les métaſtaſes ſont moins promptes & moins violentes, ce ſont des phlogoſes, des inflammations, des fievres aiguës; ſi elles ne cauſent que de ſimples engorgemens dans quelques glandes des poumons, il ne s'enſuit d'abord que des phlogoſes, des toux, des oppreſſions; la matiere laiteuſe ſe condenſe enſuite, ſe durcit & forme des tubercules, ou ſi elle ſe corrompt, elle produit des éroſions, des ulceres; de-là tous les ſymptômes d'une pulmonie confirmée. Les inflammations des poumons qui ſont des effets de métaſtaſes conſidérables, parcourent tous les tems des maladies aiguës inflammatoires; ſi à la fin elles ne ſont pas parfaitement jugées, elles dégénerent en Phthiſies pulmonaires. J'ai donné des obſervations qui confirment les effets de ces différentes métaſtaſes, dans le cinquieme chapitre de la cinquieme ſection de la premiere partie de cet Ouvrage.

La premiere de ces obſervations concerne une femme-de-chambre qui fut étouffée tout-à-coup, le vingt-unieme jour de ſon accouchement, par une métaſtaſe de lait dans les poumons, dans un tems où elle ſe croyoit totalement rétablie de ſa couche.

La ſeconde obſervation regarde une dame qui fut affligée d'une métaſtaſe laiteuſe inflammatoire

(*a*) Voy. Partie prem. Sect. 5. Chap. 5. & le Traité des maladies des femmes en couche.

dans les poumons ſix ſemaines après ſon accouchement. La troiſieme a été priſe de la Phthiſie pulmonaire d'une autre dame, qui ne s'apperçut de ſon état que ſept mois après qu'elle fut relevée de ſa couche, quoiqu'il en exiſtât des ſignes non équivoques un mois après ſes relevailles.

Ces trois femmes avoient étouffé leur lait; la premiere n'avoit aucun ſymptôme qui pût faire prévoir l'apoplexie dont elle mourut ſubitement; il y a apparence qu'elle avoit commis quelque faute dans le régime de vie, ou qu'elle avoit été ſaiſie de quelque vive affection de l'ame. Il ſe pourroit encore qu'on n'avoit pas fait aſſez d'attention aux évacuations néceſſaires, pendant la couche, pour diſſiper le lait chaſſé des ſeins & réſorbé dans les vaiſſeaux de tous genres par la violence de ſa ſuppreſſion dans les réſervoirs qui lui ſont propres. Cet exemple frappant eſt bien fait pour faire tenir ſur leurs gardes, des meres qui n'allaitent pas leurs enfans, & les gens de l'art auxquels elles ont confié leur ſanté. Je ne donnerai pas plus d'étendue aux effets de la ſuppreſſion du lait & aux différentes raiſons qui devroient déterminer les meres à nourrir leurs enfans; je les ai préſentées avec aſſez d'étendue dans le traité des fleurs blanches, & dans celui des maladies des femmes en couche.

La malade de la ſeconde obſervation ſe croyoit guérie, lorſque ſix ſemaines après ſon accouchement elle alla dans une maiſon de campagne pour y perfectionner ſa convaleſcence. Ce fut cependant quel-

ques jours après qu'elle fut frappée de la métastase laiteuse qui se fixa dans les poumons, avec des symptômes alarmans ; c'étoient un serrement douloureux de la poitrine, une toux qui n'avoit presque point de relâche, une fievre violente, des détresses & des inquiétudes générales dans tout le corps. Ces symptômes se modérerent par l'effet des saignées du bras réitérées, par l'usage d'infusions & de décoctions de plantes délayantes & calmantes, par des loochs béchiques, par des emulsions légeres composées avec des amandes douces & des semences de pavot blanc, de concombre & de melon, & le sirop de coquelicot, auxquelles on ajoutoit de tems en tems du sirop de karabé à des doses très-modérées, dans la vue d'appaiser la toux, & de favoriser le sommeil de la nuit : on tenoit le ventre libre par le moyen de lavemens émolliens.

Dès que je m'apperçus de la diminution des symptômes de la maladie, j'eus recours à l'eau de casse émétisée, pour déterminer une diversion de l'humeur laiteuse ; j'y ajoutois de tems en tems de la manne pour rendre la diversion plus efficace, sans préjudice des infusions, des décoctions, des émulsions dont l'usage étoit déja établi. Quelques jours après je moderai l'usage des laxatifs, dans l'espérance qu'il se manifesteroit quelque disposition à des crises, par la voie des urines ou par celles des sueurs ; je m'apperçus bientôt que les urines devenoient abondantes & laiteuses ; je remplis cette indication par des infusions de feuilles & de

décoctions de racines de plantes diurétiques, dans lesquelles on faisoit fondre vingt grains de sel de genest pour deux livres de ces infusions. Pendant ces usages la malade prenoit chaque sixieme jour dans la matinée, de deux livres jusqu'à deux & demie, d'eaux minérales de Châtel-Guion, qui faisoient en même tems l'effet de diuretiques & de laxatifs par les garderobes. Ces usages suffirent seuls pour rétablir la santé de la malade, qui a continué jusqu'aujourd'hui d'être sans altération.

La pulmonie de la malade de la troisieme observation étoit au troisieme degré lorsqu'elle commença à faire usage de remedes propres à son état. Je la purgeai d'abord avec une infusion d'un gros de rhubarbe, dans laquelle on fit fondre deux onces de manne. Le lendemain de cette purgation on établit un cautere au bras, & elle commença l'usage des bouillons de grenouille qu'elle prenoit deux fois par jour, le matin & l'après-midi. On ajoutoit à ces bouillons des feuilles de pulmonaire, de bugle & de mille-feuille; comme il se déclaroit déja des sueurs nocturnes colliquatives, j'eus recours à la décoction de deux scrupules de cascarille pour chaque prise que la malade prenoit deux fois par jour, le matin & le soir aux heures les plus commodes; on ajoutoit à chaque prise trois gros de sirop balsamique de Tolu. La boisson ordinaire étoit une décoction d'orge édulcorée avec le sirop de tussilage. Après quinze jours de ces usages, les sueurs nocturnes se modererent, la toux étoit moins im-

portune & les fonctions de l'estomac se faisoient moins imparfaitement. Je continuai l'usage de la cascarille, & je fis prendre en forme d'opiate, immédiatement avant la prise du soir, quinze grains de conserve de cynorrhodon, quatre gouttes de baume blanc du Canada, dix grains de cachou brut, & trois grains de pilules de cynoglose. Après six semaines de tous ces usages, les symptômes de la Phthisie s'étoient presque dissipés, & dans les quinze jours suivans la malade entra en convalescence, qu'elle confirma par l'usage du lait de vache, coupé avec les eaux minérales de Saint-Myon; elle reprit en peu de tems son embonpoint ordinaire, qu'elle conserve encore aujourd'hui dans toute sa perfection. J'eus attention pendant tout le tems de la maladie à entretenir la liberté du ventre, par le moyen de lavemens & de minoratifs très-ménagés.

CHAPITRE VI.

Méthode préservative & curative de la Pulmonie, causée par la Métastase des fleurs blanches, dans les poumons.

LES fleurs blanches sont rarement du même caractere; elles ont différentes qualités, selon les causes qui les produisent; ces causes sont si variées & si multipliées, qu'il n'est pas possible d'en faire le détail dans ce Chapitre. Je publiai dans l'année 1766, deux volumes *in*-12 sur cette maladie; on

peut y avoir recours. J'ai déja obſervé (*a*) que les fleurs blanches conſidérées en général, ſont des ſuintemens ou des écoulemens par les parties naturelles des femmes, d'humeurs ſéreuſes, lymphatiques, chyleuſes, laiteuſes, muqueuſes, qui prennent différens caracteres, différentes couleurs, différentes odeurs, différens degrés d'âcreté, de fétidité ſelon la différence de leurs cauſes, & ſelon qu'elles ſont plus ou moins invétérées.

Le ſuintement des fleurs blanches, lorſqu'il n'eſt que ſéreux & peu abondant, eſt ſupportable pendant pluſieurs années; s'il provient de quelque déſordre dans les viſceres du bas ventre, de quelque cauſe étrangere, ou s'il eſt abondant, il débilite les malades, les affoiblit, & dérange l'ordre des fonctions animales. Bientôt le teint pâlit, il s'établit inſenſiblement des laſſitudes ſpontanées, & des inquiétudes dans les membres. Il ſurvient des nauſées, des cardialgies, des douleurs aux lombes; l'appétit diminue peu-à-peu, le dérangement des fonctions de l'eſtomac fait des progrès, les forces déclinent, les yeux ſe bouffiſſent, l'abdomen ſe metéoriſe & il s'établit une fievre lente: les parties par leſquelles ſe fait l'écoulement en ſont corrodées & s'ulcerent, tous les ſymptômes empirent, & tout concourt enfin à décider une cachexie incurable.

Les fleurs blanches ne parviennent pas toujours à ce degré qui fait déſeſpérer des malades, elles les ſupportent ſouvent pendant le cours d'une longue

(*a*) Part. premiere, Sect. 5. Chap. 6.

vie ſans que leurs jours en ſoient abrégés ; cependant quelque ſoit le caractere de cet écoulement, les métaſtaſes en ſont toujours dangereuſes, principalement lorſqu'elles ſe fixent dans la ſubſtance des poumons.

Les cauſes éloignées des métaſtaſes des fleurs blanches, ſont les mêmes que celles des métaſtaſes des ſecours périodiques ; les cauſes prochaines des uns & des autres, ſont leur diminution & leur ſuppreſſion.

Lorſque la métaſtaſe des fleurs blanches s'eſt fixée dans les poumons, il ſurvient une toux ſeche, une difficulté de reſpirer, une peſanteur dans le diaphragme, un mal-aiſe dans tout le corps, un ſommeil interrompu, des battemens de cœur, des ulceres, des ſuppurations, une fievre lente qui dégénere en étique, des ſueurs nocturnes, le maraſme, &c.

Une obſervation anatomique rapportée dans la premiere partie de cet Ouvrage (*a*), donne un tableau bien frappant du délabrement que cauſent dans les poumons & dans les autres viſceres de pareilles métaſtaſes ; il inſinue en même tems combien la méthode curative en eſt ſcabreuſe & pleine d'écueils, lorſque le ſuintement ou l'écoulement des fleurs blanches ne ſe rétablit pas par les voies ordinaires.

J'ai rapporté dans le même Chapitre d'autres obſervations propres à donner des eſpérances de gué-

(*a*) Sect. 5. Chap. 6.

rison des pulmonies de cette nature, même quand elles sont parvenues à un degré qui paroît désespéré; elles sont faites pour donner de la confiance aux ressources de l'art de guérir.

Il est essentiel d'employer toutes sortes de moyens pour prévenir les métastases des fleurs blanches, dès qu'on s'apperçoit de quelque signe qui indique qu'elles pourroient avoir lieu. Ces signes sont leur diminution & leur suppression, des inquiétudes dans les entrailles, des borborigmes; des douleurs aux reins, des mouvemens spasmodiques, un pouls vaporeux, irrégulier, &c. Dès qu'on s'apperçoit de quelqu'un de ces signes, les plus prompts secours consistent à mettre les pieds dans l'eau modérément chaude jusqu'à un pouce au-dessus des malleoles. On fait des frictions seches de haut en bas, sur l'abdomen, sur la région des reins, sur les cuisses & sur les jambes. On a souvent prévenu l'effet des métastases à la poitrine par l'application de ventouses, sur les parties internes des cuisses, près du trajet des gros vaisseaux; ce secours est trop négligé dans ce siecle. Cependant la Médecine n'en a pas d'aussi efficace dans de pareilles circonstances. Pendant que l'on emploie ces remedes, on doit faire un fréquent usage d'infusions de plantes délayantes & diurétiques; on y fait fondre par pinte de quinze à vingt grains de nître purifié, de sel de geneſt, ou de chardon bénit. On ordonne des eaux minérales gazeuses qui ne soient que très-peu martiales, telles que celles de Pougues de Seltz ou de Saint-Myon. On prend ces eaux le matin à jeun,

jeun, à de fortes doses, pour qu'elles s'infiltrent dans les pores des entrailles, d'où elles se fraient des routes directes vers les vaisseaux émulgens, & de ceux-ci vers les reins & la vessie. C'est l'effet ordinaire des eaux minérales de cette qualité, lorsque les premieres voies en sont surchargées; c'est un puissant secours pour favoriser l'écoulement des fleurs blanches, & pour le rétablir lorsqu'il diminue ou qu'il tend à se supprimer. On seconde cette méthode curative par l'usage de lavemens émolliens, par celui d'eaux minérales purgatives, ou par des aposemes qui aient cette propriété, par des exercices modérés & soutenus, & par un régime de vie convenable à l'état & au tempérament des malades.

Si malgré ces secours préservatifs la métastase se fixe dans les poumons, on saigne de l'un des bras, & quelques heures après on fait une saignée du pied, pourvu que le bas ventre ne soit pas météorisé; dans ce cas on réitéreroit la saignée du bras. Les bains des pieds, les boissons délayantes, les calmantes, & tous les autres secours que l'on donne dans les maladies inflammatoires des poumons, sont convenables dans de pareilles circonstances.

Il arrive quelquefois que la métastase des fleurs blanches dans les poumons est très-lente, & qu'on ne s'en apperçoit que par la diminution de l'écoulement, & par une petite toux qui paroît d'abord ne pas mériter d'attention, mais qui en faisant des progrès, quoique peu rapides, conduit au déve-

loppement successif de tous les symptômes de la Phthisie pulmonaire. Ces especes de métastases sont d'autant plus insidieuses que souvent les malades ne s'en apperçoivent que lorsque la Phthisie est confirmée.

Dans tous ces cas, tant préservatifs que curatifs, il est très-à-propos d'établir un ou deux cauteres aux cuisses. On peut les supprimer, malgré le préjugé du public, lorsque la cause de la maladie & ses symptômes sont totalement dissipés.

Il est essentiel dans la méthode curative de la Phthisie, occasionnée par la métastase des fleurs blanches, de ne pas perdre de vue le caractere qu'elles avoient avant leur déplacement ou leur métastase; si elles provenoient d'une cacochymie qui eût son principe dans le dérangement des digestions, on allieroit des remedes stomachiques à ceux qui seroient indiqués par les symptômes de la pulmonie. Si elles reconnoissoient tout autre principe, soit vénérien, soit scorbutique, &c. on ne sauroit guérir la pulmonie, sans avoir remédié à celle de ces causes dont les fleurs blanches étoient compliquées (*a*).

CHAPITRE VII.

Méthode préservative & curative de la Pulmonie, occasionnée par la Métastase du pus des ulceres & de la matiere des tumeurs.

J'AI rapporté dans la premiere partie de cet Ouvrage (*b*) huit observations concernant des Phthisies

(*a*) Prem. Part. Sect. 2. Ch. 2. (*b*) Sect. 5. Chap. 8.

pulmonaires, occaſionnées par le pus des vieux ulceres & par la matiere des tumeurs répercutées & fixées dans les poumons. La pulmonie eſt toujours pleine de danger, mais elle ne l'eſt jamais autant que lorſqu'elle provient de ces cauſes, ou d'autres éruptions cutanées de mauvais caractere, telles que les dartreuſes, les pſoriques, &c. On ne guérit pas cette maladie, à moins qu'on ne ſoit aſſez heureux que de détourner de la ſubſtance molle & délicate des poumons des humeurs toujours propres à irriter, à corroder, à ulcérer ce viſcere.

La premiere obſervation eſt priſe d'un Chirurgien qui portoit depuis vingt ans une fiſtule à l'anus qui ſe cicatriſa d'elle-même; il s'enſuivit une Phthiſie pulmonaire dont il mourut.

La deuxieme obſervation eſt faite ſur un homme âgé de quarante ans, qui fut plus heureux que le précédent; on lui coupa le bourlet hémorroïdal pour le guérir d'une fiſtule; un mois après cette opération, il ſurvint des ſymptômes qui caractériſoient une Phthiſie pulmonaire, dont Hôffman le guérit par le moyen des remedes ſuivans.

Cet Auteur ordonna d'abord pour boiſſon ordinaire une décoction de racine d'eſquine, de ſalſepareille, de ſcorſonnere, de bois de ſaſſafras, de feuilles de pulmonaire, de marrube blanc dans laquelle on ajoutoit des raiſins & des figues.

Comme le vomiſſement étoit un des ſymptômes de cette maladie, il le fit paſſer avec parties égales de ſon élixir viſcéral & de ſa liqueur minérale

anodine; il y ajoutoit un peu d'essence d'écorce d'orange. Il faisoit prendre souvent à son malade de la crême d'orge avec un jaune d'œuf & du sucre; quelquefois il y ajoutoit une cuillerée d'huile d'amandes douces. Il donnoit presque tous les soirs aux heures du sommeil, du bol d'Arménie, d'extrait de mille-feuille & de fleurs de camomille, en forme de pillules, à la dose d'un gros. Il fit ouvrir deux cauteres aux bras, & d'ailleurs il fit tirer un peu de sang du pied. L'usage de ces remedes, continué pendant six semaines, rétablit totalement la santé de ce malade.

La troisieme observation a été faite sur un homme de Geneve, âgé de 36 ans; il fit supprimer un seton qu'il portoit à la nuque, il en survint une Phthisie pulmonaire qui le conduisit à son dernier moment. On ouvrit son corps, on trouva dans la capacité du thorax une sérosité très-âcre, & un abscès considérable dans les poumons; ce viscere étoit durci, sec & corrompu dans toute sa substance.

Une femme de la campagne est le sujet de la quatrieme observation; on lui extirpa une tumeur énorme située dans la partie interne du talon du pied droit; il lui survint une douleur à la poitrine avec difficulté de respirer; ces symptômes firent des progrès très-rapides, la malade mourut enfin pulmonique dans de cruelles souffrances; on ouvrit son corps; l'histoire de cette dissection anatomique est à la suite de l'observation.

Un Officier de maison fournit la cinquieme ob-

ſervation; il portoit une très-groſſe loupe entre les omoplates, elle devint douloureuſe au point qu'il ne pouvoit plus la ſupporter. On l'extirpa, la plaie ſe cicatriſa, il ſe croyoit guéri. A peine la ſuppuration avoit-elle ceſſé, qu'il ſe déclara un toux ſeche qui fut ſuivie de tous les ſymptômes de Phthiſie pulmonaire. On ne fit aucun remede propre à y remédier, le malade mourut en peu de tems.

La ſixieme obſervation eſt priſe de la Phthiſie d'une demoiſelle âgée de dix ans, affligée de tumeurs ſcrophuleuſes aux jambes répercutées par des topiques appliqués par des charlatans qui en avoient promis aux parens de la malade une entiere guériſon. On m'appela trop tard; je mis en uſage tous les moyens poſſibles pour établir une ſuppuration aux jambes, je ne l'obtins que très-imparfaitement; la Phthiſie parcourut tous ſes degrés, & la malade s'éteignit dans le maraſme.

Un Négociant âgé de 30 ans, ſcrophuleux depuis l'enfance, qui avoit le cou labouré de cicatrices, & qui avoit perdu de cette maladie un doigt de la main droite, & deux du pied du même côté, eſt le ſujet de la ſeptieme obſervation. Il m'appela dans le printems de l'année 1768 pour des tumeurs à une jambe; je le trouvai à ma premiere viſite, avec une toux ſeche très-fréquente, une oppreſſion & un ſerrement de poitrine inſupportables. J'examinai les tumeurs; je découvris en deux une ſuppuration ſourde, je les fis ouvrir dans le moment, & le lendemain la toux & l'oppreſſion étoient conſidérable-

ment diminuées ; la matiere qu'elles rendirent étoit semblable à du suif à demi fondu. Les autres tumeurs suppurerent successivement ; il s'établit enfin des ulceres profonds dont le pus communiquoit des uns aux autres par le tissu cellulaire ; il s'en étoit formé des especes de clapier qui rendoient la suppuration générale dans cette extrémité : cette suppuration abondante fit cesser la toux, l'oppression & le serrement de poitrine; on n'eut plus à craindre pour les visceres de cette capacité.

Le malade fit usage pendant près de quatre mois, d'une décoction d'esquine, de salse-pareille, de sassafras, dans laquelle on ajoutoit un noüet d'antimoine cru exactement phorphirisé ; il en buvoit d'une livre & demie jusqu'à deux livres dans l'espace de vingt-quatre heures. Le matin immédiatement avant le premier verre de cette décoction, il prenoit un gros d'opiate composé d'une once de conserve d'aunée, de trois gros de savon d'Alicante, de deux gros d'extrait de chamœpitis & deux scrupules d'aloës soccotrin, avec le sirop de marrube blanc ; la tisane ordinaire étoit une infusion de scolopendre.

On employoit extérieurement des remedes propres à l'état des ulceres & à la qualité du pus. Le malade guérit parfaitement par ces usages. On lui ouvrit un cautere à l'un des bras, dont il a entretenu exactement la suppuration : il jouit encore aujourd'hui d'une bonne santé.

La huitieme observation qui termine ce cha-

pitre, consiste en l'histoire d'une métastase qui degagea tout-à-coup la poitrine d'un jeune homme âgé de vingt-six ans, d'une douleur & d'un étouffement si violens, qu'on fut obligé de faire cinq saignées dans l'espace de vingt-quatre heures, qui ne l'avoient point soulagé. Cette métastase fut excitée par l'application d'un emplâtre véficatoire sur la partie de la poitrine qui répondoit à la douleur. Quatre jours après l'application du véficatoire, il se forma tout-à-coup un abscès au bras droit, qu'on fut obligé d'ouvrir le lendemain; il étoit si considérable qu'il rendit deux livres de pus. Cet abscès a été suivi d'un nombre d'autres qui se sont formés successivement aux bras & aux jambes. Ils ont tous suppuré; il s'en forma de nouveaux, ils suppurerent également; rien jusqu'aujourd'hui n'a pu en tarir la source; il paroît qu'ils ont pris un caractere scrophuleux.

On prévient les métastases qui se font de l'extérieur du corps vers l'intérieur, par des diversions qui rompent la tendance des humeurs vers les visceres. On donne à cet effet des émétiques s'il y a des envies de vomir; on applique des véficatoires sur les parties où étoient les ulceres & les tumeurs; on entretient une espece de diarrhée par des laxatifs & des purgatifs réitérés; on fait faire une ample boisson d'eaux minérales diurétiques, d'infusions diaphorétiques, & même de sudorifiques si les malades n'ont pas de fievre inflammatoire: si enfin la Phthisie s'établit malgré tous ces secours, on la

traite ſelon ſon caractere, ſelon ſes ſymptômes & ſelon leurs différences (*a*).

CHAPITRE VIII.

Méthode préſervative & curative de la Pulmonie, occaſionnée par la Métaſtaſe des éruptions cutanées dans les poumons.

Les éruptions cutanées répercutées & portées par métaſtaſe dans la ſubſtance pulmonaire, y font ordinairement des plaies mortelles, d'autant plus dangereuſes que la matiere de ces éruptions eſt toujours étrangere & ſouvent contagieuſe aux ſubſtances animales (*b*).

Ces éruptions ſont critiques ou ſymptômatiques, dans le premier cas elles ſont ſalutaires ; tant qu'elles reſtent à la peau elles diſſipent la cauſe de la maladie & concourent à ſa guériſon ; dans le ſecond elles dépendent de la maladie, elles en ſont un ſymptôme & tiennent à ſon caractere. Cette matiere ne peut être que très-dangereuſe lorſqu'elle eſt répercutée, portée & fixée dans les viſceres. Si elle eſt critique, elle eſt devenue étrangere aux ſubſtances animales dès qu'elle a été ſéparée de leur concours ; ſi elle eſt répercutée & portée par métaſtaſe dans les poumons, elle ne peut que former dans ce viſcere délicat, des engorgemens, des tubercules, des éroſions, des ulceres, des ſuppurations. Si ces éruptions ſont ſymptômatiques, elles rendent plus

(*a*) Seconde Partie, Section 2. Chap. 2.

(*b*) Premiere Partie, Sect. 5. Ch. 7.

dangereuſe, étant répercutées, la maladie dont elles ſont le ſymptôme, & ſi elles ſe fixent dans quelque viſcere elles cauſent des accidens ſouvent plus graves que ne l'étoit la maladie principale : ſi c'eſt dans les poumons qu'elles ſont répercutées, elles portent dans ce viſcere des principes d'engorgemens, de phlogoſes, d'inflammations, & principalement de Phthiſies d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont ſouvent la ſuite de maladies redoutables par leur caractere.

J'ai diſtingué en général, dans la premiere partie de cet ouvrage, trois différentes eſpeces d'éruptions cutanées ; les unes ſont uniquement dépuratoires, elles ne s'élevent pas ordinairement au-deſſus du niveau de la peau ; celles-ci ne ſont accompagnées ni ſuivies de mouvement fébrile, elles ne ſont incommodes qu'autant qu'elles cauſent des démangeaiſons inſupportables.

La ſeconde eſpece eſt caractériſée par des exentêmes fébriles, différens entre eux ſelon les cauſes, le caractere & la violence des maladies dont ils ſont le ſympôme.

La troiſieme eſpece dépend d'humeurs âcres déterminées à la peau par la nature ; ces éruptions ſont quelquefois critiques, mais plus généralement ſymptômatiques en ce qu'elles dépendent du caractere de la maſſe des liquides. De quelque eſpece, de quelque nature que ſoit la matiere qui forme ces éruptions, quelques différentes qu'elles ſoient entre elles, elles conſervent toujours les qualités de leur

principe : ne feroit-on pas fondé à diftinguer les Phthifies qui en proviennent, par les dénominations qui les caractérifent ?

La premiere efpece de ces éruptions exige des fecours de l'art, propres à les favorifer, à les accroître, à les multiplier, pour en prévenir les métaftafes, & pour concourir à purifier la maffe du fang, de ces humeurs qui lui font étrangeres, & qui, fi elles étoient retenues dans fes vaiffeaux, occafionneroient des maladies de différens genres, felon leur nature.

A cet effet, on fe fert utilement d'infufions de plantes délayantes & diaphorétiques, dans le petit lait ou dans l'eau commune. On vit fobrement, on ne s'expofe pas au mauvais tems, on évite fcrupuleufement de fe livrer aux paffions de l'ame & à des excès de quelque nature qu'ils foient. On fe difpofe par ces infufions & par des lavemens émolliens, à des purgatifs que l'on prend quand ces éruptions font diffipées, on les réitere felon les circonftances ; on fait ufage de lait. Si malgré ces attentions on a le malheur d'éprouver des fymptômes de pulmonie ; on a recours aux remedes indiqués par cette maladie, qu'on allie avec ceux qui font les plus propres au caractere des éruptions, foit qu'il en exifte encore ou qu'il n'en exifte plus à la peau.

Les éruptions de la feconde efpece ne font jamais fans fievre, elles en font ou la caufe ou les effets ; elles en font la caufe quand leur principe confondu dans la maffe des liquides, en trouble l'ordre & le

concours. La fievre alors ſe développe, diviſe les principes qui lui ont donné lieu, & les porte à la peau où ſe forment les taches pourprées, celles de la rougeole, les boutons de la petite vérole, les inflammations éréſypellateuſes, les abſcès, &c.

Les éruptions inflammatoires à la peau, ſont des effets de la fievre, lorſque celle-ci les a précédées; leur développement eſt l'effet de l'agitation des fibres membraneuſes, du trouble des ſecrétions, de la chaleur qui provient de ce déſordre, de l'effervescence du ſang, & en général de l'irrégularité du concours entre les liquides & les ſolides.

Lorſque ces éruptions ſurviennent dans les premiers jours de la maladie, elles ſont ſymptômatiques; elles le ſont également lorſqu'elles paroiſſent plus tard, ſans que les ſymptômes diminuent. Si elles ne s'élevent à la peau que vers le cinquieme ou le ſeptieme jour, elles peuvent être critiques; ſi elles le ſont, les malades ſont ſenſiblement ſoulagés, s'ils ne le ſont pas, on doit encore conſidérer ces éruptions comme ſymptômatiques. Si dans ces maladies la criſe eſt parfaite, elles guériſſent ſans retour, ſi elle eſt imparfaite, elle laiſſe après elle des matieres étrangeres à la maſſe des liquides, qui ſouvent ſe portent par métaſtaſe dans les poumons & établiſſent dans ce viſcere tous les ſymptômes de la Phthiſie. C'eſt l'effet ordinaire de ces maladies, principalement de la petite vérole, de la rougeole, des éréſypelles, &c. quand elles ne ſont pas parfaitement jugées.

On prévient les Phthisies de ce caractere en traitant méthodiquement la maladie primitive, en ne contrariant pas la nature par des remedes donnés mal à propos, en observant un régime de vie convenable à l'état dangereux où sont les malades, même dans leur convalescence lorsque la crise n'a pas été parfaite.

Lorsqu'on a lieu de présumer que les maladies éruptives inflammatoires n'ont pas été parfaitement jugées, on doit s'occuper scrupuleusement du soin de détourner des visceres les matieres étrangeres qui ont resté isolées dans la masse des liquides. On fait usage à cet effet de vésicatoires, de cauteres, de setons, pour en déterminer l'excrétion vers la superficie du corps, par la pente que leur présente la suppuration de ces ulceres artificiels. On en seconde l'effet par des infusions ou des décoctions de plantes apéritives, diurétiques, diaphorétiques; on peut & l'on doit même faire usage de sudorifiques végétaux, si les malades sont d'un tempérament pituiteux & s'ils ont la fibre lâche, pourvu qu'ils n'aient pas été trop débilités par la maladie primitive. On a recours en même tems à des laxatifs par les garde-robes, dont on soutient l'effet par de légers purgatifs, par un régime de vie sobre, exact & soutenu, propre à la situation des malades dans leur fausse convalescence.

Si malgré ces secours il se déclare des signes avant-coureurs de Phthisie, on prend des indications des symptômes qui se présentent d'abord, pour

mettre en uſage des ſecours propres à la prévenir & à y remédier ſi elle fait des progrès ; j'en ai indiqué les moyens en pluſieurs endroits de cet ouvrage & principalement dans le Chapitre ſecond de la ſeconde Section de cette Partie.

Les métaſtaſes des éruptions de la troiſieme eſpece, telles que les croûtes laiteuſes des enfans, les dartres, la galle, &c. ſe portent ordinairement dans les poumons, & occaſionnent des Phthiſies qu'on ne guérit qu'en remédiant à leurs cauſes éloignées, & en ſuppléant par des ſuppurations artificielles à la peau à celles qui en ont été répercutées. On allie ces ſecours avec ceux qui ſont propres à la Phthiſie, que l'on varie ſelon les différens ſymptômes : j'en donne des exemples dans les Chapitres ſuivans.

CHAPITRE IX.

Méthode préſervative & curative de la Pulmonie, occaſionnée par la Métaſtaſe des croûtes laiteuſes des enfans dans la ſubſtance des poumons.

Les croûtes laiteuſes des enfans ſont ſalutaires lorſqu'on doit les conſidérer comme des dépurations de la maſſe des liquides ; elles ſont dangereuſes lorſqu'elles proviennent de quelque vice contracté par le pere, la mere, ou par quelque défaut du lait des nourrices (*a*). Le fœtus eſt nourri d'une ſubſtance laiteuſe qui eſt fournie par le ſang & par le ſuc nourricier de ſa mere ; cette ſubſtance en fait le dé-

(*a*) Voy. premiere Partie, Sect. 5. Chap. 9.

veloppement & la croiſſance, il ne peut que participer à ſes qualités. Il en eſt de même du lait des nourrices ; le ſang des premieres meres a ourdi dans leur ſein les linéamens des corps de leurs enfans ; les ſecondes meres, en les allaitant, les forment pour en faire des hommes. C'eſt à cette ſubſtance alimentaire qu'ils doivent leur tempérament, la force ou la débilité de leurs organes ; dirai-je encore leurs vertus & leurs vices ? J'ai traité cette matiere avec aſſez d'étendue, dans le livre ſur la conſervation des enfans.

Les croûtes laiteuſes des enfans qui ne proviennent que de leur voracité & du défaut de l'ordre qu'on obſerve dans leurs repas, que l'on accumule, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, doivent être regardées comme ſalutaires ou dépuratoires, tandis qu'elles ne reconnoiſſent que cette ſeule cauſe. Si elles ſont des ſuites ou des effets de vices communiqués par le pere, la mere, ou par le lait des nourrices, elles ſont pernicieuſes lorſque l'humeur qui les forme eſt retenue en partie, ou répercutée dans les viſceres ; ſi c'eſt dans les poumons, il en ſurvient des Phthiſies le plus ſouvent funeſtes.

Les croûtes laiteuſes qui ne ſont qu'un effet de la voracité des enfans à la mammelle, ou d'une nourriture trop forte quand on leur donne à manger, ne ſont pas ordinairement dangereuſes, & n'exigent preſque pas de remedes ; il ne faut pour les guérir que régler leur nourriture quant à ſa qualité, & mettre de l'ordre dans leurs repas qui doivent être

aſſez éloignés les uns des autres pour que la digeſtion du premier ſoit faite quand ils prennent le ſecond. Si ce régime eſt exactement obſervé, les digeſtions ſe rétabliſſent dans l'ordre naturel, les croûtes ſe diſſipent d'elles-mêmes, & il ne s'en forme plus de nouvelles. Les croûtes de cette nature ne ſe répandent que ſur la partie chevelue de la tête & ſur le viſage ; elles ne ſont ni épaiſſes, ni dégoûtantes à la vue, & les glandes voiſines n'en ſont point tuméfiées. Des croûtes de cette eſpece exigent rarement des remedes, cependant comme elles proviennent du dérangement des digeſtions, il eſt toujours à propos de faire uſage d'une infuſion de rhubarbe, & de donner de tems en tems quelque cuillerée de ſirop de chicorée composé, ou de celui de fleurs de pêcher.

Si les croûtes ſont occaſionnées par le lait altéré à l'occaſion d'un régime de vie de la nourrice, à la ſuite de quelque abus commis dans l'uſage des ſix choſes non naturelles, on y remédie aiſément en la faiſant renoncer à ces abus, & par le moyen de quelque ſecours de l'art, employé ſelon les indications priſes de la nature & des effets du dérangement : les croûtes laiteuſes des enfans qui proviennent de cette cauſe, guériſſent enſuite d'elles-mêmes, & n'exigent tout au plus que quelque léger purgatif.

Si les nourrices ſont ſujettes à de vives paſſions de l'ame, ou affectées de quelque vice chronique, tel que le ſcorbutique, le dartreux, l'éréſypellateux, le ſcrophuleux ; ſi les regles ou des fleurs blanches

leur ſurviennent abondamment pendant qu'elles nourriſſent les enfans, les croûtes laiteuſes ſe forment ou font des progrès, principalement dans le tems de la dentition. Lès croûtes de cette eſpece ſont plus générales, plus épaiſſes, plus dégoûtantes que celles qui prennent leur principe d'une nourriture trop forte ; d'ailleurs elles ont une odeur fétide & déſagréable, les glandes du cou s'engorgent, ſe tuméfient, & ſouvent elles deviennent ſcrophuleuſes. Si les croûtes laiteuſes de cette nature proviennent de vices particuliers aux parens des enfans qui en ſont affligés, elles ſont plus ou moins graves ſelon le caractere de leurs cauſes.

Dès qu'on a lieu de préſumer que les croûtes laiteuſes de ce caractere tiennent leur principe des nourrices, on ne ſauroit trop tôt les congédier pour en prendre de plus ſaines ; il ſeroit peut-être alors plus prudent d'achever leur nourriture avec du lait de vache ou de chevre, qu'avec celui de femme ; j'en ai indiqué les moyens dans le traité de la conſervation des enfans. On doit leur donner enſuite les ſecours propres à les garantir des effets des vices qu'ils ont contractés, ſelon la nature de ces vices.

Les enfans dans ces malheureuſes circonſtances ſont ordinairement ſujets à des vomiſſemens fréquens ; on leur fait prendre de l'ipécacuanha, à petites doſes ; un grain ſuffit à ceux qui n'ont qu'un an, deux grains à l'âge de deux ans ; on augmente la doſe de ce remede d'un grain par chaque année. On en donne enſuite tous les matins un quart ou un tiers

tiers de grain, dans la vue de diviſer, ſans faire vomir, les matieres graſſes & glaireuſes qui exiſtent dans les premieres voies & qui en troublent les fonctions. Si les matieres fécales ſont vertes, on leur fait prendre, une ou deux fois par jour, de dix-huit grains juſqu'à quinze, ſelon leurs âges, de magnéſie blanche. On leur donne enſuite tous les matins une cuillerée à bouche de ſirop de Calabre; on le rend purgatif de tems en tems, & toutes les fois que les indications l'exigent : on peut ſubſtituer au ſirop de Calabre purgatif, des infuſions de rhubarbe, de fleurs de pêcher, le ſirop de chicorée ou celui de pommes compoſés.

La lepre, qui eſt la ſuite des croûtes laiteuſesde mauvais caractere, provient ordinairement d'une plus grande âcreté de la partie muqueuſe de la lymphe ; on ſe ſert utilement lorſqu'elle a lieu & même lorſque les croûtes ſont de mauvaiſe nature, de boiſſons émollientes, délayantes, adouciſſantes & laxatives, qu'on rend de tems en tems purgatives. On emploie extérieurement des bains tiedes, & plus utilement encore des bains & des lotions d'eaux ſavonneuſes, telles que celles de Bareges, de Saint-Sauveur, de Cauterets, de Bagneres, de Luchon ; des décoctions de plantes, telles que la camomille, le mélilot, les fleurs de ſureau, &c. On tient ſur les croûtes pour les ramollir & pour qu'elles deviennent moins dures, des feuilles de poirée ou de laitue. Il eſt d'ailleurs très-utile de faire tous les jours ſur la tête & ſur le corps des frictions ſeches,

& d'ouvrir un cautere à l'un des bras, ſur-tout dès qu'on s'apperçoit que les croûtes diminuent.

Si malgré ces ſecours il ſurvient quelque ſigne qui indique que l'humeur qui forme les croûtes à la peau, ſe porte dans les poumons par métaſtaſe, on doit mettre tout en uſage pour la rappeller à la peau. On donne des vomitifs, des infuſions, des décoctions de plantes ſudorifiques; on applique à la nuque, aux bras & même à la tête, des véſicatoires, des cauteres; on excite & on entretient une diarrhée ménagée de façon que les malades n'en ſoient point trop affoiblis. Si enfin malgré ces précautions il s'établit une pulmonie, on a recours pour y remédier, aux moyens indiqués dans le premier & le ſecond Chapitres de la ſeconde Section de cette Partie.

CHAPITRE X.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie pulmonaire, occaſionnée par des dartres répercutées.

IL n'eſt pas de Phthiſie pulmonaire plus fréquente & plus dangereuſe que celle qui provient de dartres répercutées; les dartres même qui les occaſionnent ſont d'autant plus difficiles à guérir qu'elles ſont de différens caracteres, & qu'elles reconnoiſſent différentes cauſes, que ſouvent il n'eſt pas aiſé de diſtinguer (*a*). Les dartres ſont héréditaires, elles

(*a*) Voy. premiere Partie, Sect. 5. Chap. 10.

conservent long-tems cette dangereuse qualité ; j'ai été en occasion de les reconnoître telles à la quatrieme génération. Elles dégénerent avec le tems ; on doit les considérer alors, non pas comme provenant d'une humeur isolée dans les vaisseaux, si eut d'un sang, qui, dans toute sa masse, est d'un caractere dartreux.

L'application des topiques astringens sur les éruptions dartreuses est toujours dangereuse & souvent mortelle. On en voit tous les jours des exemples frappans, je n'en ai rapporté que trois pour ne pas donner trop d'étendue à cet Ouvrage (*c*).

Les dartres qui ne sont pas fixées dans les visceres, sont susceptibles de guérison, sur-tout quand elles ne sont pas trop invétérées.

Lorsque les éruptions dartreuses proviennent d'une simple âcreté de la lymphe, on les guérit, à la faveur d'un régime de vie doux & humectant, par le moyen de boissons délayantes & diaphorétiques ; par un long usage de petit lait, dans lequel on fait infuser de la fumeterre, par le lait coupé avec une infusion de la même plante ; avec des bouillons de grenouilles, d'écrevisses, de racines de patience sauvage & de garance, &c. La racine de garance est essentielle pour la guérison des dartres de ce caractere. On donne de tems en tems des purgatifs dosés selon l'âge & le tempérament des malades. On soutient cette méthode curative par des bains domestiques, & principalement par des bains sa-

(*c*) Voy. *ibid.*

vonneux ou sulfureux, & par la boisson d'eaux minérales de cette qualité. Lorsque les dartres proviennent d'un principe vérolique, scorbutique, scrophuleux, érésipellateux, &c. On fait le traitement qui convient dans ces maladies.

Si les dartres répercutées se fixent dans les poumons, on applique des vésicatoires, on ouvre des cauteres & on entretient la suppuration; on a recours aux remedes convenables à leur cause, & on emploie du commencement des infusions, des décoctions délayantes, diaphorétiques, sudorifiques auxquelles on ajoute de l'antimoine cru grossiérement pulvérisé.

Le jeune homme qui avoit les jambes défigurées par des dartres héréditaires (*a*), fut préservé par ces usages de la Phthisie pulmonaire dont il étoit menacé par des symptômes non équivoques; il guérit radicalement des boutons & des croûtes dartreuses, en les continuant pendant près de quinze mois, & en les réitérant ensuite de loin en loin. Dès que les symptômes de pulmonie furent dissipés, il prit tous les matins, jusqu'à sa guérison, de seize à vingt grains de pillules composées d'un gros de feuilles de genest en poudre, d'un demi-gros de soufre lavé, d'un scrupule de poudre d'écrevisse, de vingt grains d'aloës soccotrin, de vingt grains de diogrede, de douze goutes d'huile de succin, d'antimoine cru exactement porphirisé & de cam-

(*a*) Voy. *Ibid.*

phre, de chaque quinze grains, avec suffisante quantité de sirop d'érysimum.

Il buvoit par-dessus quatre onces d'une légere décoction de racines de garance, adoucie avec la reglisse en infusion ; il prenoit le soir, hors le tems de la digestion, une pareille dose de cette décoction.

La dame de la quatrieme observation, insérée dans le même Chapitre que la précédente, souffroit depuis quelques années d'affections nerveuses, d'une toux & de coliques qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la même cause. Ses extrémités étoient couvertes de boutons éréspellateux qui dégénéroient en dartres vives rongeantes, & qui formoient des ulceres profonds. On ne cessoit d'appliquer sur les boutons, sur les ulceres, des drogues astringentes ; la suppuration diminua par ce moyen perfide, la toux devint humide, & la malade éprouva bientôt tous les symptômes qui annoncent une Phthisie pulmonaire.

Je fus consulté lorsque la malade fut réduite à cet état ; je m'occupai d'abord du soin de rétablir la suppuration des ulceres qui avoient un caractere scorbutique ; je fis ouvrir un cautere à l'un des bras, & je prescrivis un régime de vie & une méthode curative indiqués par les symptômes de la maladie. Quelque tems après la malade vint à Paris, elle se trouvoit déja soulagée, mais elle ne guérit totalement qu'après s'être soumise à un régime de vie & à l'usage de remedes propres à sa situation.

Dès son arrivée, elle commença de prendre des bains domestiques, elle buvoit en sortant du bain deux verres d'un aposeme laxatif qui la purgeoit suffisamment; il ne fut pas nécessaire de le continuer au-delà de quatre jours. La malade ne prit ensuite les bains que de deux jours l'un; en sortant du bain elle buvoit cinq onces de suc épuré de parties égales de chicorée sauvage, de cresson de fontaine, de bécabunga & d'oseille, édulcoré avec le sirop d'écorce d'orange. Les jours qu'elle ne se baignoit pas elle prenoit ce suc le matin à son réveil : le soir on lui donnoit aux heures du sommeil, douze gouttes de la liqueur minérale anodine d'Offman, & six gouttes de laudanum liquide de Sydenham dans deux onces d'infusion de pariétaire qu'on édulcoroit avec le sirop d'érysimum; on entretenoit la liberté du ventre par le moyen de lavemens émolliens.

Ces remedes continués pendant un mois, dissiperent totalement la toux & les coliques; le pus prenoit de jour en jour une meilleure qualité, mais les ulceres ne guérissoient pas. Pendant le second mois, madame prit des bains d'eaux minérales sulfureuses, & elle en buvoit tous les matins, trois demi setiers, qu'on coupoit avec un demi setier de petit lait; elle prenoit tous les soirs, pendant ces usages, de bols composés de quatre grains de baume dur du Pérou, d'autant de nitre purifié, d deux grains de camphre, & d'un quart de grain d'opium lavé, le tout incorporé avec la conserve de roses;

elle buvoit par deſſus, un taſſe d'infuſion de menthe de jardin, adoucie par le ſucre roſat; on plaçoit de tems en tems, des purgatifs très-doux, que l'on raprochoit ou éloignoit, ſelon les indications. Après un long uſage de ces remedes, que l'on varioit, modéroit & ſuſpendoit, ſelon les circonſtances, tous les ſymptômes de la maladie ſe diſſiperent, l'embonpoint & toutes les fonctions ſe rétablirent parfaitement. Cependant, dix-huit mois après une guériſon qui paroiſſoit parfaite, il s'éleva à la peau des extrémités inférieures des éruptions qui paroiſſoient prendre un caractere dartreux; elles ſe diſſiperent bientôt ſans retour, par l'uſage de deux verres de bierre chaque matin, dans laquelle on faiſoit infuſer à froid, pendant vingt-quatre heures des racines de raifort ſauvage, de bardane, d'iris de Florence, de feuilles de treffle d'eau, de creſſon de fontaine, de fumeterre & d'alléluya.

CHAPITRE XI.

Méthode préſervative & curative de la Phthiſie, occaſionnée par la Métaſtaſe de la gale dans les poumons.

LA qualité de la gale, ſes cauſes, ſa contagion, ſes effets, rendent cette maladie redoutable; lorſque les puſtules qui la manifeſtent ſont répercutées dans les poumons, elle conduit rapidement à une Phthiſie mortelle (*a*). On voit peu d'exemples de

(*a*) Voy. premiere Partie, Sect 5. Chap. 11.

guérifon de Phthifies pforiques confirmées ; on en trouve cependant dans les auteurs, & j'en ai vu moi-même, qu'on a obtenues dans les commencemens de cette maladie, lorfqu'on a eu le bonheur de prévenir le délabrement de ce vifcere, & les fuites de la contagion dans fa fubftance (*a*).

La gale provient d'une humeur très-mobile & très-aifée à répercuter ; fi l'on avoit attention dans fes métaftafes de la rappeler à la peau, dès qu'on s'apperçoit de quelque figne qui indique qu'elle menace les poumons, on préviendroit les effets de fa contagion, dans la fubftance de ce vifcere.

La gale reconnoît plufieurs caufes différentes ; tantôt, c'eft la mal-propreté, tantôt l'acreté de la férofité du fang, quelquefois la qualité de l'air, d'autres fois la contagion ; fouvent elle eft l'effet des abus & des excès que l'on commet dans le régime de vie. Il n'eft pas rare qu'elle ne foit qu'un fymptôme de vices particuliers de la maffe des liquides, tels que le fcorbutique, le fcrophuleux, le vénérien, &c. chacune de ces caufes exige une méthode curative particuliere. On doit donc confidérer la gale comme une maladie effentielle, ou fymptomatique ; lorfqu'elle eft de ce dernier caractere, fa guérifon dépend de celle de la maladie principale, dont elle n'eft que le fymptôme.

Lorfque la gale provient de la mal-propreté, d'une fimple acreté de la férofité du fang, de la contagion, d'abus & d'excès, commis dans le ré-

(*a*) *Ibid.*

gime de vie, elle doit être regardée comme essentielle; cependant sa méthode curative exige toujours quelqu'attention particuliere, différenciée selon les causes de la maladie.

Les moyens les plus propres & les plus en usage pour rappeler la gale à la superficie, lorsqu'elle est répercutée, sont de coucher dans des lits dans lesquels des galeux ont couché, de porter des linges dont ils se sont servis, de recevoir les exhalaisons, de leur transpiration, de toucher leurs mains, ou de se tenir pendant quelque tems dans leur atmosphere. De tels moyens sont presque toujours efficaces pour prévenir les effets de la métastase de la gale dans les visceres, & principalement dans ceux de la poitrine.

On prévient aussi les effets de la métastase de l'humeur qui forme les pustules, psoriques par l'usage de boissons diaphorétiques & sudorifiques par la saignée, par des purgatifs souvent réitérés, & par des évacuations ménagées & soutenues dans leurs intervalles, par des vomitifs toujours nécessaires, si les malades ont des nausées, ou des envies de vomir, & par l'application des vésicatoires, dont on entretient la suppuration pendant tout le tems de la maladie. On guérit la gale par ces mêmes moyens, & l'on fait usage de bains domestiques, de bains de boissons d'eaux minérales sulfureuses, de frictions seches sur tout le corps, de petit lait de boissons diaphorétiques ameres, composées de l'infusion de plantes de cette classe; de

décoctions de racines de patience ſauvage, de bardanne, de piſſenlit, dans leſquelles on met infuſer la fumeterre; on ajoute à ces décoctions, de l'antimoine cru en poudre groſſiere, qu'on enferme dans un nouet de linge, on a recours enſuite au lait, que l'on coupe avec une infuſion de plantes ſudorifiques, telles que la véronique mâle, la méliſſe, la ſcabieuſe, &c. Le lait coupé avec une décoction de ſalſe-pareille, m'a ſouvent paru préférable à celui que l'on coupe avec ces infuſions.

Lorſque la gale eſt un effet d'abus & d'excès commis dans l'uſage des ſix choſes non-naturelles, elle s'eſt établie inſenſiblement, & la maſſe du ſang en a pris le caractere. La guériſon des éruptions pſoriques dépend alors du rétabliſſement de la maſſe des liquides dans l'état naturel. On remplit cet objet en renonçant à des abus exceſſifs, ou d'habitude, en obſervant un régime de vie doux & humectant, en faiſant uſage de bouillons de tortues, de grenouilles, ou de poulet avec des écreviſſes; on y ajoute des feuilles de chicorée ſauvage & du creſſon de fontaine; on les paſſe par un filtre couvert d'une couche de cerfeuil. On fait uſage de lait coupé avec l'infuſion de quelques plantes choiſies dans la claſſe des diaphorétiques. On a recours aux bains domeſtiques, aux ſulfureux, & à la boiſſon d'eaux minérales ſavonneuſes; le tout ſans préjudice des purgations réitérées, & d'autres ſecours employés ſelon le caractere de la maladie. La pulmonie qui provient d'une gale répercutée, qui tient ſon principe

de vices particuliers, ne peut guérir qu'après avoir remédié, ou qu'en remédiant à ces vices, en même-tems qu'on fait uſage des remedes qui lui ſont propres, & qui ſont indiqués par ſes différens ſymptômes.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé ! *Traité de la Phthiſie pulmonaire, avec la Méthode de la guérir, fondée ſur l'Obſervation ;* par M. Raulin, Docteur en Médecine, Médecin du Roi. On reconnoît dans cet Ouvrage l'ordre, la méthode & la clarté familieres aux productions de ſon Auteur; il eſt de plus rempli d'Obſervations utiles, dont les unes ſont tirées des Praticiens les plus célebres, & les autres ſont propres à M. Raulin. A Paris, ce 25 Juin 1782. *Signé*, MISSA.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL DU ROI.

Louis, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien amé le Sieur Raulin, Docteur en Médecine, & notre Médecin ordinaire, ſervant par quartier : Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Traité de la Phthiſie pulmonaire, avec la Méthode de la guérir, fondée ſur l'Obſervation*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduit à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre

obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége : qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Hue de Miromesnil, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Maupeou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miromesnil : le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le huitieme jour d'Août l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-deux & de notre regne le neuvieme. Par le Roi en ſon conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2708, fol. 743, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article 108 du Réglement de 1723. A Paris, ce 13 Août 1782. Signé, *LE CLERC, Syndic.*





